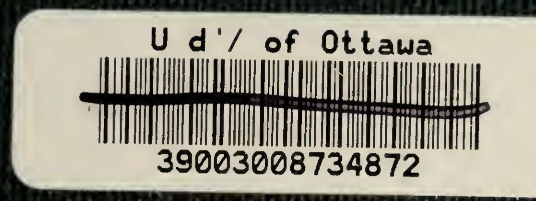

U d'/ of Ottawa
39003008734872

HISTOIRE

DES

NAUFRAGES

Corbeil, typ. et ster. de Crété.



... prodigieuse les hollan-

HISTOIRE

DES

NAUFRAGES

PIRATERIES, ABORDAGES, FAMINES,

HIVERNAGES, INCENDIES, DÉLAISSEMENTS,

TRAITE DE NÈGRES, RÉVOLTES,

COMBATS, DÉSASTRES ET AVENTURES

SUR

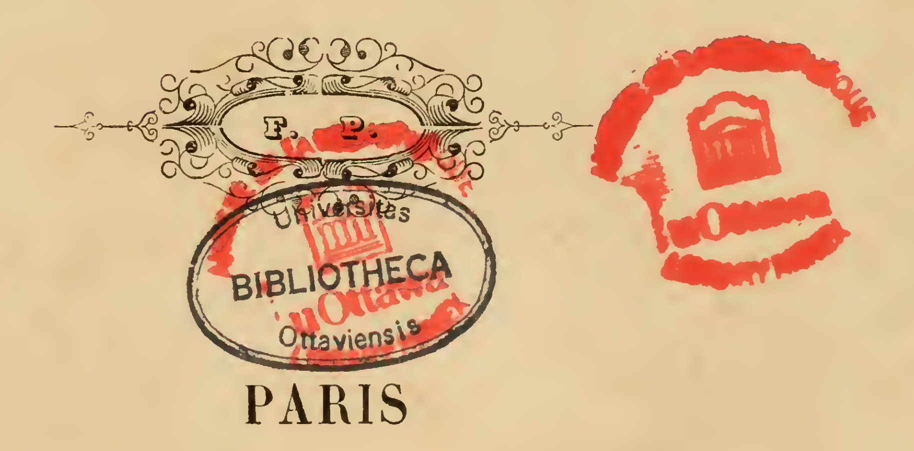
LES MERS ET LES OCÉANS DU GLOBE,

PAR

ALFRED DRIOU

Ouvrage illustré de douze beaux sujets lithographiés à deux teintes

PAR CHARLES GAILDRAU.



PARIS

FONTENEY ET PELTIER, ÉDITEURS

28, rue de Condé.







PROLOGUE

A l'homme, roi de la création, souverain de l'univers, quels splendides tableaux n'offre pas la terre ?

Jours radieux, ruisselants de lumière et de vie ;

Silences solennels des nuits étoilées ;

Saisons toujours variées dans leurs transformations ;

Plaines verdoyantes où s'agite tout un monde de rustiques travailleurs ;

Vallées romantiques au sein desquelles dort quelque lac aux ondes bleuâtres ;

Montagnes rocheuses d'où jaillissent, et pleuvent en dentelles, des cascades écumantes ;

Horizons vaporeux où s'estompent les silhouettes de tours antiques, de clochers élancés, de villas champêtres, de gracieux monticules couronnés de castels ;

Forêts vierges, ombreuses et profondes, aux dômes luxuriants, peuplées de mille sortes d'oiseaux, qui chantent, sur tous les tons, leurs mélopées d'amour ;

Déserts infinis où souffle le simoun, rugit le lion, rauque le tigre, barète l'éléphant, brame le cerf, autre concert grandiose qui donne le frisson ;

Saharas mystérieux où les lueurs crépusculaires luttent de poésie avec les feux du jour et les embrasements du soleil;

Curieuses savanes dont les paysages pittoresques, tantôt sont voilés par des brumes qui en dissimulent les limites, tantôt, enveloppés d'une clarté douteuse qui s'infiltre peu à peu dans les gorges des pitons et des mornes, étagés en amphithéâtre, se teignent graduellement des reflets de l'aurore;

Enfin blanches fourrures de neiges et de frimas, pics et glaciers alpestres, fleuves et rivières, torrents et cataractes, volcans et solfatares, steppes et oasis, ruines même, ruines éparses au revers des collines, ou dans le creux des vallons, ou sur la cime des monts, et rendues plus imposantes dans l'aspect grandiose de leur désolation par le clair-obscur que répandent sur elles les rayons mélancoliques de l'astre des nuits;

Tel est le spectacle sublime que nous présente l'œuvre de Dieu que nous foulons aux pieds...

Mais à l'homme, roi de la création, souverain de l'univers, quels tableaux plus merveilleux encore n'offre pas la mer livrée aux peuples pour en faire le lien qui les unit et qu'ils peuvent franchir à l'aide de fragiles embarcations?

Est-il rien de plus grand que le spectacle de cette vaste nappe d'eau que l'on nomme Océan et qui couvre la majeure partie de notre globe? Quand le soleil monte à l'horizon et reflète son bouclier d'or sur le miroir étincelant de ses ondes, comme ses feux se trouvent répétés par les mille facettes de ses lames mollement agitées par la brise du matin et par les petites vagues dont il dore la crête et argente les aigrettes blanches! Combien sont magiques les beautés du soir, sur mer, quand les dernières lueurs du jour l'embrasent comme une fournaise sans limites et changent ses vagues en nappes de flammes éblouissantes, qui brûlent le regard comme un incendie, mais peu à peu s'amoindrissent, perdent de leur éclat, s'éteignent

et s'effacent, et qu'ensuite on voit se lever, une à une, scintiller, briller et se répéter dans l'onde amortie, polie comme l'acier, les belles constellations des cieux !

Alors commence l'étrange phénomène de la phosphorescence des flots. La cime des vagues s'illumine petit à petit d'une vive clarté, légèrement bleuâtre, qui disparaît après l'affaissement et le brisement de la lame. Ces lumières surgissent sur tous les points de l'Océan, s'étendent en longs rouleaux mobiles, jouent follement à la surface de la plaine liquide et s'éteignent pour se rallumer presque aussitôt. Toutes les franges des lames deviennent brillantes ainsi que des diamants : chaque flot en se lutinant pétille comme un feu d'artifice et lance de furtifs éclairs. Quelquefois c'est une immense nappe d'eau qui se déploie toute constellée de mille jets de topazes ou d'opales ; quelquefois aussi c'est un serpent fluet qui se tord en ondulant, s'allonge, bondit et se perd dans la pénombre. Il suffit du moindre canot pour provoquer tout autour de lui une illumination subite et laisser dans son sillage une longue traînée lumineuse. Une poignée de sable, que l'on jette dans l'eau fait jaillir des étincelles de toutes les vagues que l'on frappe, et si l'on remue les galets de la grève, tous les cailloux rutilent comme des paillettes d'argent. Que l'on se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent le corps à sa sortie de l'eau deviennent autant de perles. Sous le passage et la pression d'un navire, les bouillonnements de la mer semblent l'œil lumineux de quelque cétacé colossal que la curiosité convie à la promenade sur la surface des eaux.

Mais en même temps que l'Océan est admirable dans le calme, combien il est terrible aux heures de ses tempêtes !

Le vent se prend-il à souffler ? Aussitôt les vagues se dressent fières et écumantes : elles déferlent avec colère sur le rivage ; elles creusent des dunes et des falaises ; elles battent les récifs et les écueils de coups secs et mats, et semblent s'irriter peu à peu, s'exciter à la fureur et s'animer pour donner le

signal de la tempête. On dirait que Dieu les châtie sous le fléau dont il arme son bras redoutable, qu'il couvre la mer de son souffle irrité, et qu'elle regimbe contre l'aiguillon qui la presse. En effet, l'Océan rugit alors comme un tigre que blesse le chasseur : il se dresse ainsi que les Titans, lorsqu'ils voulurent escalader le ciel. Des vallées se creusent, des gouffres se forment, d'immenses profondeurs s'entr'ouvrent, des montagnes s'élancent vers le ciel, de gigantesques trombes prennent leur essor et poursuivent l'éclair qui jaillit de la nue, comme pour l'éteindre et ensevelir le tonnerre et ses feux dans leurs flancs humides. Sous la violente étreinte de l'ouragan déchaîné, plein de rage, l'élément perfide pleure et gémit : ses soupirs et ses plaintes se mêlent aux foudres qui tonnent... Mais à la voix du maître qui commande, bientôt il se couche, ainsi qu'un esclave dompté. Celui qui tout à l'heure a livré la tempête, les rafales et les vents à leur amour de destruction, de la même main tempère la furie qui les inspire. Qu'il parle, et soudain la mer reprend le calme et la placidité : elle étouffe ses cris, elle essuie son écume, et sous le souffle de tièdes zéphyrs, polie comme le fer d'une armure, elle réfléchit tout après dans ses eaux ou l'orbe de feu du soleil et ses rayons empourprés, ou le disque de la lune et les diamants de l'éther.

Dieu est grand sur terre, mais il est terrible sur les profondeurs des abîmes de l'Océan.

Que l'homme dut être fier et noble dans son attitude, lorsque, après avoir creusé une pirogue dans un tronc d'arbre, ou composé un radeau de quelques planches fragiles, il navigua sur les eaux, dompta les fleuves et fit la conquête des mers ! Il y avait loin encore de cette pirogue et de ce radeau misérable, aux canots, aux nacelles, aux barques, aux galères, aux trirèmes, aux felouques, aux goëlettes, aux bricks, aux navires de toutes formes et de toutes grandeurs qui sillonnèrent les vagues, et aux paquebots qui maintenant parcourent la mer en tout

sens avec la rapidité de l'aigle qui fend les airs. Mais déjà l'homme comprit son génie et devina sa puissance et sa force...

L'histoire raconte que la flotte d'Alexandre le Grand fut la première à s'apercevoir du curieux phénomène du flux et du reflux. Ses bâtiments étant arrivés sur une côte de l'océan Indien favorable au débarquement, Néarque ordonna de laisser tomber l'ancre, et permit aux équipages de descendre à terre. La mer était haute lorsqu'il donna cette permission. Bientôt les galères, petites et grandes, amarrées tout près du rivage, commencèrent à toucher le fond, et les eaux en s'écoulant ne tardèrent pas à les laisser à sec, couchées sur les galets. La terreur des marins grecs, habitués seulement à la Méditerranée, qui n'a pas de marées, fut inexprimable. Ils invoquèrent leurs dieux et offrirent des sacrifices à Neptune, le dieu de l'Océan. Celui-ci ne fut pas insensible à leur plainte : il leur envoya le flux, au moyen duquel ils abandonnèrent, à force de rames, un lieu si rempli de prodiges...

Les anciens reconnurent, plus tard, que le soleil et la lune étaient la cause du flux et du reflux. Pline dit : *Causa in sole lunâque*. Parmi les modernes, Descartes fut le premier qui entreprit d'en donner une explication détaillée dans sa théorie des tourbillons, laquelle, bien que ingénieuse, est directement contraire au phénomène. Newton vint ensuite, et démontra que les corps célestes exercent les uns sur les autres une pression mutuelle dont la cause est inconnue. Cette attraction ou gravitation, comme il l'appelle, fait que le soleil et la lune attirent ou pressent la terre et toutes ses parties. D'après cela, on comprend que la lune, étant au-dessus d'une portion de la mer, doit nécessairement en faire mouvoir les eaux, tandis que le côté opposé doit reprendre le calme. Par là même aussi, l'action de ces deux corps sur la mer est d'autant moindre que la mer a moins d'étendue : d'où il arrive que, dans la Méditerranée et la mer Caspienne, l'élévation des eaux est presque in-

sensible. Les plus hautes marées connues sont dans la principale des îles Orcades, où les rochers, coupés à pic de deux cents pieds au-dessus de la mer, sont quelquefois entièrement couverts à marée haute.

L'un des côtés les plus curieux de l'immense lac des mers est qu'il a des habitants dans ses vallées, ses montagnes, ses prairies sous-marines, et ses profondeurs mystérieuses, habitants dont une bien petite partie est à peine soupçonnée. C'est dans ces abîmes impénétrables que vivent les animaux les plus monstrueux de la création. Le plus puissant de tous est la baleine, le Léviathan des mers, que les Grecs d'Alexandrie prirent pour les dieux de l'Océan. Il est à croire que les innombrables merveilles répandues sous les eaux, malgré les recherches des savants et les cloches à plongeurs, resteront à jamais cachées sous le voile épais qui les couvre.

Est-il au monde une créature, quelque vulgaire qu'elle soit, qui ne se trouve insensiblement en extase en face d'un océan, et qui n'élève son âme vers Dieu pour l'adorer? Le bruit seul de la lame qui déferle rappelle à l'esprit la sublime expression de l'Écriture : *Magnas elationes maris.* Quelle harmonie dans le ressac, et quelle douce voix murmurante dans le remous de la grève! Il n'est pas jusqu'à l'air, chargé de fortes senteurs de goudron, qui n'ait sa poésie. Quelque chose vous dit que, là, se trouvent les rois des mers, attendant l'heure d'affronter ses périls. Votre âme grandit à leur approche : vous les regardez comme on regarde des héros. En effet, une cité maritime, qu'elle soit pittoresque ou froide à l'œil, parle à l'imagination en lui révélant l'héroïsme du navigateur. Au-dessus des immenses horizons de la vaste nappe d'eau que font miroiter de limpides rayons, voguent dans l'espace des nuages majestueux, produits par les aigrettes de fumée s'échappant des bateaux à vapeur qui chauffent dans le port. De nombreux navires découpent en gris et en brun leurs élégants profils, et les ombres noires des mâts s'étendent au

loin, comme des cimes de forêts fantastiques. Sur quelques-uns, les voiles s'arrondissent en ailes, gonflées par la brise, et annoncent le départ : sur quelques autres, les vergues s'étendent comme des bras fatigués qui demandent le repos ; sur tous, les matelots grimpent aux hunes, et, dans l'enchevêtrement des cordages qui s'entrelacent, ressemblent à des frelons qui se démènent dans de vastes toiles d'araignées. Vienne le coucher du soleil, les coques des navires et toutes les parties qui les surmontent, mâts, cordages, hunes, et jusqu'aux moindres agrès, se dessinent en noir et forment les plus capricieuses arabesques sur la brillante poussière d'or de l'occident.

Aussi à la vue de ces immenses machines qui se meuvent sous le souffle du vent et la pression de la vapeur, sur un signe, sur un mot du chef, comme le clavier sous les doigts de l'artiste, on s'extasie devant l'homme de mer qui, sans sourciller, va courir sus aux périls de l'océan, braver ses voies douteuses, ses nuits terribles, les tempêtes de ses divers climats, les incendies qui peuvent dévorer sa citadelle flottante, les courants qui l'échouent, le calme qui la pétrifie et les écueils qui la brisent. Car combien de navires deviennent un cercueil qui engloutit sa proie dans ce vaste et profond cimetière que l'on appelle la mer !

Ce sont ces cruels désastres, dont la mer fut le théâtre à toutes les époques, que nous allons essayer de peindre dans cet ouvrage. Mais avant d'en raconter les intéressantes péripéties, car le malheur de l'homme trouve toujours un écho dans l'âme de ses semblables, je dois dire quelques mots du caractère des navigateurs, de l'homme de mer, qui, désertant sa famille et son foyer, s'aventure sur un frêle esquif pour aller courir les hasards d'un long et pénible voyage, pendant que les travaux les plus durs, les privations les plus pénibles, les dangers et la mort..., marchent avec lui.

D'abord je ne conçois rien de plus grandiose qu'un vaisseau armé de ses cent canons, monté de mille guerriers et s'isolant

du monde entier pour naviguer sur les eaux pendant des jours, des mois, des années. Quelles vastes connaissances n'exige pas la construction de ces navires à qui l'homme va confier sa vie ! Presque toutes les sciences trouvent leur application dans l'architecture navale.

Malgré la sévérité des règles, quelle variété dans les formes ! Chaque marine a son genre à elle, ses allures et ses dessins favoris, assez distincts des autres pour que le marin exercé reconnaisse toujours à un certain je ne sais quoi, le navire inconnu qui passe à côté du sien. Il faudrait un volume pour détailler toutes les espèces de bâtiments connus : gabarres, péniches, cutters, goëlettes, sloops, avisos, frégates, bricks, schooners, steamers, paquebots, etc., etc.

Le caractère du vrai marin? Le voici : il travaille toujours et en tout temps. Tour à tour voilier, calfat, gabier, artilleur, il exerce toutes les industries du bord. Familiarisé avec les plus grands dangers, il n'en voit aucun dont il n'espère sortir par son sang-froid et son habileté. Content de peu, il supporte les privations avec indifférence, et montre constamment un génie inventif qui rend son concours utile, même dans les choses les plus étrangères à sa partie. A ces qualités, l'homme des classes en joint d'autres qui le rendent extrêmement intéressant ; il aime ses égaux, s'attache à ses chefs, oublie les mauvais traitements, pardonne les injures, invoque Dieu et la Vierge aux heures du danger, prie souvent pour les siens, et fait de son navire une patrie qu'il aime à l'égal d'une mère. Rien de plus gai que le matelot : il a toujours un mot joyeux, une réponse joviale. Dieu se révèle à lui dans ses œuvres sublimes qu'il contemple sans fin : aussi la foi vit dans son cœur et rien ne saurait l'éteindre, pas même la furie des passions longtemps contenues. A-t-il échappé à un danger ? la reconnaissance pour le Ciel qui l'a sauvé survit au péril, et au plus prochain pèlerinage on le verra pieds nus, la tête découverte, un cierge à la main, suivi de ses amis, porter un *ex-voto*

à Notre-Dame de la Garde, à la Vierge de Bon-Secours, et gravir pieusement la montagne pour prier dans sa chapelle et crier : Merci !

L'officier est plus souvent un problème à analyser. Sombre, taciturne, splénitique à bord, il devient, à terre, aimable, savourant toutes les voluptés. C'est que, sur le navire, l'homme ne se montre qu'en laid, et l'ennui change son humeur. En général les marins sont accueillis volontiers. Ils ont tant à dire ! Ils conviennent aux amis du merveilleux et du plaisir, et leur franche gaîté d'alors, leur habileté à varier les jouissances, le charme de leurs entretiens, un certain laisser-aller qui leur est exclusivement propre, font les délices des sociétés qu'ils ravissent par le piquant de leur ton, un peu étrange. Je les ai dits d'humeur noire à bord : mais il est parfois des heures où le bon côté de leur âme se produit inopinément. Dans une courte traversée, je m'étais lié avec un des officiers du paquebot. J'aimais à causer avec lui à tout moment du jour, mais surtout le soir, sous le beau ciel méridional, lorsque les étoiles scintillaient, brillant comme de petites lunes. Sa froideur habituelle fondait bientôt à la chaleur bienfaisante des intimes causeries, et il ne restait plus rien en lui de la glace dont ses rudes frères d'armes aimaient à s'entourer. Il déroulait devant moi le livre de sa vie, et mes yeux dessillés découvraient en lui un poëte ignoré, parlant amour comme Pétrarque, chantant la nature comme le Tasse, philosophant comme Lamartine, ou jetant à la vie une injurieuse satire ainsi que lord Byron.

Les enfants de la mer sont tous braves, mais le courage de l'officier brille particulièrement par la réflexion et l'abnégation de soi-même. Le plus sublime dévoûment lui est ordonné en marine, avec une simplicité naïve :

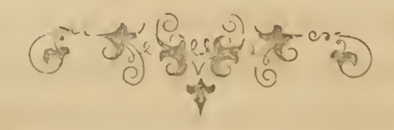
« *Le capitaine d'un bâtiment doit, en cas de naufrage, d'incendie, etc., abandonner son navire à toute extrémité seulement, et toujours..... le dernier !* »

Quant au courage du matelot, lisez :

Tout le monde connaît le *squale*, vrai cauchemar des marins, plus connu sous le nom de *requin*. Cet animal est très-commun sur la rade de Cayenne. Une goëlette s'y trouvait mouillée un jour. Or, l'ordre venait d'être donné d'armer un canot. Le patron, pressé d'obéir, fait un faux pas et tombe à la mer. Tandis qu'il se débat et cherche à saisir une corde qui lui est lancée, le cri : Un requin ! s'échappe de la bouche du timonier. Tous les matelots accourent et voient avec horreur le monstre, long de dix pieds, qui approche et glisse à fleur d'eau, agitant ses larges nageoires disposées en formidable croissant sur son dos. Déjà il atteint sa proie et se renverse sur le dos pour la saisir, lorsqu'un poids énorme tombe sur lui, l'effraie, et l'éloigne pour le moment. Ce poids ?.... c'était un matelot, singulièrement audacieux, qui s'était élancé les poings en avant.... Les deux marins sortaient à peine de l'eau que le requin revint sur eux : mais... ils étaient sauvés...

Vous savez combien sévère est la discipline de l'armée de terre : la discipline de l'armée de mer, et de tout bâtiment marchand même, l'est plus encore. Cela se conçoit.

J'ai dit. Maintenant j'embouche la trompette lugubre de l'histoire pour vous chanter, lecteur, les tristes drames de la mer....





HISTOIRE

DES NAUFRAGES

I

XVIe ET XVIIe SIÈCLES.

Causes et suites des naufrages. — Paysages de l'Inde. — UNE TRAGÉDIE EN 1553. — Emmanuel de Souza. — La tempête. — Péripéties. — Côtes de l'Afrique. — Échouement. — Le chef d'une tribu cafre. — Portraits des sauvages. — Aurore d'un beau jour. — Perfidie. — Drame sanglant. — DE FRANCE EN AMÉRIQUE, EN 1555. — L'amiral de Villegagnon et les protestants. — Le navire *le Jacques*. — Traversée. — L'île enchantée. — Fausse alerte. — Explosion. — Ouragan. — Famine. — La chasse aux rats. — Détresse. — Le perroquet de M. de Coligny. — Terre ! terre ! — Le salut. — EXPÉDITION DE BARENTZ, EN 1596. — Les Hollandais Cornelis Ryp et Heemskerke. — La mer Polaire. — Les glaces flottantes. — Nouvelle-Zemble. — Les gelées de l'océan Glacial. — Les ours. — L'ange de la mort. — Le vaisseau brisé par les glaces. — Une hutte en planches. — Hivernage. — Obscurité de six mois. — La vie dans les ténèbres. — Craquement des glaces. — Retour du soleil. — Aspects de la mer Polaire. — Délivrance.

A MESURE qu'un navire approche des côtes et de son mouillage, les dangers augmentent pour lui. La terre le menace de ses rochers et de ses écueils; la mer, tourmentée d'obstacles, devient mauvaise et s'agite avec fureur. Malheur au bâtiment mal gouverné à travers ces montagnes mobiles qu'il doit péniblement labourer! Malheur à lui s'il en froisse une maladroitement! Elle tombe lourdement à bord, brise, détruit et emporte tout ce qui se trouve sur son passage. Ce torrent dévas-

tateur, que l'on nomme coup de mer, nettoie quelquefois un beau navire en un clin d'œil et le met ras comme un ponton. Quelquefois aussi elle le fait toucher contre des récifs, l'échoue, c'est-à-dire le fixe sur le roc, et alors la carène, éventrée, voit se former des voies d'eau telles, que les pompes ne peuvent plus suffire à la vider. Alors il y a naufrage. Les naufrages sont très-communs : par année, on en compte de 8 à 900, soit, en moyenne, 2000 hommes, victimes de l'élément perfide.

Il y eut un temps, déjà loin de nous heureusement, où, aux poignantes douleurs du naufrage, se joignait, pour le navigateur, marin ou passager, qui échappait à la mort, un surcroît d'affliction, celui de voir pris, arraché à ses étreintes, et perdu à tout jamais, ce qu'il avait lui-même disputé avec acharnement à la voracité des flots et de la tempête. En effet, les habitants de la côte sur laquelle avait lieu le naufrage, — notez que nous parlons ici de pays civilisés, — prévenus de l'événement, comme de hideux vautours, se précipitaient vers la plage. On eût dit des loups affamés allant à la curée. C'était l'usage!.... Usage infâme, qui faisait la fortune du littoral, devenant ainsi un pays de pirates et de cannibales, et qui changeait le sexe le plus doux en immondes harpies.

Un souvenir de cette époque maudite :

A quelques kilomètres d'Ouessant, un naufrage a eu lieu. La côte est semée d'épaves et de débris de toutes sortes. Aussi les spoliateurs abondent : mais, parmi les spoliateurs, les femmes surtout; et, parmi les femmes, une toute jeune fille, très-jolie, pourtant! et, chose curieuse, de fort mauvaise humeur... Pourquoi? Parce qu'elle n'a rien découvert encore qui lui fasse une part de butin, tandis que ses compagnes plient déjà sous le faix. Bientôt, cependant, elle avise un malheureux passager couché, presque mort, dans l'une des anfractuosités des rochers. Il est très-bien mis, et, entre autres objets de prix, on voit briller une riche bague à l'un de ses doigts. Après l'avoir dépouillé de menus bijoux, la jeune fille tente d'enlever cette bague et

ne peut y parvenir avec la main, parce que le doigt du naufragé est mouillé ou enflé… Alors, elle appuie un genou sur la poitrine de l'infortuné et….. lui coupe le doigt, avec ses dents, au-dessus de la phalange sur laquelle se trouve l'objet convoité….. Le passager, qui ne pouvait ni se défendre, ni même appeler à l'aide, ce qui, du reste, fut sans doute fort heureux pour lui, acheva de s'évanouir pendant la durée de ce supplice, et fut sauvé la nuit même par les garde-côtes.

Souvent les habitants des côtes ne se bornaient pas à attendre sur le rivage les navires échoués : ils occasionnaient fréquemment aussi la perte de ces navires, au moyen de feux trompeurs, qu'ils plaçaient à une certaine distance dans l'intérieur des terres, pour simuler ces phares que les États font allumer sur les côtes, ou plutôt encore, ceux qui se placent, la nuit, sur les barques de pêche. Pour cela, ces misérables mettaient des fanaux allumés entre les cornes d'une vache dont la tête, au moyen d'un lien, se trouvait rapprochée d'une des pattes de devant, à laquelle elle était attachée. L'animal, dans ses mouvements pour marcher et pour brouter, simulait ainsi parfaitement, avec ce fanal, le tangage et le roulis d'une barque. Dès lors les vaisseaux qui, du large, voyaient cette lumière vacillante, y étaient infailliblement trompés. Ils s'en approchaient comme d'une barque à flot, pour prendre les informations toujours nécessaires dans les atterrissages : ils échouaient, et c'était autant de pris pour ceux qui les avaient ainsi cruellement trompés…..

Grâces à Dieu ! De nos jours, ces sortes de guets-apens ne sont plus dans les mœurs des riverains de la mer, et si nous avons eu la douleur de les voir se reproduire une ou deux fois encore, l'an dernier, 1860, ils sont tellement rares que certainement ils tendent à disparaître à jamais…

Mais si le naufrage sur les récifs des côtes a son horreur, combien plus terrible encore devient la position des navigateurs que le besoin de leur commerce, l'amour de la science et des découvertes, et parfois les rafales de la tempête poussent

dans les mers arctiques où le froid sévit, où la neige tombe, où les vagues deviennent des roches de glaces hautes et fixes comme des montagnes, où les navires se trouvent soudain saisis par les flots, qui se figent tout à l'entour, et enchâssés dans l'immense pétrification de l'océan polaire !

Ces drames et des drames de tout genre vont être placés sous vos yeux, lecteur.

L'Inde, vous le savez, est l'une des plus belles contrées du monde. Elle est le berceau des races, l'aïeule du genre humain. Sa riche terre donne trois moissons par an, sa formidable nature fait d'un roseau un arbre de cent pieds de haut. Dans l'Inde le mûrier est un géant de la souche duquel s'élance une forêt couvrant de son ombre humide des reptiles de vingt brasses, des hordes de tigres, des armées de lions. L'Inde fait couler les grands fleuves, l'Indus, le Gange, le Brahmapoutra pour désaltérer tous les monstres de la création, caïmans, hippopotames, éléphants. Elle a des monts géants, l'Himalaya, dont les crêtes aiguës et les cimes neigeuses déchirent le firmament; des forêts vierges sombres et sans fin, où la branche de l'arbre en se courbant vers le sol devient le tronc d'un autre arbre; des jungles où vivent et végètent les parias, pauvres enfants égarés sur le sein de leur mère, atomes perdus dans l'immensité.

Or, à ce riche pays qu'il aimait et où il avait passé les plus beaux jours de sa vie, en 1553 disait adieu, un dernier adieu ! un noble Portugais, Emmanuel de Souza, qui cessait d'être gouverneur de la citadelle de Diu, dont l'île renferme le plus riche temple de l'Hindoustan. Mais le désir de revoir le Portugal, sa terre natale, l'emportait sur toute autre chose dans son âme : aussi s'embarqua-t-il joyeusement dans le port de Cochin. Son vaisseau regorgeait des trésors de l'Inde, rubis, diamants, perles, opales, étoffes précieuses. Il ramenait aussi avec lui sa jeune femme, Éléonore Garcie, fille du général

portugais de Sola, au service des Indes, ses enfants, un frère d'Éléonore, quelques gentilshommes, des officiers et bon nombre de serviteurs.

Le 12 avril son navire était en vue de la Cafrerie, et, de là, faisait voile jusqu'au cap de Bonne-Espérance. Mais alors un vent du nord s'étant élevé fit éclater le plus terrible ouragan qu'on eût jamais éprouvé sur ces mers, si fécondes en naufrages que les premiers navigateurs l'appelaient le Cap des Tempêtes. Tout à coup le ciel s'obscurcit, les vagues en fureur engloutirent vingt fois le vaisseau, l'obscurité la plus menaçante, interrompue par de continuels éclairs et par un affreux tonnerre, répandit une sinistre horreur. Désespérant de pouvoir résister avec les manœuvres ordinaires, le pilote et les matelots, au lieu de doubler le cap, se laissèrent emporter au gré de la tourmente déchaînée. Alors la tempête, redoublant de rage, les échoua sur la côte occidentale de l'Afrique. Aussitôt on jeta l'ancre à quelques mètres de terre. Des chaloupes reçurent la famille de Souza et ses trésors, et gagnèrent le rivage à grand'peine : à leur troisième trajet elles furent brisées, et ceux qu'elles portaient n'échappèrent à la mort qu'en se confiant à leur force et à leur habileté à nager, les uns, les autres en s'accrochant en désespérés à des tonneaux, à des caisses, à des planches. Les naufragés se trouvèrent alors sous le 34e degré de latitude méridionale. Emmanuel fit aussitôt faire de grands feux pour sécher et réchauffer son monde, car le froid était des plus intenses en ce moment : puis il fit distribuer avec économie le peu de farine qu'on avait eu le temps d'arracher au bâtiment ; encore était-elle avariée par l'eau de mer. Sur la plage, rien qu'un sable inculte et d'arides rochers. Pourtant on découvrit deux filets d'eau qui devinrent dès lors bien précieux. Les infortunés navigateurs commencèrent par s'entourer d'un retranchement de grosses pierres et de coffres, afin de passer la nuit en sûreté. Quelle nuit pour une faible femme et des enfants ! Puis, le len-

demain, on décida de se mettre en route et de marcher jusqu'au fleuve Saint-Esprit, marqué sur une de leurs cartes, mais qui était éloigné de cent quatre-vingt lieues... Néanmoins de Souza exhorte sa femme et tous les siens à s'armer de courage, il s'agit de sauver sa vie. Ensuite on invoque le Seigneur, et la caravane se met en route. Éléonore Garcie et ses enfants ouvrent résolûment la marche que suivent quatre-vingt Portugais et plus de cent valets. On fabrique, au premier repos, une sorte de chaise sur laquelle on force ensuite la jeune femme à prendre place : ses enfants, fatigués déjà, sont portés par des serviteurs dévoués, et l'on s'avance ainsi tout un jour, puis deux, puis trois, puis quatre, sans rencontrer ni indigènes, ni bétail, ni végétation, ni culture. Alors la petite armée se trouve soudain arrêtée par des rochers inaccessibles et des torrents impétueux. Comme on est dans la saison des pluies, le ciel n'offre qu'une teinte grise et monotone, et souvent il se déchire et se répand en cataractes sans fin. Quelle position ! Nos pauvres voyageurs font de la sorte, en recherche dans des plaines immenses, plus de cent lieues, tandis que le long du littoral à peine il y en avait trente. Mais le côté le plus horrible de cette cruelle calamité, c'est que les vivres manquent et que l'on est contraint de vivre de racines, de fruits sauvages et même d'herbes arrachées au sol. Hélas ! que peuvent trouver, même en herbages et en racines, sur un sable stérile et parmi quelques arbres rabougris, deux cents personnes affamées ! Enfin, après des fatigues inouïes, la caravane atteignit le fleuve vers lequel elle marchait. Mais elle n'y trouva pas les Européens qu'elle supposait y avoir un comptoir, et il fallut aviser à gagner le Cap. Heureusement le chef de la tribu qui occupait les rives du Saint-Esprit, avait eu des relations avec des Portugais pour des échanges de produits : il accueillit très-bien les naufragés, et lorsqu'ils durent s'éloigner, il leur signala une tribu voisine et les engagea, ou à l'éviter par un détour, ou à s'en défier, car la fourberie et la cruauté formaient leur

caractère. Souza, comptant sur le nombre de ses gens et sur leur bravoure, afin de ne pas retarder sa marche, s'enhardit au point d'aller droit à cette tribu sauvage.

Dès le lendemain, à la sortie d'un bois, les pérégrinateurs virent sur les flancs d'un mont rocheux, et émergeant de l'obscurité de pentes abruptes, comme des hordes d'hommes qui défilaient en silence. En effet les points noirs mobiles qu'ils apercevaient étaient des Cafres, qui déjà les avaient vus, car ils se dressaient sur des fragments de pierre, se tenant debout séparément et assez semblables à des figurants dans un tableau d'opéra. Puis, se plaçant en demi-cercle, ils crièrent comme s'ils avaient voulu attirer l'attention des survenants. Il faisait assez jour pour qu'on pût voir qu'ils ne brandissaient aucune arme, mais qu'ils agitaient violemment leurs bras et leurs têtes. Les Portugais préparaient leurs armes : ils les mirent au repos quand ils reconnurent que la troupe des sauvages s'approchait avec plus de curiosité que de colère. Bientôt les deux bandes furent voisines l'une de l'autre. Les étrangers firent comprendre aux indigènes qu'ils désiraient des vivres : on leur en donna, moyennant quelques morceaux de fer et quelques pièces de monnaie. Séduit alors par cet accueil obligeant, Emmanuel désira voir le chef de la tribu. On le conduisit sans retard : mais il fallut marcher tout le jour, et on n'arriva que de nuit. Cette nuit était splendide, splendide comme les nuits des régions tropicales. Une douce lumière répandait sur les paysages africains un charme vraiment magique et semblait caresser la nature endormie. La lune jetait un éclat si vif et si pur qu'on pouvait distinguer, même au loin, les moindres objets. Ce qui fit que l'on atteignit si tard le chef de la tribu était que, prévenu de l'arrivée de nombreux voyageurs, le chef avait à son tour assemblé ses sujets, et ceux-ci, frappés de stupeur et plongés dans la consternation, à la pensée d'une invasion de leur territoire, s'étaient enfuis emmenant avec eux leur bétail. Enfin la caravane

trouve les Cafres campés dans un épais fourré, près de gigantesques boabads. De tous côtés des feux éclairent les profondeurs du bois : et, autour de ces bûchers, des groupes de sauvages, abrités par une sorte de couverture placée sur des pieux, donnent à cette scène un aspect des plus pittoresques.

Lorsque Éléonore Garcie se trouva parmi ces affreux barbares, elle faillit s'évanouir de terreur. Il y avait lieu. Grands et forts, nus et noirs comme les nègres, les Cafres tiennent leurs zagaies prêtes à décocher leurs flèches. La blancheur de l'œil surtout a chez eux quelque chose d'effrayant. Heureusement pour la jeune femme, quelques filles de la tribu, plus curieuses que leurs mères, viennent l'entourer, et cette vue la rassure. Il y a du reste une douceur naïve peinte sur leur physionomie. Leur peau douce et satinée, leurs yeux beaux et grands, des dents d'une blancheur éclatante, une taille svelte, des formes voluptueuses même et qui lui rappellent celles des Indoues, enfin un sourire gracieux, font renaître tout à fait sa confiance. On lui présente, ainsi qu'à son mari et à sa suite, du millet, du maïs et des melons d'eau. Puis on leur fait passer la nuit autour des feux qui flamboient sous le feuillage et que gardent de nombreux sauvages dont le dos, la poitrine et les bras sont sillonnés d'étranges tatouages.

Le soleil se lève et la matinée paraît devoir être fraîche et belle. Sur la lisière du bois, aux yeux de nos pérégrinateurs, le pays semble des plus ondulés, et dans chaque vallon, qui se montre ici et là, on croirait voir un lac : ce ne sont en réalité que des bas-fonds noyés encore par les pluies des jours précédents. Dans l'ensemble, de Souza est si content de l'accueil du roi de la contrée qu'il demande au chef des Cafres de lui permettre de construire quelques huttes, afin d'attendre près de lui l'arrivée de marchands européens qui viennent parfois jusque dans ces parages. Le chef répond aussitôt,

avec une franchise apparente et une bonhomie sereine, que les Cafres ont montré d'abord fort peu d'empressement à l'attendre par peur des armes de son monde. Il ajoute que, pour se faire bien venir de ses sujets, il n'a qu'à lui confier,à lui-même, les épées et les mousquets de sa troupe.

A des paroles si généreuses, Emmanuel répond en mettant en faisceau, dans la hutte du sauvage, toutes les armes de sa suite. Hélas! elles ne sont pas plutôt livrées que les Cafres, se précipitant en grand nombre sur les trésors du Portugais, s'en emparent, dépouillent les naufragés de leurs vêtements et massacrent impitoyablement ceux qui, quoique désarmés, essaient de se défendre. Éléonore Garcie elle-même ne trouve pas grâce devant ces infâmes larrons. On lui enlève violemment tout ce qui couvre son corps, et à sa pudeur, on ne laisse pas même un lambeau. Dans cet état, elle est exposée à la lubricité de ces horribles sauvages. Mais alors son courage est tel, que s'arrachant à cette cruelle torture, elle court vers un monceau de sable dont elle se fait un voile, et s'y enterre, après y avoir creusé de ses doigts un abri pour sa vertu. De là, suffoquée par la douleur et les sanglots, elle jette un appel déchirant à ses enfants et à son mari, nus aussi, qui gisent sur le sol, entourés des cannibales jouissant de la honte de leurs victimes et se partageant le fruit de leurs rapines.

Enfin, comme s'il fût saisi d'un accès de démence, l'infortuné Emmanuel de Souca s'élance subitement, à l'aventure, dans le bois qui entoure les huttes des sauvages, pour y chercher des plantes ou des fruits, afin d'en alimenter sa chère Éléonore et ses enfants... Mais rien, hélas ! rien ne se présente..., et quand il revient, après avoir invoqué Dieu cependant, il les trouve... morts de faim, morts de soif, morts de honte..... Il a néanmoins le courage de leur donner la sépulture; après quoi, fuyant ce lieu d'horreur, il s'éloigne en s'enfonçant dans le désert, désespéré, agonisant... Jamais

plus on ne le vit : jamais plus on n'entendit parler de lui.

De ses misérables compagnons, vingt-six échappèrent à grand' peine à la mort et errèrent longtemps dans le sud de l'Afrique, vendus comme esclaves. Mais enfin un marchand portugais les racheta. De ce nombre fut le beau-frère d'Emmanuel de Souza, qui mourut dans un âge très-avancé, nonobstant ses malheurs.

Après ce premier drame, je passe à d'autres tout aussi émouvants...

On était en 1555, c'est-à-dire à l'époque où Luther et Calvin proclamaient la Réforme, chacun à sa façon. Dans tous les rangs de la société on voyait alors se déclarer à chaque heure quelque adepte de la nouvelle religion, que l'on aurait cru très-attaché à la foi de ses pères. Il n'était pas jusqu'à la cour de France où les sectaires ne fissent des prosélytes. Sur ces entrefaites, Durand de Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral de Bretagne, brave, entreprenant, obtint de Henri II trois vaisseaux bien équipés, sur lesquels il n'admit, comme passagers et matelots, que des Huguenots : c'était ainsi que l'on appelait les protestants. Durand de Villegagnon était-il donc protestant lui-même, et voulait-il fonder une église libre sur un sol libre? Ou bien se faisait-il agent provocateur, afin de purger la France de sectaires qui croissaient en nombre? Nul n'a su le dire. Jugeons l'arbre par les fruits.

Il appareilla du Havre, au mois de mai, et arriva au Brésil dans le cours de novembre seulement. Là, s'emparant d'une petite île placée au milieu du fleuve le Rio-Janeiro, il y bâtit un fort que l'on nomma *Fort-Coligny*, du nom du fameux amiral. L'ouvrage était à peine commencé qu'il renvoya ses vaisseaux en France, avec des lettres où il rendait compte de sa situation qu'il embellissait. C'était un appel fait aux protestants de tous les pays.

En effet, au mois de mars 1557, lui arrivèrent de nouveaux

et très-nombreux émigrants. Mais de ce moment, Durand de Villegagnon changea de rôle. D'aimable et bon colonisateur, il devint tyran sévère et impitoyable. Ses coreligionnaires furent chassés du Fort-Coligny, et leur sort devint tel, sur une terre inconnue, que le seul parti à prendre pour eux fut de revenir en France.

Le 4 janvier 1558, ils s'embarquèrent sur un mauvais bâtiment, le *Jacques*, et, au moment où ils allaient mettre à la voile, de Villegagnon confia au capitaine un pli qui devait passer aux mains des autorités où l'on débarquerait. C'était la condamnation même de ces infortunés, qu'ils portaient, sans le savoir. Ils naviguaient depuis quelques jours à travers des rochers, qui s'étendent à plus de trente lieues en mer, lorsque le navire fit tant et tant d'eau que les pompes furent insuffisantes à l'épuiser. Le contre-maître descendit aussitôt à fond de cale et découvrit que le vaisseau était entr'ouvert sur divers points et que l'eau y entrait à flots. La consternation fut d'autant plus grande qu'on était au milieu de la nuit, et il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart des passagers se préparèrent à la mort. Toutefois un travail infatigable fit soutenir le navire jusqu'à midi : à force de faire jouer les pompes, l'eau cessa de gagner, et, à l'aide de tranches de lard, de plomb, de vieux linge, le charpentier calfeutra si bien les crevasses que l'on put continuer à naviguer.

Mais le vaisseau avait reculé, au lieu d'avancer, de sorte que l'on revit la terre. A l'aspect des côtes, le charpentier, qui avait dit à tous que le vieux navire était rongé de vers, prétendit qu'il fallait le radouber avant de reprendre la mer, et demanda à rentrer dans le port. Le capitaine, lui, voulut se porter au large : seulement il offrit la chaloupe à ceux qui préféreraient rentrer au Brésil. Quelques passagers aimèrent mieux retourner au Fort-Coligny que d'exposer leur vie. Hélas! à peine à terre, ils furent pendus!

Le *Jacques* s'éloigna donc du Brésil, et, à deux cents lieues

environ, on trouva une île, d'une demi-lieue de circuit, entièrement couverte des plus beaux arbres, et peuplée d'un nombre prodigieux d'oiseaux, dont plusieurs vinrent se percher jusque sur les vergues du vaisseau, où ils se laissaient prendre à la main. Rien de plus charmant que les couleurs variées de ces oiseaux, qui semblaient fort gros en volant, mais qui, en réalité, n'étaient pas plus charnus que des linottes. Après cette courte vision d'un Paradis terrestre, en miniature, l'unique terre que nos navigateurs rencontrèrent, on navigua entre des rochers fort dangereux que l'on parvint à éviter. Toutefois la marche du navire était lente, et le 3 février à peine avait-on fait la troisième partie de la route. Cependant les vivres commençaient à diminuer, et on dut mettre l'équipage à la ration. Mais le 7 avril, tandis que le pilote faisait son quart, toutes voiles dehors, un impétueux tourbillon frappa si rudement le vaisseau, qu'il le renversa sur le côté, jusqu'à faire plonger les hunes et le haut des mâts. Dans le moment même, le contremaître et le pilote, qui étaient en querelle et affectaient de négliger leurs fonctions, se battirent avec une fureur sans égale. Mais ce n'était là qu'un petit mal, car, à quelques jours de là, comme le charpentier cherchait des planches dans la cale, au déplacement d'un tonneau, il entra un jet d'eau, avec une telle impétuosité que le pauvre homme, défaillant, put remonter à peine pour crier péniblement sur le tillac :

— Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus !

A cette affreuse nouvelle, capitaine, pilote, maître du navire, sans souci de l'équipage, mettent la chaloupe en mer et veulent se sauver les premiers. Le pilote, le couteau à la main, menace d'égorger le premier qui voudra poser le pied dans sa barque : les lâches prétendent livrer leurs compagnons à un abandon absolu. Heureusement le charpentier reste dans la cale, demandant à grands cris de la laine, des étoffes, du linge. Le premier, donnant le plus noble exemple, il s'est dépouillé de sa veste dont il fait un tampon, et grâce aux objets qu'on

lui présente, il parvient encore à refouler l'eau, que les pompes épuisent difficilement. Alors le vaisseau reprend de nouveau sa marche pénible, et remontant jusqu'au tropique, tant il est mal gouverné par le grossier pilote, sa marche est une fois encore entravée par des herbes marines, si épaisses qu'il faut les couper avec une faux, pour frayer un passage.

Tous les genres de calamités étaient réservés à ces infortunés voyageurs. Le canonnier, qui avait eu ses poudres mouillées, les faisait sécher sur le pont dans un vase de fonte : le feu prit soudain, et la flamme embrasa les voiles et les cordages, l'explosion disloqua les mâts, et peu s'en fallut que l'incendie ne gagnât tout le bâtiment. Deux ou trois hommes périrent en cette occasion.

Cependant, d'après l'estime du pilote, on était proche des côtes d'Espagne. C'était une erreur : plus de trois cents lieues en séparaient encore. En attendant, les vivres étaient tout à fait à leur fin. Il fallut en venir à balayer la soute aux biscuits, pour en partager les dégoûtants résidus : et encore ces misérables miettes contenaient plus de vers que de reliefs de pain. Pendant deux jours on fit avec ces balayures une immonde bouillie, noire et nauséabonde comme la suie. Ceux des passagers qui emportaient avec eux du Brésil, des oiseaux rares et des perroquets, s'en nourrirent avidement. Deux matelots moururent bientôt d'inanition. Un autre brave marin, toujours ardent au travail, tomba aussi raide mort, sur le pont, au moment même où le capitaine lui reprochait son inaction.

Vint ensuite une tempête : mais afin d'être à la hauteur des infortunes du *Jacques*, elle se déchaîna avec une fureur inouïe. Les voiles pliées et le gouvernail délaissé, il fallut abandonner le navire au gré de la tourmente. L'ouragan dura plusieurs jours, pendant lesquels la ressource de la pêche fut perdue. Alors il y eut des passagers qui, affamés, mangèrent des peaux tannées qu'ils découpèrent et firent bouillir : leur estomac se refusant à accepter cet aliment, ils essayèrent de les faire

griller sur des charbons. On cachait le cuir, comme on eût fait d'un trésor, afin de s'en repaître en cachette. On vit manger des souliers, les cornes des lanternes : la chandelle était de l'ambroisie, et heureux celui qui pouvait en trouver ! Le canonnier dévora, crus, les intestins d'un perroquet, et, le soir même, il était mort. On organisa une chasse, une vraie chasse aux rats et aux souris. Affamés aussi, ces rongeurs se promenaient partout, en quête de quelques bribes : on en prit tant qu'il n'en resta plus après deux ou trois jours. Quand ils furent rares, on les paya jusqu'à douze francs.... Tête, poil, intestins, l'animal entier, au naturel, était mangé incontinent. C'était horrible à voir ! Les mousses et les valets se disputaient d'autres mets que je n'ose dire....

Pour comble de malheur, l'eau douce, elle aussi, manqua.... Il n'y eut plus à bord, de potable, qu'un petit tonneau de cidre sur lequel le capitaine et le maître du navire firent main basse. Il fallut boire l'eau de pluie que l'on recueillait sur des pourpoints, des chausses et des étoffes, que l'on tordait ensuite. Jugez quelle boisson ! Grâce au ciel la pluie ne fit pas défaut.

Jean de Lhéry, l'auteur de la relation que j'analyse, avait en secret conservé un gros perroquet qu'il voulait offrir à l'amiral de Coligny : mais n'ayant plus de grain pour l'oiseau, il dut se résigner à l'étrangler, et le dévora tout cru, comme nous voyons faire à certains saltimbanques des foires, pour amuser les badauds. Dans un moment de délire, un passager offrait, en criant, 4000 livres à qui lui donnerait un verre de vin et un petit pain d'un sou. On surprit de ces misérables affamés qui broyaient sous leurs dents du bois de Brésil dont le navire était chargé. Bon nombre de gens périrent et furent jetés à la mer.

Enfin, le 5 juin, alors que tous ces infortunés gisaient sur le pont, expirant, rendant l'âme, un cri se fit entendre :

— Terre ! Terre !

En un clin d'œil, les plus malades mêmes furent sur pied...

En effet, dans une brume légère, empourprée des feux du midi, on voyait une longue ligne bleue qui s'étendait en un capricieux méandre. C'étaient les côtes de Bretagne, c'était la France! Dans un mouvement spontané, électrique, tout de bonheur, matelots et passagers se recueillirent et adressèrent au ciel la plus fervente prière qui soit sortie de poitrine d'homme. Puis, pêle-mêle, confondus, ils s'embrassèrent avec l'enthousiasme de vieux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps.

Le maître du navire dit alors à ceux qui l'entouraient:

— Il était temps, mes amis, car j'avais pris la résolution d'éventrer le premier d'entre vous qui me serait tombé sous la main, pour empêcher les autres de mourir, en leur servant un plat de ma façon....

Jean de Lhéry ajoute naïvement:

— Cette parole du maître me causa d'autant moins de frayeur que ce n'aurait pas été moi qu'il aurait occis pour me manger, attendu que je n'avais plus que les os et la peau. Mais il y avait là un gros pansard, dont le jeûne n'avait pas diminué l'appétissante obésité: m'est avis qu'il eut peur en écoutant ces mots du maître, car il se dodelinait d'une étrange manière et les yeux lui sortaient de la tête, des yeux gros comme ceux d'un bœuf, dont il avait l'encolure. C'est celui-là qui dut bénir la venue de la terre....

Cependant on jeta l'ancre à deux lieues de la côte, et le capitaine partit avec plusieurs passagers pour aller chercher des vivres. Mais, de ces passagers, de peur de nouvelles souffrances, pas un ne revint à bord. Que c'est bonne chose des vivres frais pour eux qui ont enduré telle famine! Avec quelle joie nos affamés les virent arriver.... On mangea et l'on but, je vous laisse à penser avec quel bonheur, d'autant plus que.... la patrie, la douce patrie était là, à deux pas!... Et comme on en trouve beaux le soleil et les horizons, après avoir couru tant de dangers, et que, cent fois, par le cœur, on a dit adieu à

ceux que l'on aimait, pour fermer les yeux et se sentir... descendre sous les eaux.....

Vous souvient-il que Durand de Villegagnon avait remis au capitaine un pli secret, adressé aux autorités du lieu de débarquement? Ce pli fut en effet donné au juge d'Hennebon, qui, Huguenot lui-même, le mit à néant, et loin de sévir contre ses coreligionnaires, s'efforça par tous les moyens possibles de leur être utile.

Voilà la vraie charité!

Le 18 mai 1596, par un ciel magnifique, s'éloignaient du port de Vlie, en Hollande, deux navires ayant pour capitaines Heemskerke et Cornelisz Ryp. Ces navires cinglaient vers le nord-est, et allaient y chercher un passage pour gagner les Indes orientales. Dès le 5 juin, nos voyageurs rencontraient une mer si chargée de glaçons, que les bâtiments avaient beaucoup à faire en les écartant de droite et de gauche. L'eau était aussi verte que de l'herbe. Plusieurs fois déjà des ours blancs, d'une taille monstrueuse et contre lesquels lances et haches ne pouvaient rien, avaient attaqué l'équipage, et on les avait difficilement repoussés. Mais le 21 juillet, une brume des plus noires ayant obligé d'amarrer à un banc de glace, un de ces animaux, colossal, effrayant, ne craignit pas d'arriver jusque sur le pont de l'un des vaisseaux. D'abord il fut maître du logis : mais enfin, la peur cessant, on finit par le tuer. Alors, dans la crainte de demeurer saisi par les glaces dont plus de quatre cents blocs entouraient les navires, on s'avança le plus près possible de la côte, car les navigateurs avaient en vue une terre qu'ils prenaient pour la Nouvelle-Zemble, et qui l'était en effet. On dut amarrer encore à un banc gigantesque qui barrait le passage. La couleur de cette énorme masse était du plus beau bleu céleste. Quelques matelots en gravirent les talus, et trouvèrent la plate-forme couverte de terre. Ils en rapportèrent plus de quarante œufs déposés par des oiseaux de mer.

A quelque temps de là, les glaçons flottants permirent de se ranger entre la Nouvelle-Zemble et l'île de Waigatz ; mais les ours blancs, nombreux et hardis, se succédant sans interruption, le chef de l'expédition, Barentz, songea prudemment à retourner en Hollande. Déjà le navire de Cornelisz Ryp avait disparu, sans que l'on sût quelle direction il avait prise, et on allait virer de bord, lorsque le vaisseau de Heemskerke fut, en une nuit, arrêté par une si forte gelée que, tout autour, les vagues et les glaces qu'elles charriaient se convertirent en montagnes inaccessibles, et, le serrant dans leurs puissantes étreintes, le firent craquer avec la même aisance qu'une main d'homme fait éclater une coquille de noix. Bientôt, le 27 août, le navire s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tous ceux qu'il portait se crurent au moment de périr. Puis la neige se mit à tomber et chargea de masses redoutables les remparts de glaces qui le ceignaient. Le 31 une gelée, plus forte encore, souleva tellement la proue, que l'avant se trouva plus haut que l'arrière qui sembla plonger dans l'abîme.

Le 5 de septembre, la violence et la grandeur des glaçons, que le courant superposait sans fin, pressèrent le bâtiment à ce point qu'il reprit l'équilibre un moment, mais tout après s'inclina sur le flanc et parut vouloir se diviser en deux. Ce fut un sauve-qui-peut général. On courut à terre, sur la Nouvelle-Zemble, à travers les glaces, en emportant tout ce que l'on put prendre, mais surtout ce qu'il fallait pour y construire une hutte. Alors quelques matelots, ayant poussé une pointe dans l'île, trouvèrent un cours d'eau douce, et quantité de bois que les flots avaient jeté sur le rivage. Ils virent aussi des traces de rennes et d'orignaux. Aussitôt, sur le point d'arrivée, on se mit à élever un abri, et on y travaillait avec ardeur lorsque parurent trois ours d'une force prodigieuse, mais inégale. Les Hollandais se mirent en défense. Le plus gros de ces monstres, alléché par l'odeur, alla porter le nez dans un lieu réservé où l'on avait déposé les provisions de bouche : mais il reçut

dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber raide mort. Son acolyte parut tout interdit de l'aventure : il regarda fixement son compagnon, étendu sans mouvement, le flaira, et, comme s'il eût deviné le péril, retourna gravement sur ses pas. Puis, se ravisant tout à coup il se retourna, se dressa sur ses pattes de derrière, et observa ses ennemis. La position choisie par l'animal était trop commode pour manquer l'occasion. Une décharge le fit retomber sur ses pieds. Mais il n'était pas tué, car il fit volte-face et s'enfuit en criant à éveiller les échos d'alentour. Barentz fit ouvrir l'ours défunt, vider les entrailles et le plaça sur ses quatre jambes pour le laisser geler dans cette attitude, et le porter ainsi en Hollande, si jamais on y retournait.

Hélas! l'ange de la mort, ce noir visiteur dont l'ombre planait sur les infortunés Hollandais, saisit bientôt plusieurs matelots. Le charpentier mourut à son tour le 23, et, le jour suivant, quand il fut mis dans une enveloppe de toile, entouré d'un cortége aussi triste que sympathique, on le précipita dans une fente de la montagne, près d'une chute d'eau, car on tenta vainement de lui creuser une fosse. Déjà l'équipage ne comptait plus que seize hommes faibles et fatigués.

Le 2 octobre, la hutte était achevée. Quelle vie sous ce tombeau malsain! La diminution rapide de la lumière annonçait déjà depuis un mois que le départ du soleil pour le pôle austral ramenait les ténèbres et les tourmentes boréales. La nuit, une nuit de plusieurs mois, allait remplacer le jour polaire si court et si rapide. En effet, sur terre, comme sur mer, le sombre crépuscule s'éteignit peu à peu et les bas-fonds et le lit des ravins furent plongés dans une affreuse obscurité. Les ombres montèrent graduellement le long des rampes des glaçons et des montagnes : elles s'étendirent ensuite sur la cime blanche des glaciers. Dès le mois de novembre, tout était ténèbres épaisses et mystérieuse nuit autour de nos héros. Le soleil était parti pour cent cinquante jours, et il ne fut plus

possible de voir qu'à l'aide de mauvaises lampes entretenues avec une graisse nauséabonde. Les étoiles de sixième grandeur, quand la brume le permettait, étaient visibles lorsque les montres marquaient qu'il était midi dans les autres régions. La seule distraction, autour d'un feu de mauvaises planches, empruntées au navire et aux branches d'arbres rabougris, était de fumer et de causer. Quelle conversation.... surtout quand on est Hollandais ! Une distraction plus vraie, plus réelle, était la visite des ours..... Un matelot allait-il au dehors, il ne restait pas longtemps seul : un ours s'empressait de venir lui tenir compagnie, et le pauvre diable n'avait de ressource que d'accourir en criant : Un ours ! Un ours ! Un jour que l'on transportait du vaisseau quelques tonneaux de vin, de la bière-joppe de Dantzick et autres provisions, trois ours blancs vinrent offrir leur concours. Heureusement les matelots portaient deux hallebardes qu'ils avaient trouvées dans la cale. Dans le désordre de la peur, un homme glissa d'un bloc de glaces et tomba dans une fente. On le crut dévoré. Sur ce, les autres matelots de courir au navire : mais les ours d'y arriver en même temps qu'eux. Toutefois on leur ferma la porte au nez, et on les assaillit de pièces de bois et de toutes sortes d'ustensiles. Puis, quand les projectiles manquèrent, on se rappela que l'on avait en main les hallebardes. Aussitôt Barentz lança la sienne contre le plus fort des quadrupèdes. Apparemment il en fut blessé, car il battit en retraite, et ses compagnons le suivirent d'un pas de philosophe qui rumine.

Bref, cet hivernage de nos marins fut une détresse et une agonie sans nom. Peu ou point de provisions. Ce que l'on pouvait en avoir du navire, gelait aussitôt qu'il était à l'air. La bière, le vin, de vieux Sherry que l'on avait pour les cas extrêmes, gelaient dans les coffres de l'entre-pont, à plus forte raison dans la tanière de planches et au grand air. Il n'était pas jusqu'au vin de Xérès, dont on connaît la chaleur, qui ne devînt un

bloc de glace. Le froid devenant de plus en plus violent, on alla prendre à bord du vaisseau, le charbon de terre qu'on y avait laissé, parce que le feu en est ardent et de longue durée. Alors on en fit un bon feu qui rendit la chaleur à tout l'équipage ; mais comme on prit soin de boucher les fenêtres de la hutte, pour s'assurer une nuit chaude et douce, plusieurs des naufragés faillirent être asphyxiés. Il advint aussi que le 1er décembre, la neige ayant enseveli l'asile de ces infortunés, ils eurent à souffrir d'une si affreuse fumée que l'horreur de leur situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer couchés pendant trois jours entiers, sans autre soulagement que des pierres que l'on faisait chauffer et qu'on se passait tour à tour. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jeta tout le monde dans la consternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glaces qu'il avait vues, se détachaient et allaient ensevelir la cabane qui les couvrait. Le 6, la gelée fut si forte et le froid si vif, que les plus robustes, ne pouvant le supporter, se regardaient d'un œil de pitié. Le cuir des souliers gela aux pieds et on ne put jamais plus s'en servir. Les habits étaient blancs de verglas : sur les lèvres, aux oreilles, par tout le visage, s'élevaient des pustules qui gelaient également. Le feu lui-même semblait manquer de chaleur, ou du moins ne la communiquait pas aux objets : ainsi fallait-il brûler ses bas et avoir l'odorat frappé par l'odeur, pour comprendre que le feu conservait encore une partie de sa vertu.

Si le soleil ne se montrait plus à l'horizon, la lune y avait pris sa place, et lorsqu'elle fut à sa plus haute période, elle ne se coucha plus. Enfin, le 24 janvier 1597, Heemskerke et quelques matelots, étant allés jusque sur le rivage méridional, entrevirent une lueur solaire qui leur annonça le prochain retour du soleil. En effet, l'astre du jour reparut quelque peu. Le 27, on appela les matelots au dehors de la hutte. Le ciel, d'un bleu sombre, violacé, était faiblement éclairé par le

disque blafard de l'astre du jour, à peine élevé au-dessus de l'horizon. Mais son éclat, déjà fort terne, pâlissait davantage encore devant l'éblouissant éclat de la neige qui couvrait à perte de vue l'immensité de l'océan glacé et l'île dénudée. Au pied de ce désert, borné par une chaîne de roches noires, gigantesques, véritable entassement titanique, s'étendait la vaste mer arctique pétrifiée, ayant pour vagues immobiles, affectant les formes les plus fantastiques, d'incommensurables montagnes de glace, dont les cimes bleuâtres disparaissaient au loin dans une brume neigeuse. Hélas ! ces latitudes désolées n'appartenaient plus au monde habitable, et sous leur étreinte glaciale et leur froidure inimaginable, les pierres, les rochers, les montagnes éclataient, les arbres se fendaient, et le sol se crevassait, en lançant des gerbes de paillettes glacées. Néanmoins, à la vue de ce spectacle si terrible et si peu rassurant, nos marins exilés sentirent leur âme se rasséréner, et ils conçurent quelque espérance d'échapper à la mort.

Disons de suite que leur espoir ne fut pas trompé. La Providence vint à leur secours, et quelques mois après, nos infortunés Hollandais, sauvés par leur ami Cornelisz Ryp, revirent enfin le sol de la patrie.





II

XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

Émotions des navigateurs. — L'Océanie à vol d'oiseau. — Trombes et volcans marins. — Aurores boréales. — Prodiges des mers océanes. — Le vaisseau Hollandais *la Nouvelle-Hoorn*. — DÉPART DU TEXEL EN 1618. — Tempête et relâche. — Les vents alisés. — Iles Sainte-Marie. — Les bons sauvages. — Échanges. — Iles de la Sonde. — Ce que vaut une imprudence dans un navire. — Le maître-valet d'eau. — Incendie ! — Fuite de la chaloupe. — Où se montre Bontekoë. — Sauvetage impossible. — Drame sur les flots. — Famine et désespoir. — Terre ! Terre ! — Encore des sauvages. — Sumatra. — Massacre. — Les montagnes bleues de Java. — Salut. — Le vrai Robinson. — AUTRE DRAME EN 1706. — *L'Évangéline*. — Naufrage. — La nuit noire. — Un phare dans les ténèbres. — Le lever du jour. — L'île inconnue. — Les terreurs d'un matelot. — L'orang-outang. — Le solitaire de l'île Juan-Fernandez. — Le schooner *les Cinq-Ports*. — Alexandre Selkirk. — La perfidie anglaise. — Abandon. — Aventures. — La délaissée Polly. — Récit du vrai Robinson. — Les huttes du solitaire. — Chasse à courre. — L'industrie du malheur. — Les rats anthropophages. — Les mousquets espagnols. — Nouveau désespoir. — La délivrance. — Retour dans la patrie.

Si le navigateur qui sillonne sans relâche les mers océanes est exposé aux périls les plus grands, de quelle succession sans fin d'émotions saisissantes ne jouit-il pas à chaque heure de ses jours et de ses nuits, en face des grands tableaux de la nature?

Voyez-le franchir le terrible cap de Bonne-Espérance, par exemple. A peine a-t-il admiré la fameuse montagne de la Table dont les nuages, portant des tempêtes dans leurs flancs, rasent le plus souvent la surface plane, qu'il pénètre sous la voûte d'un ciel aux tons laiteux et blanchâtres, qui distingue les régions équatoriales, et commence à fendre de la proue de

son navire les vagues brûlantes de l'Océanie. Alors la mer rutile sous les feux d'un soleil dévorant : chacune de ses lames devient une lame d'or. Sur cet océan, qui reflète les flammes de l'équateur, et parmi les brumes torrides qu'il exhale, nagent, comme des gerbes immenses de verdure, des myriades d'îles, que l'on dirait autant de gigantesques émeraudes éparses sur la surface d'un incommensurable réservoir de métal en fusion. Ici, les pics décharnés de Madagascar semblent s'élancer vers les cieux pour y continuer la révolte de leur orgueil déjà foudroyé : là, les mornes de l'Ile de France s'endorment dans l'épaisse fourrure de leurs forêts luxuriantes. Plus loin les rivages enchantés de Ceylan simulent la vision capricieuse d'un mirage qui dessine ses ravissantes fantaisies dans les blondes vapeurs de l'horizon. Ailleurs, ce sont les Andamans, dont les côtes rocheuses sont constamment brodées de ces nids d'hirondelles composés d'une savoureuse mucosité due à leurs hôtes, les jolies salanganes, qui décrivent sans fin les fantastiques arabesques de leur vol gracieux autour des crêtes de ces roches aériennes. Puis voici venir Sumatra et ses mystérieux volcans ; Java et ses poétiques Montagnes Bleues ; Bornéo et les longues files de ses lourds et gauches palmipèdes, les pingouins, qui, de loin, ressemblent à des invalides claudiculant sur leurs jambes de bois ; les Célèbes charmant le regard par les plans superposés de terrains plantureux, de collines dentelées et de pitons sourcilleux. Voici venir aussi, après les îles de la Sonde, les Philippines, véritables corbeilles de fleurs s'enchevêtrant au fût de palmiers élancés, et secouant leurs pétales et leurs parfums dans la *Laguna Encantada*, que surmontent les pesantes murailles grises de Manille. Voici venir encore les mondrains de la Nouvelle-Hollande, blancs et sombres, noyés dans la verdure, ombragés de beaux arbres, et baignés des flots tranquilles d'une nappe d'eau uniforme, étrange contraste au sortir d'une mer houleuse et toujours irritée. A travers les passes qui découpent les récifs côtiers de ces parages, infinis

d'immensité, et parmi les fissures des écueils qui les défendent, souvent semblables par leur structure à de colossals gâteaux de miel perforés par des milliards d'insectes marins, phénomènes d'un aspect merveilleux qui frappent l'imagination, voici toujours et Viti-Levou, et Vanoua-Levou, avec ses naturels géants et ses ogres dont l'un, avant sa conversion au christianisme, avait dévoré jusqu'à huit cent vingt-deux corps d'hommes, le cannibale ! puis, les élégants wigwams de la Nouvelle-Zélande, et ses groupes de jeunes filles, demi-nues et se tenant par la main pour folâtrer et chanter. Mais aussi les brisants se succèdent sans interruption ; les bancs de corail s'élèvent à fleur d'eau ; les récifs se cachent traîtreusement sous des vagues lutines ; des lames formidables se soulèvent en tous sens et deviennent de véritables tourbillons. Que le vent souffle, et des trombes surgiront de la surface de l'océan, et iront se confondre, en une grandiose colonne torse, miroitante, irisée, d'un effet majestueux, avec les nuages qui glissent lourdement dans les basses régions du firmament, à l'heure de l'ouragan. Des milliers de pirogues et de canots, remplis de sauvages noirs, de sauvages cuivrés, de sauvages gris, de sauvages jaunes, aux chevelures ébouriffées, teintes d'ocre, de safran ou d'indigo, aux horribles tatouages, aux chairs déchirées, fendillées, boursouflées, peinturées, vont et viennent d'archipels en archipels. Ils entourent le navire, exposant aux yeux étonnés leurs formes irréprochables et dignes de la statuaire antique, frappant la vague de leur pagaie, ou lançant leurs flèches empoisonnées, ou offrant, en échange de verroteries, noix de cocos, ignames, limons, bananes, cédrats et choux palmistes. Leurs femmes, sans voiles, envoient de la main fleurs et baisers, agaceries ou injures, et, parfois, envahissent la poupe et la proue. Enfin, en omettant cent autres îles, voici venir encore, comme souvenir en miniature du paradis terrestre, à travers les éblouissantes clartés d'une mer étincelante, la verte Taïti, la riante Taïti, la ravissante Taïti.

Est-il, en effet, rien de plus splendide que cette île fortunée, inimaginable amphithéâtre de collines ravissantes, admirable assemblage de sites délicieux, de rustiques carbets, de wigwams inspirés par l'amour et le sentiment du beau. Là aussi se trouve la race la plus gracieuse, car l'homme et la femme y sont le type le plus parfait, mais aussi le plus voluptueux de l'espèce humaine. De la Nouvelle-Guinée, de la Terre de Van-Diémen, de Vanikoro, des Marquises, que pourrais-je dire encore ? Après ces tableaux de l'Océanie, je n'ai plus qu'à signaler l'île de Pâques, où l'œil étonné ne voit pas sans en chercher la signification, de mystérieux monuments, placés sur des moraïs qu'entourent des ossuaires dont les squelettes blanchissent sous la rosée des nuits. Ce sont des statues informes mais colossales, des pyramides, des aiguilles élancées ou de bas mausolées, débris sans doute de générations éteintes et inconnues. Maintenant, en cinglant à travers les îles Mowées, Sandwich, Aléoutiennes, Carolines et Mariannes, pour remonter, avec le navigateur, jusque dans les océans du nord, en substituant, à la mer d'or que nous quittons, les mers glacées du pôle, quel contraste et quel autre genre de merveilles !

Là, pendant six mois, le soleil, suspendu à l'horizon lointain, resplendit dans les plages boréales et en fait scintiller, comme un argent pur, les masses de glaciers qui semblent des villes flottantes, des monuments fantastiques dont les mille faces ruissellent des feux du diamant. Là, pendant six mois, le crépuscule envahit toutes choses. Mais alors, dans cette nuit unique et si longue, de magnifiques lueurs, appelées *aurores boréales*, réjouissent le regard attristé, rappellent la confiance dans le cœur, et illuminent les bancs de glaces et les terres polaires du jet de leurs rayons splendides, mais inexplicables. D'abord une faible lueur se lève vers le pôle et grandit peu à peu. C'est une clarté douce, bleuâtre, pure comme celle qui précède l'ascension de la lune dans nos climats. Cette lueur augmente, rayonne et se colore d'un rose léger. Sur les autres points du

ciel, les ténèbres redoublent au contraire : c'est à peine si la blanche étendue des glaces polaires, visible naguère, se distingue de la noire voussure du firmament. Au milieu de cette obscurité, on entend sourdre de vagues rumeurs, étranges, indéfinissables, comme si la nature était en travail. On dirait du vol tour à tour crépitant ou appesanti de gigantesques oiseaux de nuit qui rasent les nappes gelées, et s'y abattent, éperdus de terreur. Puis le silence reprend son calme solennel. Cette muette épouvante du pôle annonce l'approche de l'un de ces imposants phénomènes qui frappent d'effroi tous les êtres animés, depuis le plus féroce au plus inoffensif. En effet, l'aurore boréale resplendit tout à coup. A l'horizon du pôle se dessine un globe d'une éblouissante lumière. Du centre de ce foyer rutilant, jaillissent de colossales gerbes de feux qui, s'élevant à des hauteurs incommensurables, illuminent le ciel, la mer, la terre, et vont projeter leurs reflets dans les contrées les plus éloignées. Ces gerbes étincelantes glissent sur la surface neigeuse du pôle, empourprent la cime bleuâtre des montagnes de glaces, et colorent d'un rouge sombre les hautes falaises fantastiques et leurs formes grandioses de monuments titaniques. Puis, après ce rayonnement magnifique, inimaginable, l'aurore boréale pâlit lentement, s'efface et s'éteint dans un brouillard lumineux qui, peu à peu, disparaît à son tour.

Mais je tais les autres prodiges des mers océanes : d'ailleurs peut-être les rencontrerons-nous dans les tableaux des drames de ce livre. Retournons donc dans l'océan Indien dont je vous signalais les prestiges, tout à l'heure. Portons notre imagination, entre l'Asie et l'Océanie, sur les îles de la Sonde, où règnent les *vents alisés*, causes de nombreuses tourmentes. Chose singulière ! Le mouvement fluctuaire de l'océan se porte d'orient en occident, contrairement à la rotation de notre globe, qui tourne et gravite d'occident en orient. Or, les vents alisés, particuliers au renflement central du globe, l'é-

quateur, suivent la même direction, concordamment au mouvement diurne de la terre, mais contradictoirement avec l'agitation fluctuante. Les *moussons*, autres vents des mêmes parages, au contraire, soufflent du sud-ouest du 15 avril au 15 octobre, et du nord-est du 15 octobre au 15 avril.

Donc, le vaisseau hollandais *la Nouvelle-Hoorn*, capitaine Bontekoë, monté par 206 hommes d'équipage, et du port de 1100 tonneaux, partait du Texel, le 28 décembre 1618. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, la *Nouvelle-Hoorn* ayant essuyé trois furieux coups de vent, l'équipage s'écria :

— Nous coulons bas !... Nous sommes perdus !...

En effet, la tempête avait été si violente, qu'il semblait que la mer s'était élevée au-dessus de l'atmosphère. Mais ensuite Bontekoë ayant navigué de conserve avec deux autres navires hollandais, la petite flotte tomba dans un calme plat qui la fit rester immobile pendant tout un mois. Alors des maladies se répandirent à bord : en peu de temps quarante hommes se trouvèrent hors de service. Heureusement on cingla vers Madagascar et on put relâcher aux îles Mascareignes, où quantité de tortues et d'autres aliments exquis rétablirent la santé des malades. On les envoya à terre, et là, avec une voile, on leur fit une ambulance. Lorsque ces pauvres scorbutiques mirent le pied sur l'île, ce fut un spectacle touchant de les voir se rouler sur l'herbe, comme en une oasis désirée. Avec cela, nombre prodigieux de ramiers couvraient ce rivage et se laissaient prendre à la main. On en fit curée, ainsi que de perroquets, d'oies et d'autres volatiles qui peuplaient l'île. Sous un seul arbre, on trouva jusqu'à vingt-cinq tortues, si grasses qu'elles pouvaient à peine marcher. Grâce à ces mets exquis, en quelques jours, les maladies disparurent et l'on rappela les convalescents à bord, pour s'éloigner au plus vite.

On était arrivé au mois de novembre 1619, lorsque la *Nouvelle-Hoorn*, continuant seule sa route, et ayant atteint la zone

des vents alisés, pour aller à Batavia, toucha à Sainte-Marie, dont les insulaires accoururent en hâte, apportant des poules, des limons, du riz, et faisant comprendre qu'ils avaient des vaches, des brebis, etc. Ces braves gens étaient nus, à l'exception du milieu du corps où ils portaient un petit morceau d'étoffe. Leur couleur était d'un jaune noirâtre. On leur présenta du vin dans une tasse : ils burent avec une extrême avidité, en plongeant le visage entier dans le vase, comme font les animaux. Ayant bu, le vin les fit crier comme des furieux, et cependant à peine leur en avait-on donné un verre à chacun. Des sonnettes, des cuillers, des couteaux à manche jaune du bois le plus vulgaire, quelques grains de verre ou de corail leur semblaient des trésors, et ils donnèrent volontiers en échange des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait et des melons d'eau. Ils portaient le lait dans de grandes feuilles merveilleusement entrelacées les unes dans les autres.

La *Nouvelle-Hoorn* remit ensuite à la voile jusqu'à la hauteur de 33°, on la dirigea vers l'est, à l'aide des vents alisés, pour marcher droit sur le détroit de la Sonde. Mais le 19 novembre, le maître-valet d'eau, étant allé tirer de l'eau-de-vie pour l'équipage, attacha son chandelier à la futaille d'une barrique qui était d'un rang plus haut que celle qu'il devait percer. Une flammèche s'en détacha et mit le feu à l'eau-de-vie. De l'alcool qui se répandit en faisant sauter les barriques, le feu prit au charbon. L'embrasement devint horrible. Malheureusement l'eau dont on arrosa le charbon produisit une si épaisse fumée qu'il devenait impossible de demeurer dans la cale pour y éteindre ce commencement d'incendie. Ce fut en vain qu'avec la hache on fit de grandes trouées dans le bas-pont de l'arrière pour y déverser l'eau à flot : la flamme se faisait jour sans arrêt. On mit la grande chaloupe et le canot à la mer. Alors les gens de l'équipage commencèrent à sortir du bord en tapinois, à descendre sur les porte-haubans, et de là, se laissant tomber dans l'eau, à

nager vers la chaloupe et le canot, où ils se cachaient sous les bancs et sous des couvertures, en attendant qu'ils fussent en assez grand nombre pour s'éloigner. Roll, le maître du navire, à la vue de cette fuite, voulut se mettre en colère. Mais les gens du canot lui crièrent qu'ils allaient prendre le large et lui offrirent place pour échapper au danger. Il céda et monta dans la chaloupe, en disant :

— Au moins, mes amis, faut-il attendre le capitaine.

Pour toute réponse, les matelots coupèrent la corde et s'écartèrent du vaisseau.

— Capitaine, capitaine, cria-t-on du navire, qu'allons-nous devenir, voici la chaloupe et le canot qui sont à la mer !...

Bontekoë survint à ces accents de détresse : il vit la manœuvre des lâches fugitifs, et, comme les voiles du vaisseau étaient sur mât, et la grande voile sur ses cargues, il hurla d'une voix de stentor :

— Hisse vite et déferle ! Efforçons-nous de les joindre, et s'ils refusent de nous recevoir dans la chaloupe, nous les écraserons en faisant passer le navire par-dessus eux...

En effet, le vaisseau marcha droit à eux : mais la chaloupe et le canot gagnèrent au vent et s'éloignèrent.

— Amis, dit alors le capitaine, vous voyez qu'il ne reste plus d'espérance que dans la miséricorde de Dieu et dans nos efforts..... Courez à la soute aux poudres et jetez-les à la mer...

Alors Bontekoë fit faire aux charpentiers, avec de grandes gouges et des tarières, de nombreux trous pour faire entrer l'eau dans le navire jusqu'à la hauteur d'une brasse et demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages qui étaient garnis en fer. Cet obstacle répandit une consternation qui ne saurait être exprimée : l'air retentissait de gémissements et de cris. On se remit à l'eau, et l'embrasement parut diminuer. Hélas ! au même moment le feu prit aux huiles. Ce fut alors que la perte des infortunés navigateurs parut inévitable. Plus on jetait d'eau, plus l'incendie paraissait augmenter. L'huile

et les flammes qui en sortaient, se répandaient partout. Dans cet affreux état, on se mit à pousser des cris et des hurlements si terribles que le pauvre capitaine en était couvert d'une sueur froide. Cependant le travail continuait. On avait déjà jeté soixante demi-barils de poudre : mais il en restait encore trois cents... Le feu y prit... et le vaisseau, brisé en mille pièces, s'éparpilla sur la surface des flots, au milieu d'une épouvantable explosion. Cent dix-neuf personnes qui étaient alors sur le pont, sont emportées avec la rapidité de l'éclair et disparaissent dans les vagues émues après avoir tourbillonné dans l'air. Le capitaine est lancé au loin : mais cependant il invoque le ciel, et en tombant entre les débris du navire qui flottent sur la surface de la mer, il s'attache au grand mât et au mât de misaine qu'il voit à ses côtés. Accroché au premier qu'il étreint avec violence, il regarde autour de lui, et aperçoit un jeune homme qui surnage et s'efforce des pieds et des mains. Ce jeune Hollandais a nom Van-Knipnisen. L'infortuné saisit la gargouille de l'éperon. Mais Bontekoë l'appelle à lui, et l'un et l'autre se placent à califourchon sur les épaves et portent leurs yeux de tous côtés dans l'espoir de découvrir la chaloupe et le canot. Ils les découvrent enfin, mais si loin, qu'ils renoncent à la pensée de les rejoindre. Déjà le soleil descendait à l'horizon. Néanmoins nos deux naufragés se mirent en prières, et ils achevaient à peine que tout à coup ils virent, tout près d'eux, le canot et la chaloupe. Ils crièrent aussitôt :

— Sauve, sauve le capitaine !

— Le capitaine vit encore ? dirent quelques voix de matelots.

En même temps ceux-ci s'approchèrent prudemment des débris. Alors Van-Knipnisen se mit à la nage et atteignit la chaloupe. Quant au capitaine, brisé par sa chute et empêché de nager, on lui jeta une corde qu'il attacha à sa ceinture, et avec laquelle on le hissa à bord. Certainement on le reçut avec joie : mais la position était des plus cruelles. Pas de vivres, pas de

boussole... On vogua toute la nuit dans l'espoir de découvrir des terres au lever du soleil. Le soleil se leva en effet, mais rien ne parut. A ce moment, on conjura Bontekoë, malgré ses souffrances, de venir diriger la chaloupe. Il fit effort pour se rendre à leurs désirs, et, sous sa direction, on continua de naviguer. Quelques livres de biscuit avaient été sauvées par les matelots : mais elles durèrent trop peu, car la chaloupe comptait quarante-six hommes, et vingt-six, le canot. On arriva donc en quelques jours au comble de la misère et de la pénurie. Aussi nos infortunés s'estimaient-ils très-heureux quand ils pouvaient tuer quelque mouette à coup d'aviron : ils la dévoraient toute crue, nonobstant sa chair nauséabonde qu'ils trouvaient plus agréable que celle du meilleur gibier. Heureusement ensuite, des poissons volants semblèrent sourdre des profondeurs de la mer, tout exprès pour se faire prendre par eux et les rassasier. Néanmoins la faim se montrait toujours avec son triste cortége d'affreuses souffrances et d'horrible désespoir. Les compagnons de Bontekoë commencèrent à se regarder comme des dogues qui épient leur proie : ils semblaient choisir d'un œil inquiet celui qui offrait le plus d'embonpoint et de corpulence. Il y avait quelque chose de sinistre dans ce regard farouche, et dans cet œil injecté de sang, derrière lequel se cachait la terrible envie de tuer... pour se repaître. Enfin, on en vint à se dire nettement qu'il fallait confier au sort le choix d'une victime qui serait égorgée, puis... mangée par les survivants. Frémissant, Bontekoë eut grand'peine à obtenir qu'on attendît trois jours encore avant d'en venir à une telle extrémité. Il espérait que, pendant ce sursis, on arriverait à quelque terre... En effet, dans la nuit du second jour ils virent une vive lumière qui s'élançait vers les cieux. Certes! leur bonheur fut grand, car ils crurent tout d'abord que c'était le fanal d'un navire qu'ils apercevaient. Mais en s'approchant davantage, à l'élévation des feux ils reconnurent que ce devait être un volcan qu'ils avaient devant eux. Bontekoë sup-

posa dès lors qu'ils approchaient de Sumatra, qui ne possède pas moins de quatre de ces prodiges de la nature. Ils louvoyèrent donc pendant quelques heures, et, au point du jour, la terre estompant ses côtes accidentées et les crêtes de ses montagnes, sur la zone blanche qui se dessinait à l'orient, ils atterrirent dans une anse profonde.

A peine débarqués, les malheureux affamés se dispersèrent sur la plage, en quête de quelques aliments. Ils n'en trouvèrent pas, hélas! et l'on vit plusieurs de ces hommes, dans le paroxysme de rage que donne la faim, brouter l'herbe comme de vils animaux. Enfin quelques-uns trouvèrent des noix de cocos. Ils s'en repurent, quoiqu'elles ne fussent pas des plus fraîches. Ils en chargèrent même leur chaloupe et le canot. Puis, comme un bonheur n'arrive jamais seul, notre caravane, tantôt gravissant des rochers escarpés, tantôt se traînant pieds nus dans des plages sablonneuses où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe, put enfin se nourrir plus substantiellement d'œufs dérobés çà et là aux oiseaux aquatiques dont les nids garnissaient quelques excavations de rochers. Au moment où nos pauvres pèlerins débouchaient d'un ravin, et, comme des écoliers en congé, s'éparpillaient dans une plaine qui déroulait devant eux la plus riche végétation, ils se virent tout à coup en présence d'une bande de sauvages qui poussa d'épouvantables hurlements, en se précipitant sur eux, et en les menaçant de casse-têtes, de massues et de dards qu'ils portaient à la main. La petite troupe de Hollandais garda bonne contenance: mais n'étant pas armée, elle ne pouvait songer à se défendre. En tout, elle ne possédait que deux haches et une épée couverte de rouille. Néanmoins Bontekoë était homme de ressources. Un feu avait été allumé pour faire cuire les œufs : il courut à ce foyer, et saisissant une longue branche enflammée, il fit signe à ses compagnons de suivre son exemple, et à l'aide de ces tisons brûlants, les sauvages furent tenus à distance. Alors on entra en pourparler. Ces naturels

étaient affreux à voir. Ils avaient le corps tout couvert de dessins bizarres aux vives couleurs. Leur nez était traversé d'un tuyau de porc-épic, et les cartilages de leurs oreilles avaient pour ornements de simples morceaux de bois. Puis, comme s'il ne suffisait pas d'être nus et de porter sur la peau des arabesques capricieuses de rouge, de vert et de jaune, ils avaient regardé comme d'un goût suprême de se déchiqueter leur même peau noire de mille blessures, qui, tuméfiées, sanguinolentes, livides, offusquaient horriblement le regard. Quand Bontekoë ne se vit plus menacé de leurs zagaies, il entra volontiers, par gestes, en conversation avec eux. Il demanda des vivres, moyennant quelques pièces de monnaie qu'il montra. On lui livra aussitôt des poules et du riz, et l'étonnement des sauvages fut grand, quand ils virent les Hollandais dévorer avec avidité ces aliments sans presque nulle préparation. Alors ils proposèrent un buffle, qu'ils firent amener sur la lisière de la forêt. Bontekoë paya l'animal, et dans la crainte qu'on ne le lui livrât pas, il lui fit couper sans retard les jambes de derrière. A cette vue, les misérables insulaires profitent du moment où les naufragés ne sont pas sur leurs gardes, et ils égorgent ceux-ci, brisent le crâne à ceux-là, en éventrent le plus grand nombre de leurs zagaies, au point que les entrailles des victimes s'échappent par la plaie béante. Ils allaient les tuer tous, si les quelques matelots qui restaient ne se fussent enfuis en toute hâte, et jetés dans les embarcations qu'ils poussèrent au large, sous une grêle de flèches empoisonnées.

La nuit venait encore au moment où les Hollandais, à force de rames s'éloignaient de ces bords dangereux. Ils ne cherchèrent pas une plage plus hospitalière, mais laissant derrière eux Sumatra, après un long travail, ils aperçurent le plus fameux des volcans de cette île, celui de Hovotivo, qui, semblable à un phare lumineux, éclaire le détroit d'Endé, séparant Sumatra de Java. Comme la veille, le lendemain, dès l'aube, sur l'azur du ciel, ils virent se dessiner des ondulations gigan-

tesques, dont les cimes bleuâtres nageaient dans la poussière d'or d'une aurore empourprée des premiers feux du soleil. Bontekoë, qui avait échappé au malheur, annonça les célèbres Montagnes Bleues de Java. C'était en effet un splendide spectacle que ces hauts pitons et ces mornes vaporeux, dont les brumes poétiques, azurées comme l'éther, ont fait donner à la chaîne le nom de Montagnes Bleues qu'elles portent.

Le soir même ils découvraient dix, vingt, vingt-cinq vaisseaux dans la plus belle rade du monde. C'était la rade de Batavia... Nos Hollandais étaient sauvés!

Les aventures de Robinson Crusoé ont fait les premières délices de ma vie, et j'ai la certitude que leurs pages sympathiques ont fait éprouver à bien d'autres les mêmes jouissances. Mais, jusqu'à présent, on a cru sans doute que cet assemblage de curieuses péripéties était une œuvre due à l'imaginative du bonnetier anglais, Daniel de Foë : cela n'est pas. Je ne prétends rien enlever au tribut d'admiration que l'on paie à cet aimable auteur, qui écrivait son chef-d'œuvre en 1719 : cependant je dois à la vérité de dire que Daniel ne fut que l'historien de la captivité, dans une île, d'un matelot, dont je vais raconter les véritables aventures.

C'était en 1706. On entrait dans le mois d'avril, lorsque, par une nuit tempêtueuse, un navire de commerce français, *l'Evangéline*, après avoir coupé la ligne équinoxiale, dans l'océan Atlantique, et doublé le cap Horn, à la pointe méridionale de l'Amérique, arriva dans les parages de la vaste mer d'Océanie. Le vent soufflait grand frais de la partie du sud-ouest; le ciel était couvert, le temps à grains, la mer grosse. Une brume épaisse voilait l'horizon, et d'énormes lames secouaient énergiquement le vaisseau qui frémissait sur sa quille. Tout à coup, un grain, chargé de pluie, fondit sur le pont avec une telle violence que l'on sentit un choc se produire : on

venait de toucher le fond. Les ténèbres étaient si profondes que, seule, la phosphorescence des flots pouvait indiquer le gisement. Aussi le capitaine, reconnaissant combien la chute inévitable de sa mâture allait ajouter de dangers à ceux que courait déjà son équipage, donna des ordres pour la faire abattre. Mais, pendant ce travail, des gerçures se déclarèrent à la cale, et les pompes furent insuffisantes à l'épuisement de l'eau qui entrait par les crevasses du bâtiment. C'était sur un banc de récifs que le vaisseau avait talonné. Alors un matelot qui venait d'en faire le tour avec le canot se mit à crier : Terre ! Terre ! et remontant sur le tillac, il fit remarquer en effet une masse noire, que l'on ne pouvait voir que difficilement sous le reflet des lames lumineuses.

Au même instant, l'officier de quart signala un feu qui commençait à briller à une distance fort rapprochée, sur le rivage de l'île, assurément.

Cependant des vagues d'une impulsion formidable ébranlaient les flancs du navire et se heurtaient contre sa coque déjà ruinée. Aussi fut-il renversé bientôt à bâbord, et il devint urgent de l'abandonner. Alors tout chacun se mit à l'œuvre, et qui dans la pinasse, qui dans la chaloupe, qui dans le canot, qui à l'aide de tronçons de mâture et de cordages, on réussit à atteindre l'île, où le capitaine fut le dernier à se rendre. Malheureusement le feu, qui resplendissait peu auparavant sur un promontoire voisin, venait alors de s'éteindre !....

Les scènes dont il est environné influent toujours sur les pensées de l'homme : il n'est donc pas étonnant que l'obscurité qui règne, les vapeurs qui montent de l'abîme et voilent le firmament, contribuent à assombrir les idées des naufragés. L'abandon, la privation de toutes choses, l'isolement de l'homme entre le ciel, la terre et l'eau, lui glissent rapidement au cœur le froid du désespoir. Mais aussi luise le moindre rayon d'espérance d'échapper au sinistre, et le calme renaît

dans sa poitrine, l'âme se rassérène. Ainsi fut-il pour nos infortunés, lorsqu'ils virent jaillir de nouveau, du sommet d'un rocher, une flamme brillante qui leur révélait la main de l'homme. Ils n'étaient donc pas dans un île déserte ! Le capitaine, Français plein d'énergie, envoya sur-le-champ à la découverte sur ce point de l'île.

Mais en ce moment même une lueur blanchâtre, presque imperceptible, et voilée par des brouillards qu'elle rendait faiblement transparents, annonça l'approche du jour. Ces lueurs crépusculaires, croissant toujours, ne tardèrent pas à éclairer légèrement le sol que piétinaient les gens de l'*Evangéline*. L'horizon se teignit d'une pâle lumière; des nuages rosés parurent au zénith, et, peu après, un rayon blafard du soleil levant frappa, comme d'une flèche d'or, les brumes qui couvraient l'île. Alors un dernier coup de vent balayant ces voiles humides, des flots de lumière inondèrent de leurs feux violacés les masses de montagnes et les profondeurs de quelques vallées. Ainsi déchirées par le vent du matin, comme une draperie flottante, ces brumes s'éparpillèrent au loin, laissant voir de sauvages précipices, des chutes d'eau écumant le long de leurs flancs, et d'étroits défilés fermés, ici, par des rochers à pic d'où pendaient de longues dentelles de verdure, là, par de petits lacs aux ondes dormantes, à peine visibles sous le manteau de plantes aquatiques dont ils étaient couverts. En un mot, composée de montagnes rocheuses dont les crêtes sourcilleuses ressemblaient assez à des ruines ; ayant des contours boisés, et de gracieuses clairières que sillonnaient des ruisseaux argentés; coupées çà et là par de jolies vallées dont de vives cascatelles blanchissaient la verdure; pour nos naufragés cette île semblait un Éden, de véritables Champs-Élysées.

Restait à savoir quels pouvaient être les habitants. Un matelot, qui était allé chercher une aiguade, près de la plus voisine des cascades, revint bientôt, pâle et tremblant. L'île était occupée par des sauvages! disait-il. Il avait aperçu deux

wigwams, à peu de distance l'un de l'autre : mais, craignant de se trouver face à face avec des Indiens, notre homme s'était bien gardé d'approcher. Ces wigwams étaient faits de bois de piment, de branchages entrelacés et recouverts de larges feuilles de plantes étrangères. Ce qui l'avait le plus frappé, c'étaient, près d'un large feu éteint, à l'entrée d'une clairière et non loin de l'une des huttes, des têtes décharnées et des ossements déchiquetés dont la vue l'avait fait frémir. Aussi demanda-t-il au capitaine de faire armer tout son monde afin de se tenir prêt à repousser toute attaque. A ce mot d'armes, l'équipage avait porté les yeux sur le lieu du naufrage. Hélas! à la base de l'île, à quelques brasses en mer, on découvrait, immobile, comme une baleine échouée, le navire, la désolée *Évangéline* tristement couchée sur le flanc... Seulement, comme la mer reprenait son calme, et que le flux se faisait, on conçut l'espérance que peut-être on pourrait radouber le vaisseau. Le charpentier fut donc immédiatement envoyé, avec ses aides, dans la pinasse, et ils revinrent peu après apportant des armes, des vivres et des toiles pour dresser une tente. Ils annoncèrent en même temps qu'il était possible de fermer les voies d'eau, le bâtiment étant à sec sur le côté même où elles s'étaient produites. C'était le travail d'un jour, et le lendemain on pourrait reprendre la mer, après avoir réparé la mâture.

La joie fut à son comble alors. Mais le charpentier terminait à peine son rapport, qu'on entendit sortir de l'une des gorges de l'île, une horrible explosion de hurlements. C'était comme un cri de guerre si imprévu, si déchirant, qu'on l'eût dit échappé à des gosiers de démons plutôt qu'à des poitrines humaines. Le matelot qui avait entrevu les wigwams s'écria :

— Je vous l'avais dit... Voici les sauvages!... Qu'allons-nous devenir?...

Et le pauvre diable se prit à trembler de tous ses membres, pendant que ses compagnons s'emparant des mousquets, heu-

reusement débarqués, se tinrent prêts à lutter bravement. Mais un éclat de rire homérique du capitaine les rappela au calme et à la paix, car ayant compris que les capricieuses anfractuosités des rochers avaient, sans nul doute, répercuté d'une façon bizarre les voix des éclaireurs qu'il avait envoyés à la découverte, il les fit voir à son équipage, sortant un à un d'un profond ravin. Aussitôt on courut à eux, afin de les questionner : et quel ne fut pas l'étonnement de leurs camarades lorsqu'ils virent parmi eux, marchant avec eux, debout comme eux, un animal extraordinaire qu'ils prirent tout d'abord pour un orang-outang. En effet, coiffé, vêtu de haut en bas de peaux de chèvres sauvages, une longue barbe blanche tombant sur sa poitrine, les yeux creusés, les joues amaigries et comme tannées par le hâle, un..... homme, étranger à l'*Évangéline*, les accompagnait et semblait même les guider. Cet insulaire vint droit au capitaine, et s'agenouilla devant lui, des larmes coulant de ses yeux. Mais il ne put parler : l'émotion ou le mutisme lui fermait les lèvres. On tendit alors à cet homme des mains sympathiques : on lui fit boire quelques gouttes de brandevin ; on voulut même lui faire manger des aliments du bord. Mais l'insulaire repoussant ce qu'on lui offrait, après y avoir goûté, et semblant s'en trouver mal, fit un effort de langue, et cherchant à rappeler des mots oubliés, dit enfin en mauvais anglais :

— Ce sont donc des Français qui me sauvent et m'arrachent à ma solitude! Oh ! c'était le vœu que je formais tous les jours, car j'ai été abandonné volontairement dans cette île par un capitaine anglais, et j'ai failli périr par la main des Espagnols. Aussi je demandais à Dieu de m'envoyer des Français, convaincu qu'ils seraient bons pour moi... Il a exaucé mon désir, qu'il soit mille fois béni !...

Puis, quand l'infortuné solitaire fut bien rassuré par les caresses des gens de l'équipage et encouragé par le capitaine, il expliqua qu'il refusait les aliments européens, parce que son

estomac n'y était plus habitué, depuis cinq ans qu'il n'en avait goûté. Il ajouta que, la veille au soir, ayant entrevu dans la brume un navire en perdition, il avait gravi le point le plus élevé du rivage pour y allumer un grand feu en guise de fanal. Enfin il fit connaître que l'on était dans l'île Mas-à-Tierra, voisine de l'autre île Mas-à-Fuera, plus connues sous le nom de Juan-Fernandez, qui les découvrit en 1446, et que l'on se trouvait à 140 lieues des côtes du Chili, en face de Santiago, sur la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et à l'entrée du vaste Océan équinoxial.

Pressé par les questions amicales du capitaine, le brave homme, s'excusant sur sa difficulté à parler, car n'ayant jamais conversé avec aucun être humain depuis cinq ans entiers, il avait oublié sa langue, dont il ne prononçait guère que la moitié des mots, fit ainsi connaître son histoire aux matelots français qui l'écoutaient, assis sur l'herbe d'une clairière, en formant cercle autour de lui :

— Je suis né à Largo, dans le comté de Fife, en Écosse, et je me nomme Alexandre Selkirk. Dès l'âge de quinze ans j'étais matelot. J'ai parcouru toutes les mers du globe, et déjà une première fois j'avais touché aux îles Juan-Fernandez, ne me doutant pas alors qu'elles seraient ma prison un jour ! En dernier lieu, je m'étais embarqué à Portsmouth, sur le vaisseau anglais *les Cinq-Ports*, capitaine Stradling, sur lequel je remplissais les fonctions de maître d'équipage. Marié depuis peu, avec une charmante jeune fille de Perth, Polly, c'est son nom, avait bien pleuré à mon départ, et m'avait poursuivi jusque sur le navire pour m'empêcher de partir. Il avait fallu que le capitaine Stradling la renvoyât : et, en ceci, il avait agi vis-à-vis d'elle très-brutalement. A partir de ce moment, il sembla reporter sur moi la haine et la colère qu'il avait manifestées à ma pauvre et innocente Polly.

Nous arrivâmes bientôt sous l'équateur, assez près des îles Salomon, au centre de l'Océanie. Je ne sais quel est l'usage des autres nations de l'Europe quand leurs vaisseaux coupent

ainsi la ligne qui partage notre globe en deux hémisphères ; je puis dire seulement que, par l'inspiration du capitaine, je fus, moi, l'objet des plaisanteries de mes camarades, au point d'en tomber malade. Après avoir touché à l'île de Pâques, la plus voisine des îles Juan-Fernandez, cent cinquante lieues environ, l'un de ces caprices de température assez communs dans certains parages fit succéder au souffle du vent le calme plat le plus absolu. Dans l'air, pas la moindre brise ; sur mer, pas une ride. Les voiles retombaient tristement le long des mâts. Il fallut se résigner, mais attendre. La chaleur, sous la zone torride, lorsque le vaisseau ne bouge pas, est mortelle : mon mal s'aggrava et je fus à deux doigts de la mort. Le souvenir de ma Polly était pour beaucoup dans la maladie qui me consumait. Heureusement le vent, après quinze jours, se reprit à souffler, et notre schooner *les Cinq-Ports*, fin voilier, répara la perte de temps par la rapidité avec laquelle il nous porta aux îles Juan-Fernandez que voici. On fit relâche dans le Port Anglais, là, au sud-ouest, et l'on dut renouveler les provisions d'eau. Je profitai, moi aussi, mais pour ma santé, du séjour que l'on faisait dans cette île, pour descendre à terre, et m'y promener. Or, là, pendant que mes compagnons s'élançaient sur les premières rampes des montagnes, picorant, comme des enfants à l'école buissonnière, les fleurs et les fruits sauvages, admirant les gorges profondément encaissées, au fond desquelles coulent de rapides torrents, couché sur l'herbe fraîche et balsamique, je m'endormis d'un tel sommeil, au pied d'un arbre, que la nuit vint, et qu'elle était au milieu de son cours, lorsque je me réveillai. Quelle fut ma stupeur, quand, la lune brillant aux cieux et argentant l'île et la mer de ses doux et purs rayons, je me trouvai sur le sol de l'île, et que, courant ensuite sur le rivage, je vis que le schooner avait appareillé, et voguait majestueusement à une telle distance que ses voiles blanches ne me semblaient déjà plus que des alcyons rasant la crête des flots de leurs ailes humides...

Dire la profonde tristesse dont je fus saisi serait impossible.... Mon regard morne et désolé plongea longtemps dans les profondeurs de l'horizon, scrutant la mer, étudiant la plage, errant à l'aventure. La lune s'effaça des cieux, le jour remplaça la nuit, le soleil accomplit son orbite, que je n'avais pas encore quitté ce rocher solitaire d'où je restais suspendu entre la terre et l'onde.... Le lendemain, comme pour répondre aux sombres pensées de mon âme, une violente tempête éclata sur cette île. J'eus du bonheur alors à voir ces profonds ravins, où le vent s'engouffrait avec la pluie, subir un vrai déluge, et il me semblait que Dieu d'un coup de sa foudre allait m'arracher au malheur en m'enlevant à la vie. Il n'en fut rien : je restai pour vivre et souffrir.

A quelques jours de là, après avoir vécu d'herbes et de racines, afin de me fuir moi-même et de m'arracher au désespoir, je voulus parcourir l'île devenue mon domaine. Elle était sans habitants. Je n'y vis même pas le plus petit animal dangereux, ni le moindre reptile : mais j'y trouvai quantité de chèvres sauvages qui fuyaient à mon approche. Je revenais sur cette partie de la côte que j'affectionnais, après avoir parcouru cette petite chaîne de montagnes et les bois du rivage, lorsque, au pied même de ce rocher, j'avisai certains objets que je n'avais pas encore remarqués, mais qui m'avaient été laissés par les gens du vaisseau, sans doute en cachette du capitaine. C'étaient un mauvais lit, un fusil, de la poudre, des balles, une hache, un couteau, un chaudron, du tabac, des instruments de marine, et enfin quelques livres de piété parmi lesquels je trouvai une Bible, ce qui me fit le plus de plaisir.

Je plaçai le tout dans une caverne, que je vous montrerai, qui me tenait lieu d'habitation, et dans laquelle je passais des journées entières, couché, sans manger, car le courage me manquait pour rien faire. Ah ! si j'avais eu seulement ma Polly avec moi, à cette heure j'aurais ici un palais, et cette île serait pour moi un jardin enchanté. Car, Juan Fernan-

dez, sans être fertile, a reçu de Dieu le plus heureux climat. Son hiver dure tout au plus deux mois, juin et juillet, et encore à peine y a-t-il trace de gelée. Aussi les arbres conservent toujours leur verdure, et le ciel sa sérénité. Enfin, après huit mois de séjour dans cette prison dorée, je me sentis plus fort. Un jour que j'avais bien prié pour ma Polly, je résolus de vivre plus en homme et en chrétien. Je me mis donc à l'œuvre et j'élevai deux cabanes à quelque distance l'une de l'autre. Les poutres que j'employai étaient de bois de piment. Je les couvris d'une sorte de joncs. Puis, comme je me livrai bientôt avec zèle à l'exercice de la chasse, je tuai bon nombre de chèvres dont les peaux me servirent à tapisser mes huttes en dedans, et à les rendre plus habitables. L'une de ces cabanes devint ma cuisine et mon garde-meuble : je fis de l'autre ma résidence et le sanctuaire dans lequel je priais Dieu. Étais-je triste et ennuyé ? j'allais m'enfermer dans ma chapelle : là, je lisais mes livres de piété, je me plongeais l'esprit et le cœur dans les merveilleuses beautés de la Bible, et je chantais des psaumes tout comme un anachorète de la Thébaïde ! Ah ! mes amis, dans le malheur que l'on a besoin de recourir à Dieu, et comme il sait vous consoler !

Mon occupation de choix était la chasse. Mais la poudre, un jour, me manqua, et dès lors je dus renoncer à cet exercice qui me donnait la vie, car ma principale nourriture était la chair des chèvres que je tuais. Certes ! le poisson ne me manquait pas : mais sa fadeur me donnait des nausées, et ma plus grande privation fut de n'avoir pas de sel. Du reste je me suis habitué à manger fort peu, et, pour le faire, j'attends toujours que la faim me presse de ses aiguillons, comme je ne me couche non plus que vaincu par une veille extrême. J'ai trouvé le moyen, imaginé, dit-on, par les sauvages, de faire du feu en frottant avec force, l'un contre l'autre, des morceaux de bois de piment dont il y a grande abondance dans l'île. C'est ce même bois qui me sert à faire cuire mes aliments, sur un

foyer en plein air, devant ma cuisine : il est aussi mon luminaire, grâce à ses branches qui s'enflamment facilement. Ses exhalaisons aromatiques m'ont fait du bien, en outre : car leur parfum relève toujours mon courage quand il tombe, et mes forces quand elles fléchissent. Le fruit du piment lui-même me rendit plus tard le service de remplacer le sel et le poivre, et grâces à lui, j'ai pris plaisir à manger ma viande de chèvre, de grosses écrevisses des cours d'eau de l'île, qui sont délicieuses bouillies ou grillées, d'excellents navets et des choux dont je trouvai des plants nombreux, semés sans doute par les équipages de quelques navires.

Vous allez me demander peut-être comment, n'ayant plus de poudre, je parvins à me procurer les chèvres sauvages qui sont si prestes et si agiles ? Eh bien ! figurez-vous que je me rendis si habile à la course, par un exercice continuel, que je m'élance à travers les bois, les rochers et les collines, avec une incroyable rapidité, et que je saisis les chèvres au vol. Je veux vous donner demain le spectacle d'une telle chasse : ce sera le seul divertissement qu'il me sera possible de vous offrir, et je n'y ferai pas faute. Toutefois je ne vous dissimulerai pas que ce genre d'exercice n'est pas sans danger. Il s'en fallut peu, un jour, que mon agilité ne me coûtât la vie. Je poursuivais un chevreau sauvage avec tant d'ardeur que je l'atteignis. Mais, en me débattant avec lui, je ne vis pas un précipice béant que me cachaient d'épais buissons. Hélas ! je tombai dans l'abîme avec l'animal. Brisé par une telle chute, je restai évanoui pendant longtemps. Enfin, revenu à moi, je trouvai la bête morte sous ma pression. Il me fallut alors de longues heures pour sortir du gouffre et me traîner jusqu'à ma hutte, d'où je ne pus sortir de plus d'un mois.

Cependant mes pauvres habits et mes souliers de matelot s'étaient promptement usés à force de gravir les rochers et de courir comme Atalante. Heureusement mes pieds se sont endurcis

à la peine, et maintenant rochers et cailloux ne font plus rien à leur cuir naturel. Quant aux vêtements, je trouvai moyen de les remplacer en me faisant le justaucorps de peau de chèvre que vous me trouvez. En voyant ma coiffure de même sorte, félicitez-moi sur mon talent de chapelier. Je cousis le tout avec des lanières de peau très-fines, et un clou fut mon aiguille. Je me taillai aussi des chemises dans de mauvais draps qui accompagnaient le grabat trouvé sous le rocher. Mais alors je pris pour fil l'estame dont mes vieux bas firent les frais. Mon vieux couteau me tenait lieu de ciseaux, seulement, lorsqu'il fut usé jusqu'au dos, je m'en forgeai un autre que voici, avec des débris de fer trouvés sur le rivage.

Une nuit, je fus réveillé par une affreuse douleur au pied gauche d'abord, puis au pied droit... C'étaient d'énormes rats qui se permettaient la familiarité de venir souper à mes dépens. Comme ils renouvelèrent souvent ce festin, et que de mes pieds, si je les avais laissés faire, ils seraient venus attaquer des parties plus succulentes de mon individu, j'apprivoisai quelques chats sauvages, qui jusqu'alors venaient piller ma cuisine, et j'en fis mes gardes du corps. Je formai aussi à me tenir compagnie les plus belles chèvres que je pris, et je leur appris des jeux et des jongleries qui devaient m'amuser. Celles des chèvres dont je m'emparais et que je ne voulais pas égorger pour ma table, n'étaient rendues à la liberté qu'après avoir reçu aux oreilles, à l'aide d'une couleur rouge, un signe que je pourrais reconnaître.

Si vous parcourez cette île, partout, sur l'écorce des arbres et les assises des rochers, vous verrez gravés et mon nom bien inconnu et la date de mon exil, car, hélas ! dans ma solitude, combien j'appelai de tous mes vœux ma patrie, ma chère patrie, et ma bien-aimée Polly ! Aussi chaque jour je me promenais sur les rivages, regardant tantôt du côté du cap Horn, tantôt du côté de l'île de Pâques, vers l'Océanie, et quelquefois aussi dans le remou du littoral américain, pour voir si, sur cette

large voie, commune à toutes les nations, ne viendrait pas quelque navire qui me sortirait de peine. Mais jamais, jamais une voile! Cependant, un matin, au lever de l'aurore, lorsque j'errais déjà parmi les rochers qui me servaient de dunette, je crus entendre des voix d'hommes... Je tressaillis d'abord, puis je prêtai une oreille attentive. En effet, on parlait sur le rivage, dans une anse voisine... Je me hâtai d'y courir... O fortune! je vois un vaisseau à l'ancre!... C'était le pavillon d'Espagne qui flottait au mât de perroquet... Je descends de mes rochers pour me présenter aux gens de l'équipage qui vont et viennent... Hélas! les Espagnols ne m'ont pas plutôt aperçu qu'ils saisissent leurs mousquets et tirent sur moi... Vainement je leur fais des signes de bonne amitié : vainement je leur adresse des paroles suppliantes : ils me couchent en joue de nouveau et déchargent leurs armes. Alors pour échapper à la mort, je fuis... Mais ils me poursuivent. Arrivé dans les bois, j'entends qu'ils me traquent comme une bête fauve. Aussitôt je grimpe sur un arbre, et me voici me cachant dans le plus épais de son feuillage. Là, nul regard ne me découvre, quoique les terribles matelots rôdent tout autour de moi et tuent quantité de chèvres sous mes yeux... Enfin ces chasseurs sans pitié s'éloignent; le vaisseau met à la voile, et... je me retrouve seul!

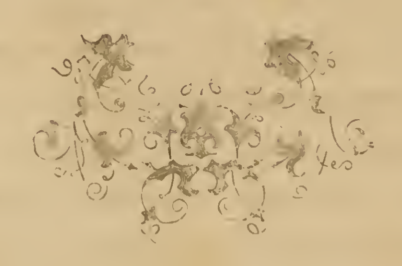
Mais la Providence qui veille sur les oiseaux des champs, veille aussi sur l'homme qui souffre loin de ceux qu'il aime et du reste du monde... Vous voici, braves Français, et mes maux sont oubliés, car mon bonheur recommence. C'est à vous que je devrai de revoir ma patrie, et d'embrasser encore ma Polly!...

Le capitaine de l'*Evangéline* engagea en effet l'infortuné Selkirk à son bord, en qualité de contre-maître. Puis, le navire étant radoubé, le bon Écossais dit adieu à sa terre d'exil. Il ne voulut pas s'éloigner de l'île hospitalière de Juan Fernandez sans avoir chassé une dernière fois à sa façon, les chèvres sauvages de la montagne. On lui adjoignit quelques

hommes qui prétendaient courir comme des Basques, et surtout un chien de l'équipage qui avait fait ses preuves. Alexandre Selkirk les devança tous, et mit sur les dents hommes et chien. Le léger Écossais, tout vieux que l'avaient fait l'isolement et le chagrin, s'empara de plusieurs chèvres qu'il alla déposer aux pieds du capitaine.

Selkirk revit sa chère Écosse et son village de Largo. Il revit aussi sa belle Polly, mais il n'entendit jamais plus parler du capitaine anglais Stradling. Le navire *les Cinq-Ports* avait péri dans un naufrage, suivi d'un incendie allumé par les feux du ciel...

Trente-trois ans plus tard, l'équipage de l'amiral Anson étant descendu dans l'île Juan Fernandez, tua une vieille chèvre, avec beaucoup d'autres plus jeunes. Vérification faite de la première, on lui trouva les oreilles marquées de rouge. C'était évidemment une de ces bêtes qu'Alexandre Selkirk signalait à son attention pour l'avenir, avant de leur rendre la liberté...





III

XVIII[e] SIÈCLE.

Profils de l'Atlas, en Afrique. — Kabyles et jeune fille. — Un martyre. — *La tartane génoise.* — Départ de France en 1719. — La comtesse de Bourk, sa famille et sa suite. — Le pirate Algérien. — Abordage. — La proie d'un corsaire. — Tempête. — Horrible naufrage sur la côte de Palamos, au Maroc. — Apparition des Kabyles. — Sauvetage et cupidité. — L'abbé de Bourk et sa nièce. — Où se montre la main de Dieu. — Adresse d'une jeune fille. — Le salut. — Le retour au bonheur. — Sur l'océan Atlantique. — Le navire *le Prince*, le 26 juillet 1752. — Au feu ! au feu ! — Terreur. — Trahison. — Progrès de l'incendie. — Une fournaise flottante. — Horrible tableau. — Épisodes lamentables. — Derniers essais de salut. — Effrayantes péripéties. — Lutte au fond des eaux. — Épaves et cadavres. — Les jeunes soldats. — La mort et la vie. — Silhouette du navire en feu. — Scènes indescriptibles. — Les deux jeunes filles. — L'aumônier. — Approche de la nuit. — Effet des flammes. — Explosion des poudres. — Apparition de la yole. — Les survivants et les morts. — La nuit. — Le froid. — La nudité. — La faim. — Huit jours et huit nuits à la merci des flots. — La terre. — Côtes du Brésil. — Reconnaissance à Dieu. — Départ pour le Portugal. — Retour en France. — Désastres de la *Peggy*, en 1765. — Les mousses. — Famine. — Trahison d'un capitaine. — Anthropophagie. — L'exécution. — Ruse d'un mousse — Le port.

Vers la fin du mois d'octobre 1719, un homme vêtu de façon à faire supposer qu'il était prêtre, une jeune fille gracieuse et belle, nonobstant ses vêtements imprégnés d'eau de mer et desséchés par le brûlant soleil de l'Afrique, une jeune servante et un serviteur d'assez piètre apparence, gravissaient péniblement les premières rampes de la chaîne de l'Atlas, dont la partie occidentale vient se plonger dans les flots de l'océan Atlantique. C'est en Afrique que se passe le drame

qui va nous occuper. La mer est calme, le ciel bleu, les montagnes vertes, et, sur les plaines qui s'étendent vers le Sahara, les rayons de l'astre du jour font rutiler les sables du désert, comme une poussière de diamants. Nos voyageurs sont suivis de quelques hommes à cheval qu'il est facile de reconnaître pour des Arabes, non pas à l'élégance de leur costume traditionnel, mais aux vieux burnous en loques qui couvrent leurs épaules, et à la beauté de leurs coursiers. Évidemment ce sont des Kabyles, ces infatigables larrons des côtes. En effet, nous sommes ici dans le Maroc et dans le pays des Maures. D'affreux précipices entourent le sentier rapide que suit cette triste caravane. Ces jeunes filles, ce prêtre et ce valet sont des captifs qui, marchant à pied, les jambes déchirées par les nopals épineux et les aspérités des roches, sont conduits à quelque marché d'une cité barbaresque, pour y être vendus comme esclaves. Aussi, sans habitude de fouler aux pieds un sol pareillement accidenté, plutôt que de plonger leurs yeux dans les horribles profondeurs des abîmes, nos captifs aiment mieux les fermer. D'ailleurs ils versent des larmes ! Comment ne pleureraient-ils pas ? Voyez : les odieux Kabyles, au moindre faux pas de leurs victimes, lancent contre eux d'énormes dogues affamés qui les mordent, les déchirent, leur impriment mille plaies, et les contraignent à gravir plus rapidement la rude montée..... Toutefois, on arrive bientôt à une vaste forêt d'argans, arbres touffus, qui atteignent à la hauteur de nos grands chênes. C'est une oasis charmante tant à cause de la variété des plantes sylvestres et des ombrages, que parce qu'elle repose l'œil fatigué par la stérilité des déserts qui ferment l'horizon. Des cascades, tombant du sommet de rochers à pic, y répandent une délicieuse fraîcheur, et là aussi, commencent à se dessiner de riants vallons, où se trouvent çà et là des douairs habités par les Kabyles. Ce qu'on éprouve d'admiration en face de cette nature grandiose et sauvage de l'Atlas, est renfermé dans ces mots : montagnes sourcilleuses, vallées poétiques.

prairies verdoyantes, cascatelles et cours d'eau, enfin précipices indescriptibles.

Le spectacle sublime des grandes œuvres de Dieu semble devoir adoucir le caractère farouche de l'homme, généralement parlant. Hélas ! les Kabyles ne subissent pas cette heureuse influence. L'impatience de rentrer au plus vite dans leurs villages, annoncés du reste par les troupeaux de chèvres et de moutons qui cherchent leur pâture le long des pentes âpres et escarpées, les pousse à user de nouvelles violences vis-à-vis de leurs captifs épuisés : ils lancent de nouveau leurs chiens féroces contre eux, ils les couchent en joue, les menacent de faire feu de leurs longs fusils, et les pressent sous le poitrail fumant de leurs montures. Enfin on atteint une bourgade où d'ordinaire on vend à l'encan les esclaves amenés par les pirates.

Dire le supplice qu'endurent ces infortunés serait impossible... On les dépouille brutalement, et à la place de leurs vêtements on leur fait endosser des souquenilles remplies d'une affreuse vermine. A peine leur donne-t-on un mauvais pain cuit sous la cendre. La terre leur tient lieu de lit, et un soir que le valet, pour aider sa jeune maîtresse à mieux reposer, lui apporte quelque peu de paille enlevée à la litière des chameaux, ils sont tous saisis, fustigés, et menacés de la hache qui vingt fois est portée à leur cou.

Voici leur histoire :

Le 22 octobre 1719, une tartane génoise mettait à la voile dans le port de Cette et s'éloignait rapidement des côtes de France. Nolisée tout exprès pour aller en Espagne, elle portait la comtesse de Bourk, sa fille âgée de seize ans, son fils qui n'en comptait que huit, l'abbé de Bourk, son beau-frère, quatre femmes de chambre, un maître d'hôtel et un valet. Cette famille, irlandaise de naissance, allait rejoindre le comte de Bourk, ambassadeur d'Espagne à la cour de Suède, qui l'attendait à Madrid, afin de partir de là pour le Nord. La comtesse avait

préféré de gagner Barcelone par mer, la traversée ne devant durer que vingt-quatre heures, au lieu de prendre la voie de terre : mais hélas ! le 25, au point du jour, alors que la tartane longeait la côte de Palamos, au Maroc, un pirate algérien parut en mer, au large, à quelque distance, et marcha droit sur la tartane.

Il était impossible de résister : le corsaire était armé de quatorze canons dont la voix était trop persuasive. Il fallut se rendre. Le pirate, renégat hollandais, envoya une de ses chaloupes, avec vingt hommes, pour prendre possession de la tartane : mais l'écumeur de mer fut presque embarrassé de sa capture, lorque madame de Bourk, lui présentant ses papiers, il vit sur le passe-port qu'elle était la femme d'un ambassadeur. Il devint aussitôt fort poli, et promit à la comtesse qu'on ne lui ferait aucun mal : mais il exigea qu'elle vînt à Alger, où le Dey n'hésiterait pas à la remettre immédiatement aux mains du consul de France. En effet, la tartane fut remorquée à l'aide d'un câble par le vaisseau algérien, et l'on cingla vers les côtes des États Barbaresques. Mais une violente tempête s'étant élevée, le câble fut rompu, et la tartane, que dirigeaient les Turcs, vint échouer sur un rocher à fleur d'eau où elle se brisa et disparut sous l'eau.

Hélas ! l'infortunée comtesse de Bourk, son pauvre petit enfant, et trois des caméristes furent tuées par le choc du navire, et disparurent avec lui dans les profondeurs de la mer. Mais l'abbé de Bourk, le maître d'hôtel, une femme de chambre et le valet, s'étant accrochés aux aspérités des rochers qui bordaient le rivage, échappèrent à la mort. Ils étaient à peine à terre, que le valet, considérant la surface des vagues qui bouillonnaient encore, crut entrevoir un corps humain qui luttait contre les flots. Aussitôt il se jeta résolûment à la nage, et parvint à saisir une victime qui se noyait. C'était mademoiselle de Bourk..... Ce valet disparut ensuite....

Ces intéressants naufragés, délivrés d'un danger, éplorés.

gémissant sur le sort d'une mère et de ses compagnes ensevelies à jamais dans les profondeurs de l'abîme, tombèrent bientôt dans un autre. Une horde de Kabyles arrivait à fond de train sur eux et les faisait captifs, en les injuriant, en les outrageant, en les frappant. La jeune fille regretta bientôt de n'avoir pas perdu la vie avec celle qui l'avait enfantée et son frère qu'elle aimait. Passés des mains du pirate à celles des Kabyles, nos héros furent menacés de mort, s'ils cherchaient à fuir. Pour leur en ôter l'envie, on les fit garder par des dogues monstrueux, dont l'œil s'injectait de sang et le poil se hérissait en les regardant. Puis, on les fit assister au sauvetage des objets les plus précieux de leur navire. Excellents nageurs, les brigands parvinrent en peu d'heures, en plongeant, à s'emparer d'un immense butin. On retira même les cadavres que l'on inhuma sur le rivage : seulement, celui de madame de Bourk fut profané avant d'être confié à la tombe, car un Kabyle cupide lui coupa les doigts des mains, afin de s'emparer des bagues que portait l'infortunée victime.....

Nous avons vu la triste caravane arriver à la ville où ils sont vendus comme esclaves. L'abbé de Bourk et sa nièce, dans leur malheur, se réjouirent de ne pas être séparés et la captivité leur sembla plus douce dans la communauté de leur esclavage. Heureusement mademoiselle de Bourk sut se faire aimer des enfants des Kabyles, qui partageaient avec elle leur laitage et leurs fruits. Mais le chef de la maison, témoin de cette faiblesse de ses enfants, s'élança sur son esclave, et allait lui percer le cœur de son yatagan, lorsqu'un Maure survenant arrêta son bras.

La Providence veillait sur ces esclaves que leur sort cruel conduisait rapidement au tombeau. Un jour, un carnet, échappé au naufrage, tomba sous la main de la jeune fille. Il renfermait tout ce qu'il faut pour écrire. Elle s'en servit aussitôt, et, restée seule dans une étable, elle adressa sans retard un récit fort détaillé de ses aventures au consul de France qui

résidait à Alger. Comment cette lettre put-elle parvenir au consul? Je l'ignore. Mais après l'avoir lue, monsieur Dussault, représentant de France, et tous les Français auxquels il la communiqua, fondirent en larmes. Un bâtiment français fut armé sur-le-champ, on remit au capitaine une recommandation impérative du Dey d'Alger, pour le marabout de Bougie, dans le district duquel se trouvaient nos esclaves. A la vue de la lettre du Dey, le marabout s'inclina profondément, en s'écriant par trois fois : Allah! Allah! Allah! Puis il se mit en selle, en se faisant suivre d'un nombreux cortége de cavaliers, et des principaux cheiks de son ressort. Ils pénétrèrent tous ensemble dans les montagnes de l'Atlas, et, après l'avoir cherché dans quelques vallées, ils trouvèrent enfin le douair où les captifs étaient retenus. A la vue de la brillante escorte, tous les Maures de la tribu prirent la fuite ; mais le marabout les rappela d'une voix tonnante, et exigea qu'on lui remît les captifs. Le maître de l'abbé de Bourk et de sa nièce consentait bien à rendre le prêtre, mais il désirait conserver la jeune fille dont la beauté lui plaisait et qui avait touché le cœur de son fils. Le marabout tint bon, et, moyennant une rançon de 900 piastres, les naufragés furent remis aux mains de leur libérateur. Quel beau jour ce fut pour nos captifs, que celui où tombèrent les chaînes de leur esclavage, et où, recouvrant leur liberté, ils s'éloignèrent des Kabyles! Montés sur de jolis chevaux arabes qu'on leur avait amenés, pendant qu'un riche palanquin portait mademoiselle de Bourk, ils prirent la route qui conduit à la mer. A quelques jours de là, le navire libérateur entrait dans le port d'Alger, et débarquait mademoiselle de Bourk, son oncle, et le peu de suite qui leur restait. Monsieur Dussault, le consul de France, et grand nombre de Français attendaient sur les quais la venue de nos pauvres amis, si cruellement éprouvés. On leur fit l'accueil le plus sympathique : tout un chacun les embrassait, leur serrait les mains, leur offrait un asile. On les conduisit, triomphalement,

tant la foule des curieux était grande, dans la chapelle du consulat, où l'on chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu de leur délivrance.

Mademoiselle de Bourk, dont la mère était Française, vint habiter Marseille, où son oncle résidait avant leur fatal voyage : elle s'y maria peu d'années après, et sans doute que jamais elle ne regretta le fiancé que voulait lui donner le cheik des Kabyles, dans la personne de son fils !...

L'INCENDIE d'un navire, en pleine mer, est sans contredit l'une des plus horribles tragédies qui puissent arriver... C'est une calamité de ce genre que je vais mettre sous les yeux du lecteur : mais, comme personne ne raconte mieux les événements que leurs témoins oculaires, je laisse parler monsieur de la Fond, l'un des lieutenants du vaisseau qui devint le théâtre du drame. Tout au plus me permettrai-je de rajeunir son style et d'ajouter quelques couleurs à son tableau.

Une première fois le vaisseau *le Prince,* de la Compagnie Française des Indes, capitaine Morin, et destiné pour Pondichéry, avait appareillé le 19 février 1752, en rade du port de Lorient : mais échoué sur le banc du Turc, au départ, en vue même de la ville, on avait dû le faire rentrer dans les bassins pour le radouber. Enfin, le 10 juin suivant, il avait remis à la voile, par un vent favorable et s'était éloigné rapidement. Sa marche fut heureuse alors pendant tout un mois. Il portait trois cents personnes, en y comprenant les passagers.

« Mais le 26 juillet, vers l'heure de midi, raconte monsieur de la Fond, nous nous trouvions par 8° 50′ de latitude méridionale et 25° de longitude occidentale, lorsqu'un passager, accourant sur le pont, s'écria qu'il sortait de la fumée du panneau de la grande écoutille. La consternation couvrit aussitôt tous les visages, et fut d'autant plus vive que le navire, outre l'équipage, plusieurs compagnies de soldats, et une

riche cargaison, portait un nombre considérable de passagers et quelques femmes et jeunes filles. A ce cri: Au feu ! Au feu ! le premier lieutenant chercha immédiatement la cause d'un accident dont le moindre soupçon fait d'ordinaire trembler les plus intrépides. Le capitaine, qui était à table, se présenta sur le gaillard et donna ses ordres pour étouffer le feu. Pour mon compte, je les avais prévenus en faisant jeter à la mer des voiles afin d'en couvrir ensuite les écoutilles et d'empêcher ainsi l'air de pénétrer dans la cale. J'avais même proposé, pour plus grande sûreté, de faire entrer l'eau dans l'entre-pont, à la hauteur d'un pied : malheureusement on n'en fit rien, et déjà l'air ayant eu un libre passage par les écoutilles, une épaisse fumée, qui se produisit, prouva que le feu s'animait de plus en plus.

« Alors le capitaine fit armer soixante à quatre-vingts soldats, pour contenir l'équipage et maintenir l'ordre dans un péril si pressant : puis tout le monde s'occupa, sans relâche, de jeter de l'eau dans la cale. Mais la rapidité de l'incendie rendit ce travail inutile ; aussi le désespoir s'empara de tous les cœurs.

« Le capitaine ayant fait mettre la yole à la mer, le bosseman et quelques hommes s'en emparèrent ; mais comme ils n'avaient pas d'avirons, ils hélèrent pour en demander. Aussitôt trois matelots se jettent à l'eau et portent les avirons réclamés. Puis, ces traîtres, voyant que l'incendie fait des progrès effrayants, au lieu de revenir travailler avec le reste de l'équipage, s'éloignent du navire à force de rames. Cependant à bord on continuait d'user de tous les moyens, pour arrêter le feu. Le maître ne craignit même pas de descendre dans la cale ; mais la trop grande chaleur le contraignit de remonter : déjà ses vêtements avaient pris feu, et, pour le sauver, on dut jeter sur lui plusieurs seaux d'eau. Tout après, on vit les flammes jaillir avec impétuosité, par le grand panneau cette fois. Le capitaine ordonna de mettre les bateaux à la mer ; mais la terreur paralysait les forces des gens de l'équipage de telle sorte que dans l'impossibilité de peser sur les palans, ils ne pou-

vaient soulever les canots. Le feu se chargea de l'opération, car s'élançant avec rage le long des mâts, il brûla les palans : seulement, les canots tombant de côté sur les canons du tribord, il ne fut plus possible de les sauver et de s'en servir.

« Dès lors plus d'espérance ! On comprit qu'un miracle seul pouvait nous arracher au péril, aussi l'accablement s'empara des esprits et la consternation devint générale. On n'entendit plus que des gémissements et des accents de douleur : les animaux eux-mêmes se prirent à pousser de lugubres gémissements. Tout l'équipage, soldats et marins, hommes et femmes, élevèrent leur cœur vers Dieu, et l'on voulut au moins mourir en priant. L'aumônier, du gaillard d'arrière, nous donnait à tous l'absolution, et allait de l'un à l'autre, jusque dans la galerie pour accorder le même bienfait aux infortunés qui s'étaient déjà précipités dans les flots. C'était un affreux spectacle, et l'imagination est impuissante à se le représenter. La mort, la mort partout ! La mort dans les eaux, la mort dans le feu ! Quelle horrible alternative ! Il faut avoir passé par une telle scène pour la comprendre. L'homme tient donc bien à la vie? Car, voyez, chacun jette à la mer tout ce qui peut lui assurer encore un moment de vie : cages à poulets, caisses, ballots, vergues, épaves, tout ce qui se présente sous la main. Les uns semblent aller au-devant de la mort en se précipitant dans les flots ; les autres gagnent à la mer les haubans, les vergues, les planches, les avirons qu'ils y ont lancés ; beaucoup se tiennent aux cordes qui sont suspendues le long des flancs du navire, et paraissent hésiter entre l'eau et le feu, les deux éléments qui se disputent leur vie.

« J'avais fait mettre la barre à bâbord, ce qui fit pencher le vaisseau sur le côté droit et nous sauva pendant quelque temps encore, tandis que l'incendie ravageait l'autre côté. De quelles péripéties j'étais alors le témoin ! Ici c'était un père arrachant son fils du milieu des flammes, l'embrassant, le jetant à la mer, le suivant, le saisissant, l'embrassant encore et..... mourant

avec lui. Là c'était une pauvre mère, allaitant sa fille pour la dernière fois, et mesurant d'un œil hagard le temps qu'elle pouvait avoir encore à vivre, en pressant sur son cœur l'objet de son amour, avant que la flamme ou les eaux.....!

« Cependant le pont devient un moment désert : on n'entend plus que le crépitement de la flamme et les craquements sourds de la destruction. Le parquet commence à s'échauffer sous les pieds : il se fait des ébranlements qui indiquent que des parties nobles du navire se détachent... J'entre alors dans la chambre du conseil, et je rencontre monsieur de la Touche, qui contemple la mort avec le sang-froid du héros.

« — Adieu, mon frère et mon ami, me dit-il en m'embrassant.

« — Où allez-vous donc? lui répondis-je.

« — Je vais consoler mon ami Morin... fait-il.

« Il parlait du capitaine qui était accablé de douleur... car deux de ses cousines étaient sur le vaisseau, et déjà il les avait fait descendre dans la mer, sur des cages à poulets, après leur avoir fait promptement arracher leurs vêtements. Des matelots les soutenaient d'un bras, et nageaient de l'autre. Mais où devaient-elles aller ainsi?

« Les vergues et les mâts étaient chargés d'hommes voulant fuir l'incendie : plusieurs d'entre eux étaient à chaque instant emportés par les boulets que la flamme faisait partir des canons, autre genre de mort qui contribuait à rendre le drame plus terrible encore. Le cœur serré d'angoisses en présence de tant de maux, j'entre dans la galerie du côté de tribord, et je vois la flamme sortir avec un roulement effroyable par les fenêtres de la grand'chambre et de celle du conseil. Décidément le feu allait me dévorer, sans utilité pour mes frères du vaisseau et le vaisseau lui-même. Dans cette affreuse extrémité, je crus devoir prolonger les dernières heures de ma vie, pour les donner à Dieu. Je me décharge donc de mes habits et veux me laisser glisser le long d'une vergue dont un bout plonge

dans la mer. Mais elle est si chargée de malheureux que la crainte de se noyer y tient attachés, que je tombe dans les flots en me recommandant au Seigneur. Un soldat vigoureux qui se noyait alors, me saisit soudain ; je fais les plus grands efforts pour m'en débarrasser, mais en vain. Je me laisse couler au fond de l'eau d'abord, il ne me quitte pas pour cela : je reviens à la surface, puis je plonge de nouveau, il me tient toujours ferme. Bref, après une longue lutte très-pénible, ses forces s'étant épuisées par la quantité d'eau qu'il avale, et sentant que je plonge une troisième fois et l'entraîne au fond de la mer, il a peur et m'abandonne.

« Cette première aventure m'inspira plus de prudence. J'évitai même les cadavres dont le nombre était déjà si grand, que pour me donner un passage, j'étais obligé de les repousser d'une main, en me soutenant de l'autre. Je croyais toujours rencontrer un homme qui allait me saisir et, pour toute consolation, périr avec moi. Cependant, mes forces commencent à diminuer, et, rencontrant dans mes évolutions une pomme de pavillon, je passe mon bras dans l'anneau de corde et je nage de mon mieux. Un peu plus loin, je rencontre une vergue de bonnette : je m'en approche et en saisis l'extrémité. Mais à l'autre bout je vois un jeune homme qui ne pouvait presque plus se soutenir, et j'abandonne ce frêle secours. La vergue de civadière s'offre ensuite à mes yeux, mais elle est toute chargée d'hommes, et je n'ose y prendre une place sans en demander la permission. Ces infortunés me l'accordent volontiers. Les uns sont tout nus, les autres en chemise. Ils poussent la bonté jusqu'à plaindre mon sort.

« — Que nous vous plaignons, mon officier ! me disent-ils.

« — J'ai bien plus sujet de vous plaindre, mes amis, répondis-je : ma vie est bien avancée, tandis que vous commencez à peine la vôtre...

« En effet, ce sont presque tous de jeunes soldats...

« Monsieur Morin et monsieur de la Touche ne quittèrent pas

le navire, et certainement ils furent ensevelis sous ses ruines, s'ils ne furent pas asphyxiés par ses flammes. Je leur envoyai une pensée d'adieu. Alors, portant les yeux sur le sinistre spectacle qui s'offrait à nous, je fus saisi d'horreur. La mer était rougie au loin par les feux de l'incendie : tout autour de la gerbe immense de flammes qui s'échappait de l'océan, comme une trombe de feu, la surface des vagues était couverte d'épaves, de débris de toutes sortes, d'hommes nageant épuisés, de cadavres et de planches auxquelles s'attachaient des malheureux. La silhouette du navire, ses vergues, ses agrès et ses mâts, qui n'étaient pas encore consumés, s'estompaient en noir sur le fond rouge du colossal bûcher. Alors le grand mât, brûlé par le pied, pencha d'abord, puis s'inclina davantage et enfin tomba dans la mer : mais comme il était chargé de grappes d'hommes hissés jusque sur la pointe, par sa chute il leur donna la mort. A d'autres il offrit une faible ressource. Je vis ce mât, bientôt chargé de nouveaux naufragés, abandonné et flottant à la merci des flots. Dans le même moment, j'aperçus deux matelots sur une cage à poules.

« — A moi, mes enfants, leur criai-je : les portières à la main, nagez jusqu'à moi...

« Ces portières sont des planches de sapin. Les matelots vinrent en effet, accompagnés de quelques autres. Je saisis cette cage, et tous, une portière nous servant d'aviron, nous nageâmes sur ma vergue et nous allâmes nous joindre à ceux qui s'étaient emparés du grand mât.

« Tant de changements de situation ne m'offraient que de nouveaux aspects d'horreur. Sur le mât je rencontrai heureusement l'aumônier qui me donna l'absolution. Nous étions là près de quatre-vingts hommes, menacés d'être emportés par les boulets que le feu chassait des canons. Je vis, sur ce même mât, deux jeunes filles dont la piété se montrait au niveau du péril. Hélas ! sur les six femmes qui avaient passage sur notre vaisseau *le Prince*, déjà les deux cousines du capitaine avaient



Nous pûmes voir de grosses pièces de bois en feu, lancées en l'air, et dont la chute menaçait nombre d'infortunés qui luttaient encore contre les dernières atteintes de la mort.

p. 69.

dû périr, et certainement les deux autres étaient mortes, car j'avais rencontré le cadavre de l'une d'elles. De ces pauvres jeunes filles, la plus éloignée de moi glissa à la mer, de lassitude, et disparut sous les eaux. Notre aumônier lui-même qui, par ses paroles et ses exemples de résignation et de patience, touchait les cœurs les plus insensibles, tourna sur le mât, et tomba dans la mer. Comme j'étais derrière lui, je le relevai.

« — Laissez-moi aller, me dit-il, je suis rempli d'eau, et je ne ferais que prolonger mes souffrances....

« — Non, mon frère, lui dis-je, nous mourrons ensemble, quand les forces m'abandonneront....

« Il était alors cinq heures du soir.... En ce moment j'aperçus la yole assez près de nous. Je criai aux rameurs que j'étais leur lieutenant, et je leur demandai de me donner une place. Ils me répondirent d'arriver à la nage, afin de n'être pas envahis par les malheureux naufragés qui voudraient entrer dans la yole et les feraient tous périr. Je nageai vers eux en effet, suivi du pilote et du maître qui se détachèrent du mât, comme moi. Ma compagnie rendait trop service à ces gens pour qu'ils me repoussassent : par moi, la tâche de marcher vers la terre, devenait plus facile. Et en effet, cette heureuse yole fut l'arche qui sauva dix personnes, sur trois cents que nous étions à bord.

« Cependant les flammes dévoraient avec fureur notre beau navire, dont nous étions à peine à une demi-lieue. Ce trop grand voisinage pouvant nous nuire, nous nageâmes un peu au vent. Peu de temps après, le feu s'étant communiqué aux poudres, dont il avait un chargement, le vaisseau fit explosion, mais une de ces explosions formidables que l'on ne saurait concevoir. Tous les débris sautèrent à une énorme élévation. Un nuage des plus épais nous déroba la lumière du soleil. Dans cette obscurité rousse, jaunâtre, lugubre, nous pûmes voir de grosses pièces de bois en feu, lancées en l'air, et dont la chute menaçait nombre d'infortunés qui luttaient encore

contre les dernières atteintes de la mort. Aussitôt d'innombrables épaves, poutres, solives, planches, fragments de bastingages flottèrent épars et se répandirent sur la surface des flots, avec quantité de cadavres de malheureux dont l'explosion des poudres avait terminé le désespoir avec la vie. Combien de misérables victimes nous vîmes ainsi, les unes entièrement étouffées, d'autres à demi brûlées et déchirées, et conservant cependant encore assez de vie pour souffrir deux supplices à la fois.

« Grâces au ciel ! ma fermeté ne m'abandonna pas. Sur mon avis, nous parcourûmes toutes ces épaves, afin de chercher des vivres et toute autre chose qui pourraient nous servir, car nous étions dans un dénûment absolu. Mais rien, rien que des barils de poudre, jetés à la mer, avant l'explosion du *Prince*. La nuit venait alors, et nous allions nous éloigner du théâtre de cette indescriptible tragédie, sur laquelle, au bruit, aux avis, aux gémissements, aux horribles plaintes de tout à l'heure, succédait le calme, succédait le silence, sur laquelle planait le sombre génie de la ruine, de la destruction et de la mort, lorsque nous rencontrâmes une barrique d'eau de vie, environ quinze livres de lard salé, une pièce d'étoffe écarlate, vingt aunes de toile à quatre fils, une douzaine de douves de barriques et quelques cordes. Alors, après une prière faite par mon cœur sur ce vaste tombeau, nous nous éloignâmes.....

« Il faisait tout à fait nuit. Chacun se mit à travailler avec diligence. Nous enlevâmes le doublage intérieur de notre yole pour en avoir les planches et les clous : nous tirâmes de notre voile les fils dont nous pouvions avoir besoin, et comme un matelot avait heureusement sur lui deux aiguilles, de nos douves de barriques nous fîmes des fagues que nous doublâmes de toile. L'étoffe écarlate nous fournit une voile ; un aviron nous servit de mât ; une gaffe devint vergue ; une clef fut changée en poulie de drisse ; une planche remplaça le gouvernail, dont la jumelle fut faite de la gaîne d'un couteau. Il

ne s'agissait plus que de diriger la route. Nous étions au moins à deux cents lieues de terre ; nous n'avions ni cartes, ni instruments : nous nous abandonnâmes à la Providence.

« Nous voguâmes ainsi huit jours et huit nuits, exposés, sans vêtements, aux rayons brûlants du soleil et au froid piquant de la nuit. Le sixième jour, une petite pluie nous fit espérer un peu de soulagement à la soif qui nous dévorait. Nous cherchions à recueillir avec la langue et les mains le peu d'eau qui tombait. Toutefois, nous ne désirions pas une pluie plus forte, car elle aurait pu faire cesser le vent qui nous poussait, et le calme eût été pour nous un danger. Afin de fixer les incertitudes de notre route, nous consultions le lever et le coucher du soleil et de la lune. Notre nourriture se composait, chaque vingt-quatre heures, d'un petit morceau de lard salé, cru : mais nous dûmes y renoncer, car ce mets nous faisait cracher le sang. Un peu d'eau de vie nous servait de boisson : hélas! cette liqueur, elle aussi, nous brûlait l'estomac sans l'humecter. Nous voyions bien quantité de poissons volants : mais l'impossibilité de les tirer, rendait notre situation plus désolante. Joignez à cela que l'incertitude de notre sort, le défaut d'aliments, l'agitation de la mer, et notre position, presque sans mouvement des jambes, nous causaient une insomnie qui nous accablait. Je passai la huitième nuit au gouvernail : j'en tins la barre pendant plus de dix heures ; je demandai souvent qu'on me relevât. Mais nul ne vint, parce que tous étaient épuisés de fatigue. Moi-même j'étais prêt à céder à l'accablement, quand, aux premiers rayons du soleil, le premier objet que nous vîmes fut.... la terre.

« La terre ! Oui, nous la découvrîmes le 3 août ! Il faudrait avoir éprouvé nos malheurs, pour bien comprendre la révolution que la joie fit en nous.... Nos forces se ranimèrent comme par enchantement : la gaieté reparut sur nos visages, et la parole revint à nos lèvres.

« C'étaient les côtes du Brésil que nous avions sous les yeux.

Nous y abordâmes à deux heures de l'après-midi, et nous entrâmes dans la baie du Tresson, par 6° de latitude méridionale et 348° de longitude occidentale.

« Notre premier mouvement en mettant pied à terre fut de remercier le ciel de la faveur qu'il nous accordait. Nous nous précipitâmes sur le sable de la plage, et nous nous y roulions avec bonheur, comme pour reprendre possession de la terre et de la vie. Notre aspect était hideux, plus rien d'humain chez nous, tant nos visages étaient altérés. Nous étions nus. Aussi, pour me présenter avec plus de décence, je me fis une ceinture de l'étoffe écarlate et je me mis ainsi à la tête de mes gens.

« Nous délibérions encore vers quel lieu nous dirigerions nos pas, lorsque cinquante Portugais, armés pour la plupart, vinrent à nous et nous interrogèrent. Le récit de nos malheurs, et des miséricordes de Dieu à notre égard, leur fit comprendre nos droits à l'hospitalité. Ils nous conduisirent aussitôt à leurs demeures. Mais, sur notre route, nous rencontrâmes une rivière dans laquelle mes compagnons coururent se jeter afin d'apaiser leur soif. C'était plaisir de les voir se rouler dans l'eau avec délices. Aussitôt que, dans le pays, on connut nos aventures, le chef du village vint nous prendre et nous emmena dans sa maison. Là, ce digne hôte nous donna des chemises et des culottes de toile et nous fit préparer des poissons et du pain de manioc. L'eau des poissons nous servit de bouillon, et ce mets nous parut exquis. Puis, au lieu de nous livrer au sommeil, comme nous en avions tant besoin, apprenant que dans un lieu voisin, il y avait une église dédiée à saint Michel, nous nous y rendîmes en chantant des psaumes et nous offrîmes à Dieu le témoignage de notre reconnaissance. Mais nous dûmes nous reposer plusieurs fois en route tant nos jambes étaient faibles.

« A notre retour, les habitants nous apportèrent de l'eau, des limons et du sucre. Notre hôte nous reçut encore chez lui,

et, moyennant vingt-cinq pots de notre eau-de-vie, nous en obtînmes un bœuf tout entier.

« Après huit jours de repos, pendant lesquels nous fîmes boucaner notre viande, nous nous mîmes en route, à pied, pour Paraïbo. Trois soldats et un caporal nous escortaient. Le premier jour nous ne fîmes que sept lieues, sur quinze qui nous séparaient de cette ville. Mais il faut dire que nous cheminions à pied. A cette première étape, un laboureur nous donna l'hospitalité. Le lendemain nous atteignîmes une citadelle destinée à défendre la côte. Un sergent suivi de vingt-neuf soldats, vint nous prendre et nous conduisit près du commandant du fort, qui nous reçut avec bonté, et nous donna un dîner, puis un canot pour nous rendre à Paraïbo. Nous y arrivâmes à minuit.

« Nous passâmes ensuite cinquante jours à Fernambouc, où l'amiral Britto m'honora de sa bienveillance, me reçut dans sa maison, à sa table, répandit ses faveurs sur mes matelots, et les attacha à sa flotte, avec des appointements, jusqu'à notre retour en Europe. Enfin, nous quittâmes Fernambouc, le 5 octobre, et nous arrivâmes à Lisbonne après deux mois et demi de traversée. Là, notre consul nous donna place sur un petit bâtiment qui nous débarqua à Morlaix le 2 février 1753. Tant de fatigues me forcèrent à prendre encore du repos dans cette ville. Mais enfin je me rendis à Lorient le 10 du même mois accablé de misère, la santé ruinée, privé de tout ce que je possédais, et cela après vingt-huit ans de service. Mais au moins je revoyais le sol de la patrie ! »

La vie du marin est une vie de sacrifices sans fin et de dangers continuels, la lecture de ce livre le démontre. Mais, parmi les marins, hommes faits, au visage bronzé, à la mâle énergie, à l'insouciance plus apparente que réelle, à la gaieté souvent factice, mais enfin au cœur éprouvé par l'adversité, et à l'âme

affermie par l'habitude de la souffrance, parmi les marins, dis-je, il est un autre être petit, mièvre, souffreteux, dont le pâle visage apparaît et intéresse, c'est le mousse. Pauvre enfant ! la misère l'a saisi de bonne heure dans les bras de sa mère et l'en a arraché pour le jeter sur le pont d'un vaisseau, c'est-à-dire pour en faire l'esclave et le jouet de tout l'équipage. Vainement sa faiblesse appelle le respect, invoque la protection, convie l'éducation : l'infortuné pour respect ne reçoit que des coups de poing, pour protection que des coups de pied, et pour éducation que des coups de garcette. Fleur délicate exposée à la tempête, il n'est pas de misères, pas de douleurs, pas d'injures que n'ait à subir le mousse. Ses yeux, d'où déborde une âme intelligente, ne voient que des actes de dépravation, de colère, de passions violentes. Ses oreilles, déshabituées de la voix d'êtres aimants et aimés, n'entendent que des blasphèmes et des accents obscènes. Fait-il bien ? rebuffades. Fait-il mal ? étrivières. Les larmes mêmes et les soupirs de son petit cœur ne sont qu'un amusement de plus pour ses bourreaux. Et pourtant le marin n'est pas mauvais : mais... l'éducation manque. Plaignons cet être microscopique, et n'oublions pas qu'il est à l'équipage d'un navire, ce qu'est un rouage au mouvement compliqué d'une montre.

D'autre part, pour l'acquit de notre conscience, disons qu'il n'est pas de lutin, d'espiègle, de démon, comme le mousse des navires... Est-ce un motif pour le torturer ?

En 1765, le brigantin *la Peggy*, capitaine Harrison, venant de New-York, faisait voile pour les îles Açores, dans l'océan Atlantique. Il atterrit en effet à Fayal, et, après dépôt de ses marchandises, il prit en retour du vin et des eaux-de-vie. Le 24 octobre il levait l'ancre et filait vers New-York, le vent en poupe. Mais tout à coup s'éleva une première tempête ; à celle-ci en succéda une seconde ; puis survint une bourrasque si violente que malgré les efforts de l'équipage et toute l'expérience du

capitaine, les mâts furent renversés, toutes les voiles déchirées, et pour comble d'infortune, on annonça plusieurs voies d'eau. Enfin les vents s'apaisèrent et l'océan reprit son calme : mais alors la *Peggy* s'était écartée de la route : elle ne possédait plus d'agrès ; elle était le jouet des flots, tantôt avançant, tantôt reculant ; en un mot on ne pouvait plus la gouverner. Hélas ! c'était encore là le moindre mal, dans une pareille position, car, examen fait des subsistances, on trouva que les vivres touchaient à leur fin. Ce fut un coup de foudre pour l'équipage.

Quelques jours se passent dans les privations et les anxiétés, lorsque, un matin, le matelot de vigie signale deux navires qui cinglent vers la *Peggy*. Hélas ! L'agitation des vagues ne permet pas au malheureux brigantin désemparé de s'approcher de ces vaisseaux, qui sont bientôt hors de vue. Désespérés, les matelots, qui n'ont pas mangé depuis deux jours déjà, se jettent sur le vin et l'eau-de-vie de la cargaison, et abandonnant à leur capitaine la très-petite partie d'eau douce qui reste encore, ils cherchent dans l'ivresse l'oubli de leurs maux présents et de la mort cruelle qui les menace.

Deux autres jours après, des haubans la voix bénie d'un petit mousse signale un autre bâtiment qui s'avance à pleines voiles. Tout l'équipage est bientôt sur le pont : tout un chacun s'empresse de faire des signaux de détresse, et quelle n'est pas la joie de nos infortunés lorsqu'ils voient qu'on leur répond ? En effet, cette fois, l'océan, calme comme un lac, permet aux deux vaisseaux de s'approcher. Le capitaine Harrison fait aussitôt l'énergique récit de la pénible situation de son brigantin, et ses paroles semblent émouvoir les matelots et le capitaine du bord, qui sans doute vont leur tendre une main secourable. On leur promet en effet une certaine quantité de biscuit, et si on ne le livre pas de suite, cela tient uniquement, d'après le commandant, à une observation nautique dont il faut attendre le résultat. Les malheureux affamés de la *Peggy*

souscrivent à cette étrange excuse, et ils attendent..... Mais jugez de leur amère douleur, quand ils voient, à la portée de leurs bras, pour ainsi dire, le navire, de qui dépend leur salut, remettre à la voile et s'éloigner avec rapidité. Oh! rien ne pourra faire comprendre le désespoir de nos Américains. Furieux, et sans espoir désormais, ils se précipitent sur tout ce qu'ils ont épargné jusqu'à ce moment. Les seuls animaux qui restent à bord sont une paire de pigeons et un pauvre chat. Ils sont tués à l'instant, et dévorés aussitôt. A raison de son titre, ils abandonnent au capitaine la tête du chat, et plus tard, celui-ci, dans sa déposition, assura que ce mets, pour lequel en toute autre circonstance il aurait éprouvé le plus profond dégoût, lui parut dans ce moment le plus friand et le plus délicat des aliments.

Bref, la famine devient telle sur le brigantin, qu'à la fin de décembre, il ne reste plus dans les soutes, et nulle part ailleurs, d'huile, de chandelle et de cuirs : tout a été absorbé, consommé, dévoré. Quinze jours entiers cependant, la *Peggy* désemparée, sans manœuvres, sans direction, flotte à l'aventure, sous les vapeurs du pâle soleil d'hiver, de jour, et, de nuit, sous les froides influences d'un ciel étoilé parfois, plus souvent nébuleux. Partout l'immensité des nappes océanes; partout le silence ! Rien qui réponde aux cris de leurs angoisses !

Enfin, vient le 13 janvier 1766. Le capitaine Harrison ne sort plus de sa chambre depuis longtemps... A quoi bon? Il n'y a plus d'ordres à donner au pilote ! Et puis d'ailleurs le capitaine est au lit, retenu par une goutte cruelle. Il est dix heures du matin, et un rayon de soleil, plus vif et plus chaud que d'ordinaire illumine la cabine du chef, lorsque pénètrent chez lui tous les matelots de son bord, le contre-maître à leur tête.... Ils viennent adresser une supplique à leur capitaine. Le contre-maître prend la parole, et après avoir fait une peinture plus ou moins bien sentie de la détresse à laquelle est réduit l'équipage, il déclare en termes précis qu'il est néces-

saire de... sacrifier un des gens du bord, pour sauver les autres...., et, comme il est sur le tillac un mousse assez joufflu, dont la mort ne serait pas un grand malheur, c'est par cet enfant, tendre comme un poulet, que l'on a décidé de commencer...

Le capitaine, humain et sensible, ne peut entendre, sans frémir, une proposition aussi barbare. Il leur fait comprendre qu'ils doivent se regarder tous comme frères, et qu'ils vont souiller leur vie, pure jusqu'alors, par un forfait cruel qui rendra leur mémoire exécrable.... C'est en vain qu'il parle. Déjà les matelots l'ont quitté, et, armés de coutelas, les voici en quête de leur infortunée victime.... Mais le mousse, intelligent et alerte, a deviné, à certains regards, les dangers qui le menacent. On le cherche sur le tillac et parmi le désordre des agrès tombés sous la rage de la tourmente. Du tillac à l'entre-pont, de l'entre-pont dans la cale, il n'est pas un coin que l'on n'explore pour trouver le pauvre petit enfant destiné à devenir la proie de cette meute affamée. Nulle part le mousse n'est visible. Deux heures, trois heures se passent, sans qu'aucun des matelots ait réussi à tirer de sa cachette le misérable Williams. Alors, égarés par le vertige que donne la faim, nos hommes, toujours armés de leurs coutelas, tombent inopinément sur un malheureux nègre qui fait partie des inquisiteurs, et qui de bourreau devient lui-même victime. Il est égorgé sur-le-champ.... Chose horrible à dire ! L'un des Américains l'éventre : il arrache du corps le foie rouge et chaud du nègre qui s'agite encore dans les convulsions de l'agonie, et... le dévore.... Mais le ciel le punit bientôt, car, quelques instants après, il se roule lui-même sur le pont sous la morsure d'étreintes cruelles qu'il ne peut définir, et meurt le lendemain avec tous les symptômes de la rage. Chose plus révoltante encore ! A peine mort, ses compagnons se proposent mutuellement de conserver son cadavre,..... pour le manger, après le nègre. Heureusement, quelques

uns d'entre eux, mieux avisés, précipitent ce corps inanimé dans la mer qui le dérobe à toute convoitise.

Jusqu'au 26 janvier, la chair du noir alimente ainsi l'équipage, le capitaine excepté, car celui-ci ne veut prendre autre chose que l'eau, qui lui a été cédée, dans laquelle il mêle quelque peu de liqueur. Le 29, les misérables affamés, ne découvrant toujours nulle voile à l'horizon, décident d'égorger une seconde victime, car il ne reste plus rien du nègre.... Il n'est plus question du mousse. Le pauvre enfant a sans doute préféré se jeter à l'eau et mourir sous la dent des requins, que sous celle des hommes, car on ne l'a pas trouvé, ni revu, depuis qu'il a été l'objet de la première et longue chasse qui lui a été faite. Cette fois, le capitaine, dans la crainte que les matelots ne fassent tomber leur choix sur lui-même, approuve que l'on consulte le sort à l'endroit du malheureux dont la mort va prolonger la vie de ses frères. Le nom de tous les hommes du brigantin, moins le sien, est écrit, et les billets placés et agités dans un vase. A ce moment solennel, dont la plume ne peut rendre le silence et l'angoisse, les intéressés demeurent tous l'œil fixe, la bouche béante.... Enfin une main plonge dans le vase et en tire le fatal papier. Harrison l'ouvre et lit.... lentement... le nom de... DAVID FLAT...

Le matelot que le sort désigne, devient blanc comme la neige des glaciers : il semble toutefois se résigner, et s'adressant à ses compagnons :

— Mes amis, leur dit-il, la seule grâce que je vous demande est de ne pas me faire souffrir..... Dépêchez-moi aussi vivement que.... le nègre....

Puis, se tournant vers celui des matelots qui a tué ce nègre :

— C'est toi que j'ai choisi pour me porter le coup mortel !... lui dit-il.

Cependant l'amour de la vie reprenant le dessus, David Flat demande une heure pour se préparer à mourir.... Ses compagnons lui répondent par des larmes. Alors la pitié montant au

cœur de ces malheureux, ils décident que l'exécution n'aura lieu que le lendemain.... Cruelle attente pour la victime!.. Elle produit une telle révolution dans tout son être, qu'il est saisi d'une fièvre violente.... Quelques matelots proposent alors de l'égorger sur-le-champ, afin de mettre fin à ses souffrances. Mais la résolution qui a été prise d'attendre au lendemain prévaut, et David Flat est épargné. Vient enfin l'aurore du 30 janvier, le jour fatal.... Quelle aurore pour le patient! On ne l'a pas encore égorgé, que déjà, sur le pont, un grand feu est allumé pour rôtir les membres de la victime...... Alors on amène, ou plutôt on apporte David....

— Une voile à bâbord !.... crie une voix d'enfant, par une des écoutilles ouvertes...

Cette voix est celle du petit mousse, du mousse Williams, qui, renfermé dans une cabine obscure, où il a trouvé une provision de biscuit, s'est bien gardé d'en sortir, et y a mené la vie du rat caché dans le fromage de Hollande...

Les yeux de l'équipage se portent vers le point signalé. En effet, arrive un vaisseau qu'un vent favorable pousse vers la *Peggy*. C'est la *Suzanne*, qui revient de la Virginie et fait voile pour Londres. Son capitaine ne peut retenir ses larmes au touchant tableau des calamités du brigantin. Il lui donne aussitôt vivres et agrès, et consent à le remorquer jusqu'à destination.

Disons de suite que David Flat revint à la santé, et ajoutons que le petit mousse devint maître d'équipage.





IV

XVIII[e] SIÈCLE.

L'Ile de France en 1744. — *Le Saint-Géran.* — Préludes de tempêtes. — Nuages sombres. — Ciel orageux. — Bruits dans la montagne. — Coups de canon. — Longue attente. — L'ouragan. — L'île d'Ambre et son canal. — Effets de mer. — Brumes. — Coup de vent. — Tableau. — Naufrage. — Engloutissement. — Souvenir de Paul et Virginie. — Mer des Antilles — Saint-Domingue en 1766. — Madame Denoyer. — Générosité créole. — La goëlette en mer. — Un drame de nuit. — Le capitaine John. — Une nuit d'angoisses. — Journée cruelle. — La femme blanche et la négresse. — La pirogue. — Le lougre *la Fortune.* — Dénoûment. — Madame Chevreau et mademoiselle Le Goupil en 1777. — Le vaisseau *le Duras.* — Bourrasque dans l'océan indien. — Naufrage contre les Maldives. — Échoûment. — L'énergie d'une Française. — Le point du jour. — Le radeau. — Jeune femme et jeune fille. — Les insulaires. — Effet produit par les femmes blanches. — Le roi des îles Maldives. — Marche triomphale. — La reine des Maldives. — Demande en mariage. — *La Bretagne.* — Pondichéry. — Un héros plébéien. — Dieppe en raccourci. — Le 31 aout 1777 dans le port de Dieppe. — Le pilote Boullard. — Tragédie. — Dévouement héroïque. — Le triomphe et la mort. — Une lettre de M. de Necker. — Louis XVI. — Noble simplicité.

Qui de nous n'a pas vu dans ses rêves le beau ciel de l'Ile de France, actuellement l'île Maurice, nageant comme une corbeille de fleurs, dans les eaux d'or de la mer des Indes ; ses mornes élancés ; ses pitons sourcilleux; sa rivière des Lataniers; ses bois de tamarins et de mimosas; la ville de Port-Louis ; l'église des Pamplemousses ; ses habitants hospitaliers; ses noirs yolofs, et ses deux héros Paul et Virginie? Assurément vous avez tous lu les pages sublimes qui vous ont appris les noms que je vous cite, et les souvenirs qu'ils évoquent vous sont tous familiers. Vous accueillerez donc avec plaisir, malgré la couleur sombre de la scène, le récit qui va

suivre. Je me fais l'humble secrétaire du bon Bernardin de Saint-Pierre. Le naufrage du *Saint-Géran* est l'une de ses belles pages d'histoire.

« Un matin, au point du jour, c'était le 24 décembre 1744, Paul, en se levant, aperçut un pavillon blanc arboré sur la montagne de la Découverte. Ce pavillon était le signalement d'un vaisseau que l'on voyait en mer. Paul courut à la ville pour savoir s'il n'apportait pas des nouvelles de Virginie. Il y resta jusqu'au retour du pilote du port, qui s'était embarqué pour aller le reconnaître, selon l'usage. Cet homme ne revint que le soir. Il rapporta au gouverneur que le vaisseau signalé était le *Saint-Géran*, du port de 700 tonneaux, commandé par le capitaine Delamarre; qu'il était à quatre lieues au large et qu'il ne mouillerait au Port-Louis que le lendemain dans l'après-midi, si le vent était favorable.

« Il n'en faisait pas du tout alors. Le pilote remit au gouverneur les lettres que ce vaisseau apportait de France. Il y en avait une pour madame de la Tour, de l'écriture de Virginie. Paul s'en saisit aussitôt, la mit dans son sein et courut à l'habitation. Du plus loin qu'il aperçut la famille, il éleva la lettre en l'air, sans pouvoir parler... Virginie mandait à sa mère qu'elle... arrivait avec le *Saint-Géran*..., qu'elle n'était maintenant sensible qu'au désir de revoir et d'embrasser sa famille, et qu'elle eût satisfait cet ardent désir dès le jour même, si le capitaine lui eût permis de s'embarquer dans la chaloupe du pilote : mais qu'il s'était opposé à son départ à cause de l'éloignement de la terre et d'une grosse mer qui régnait au large, malgré le calme des vents.

« Domingue alluma un flambeau de bois de ronde, et Paul et lui s'acheminèrent vers mon habitation... Sur-le-champ nous nous mîmes en route pour le port où, me dit Paul, le *Saint-Géran* devait mouiller au point du jour.

« Il pouvait être six heures du soir... Il faisait une chaleur étouffante. La lune était levée : on voyait autour d'elle trois

grands cercles noirs. Le ciel était d'une obscurité affreuse. On distinguait, à la lueur fréquente des éclairs, de longues files de nuages épais, sombres, peu élevés, qui s'entassaient vers le milieu de l'île, et venaient de la mer avec une grande vitesse, quoiqu'on ne sentît pas le moindre vent à terre. Nous traversions le bois de la Montagne-Longue, et nous étions déjà sur le chemin qui mène des Pamplemousses au port, lorsque j'entendis quelqu'un marcher derrière nous. C'était un noir qui s'avançait à grands pas. Dès qu'il nous eut atteints, je lui demandai d'où il venait et où il allait en si grande hâte.

« — Je viens du quartier de l'île appelé la Poudre d'Or, me dit-il. On m'envoie au port avertir le gouverneur qu'un vaisseau de France est mouillé sous l'île d'Ambre. Il tire du canon pour demander du secours, car la mer est bien mauvaise.

« Paul et moi, nous nous dirigeâmes vers le quartier de la Poudre d'Or : il n'y avait que trois lieues. Chemin faisant, nous crûmes entendre rouler le tonnerre ; mais nous reconnûmes bientôt que c'étaient des coups de canon répétés par des échos. Ces coups de canon lointains, joints à l'aspect d'un ciel orageux, me firent frémir. Je ne pouvais douter qu'ils ne fussent les signaux de détresse d'un vaisseau en perdition. Une demi-heure après, nous n'entendîmes plus tirer du tout ; et ce silence me parut encore plus effrayant que le bruit lugubre qui l'avait précédé...

« Vers minuit, nous arrivâmes tout en nage sur le bord de la mer, au quartier de la Poudre d'Or. Les flots s'y brisaient avec un bruit épouvantable : ils en couvraient les rochers et les grèves d'écume d'un blanc éblouissant et d'étincelles de feu. Malgré les ténèbres, nous distinguâmes, à ces lueurs phosphoriques, les pirogues des pêcheurs qu'on avait tirées bien avant sur le sable.

« A quelque distance de là, nous vîmes, à l'entrée du bois, un feu autour duquel plusieurs habitants s'étaient rassemblés. Nous fûmes nous y reposer en attendant le jour. Là nous en-

tendîmes exprimer les appréhensions les plus navrantes à l'endroit du vaisseau, d'un côté, et, de l'autre, la certitude la plus précise qu'il sortirait très-facilement de peine. Paul et moi nous gardions un profond silence. Nous regardions en vain : il faisait trop peu de clarté au ciel, pour qu'on pût distinguer aucun objet sur la mer, qui d'ailleurs était couverte de brume. Nous n'entrevîmes au large qu'un nuage sombre, qu'on nous dit être l'île d'Ambre, située à un quart de lieue de la côte.

« Vers les sept heures du matin, nous entendîmes dans les bois un bruit de tambours ; c'était le gouverneur, monsieur de la Bourdonnais, qui arrivait à cheval, suivi d'un détachement de soldats armés de fusils, et d'un grand nombre d'habitants et de noirs. Il plaça ses soldats sur le rivage, et leur ordonna de faire feu de leurs armes tous à la fois. A peine leur décharge fut-elle faite, que nous aperçûmes sur la mer une lueur, suivie presque aussitôt d'un coup de canon. Nous jugeâmes que le vaisseau était à peu de distance de nous, et nous courûmes tous du côté où nous avions vu son signal. Nous aperçûmes alors, à travers le brouillard, le corps et les vergues d'un grand vaisseau. Nous en étions si près, que, malgré le bruit des flots, nous entendîmes le sifflet du maître qui commandait la manœuvre, et les cris des matelots qui crièrent trois fois : Vive, vive le Roi !

« Depuis le moment où le *Saint-Géran* aperçut que nous étions à portée de le secourir, il ne cessa de tirer le canon de trois minutes en trois minutes. Monsieur de la Bourdonnais fit allumer de grands feux de distance en distance sur la grève, et envoya chez tous les habitants du voisinage chercher des vivres, des planches, des câbles et des tonneaux vides. On en vit arriver bientôt une foule, accompagnée de leurs noirs chargés de provisions et d'agrès, qui arrivaient des quartiers de la Poudre d'Or, de la Flaque et de la rivière du Rempart. Un des plus anciens s'approcha du gouverneur, et lui dit :

« — Monsieur, on a entendu toute la nuit des bruits sourds dans la montagne. Dans les bois, les feuilles des arbres remuent

sans qu'il fasse de vent. Les oiseaux de mer se réfugient à terre : certainement tous ces signes annoncent un ouragan.

« — Eh bien ! mes amis, répondit le gouverneur, nous y sommes préparés, et sûrement le vaisseau l'est aussi.

« En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au zénith étaient à leur centre d'un noir affreux, et cuivrés sur leur bord. L'air retentissait des cris des paille-en-cul, des frégates, des coupeurs d'eau et d'une multitude d'oiseaux de mer, qui, malgré l'obscurité, venaient de tous les points de l'horizon chercher des retraites dans l'île.

« Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria :

« — Voilà l'ouragan !...

« Et, dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant, et un de retenue sur son arrière. Il était mouillé entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs qui entoure l'Ile de France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé. Il présentait son avant aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame d'eau, qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air ; mais dans ce mouvement, sa poupe, venant à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement, comme si elle eût été submergée. Dans cette position où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en coupant les câbles, d'échouer sur le rivage, dont il était séparé par de hauts-fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait se briser sur la côte, s'avançait en mu-

gissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre, n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent, qui en balayait la surface, les portait par-dessus l'escarpement du rivage à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête : la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

« Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent ; et comme il n'était plus retenu que par une seule aussière, il fut jeté sur les rochers à une demi-encâblure du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer dans la mer, lorsque je le saisis par le bras... Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisîmes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le *Saint-Géran*, tantôt nageant, tantôt marchant sur les récifs. Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder ; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait voir le vaisseau presque à sec, de manière qu'on eût pu en faire le tour à pied : mais, bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui sou-

levaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie, et à demi noyé. Mais Paul voulait sauver Virginie, et à peine le pauvre jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens, qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entr'ouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues, des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié : une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du *Saint-Géran*, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour Virginie, d'un port noble et assuré, elle faisait des signes de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer, il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu et nerveux comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect : nous le vîmes se jeter à genoux, et s'efforcer de lui ôter ses habits ; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt les cris redoublés des spectateurs :

« — Sauvez-la, sauvez-la, ne la quittez pas !...

« Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer ; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux...

« O jour affreux ! hélas ! tout fut englouti.., et le vent ayant tourné subitement, comme il arrive dans les ouragans,

nous eûmes le chagrin de penser que nous ne pourrions pas même rendre à cette fille infortunée les devoirs de la sépulture... Mais, quand le jour fut à sa fin, des noirs nous dirent que la mer jetait beaucoup de débris du vaisseau dans la baie... Nous y descendîmes ; et un des premiers objets que je vis sur le rivage, fut le corps de Virginie. Elle était à moitié couverte de sable, dans l'attitude où nous l'avions vue périr. Ses traits n'étaient pas sensiblement altérés. Ses yeux étaient fermés ; mais la sérénité était encore sur son front : seulement les pâles violettes de la mort se confondaient sur ses joues avec les roses de la pudeur.....

« On l'enterra près de l'église des Pamplemousses, sur son côté occidental, au pied d'une touffe de bambous, où, en venant à la messe, avec sa mère, elle aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère..... »

A l'histoire du naufrage du *Saint-Géran*, je n'ai pas hésité à joindre le tableau de la mort de Virginie. Mais je laisse au jugement du lecteur, de séparer le fait réel, de l'ombre poétique, donnée à son récit par l'habile narrateur.

Lorsque, des beaux rivages de notre France, on navigue pour la première fois sur l'océan Atlantique, et qu'après une navigation, jadis assez longue, maintenant fort rapide, on entre dans les eaux qui baignent le littoral du Nouveau-Monde, on demeure en extase en présence de délicieux archipels qui déploient peu à peu leurs splendeurs aux regards étonnés. Ce sont les Antilles, grandes et petites. En effet, rien n'est merveilleux à contempler, du haut de la dunette et des haubans, comme ces îles gracieuses qui se dessinent l'une après l'autre à l'horizon, tremblottent dans de légères vapeurs bleuâtres, et semblent raser la surface des flots, ainsi que des mouettes aux ailes blanches. Gris et vaporeux d'abord, lorsqu'on s'en approche, les groupes des Antilles, confus au premier aspect, s'éparpil-

lent insensiblement et apparaissent bientôt comme des gerbes de fleurs marines écloses pendant la nuit. En se reflétant sur la grève de leurs rivages, le soleil les enveloppe d'une ceinture d'or. Mais alors, plus elles deviennent visibles, mieux on peut distinguer leurs mornes chauves et leurs flancs boisés. La sombre verdure de leurs arbres magnifiques fait contraste avec les vives couleurs des maisons peintes et des habitations aux toits rouges, qui percent à travers l'épais feuillage qui les entoure. Des oiseaux richement emplumés, vraies fleurs vivantes, s'élancent des pics aigus pour venir à la rencontre des navires, et confondent leurs cris, tantôt aigres et discords, tantôt doux et suaves, avec les joyeuses et rudes chansons des matelots.

Les étoiles disparaissaient lentement l'une après l'autre du firmament, et, dans cette demi-teinte, les pitons et les mornes de Samana, dans l'île de Saint-Domingue, aux Antilles, se dessinaient comme des tours et des créneaux fantastiques, dont un brouillard grisâtre couronnait le sommet. Mais l'obscurité, qui n'était déjà plus celle des heures solennelles de la nuit dans le Nouveau-Monde, enveloppait encore le paysage de la baie et n'en laissait apercevoir que les grandes lignes. Au moment où, d'une villa, assise encore dans la pénombre, sortit une jeune femme, suivie de plusieurs nègres et négresses, pour descendre vers le rivage de la mer qui déferlait à quelque distance, on entendit le chant lugubre d'un oiseau de nuit. Ces notes plaintives, qui troublaient tout à coup le silence profond des heures précédant le lever du soleil, retentirent aux oreilles de la jeune femme comme un présage funèbre. Elle tressaillit et, se retournant, regarda si son mari ne venait pas après elle. Il arrivait en effet, et, lorsqu'il la rejoignit, elle le pressa sur son cœur, en lui demandant, en français :

— Ne m'en veux-tu pas de t'arracher au séjour de Samana, qui me déplaît, pour retourner au Cap-Français, que j'aime?

Un baiser fut la réponse à cette question : et un sourire acheva de calmer la jeune femme.

Monsieur et madame Denoyer, l'un et l'autre créoles, habitaient en effet Samana depuis un an, lorsque madame Denoyer perdant la santé que lui avait donnée le Cap-Français, sa terre natale, dans la même île de Saint-Domingue, il fut décidé que l'on retournerait demeurer où le cœur et la santé de la jeune créole la rappelaient. Au début de ce drame, ils s'embarquent sur une goëlette qui leur appartient, avec un enfant de sept ans, un autre à la mamelle, une négresse, nommée Kate, et deux matelots français qu'ils ont pris à leurs gages.

On était au 10 mars 1766. La matinée se fit bientôt radieuse et pure. La mer était calme. Mais dans les jours qui avaient précédé, un cutter anglais avait péri sur la côte, et les naufragés avaient cherché à intéresser les habitants de Samana en leur faveur. Monsieur Denoyer, dont l'âme était compatissante, avait consenti à prendre sur la goëlette deux de ces infortunés qui devaient trouver au Cap-Français des navires en partance pour l'Angleterre. L'un de ces Anglais avait nom Young, et l'autre s'appelait le capitaine John. Ils furent les derniers à se trouver à l'embarquement : mais enfin ils arrivèrent, alors que le soleil se levait et faisait étinceler, comme un lac de feu, la belle mer des Antilles. Dès la veille le jeune créole avait donné à ces deux naufragés du linge et des vêtements : il les comblait en outre de mille politesses. En échange, ceux-ci lui avaient promis leur concours pour faciliter la navigation de la goëlette. La vue de ces Anglais effaroucha sans doute les deux matelots français, car ils demandèrent à quitter monsieur Denoyer, et à rester à Samana, puisque les Anglais devaient les remplacer.

Alors, aidé des deux naufragés, on mit à la voile, et la frêle embarcation alla mouiller le soir même à Grigi, au-dessus de Porto-Plata, sur la côte septentrionale de Saint-Domingue. Nos navigateurs soupèrent ensemble, près de terre et non loin d'une habitation, d'où l'on fit venir des rafraîchissements. Après le repas, on plaça sur la dunette, que l'on couvrit de

feuilles de palmier, et où l'on disposa une tendine de soie, un matelas qui servit de lit à la jeune créole, à ses deux enfants et à la fidèle négresse. Monsieur Denoyer prit son repos sur un autre matelas, aux pieds de sa femme. Quant aux Anglais, leur tente avait été dressée sur l'avant de la goëlette.

C'était une de ces nuits, calmes et paisibles, où la nature entière semble se livrer au nonchaloir. Pas un bruit ne troublait sa sérénité : tout au plus l'oreille pouvait-elle recueillir le bruit monotone du ressac de la lame mollement agitée. Rien ne brisait la continuité de la ligne blanchâtre que traçait la mer en se confondant avec le ciel. Quelques nuages noirs voilaient et découvraient tour à tour la lune qui se leva vers neuf heures. Mais la transparence crépusculaire de l'atmosphère permettait à l'œil de voir flotter les objets comme dans une brume légère.

Le sommeil de nos navigateurs fut tranquille jusque vers minuit, où la petite fille se prit à crier afin d'être allaitée. On tira le lait d'une chèvre embarquée tout exprès pour l'enfant : puis monsieur Denoyer s'endormit de nouveau, tandis que la jeune femme, Marie, c'était son nom, chercha vainement à s'assoupir. Je ne sais quelles vagues pensées la tenaient éveillée. Elle donnait même tant d'intensité à son regard plongé dans la pénombre, qu'il lui semblait voir des étincelles, voltigeant devant elle. Enfin, fatiguée, elle ferma peu à peu les yeux... Tout à coup, un bruit faible, un léger craquement se fit entendre. Marie dormait alors : toutefois dans son sommeil agité, sa vigilance s'était comme concentrée dans son ouïe, car elle entendit ce craquement. Bien plus, il lui sembla voir une ombre qui soulevait la soie de sa tendine. Mais alors un coup violent, assourdi toutefois par un objet moelleux, la rappela tout entière à l'existence... Elle se leva sur son séant, ses yeux ne percevant rien encore de la réalité... Grand Dieu ! quelle ne fut pas sa terreur ! et quelle atroce réalité s'offrit à elle, quand dans l'ombre, elle vit se dessiner un grand corps d'homme, à peine vêtu... Cet homme tenait une hache d'une main, et son

regard se fixait sur elle... Mais au fer de la hache, elle crut voir du sang... Instinctivement elle porta ses yeux sur son mari... Ciel ! Le sang inondait le linge de son matelas !... Horreur ! Monsieur Denoyer avait la tête séparée du tronc !... Tremblante, effrayée, l'infortunée créole secoue sa négresse d'un bras, et de l'autre veut soulever sa tendine de soie, afin de pousser au loin le cri d'une lionne blessée : mais John, car c'est le capitaine John qui est là, debout devant elle, John s'élance sur la faible femme, et brandissant sa hache d'un air furieux, il menace de la tuer si elle ne baisse aussitôt sa tendine et si elle fait le moindre geste pour se lever. Il contraint sa victime, le monstre ! à rester immobile sur sa couche de douleur, en face du cadavre palpitant de son mari qui s'agite dans une dernière convulsion.

Alors, l'infâme Anglais, de concert avec Young, son compagnon non moins infâme, se disposent à s'éloigner. Young prend la barre du gouvernail, tandis que John met à la voile. Seulement au lieu de continuer à faire filer la goëlette le long de la côte, pour se rendre au Cap-Français, ils dirigent le navire vers New-York. A la pointe du jour on était à deux lieues de terre. Madame Denoyer, clouée par la violence sous son retiro, agenouillée sur sa couche devant le cadavre de son mari mutilé, pleurant en pressant ses enfants dans ses bras, n'a pas la force d'observer comment se gouverne la goëlette. D'ailleurs, le sentiment du trop horrible drame qui vient de s'accomplir la fait s'évanouir... Mais quand elle revient à elle, le second acte de ce drame cruel s'exécute sous ses yeux.

— Soyez calme, lui dit l'épouvantable John, votre mari dort d'un profond sommeil... Il est bercé par la mer...

Rappelée à la réalité de sa position par ces mots railleurs, la créole regarde, et..... voit flotter sur les vagues le matelas sur lequel est étendu le corps sanglant de son bien-aimé..., et que déjà la mer pénètre et va bientôt engloutir à tout jamais... Mais John, qui veut mener son crime à bien, ne lui laisse pas

le temps de pleurer ; il revient à elle, armé d'un poignard, et lui demande impérieusement les armes de son mari et les clefs de ses coffres. Marie les lui donne. Vainement le forban va fouiller tout ce qui se trouve sur la goëlette, nulle part il ne trouve d'argent. Aussi la triste veuve lui reproche-t-elle d'avoir immolé son mari sans motifs, puisqu'il est sans argent. Mais John alors déclare qu'il se fait le maître de la goëlette et qu'il la conduit à New-York. L'innocente Marie croyait encore naviguer dans les eaux de Saint-Domingue. Son désespoir est à son comble. Pour l'adoucir, le capitaine lui offre du thé, du chocolat, des aliments que refuse la jeune femme : puis il lui déclare qu'il se tient prêt à la débarquer sur une terre française.

Quelle journée suit l'affreux attentat ! Et quelle nuit plus funèbre suit cette journée ! Toujours en pleurs, toujours aux écoutes, collée contre sa fidèle mais tremblante négresse, ses enfants constamment sur son cœur, la pauvre créole n'est plus la brillante jeune femme des jours précédents... L'image de son mari la poursuit sans cesse : la brutalité de ses bourreaux la tient en alarmes. Elle entend vingt fois ces deux monstres se quereller, tout en se proposant de faire subir aux deux femmes le plus cruel des outrages. Aussi dans sa colère, et malgré sa timidité, la négresse Kate, songe-t-elle à crever les yeux avec un clou, aux deux Anglais, s'ils viennent à s'endormir. Mais ils amarrent le gouvernail et mettent à la cape, se gardant bien de faire autre chose que de chercher toujours l'or et l'argent qu'ils supposent cachés dans le navire.

Le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, alors que madame Denoyer leur a vu préparer une pirogue, et que l'on est en haute mer, et loin de toute terre, les deux Anglais, s'emparant de la créole et de la négresse, les déposent dans ce frêle esquif. Ils y portent aussi les enfants, des hardes, quelque peu de biscuit, de l'eau, des œufs, etc. Mais en échange de ces misérables provisions, l'ignoble John s'empare de quelques bijoux qu'il trouve sur la créole, en la



Une lame violente fond sur la pirogue, les deux femmes se pressent l'une contre l'autre et confondent leurs prières.

p. 93.

fouillant. En leur donnant ainsi pour asile la pirogue, léger bateau fait d'un tronc d'arbre par les sauvages, et qui ne sert qu'à eux, le capitaine avait promis à la jeune femme un matelot qui devait la conduire au Cap-Français. Jugez de la terreur de nos infortunées, lorsqu'elles voient Young couper l'amarre de la pirogue, et l'envoyer à la dérive, pendant que John prend le gouvernail et dirige le bâtiment de manière à s'éloigner au plus vite.

Bientôt la goëlette fut hors de vue. La femme blanche et la négresse se trouvèrent seules, dans la pirogue secouée par la lame, et ne virent plus que le ciel et l'eau. La consternation, l'excès de l'accablement, le danger pressant que court ce qu'elle a de plus cher au monde plongent l'infortunée Marie dans un profond évanouissement. Kate épuise tous les faibles secours qu'elle peut employer, pour l'en retirer. Mais Marie ne revient à elle que pour presser convulsivement ses enfants sur son cœur, et retombe dans sa défaillance. Parfois, cependant, elle en appelle à Dieu, et s'abandonne à la Providence. Hélas ! en effet, Dieu seul dirige la pirogue sur la surface des flots. Ce n'est ni Marie, ni Kate qui peuvent ramer : d'ailleurs les avirons manquent. A toutes les horreurs de ce délaissement se joint bientôt l'épouvante d'une nuit obscure qui augmente leurs périls et redouble leurs alarmes. Pour comble de disgrâce, le vent s'élève, les flots commencent à bondir, une tempête se prépare. Une lame violente fond sur la pirogue, entraîne le biscuit, leur unique ressource ! répand la provision d'eau douce, et menace d'engloutir l'embarcation...... Les deux femmes se pressent l'une contre l'autre et confondent leurs prières....

Quel long supplice endurèrent ces tristes victimes d'un sort cruel ! Les deux pauvres créatures passent ainsi sept jours et sept nuits, luttant contre la tourmente, exposées aux injures de l'air, sans boisson, sans vivres.... Cent fois la jeune mère veut s'ouvrir les veines pour prolonger la vie du

petit être innocent, collé sur son sein desséché : cent fois la négresse arrête sa maîtresse. Tous vont succomber, enfants et femmes, et déjà le râle de l'agonie se fait entendre chez la jeune créole, quand enfin Kate signale un navire, au loin, bien au loin.

Aux cris de joie poussés par la négresse, madame Denoyer se ranime et ouvre un œil languissant. Mais à la pensée que ses enfants abattus vont cesser de souffrir, la maternité rend soudain la vie à la créole. Elle se lève, elle pousse des cris à son tour : Kate agite des mouchoirs. Hélas ! seront-elles aperçues ? Qu'est donc une pirogue sur l'immensité de l'océan ?.. Oui, elles seront vues, et c'est le ciel qui envoie ce vaisseau. Les signaux de la négresse ont été remarqués. L'équipage répond par ses clameurs. Voici le lougre *la Fortune* qui arrive et aborde la pirogue. La pauvre veuve, ses enfants, et la négresse sont hissés à grand'peine sur le pont... On chante le *Te Deum* en plein air, pendant que les débiles victimes prennent quelque légère nourriture : elles sont enfin sauvées !

Comme dénoûment du drame, madame Denoyer donna la liberté à sa négresse qui était esclave : mais la bonne Kate ne se sépara jamais de sa maîtresse. Un notaire de la Nouvelle-Orléans, proche parent de la créole, se trouvait sur le port de cette ville lorsque le lougre y débarqua l'intéressante victime de tant de malheurs. Il la reçut dans ses bras. Enfin, la pirogue avait été abandonnée aux vagues, et le remous la porta jusque dans le port de la Nouvelle-Orléans, où Kate la vit un jour arriver. Quant à la goëlette de monsieur Denoyer, elle fut introuvable, aussi bien que Young et le capitaine John. Ce fut en vain que l'on écrivit à New-York. A n'en pas douter, le ciel avait pris soin de la vengeance des innocents martyrs.....

Dans les dangers cruels que la mer fait courir aux naviga-

teurs, c'est souvent la créature la plus faible qui montre le plus de courage. Je vais en donner la preuve dans le récit qui va suivre.

Madame Chevreau, femme d'un commissaire-ordonnateur, s'embarquait sur le vaisseau *le Duras*, en février 1777, pour aller rejoindre son mari, qui l'attendait à Pondichéry, dans l'Indoustan. Elle venait de Lorient, sa ville natale, et conduisait avec elle une jeune fille de quatorze ans, mademoiselle Le Goupil, qui, elle aussi, allait se réunir à sa famille, dans les Indes. Le 11 mars, le tonnerre tomba à quelques mètres du navire, et, le 21, il essuya un rude coup de vent. Il fut impossible de faire usage du gouvernail pendant trois jours. Cette bourrasque fut suivie de ces corlines perfides qui rendent inutiles tous les efforts des navigateurs et laissent le bâtiment en proie à la rapidité des courants. Enfin, après avoir franchi le cap de Bonne-Espérance, doublé l'île de Madagascar, et passé la ligne le 7 avril, le *Duras* se trouva dans les eaux des Maldives et des Pacgardives, archipel qui se prolonge parallèlement à la côte du Malabar.

Un vent frais et favorable faisait oublier déjà les traverses qu'on avait éprouvées ; on naviguait en toute sécurité, et quoiqu'il fît très-sombre dans la nuit du 11 au 12 avril, aucun indice ne faisait craindre de rencontrer la terre. Aussi tout chacun, sur le navire, se livrait aux douceurs du repos que les fraîches ténèbres rendaient plus paisibles, lorsque, vers deux heures du matin, l'officier de quart crut apercevoir quelque chose de blanchâtre sur la surface de la mer. Aussitôt il crie au timonier de virer de bord. Hélas ! il n'est plus temps, la profondeur manque, et le *Duras* échoue avec une force proportionnée à sa vitesse.

Équipage et passagers s'éveillent au bruit qui se fait sur le pont : malheureusement la nuit semble devenir plus obscure, et les yeux cherchent en vain à percer les ténèbres qui environnent le vaisseau. On ne sait si les écueils sur lesquels il ta-

lonne, sont isolés au milieu de la mer, où s'ils tiennent à quelque terre. Enfin, après une longue demi-heure passée dans une pénible anxiété, un feu se montre à quelque distance... Cette vue, au milieu des horreurs d'un danger si pressant, fait renaître l'espérance, et l'on s'occupe des moyens d'échapper au naufrage.

Le mât d'artimon tombe sous les coups de la hache : puis, après avoir mis à la mer la chaloupe et le canot, on travaille à décharger le *Duras* du dangereux fardeau de ses autres mâts que l'on n'abat qu'avec peine. Mais alors les lames de la mer, qui s'irrite, frappent avec fureur les flancs du vaisseau, et le soulèvent pour le laisser ensuite retomber sur les rochers, qui semblent devoir le briser au premier moment.

Cependant madame Chevreau semble oublier la faiblesse de son sexe : elle quitte ses ajustements de femme, et s'empresse de revêtir des habits de matelot, qui n'entraveront pas ses mouvements. Aussitôt elle monte sur le tillac, rassure par sa bravoure la timide jeune fille qui la suit, anime les officiers par son exemple et ses paroles, encourage les matelots par sa sérénité, et ne cherche pas à se soustraire au danger en quittant le navire. Mais voici qu'une secousse plus violente se fait sentir : tout ce qui est vivant sur le pont touche à sa dernière heure... Notre intrépide Française sourit, va de l'un à l'autre, rassure tout le monde, met la main à l'œuvre, travaille au sauvetage commun, et donne même des ordres, tout comme si elle avait l'intelligence des choses de la mer. Trois heures se passent ainsi à préparer les moyens de quitter le *Duras* que disloquent les lames et les rochers. On entasse les armes pour se défendre et les vivres pour subsister. La violence de l'ouragan brise le canot qui en était chargé, et l'on redoute le même sort pour la chaloupe. En conséquence on songe à disposer un radeau.

Enfin le jour commence à poindre. Quand il est tout à fait venu et que l'on peut distinguer les objets, on voit alors quel-

ques noirs sur la crête d'un récif, à trois cents mètres du vaisseau. On leur fait signe de prêter secours : ils s'y refusent. Quelques coups de fusil sont tirés pour faire connaître plus au loin la détresse des naufragés : hélas ! rien ne peut engager ces insulaires à venir en aide aux infortunés navigateurs. Alors un matelot se jette à la mer et nage vers eux ; mais le couteau qu'il porte à sa ceinture semble les effrayer, et les nègres prennent la fuite. Cependant, comme on ne peut gagner la terre, sur le radeau, sans avoir un point de retenue, un autre matelot, Vénitien de naissance, proposant de l'établir, nage vers les rochers, chargé d'une corde légère, et facilite de la sorte le moyen de diriger le radeau, du vaisseau aux récifs.

C'est alors seulement que madame Chevreau, agile comme un homme de mer dont elle porte le costume, descend avec confiance sur le radeau. Là, une lame l'emporte : mais elle saisit une corde, revient au fragile plancher, et s'y plaçant intrépidement, appelle à ses côtés mademoiselle Le Goupil. Le radeau s'éloigne rapidement et arrive bientôt jusqu'au récif qu'un quart de lieue sépare encore d'une île qui verdoie à l'horizon. Attachant sa jeune compagne à son bras, notre héroïne ne craint pas de descendre du récif et de s'avancer précautionneusement, pendant une longue demi-heure, sur un banc de corail qui unit le rocher à la terre ferme. Elle a de l'eau jusqu'aux épaules : mais elle ne s'effraie pas ; au contraire, soutenant la jeune fille qu'elle presse sur sa poitrine, comme un enfant, elle touche enfin le rivage, et gravit l'escarpement de l'île, une des Maldives. Nombre d'insulaires, noirs et laids, mais au visage débonnaire, la reçoivent et l'entourent sans qu'elle manifeste la moindre terreur. Elle leur sourit, leur fait des signes de bonne amitié : c'est elle qui les rassure. Aussi la conduisent-ils, ainsi que la jeune Française, sous une sorte de carbet, tout en feuillages, et là, nos sauvages lui présentent une boisson rafraîchissante, composée d'eau de cocos et de jus de cannes. Ils lui offrent aussi du poisson salé, et même du tabac. L'in-

térêt qu'inspire, à ces naturels d'une couleur bien différente, la beauté des deux femmes blanches, se manifeste par toutes sortes de gestes de compassion et de dévouement. Ils font apporter de leurs huttes, un peu plus éloignées, des provisions peu appétissantes peut-être, mais qui témoignent de leur bon vouloir et de leur sympathie pour le malheur. En admiration devant la délicatesse des formes et l'aménité des traits de nos belles naufragées, ils disposent un lit de mousses et de plantes aromatiques, puis les engagent à se livrer au repos.

La nouvelle du naufrage s'étant répandue rapidement dans Ymitaï, c'est le nom de l'île, témoin du drame, le chef des insulaires vint voir les femmes blanches. Il trouva autour d'elles le capitaine, les hommes de l'équipage et les autres passagers. Il leur fournit des vivres qu'il fit payer un peu cher peut-être : mais en même temps il fit savoir à son souverain le désastre du *Duras*. Il en reçut l'ordre de traiter les naufragés comme des amis malheureux. Ce roi sauvage faisait dire, en outre, qu'il les ferait prochainement transporter dans son île. En effet, dès le lendemain, une grande embarcation, fort longue et pointue à l'avant, n'ayant qu'un mât très-incliné sur l'arrière et munie d'une voile latine, vint prendre madame Chevreau, mademoiselle Le Goupil, le capitaine et quelques passagers. En vingt-quatre heures ils furent rendus près du roi. L'artillerie de l'île, fortifiée dans son pourtour, les salua à leur arrivée : en même temps, le ministre du prince fit placer à côté de lui les deux femmes blanches, sous un dais magnifique, et nos deux Françaises arrivèrent au palais, entre deux files de soldats, et au son des instruments.

La reine, elle aussi, voulut voir les Françaises dont la beauté occupait tout l'Archipel. En conséquence un carbet, tout de verdure et de fleurs, fut préparé pour l'entrevue de la reine noire avec les dames blanches. Madame Chevreau, hélas ! avait ce jour-là, pour toute robe de cour, un misérable petit casaquin, un jupon qui ne valait guère mieux, et un simple fichu

sur sa tête. Mademoiselle Le Goupil n'effaçait pas ces ajustements par la richesse des siens. Quant à la reine, elle portait une robe longue, assez semblable à une aube de prêtre : son cou, ses bras, et même ses jambes étaient chargés d'ornements et de bijoux d'or. Les deux groupes entrèrent dans le carbet par deux portes opposées. On se salua : on s'assit ; on mangea du bétel, et la reine daigna faire quelques questions à madame Chevreau.

Le roi fit sonder nos Françaises sur le cas qu'elles pouvaient faire d'un trône qu'elles partageraient avec lui. Mais comme elles parurent peu charmées, on leur fit avoir passage sur la *Bretagne*, commandant le Fermillier, et elles quittèrent les Maldives le 15 mai de la même année.

Peu de jours après, Pondichéry les recevait, et, dans le bonheur d'être réunies à leurs familles, nos héroïnes oubliaient bien vite et les dangers qu'elles avaient courus, et les honneurs qu'elles avaient refusés.

Boussard ! tel est le nom plébéien d'un simple pilote, que son dévouement pour ses semblables, à la manière des temps antiques, mérite de faire placer parmi des héros. A Rome, on eût dressé une statue sur le Forum, au matelot Boussard.

C'est à Dieppe que la scène se passe.

Cette ville est étagée, en face de la mer, sur un vaste amphithéâtre qui s'étend depuis de hautes et longues falaises, blanches comme le marbre de Paros, jusqu'à la plus délicieuse des vallées, une vallée verte comme l'émeraude, la vallée d'Arques, ce village devenu fameux par la victoire de notre Henri IV sur les ligueurs, en 1589. Ses rues larges et bien percées se composent de maisons à deux étages, avec balcons et toits rouges que masquent à demi de hauts pignons. Le quai de Henri IV, qui fait face, au nord, à l'arrière-port et au pittoresque village du Pollet, habité par de nombreuses

familles de pêcheurs, est le plus beau quartier de Dieppe. Il jouit du spectacle le plus beau, départ et arrivage de vaisseaux, mer tantôt calme et rutilante, tantôt échevelée, furieuse et déchaînée, château de Dieppe assis sur les falaises, tour Saint-Jacques élancée, et puis bois, monticules, vallée et vieux manoir d'Arques.

Or, un soir après une chaude journée, pendant laquelle de gros nuages cuivrés avaient longtemps pesé sur l'atmosphère, la nuit tombait, lorsqu'un orage sembla se former à l'occident de la ville. On était en l'an de grâce 1777, le 31 août. Les promeneurs qui longeaient le quai, afin d'aspirer les brises de mer, un peu plus fraîches vers neuf heures, virent alors un navire arrivant de la Rochelle, chargé de sel et monté de huit hommes et de deux passagers, s'approcher des jetées. Le vent commençait à souffler violent et impétueux. Aussi, sous sa rude morsure, un pilote-côtier essaya en vain par quatre fois de sortir pour aller à la rencontre du navire et diriger son entrée dans le port. Un autre pilote, du nom de Boussard, s'apercevant que celui qui tenait le gouvernail faisait une fausse manœuvre, tenta de le ramener à mieux, en lui parlant à l'aide du porte-voix, et en lui adressant des signaux. Mais l'obscurité, le sifflement du vent, le fracas des vagues et le ressac de la mer ne permirent pas à l'équipage de voir et d'entendre... Alors le vaisseau, ne pouvant plus être gouverné, fut jeté sur le galet et échoua à quelques mètres de la jetée.

Aux cris des malheureux qui allaient périr, Boussard, énergique et prompt, résolut de leur porter secours. Rien ne l'arrêta : ni les représentations de ceux qui l'entouraient, ni l'apparente impossibilité du succès. Vainement sa femme et ses enfants que l'on fait intervenir, l'entourent... Sans égard pour les pleurs de ceux qui sont en sûreté, il s'attache aux reins une corde solide, et se précipite dans les flots pour sauver ceux qui sont en péril. Tout un monde, accouru pour jouir du spectacle de la tempête, le voit et tremble : mais le marin seul

peut se figurer le péril auquel il s'expose, au milieu de ces lames qui déferlent avec rage, qui roulent comme des montagnes mobiles, et qui écrasent tout ce qui s'oppose à leur passage. Cependant, après d'inimaginables efforts, Boussard atteint le navire en perdition que la fureur des vagues déchiquette : mais il est saisi par un flot gigantesque qui l'arrache aux flancs de la coque et le repousse violemment sur la plage. On le croit écrasé, asphyxié, mort : il n'en est rien. Notre pilote plonge dans la mer avec une ardeur nouvelle : alors une autre vague l'entraîne et le jette avec colère contre la carène du bâtiment échoué. Cette fois, on est convaincu que le vaillant matelot a été brisé par le choc. Non. Le voici qui reparaît tenant dans ses bras un homme de l'équipage tombé dans le gouffre, et qu'il apporte à terre sans mouvement et presque sans vie. Sera-t-il satisfait cette fois? Pas encore. L'intrépide sauveteur, entouré de débris qui ajoutent à son danger, rouge de blessures saignantes, retourne au vaisseau naufragé, s'y accroche et y lie la corde qui le tient par le milieu du corps. D'abord il ranime l'équipage et lui fait la leçon. A chacun de ces hommes il met en main la corde bénie qui leur trace une route facile au milieu des ténèbres et des flots ennemis, puis il les dirige sur le rivage. Ceux qui tremblent, il s'en saisit et les porte lui-même sur le port : ceux que leurs forces trahissent, il les soutient et les guide. Il nage autour d'eux, et luttant contre les vagues qui rugissent et veulent engloutir les victimes qui leur échappent, il en dépose sept aux pieds des curieux, témoins de son audacieux dévouement.

Enfin, épuisé par son triomphe même, Boussard gagne avec peine la cabine où se trouve le pavillon. Là, il succombe et reste quelques instants dans un état de prostration inquiétant. Mais à peine a-t-il rejeté l'eau de mer et repris connaissance, qu'à l'appel de nouveaux cris, il retrouve toute sa vigueur. Il se jette à la mer, une fois encore, et, semblable au bon génie des eaux, repêchant un des passagers que la terreur

avait tenu caché jusqu'alors, mais que la rafale vient de livrer à l'abîme, il le saisit, le porte dans son bras droit, pendant qu'il nage du bras gauche, et le dépose sain et sauf sur le quai chargé d'une foule en extase.

Hélas! des dix hommes qui montaient le vaisseau, deux seuls, égarés par les lames, périssaient cruellement..... Leurs cadavres furent rendus par la mer, qui les déposa, le lendemain, sur le galet solitaire... Mais les huit autres devaient la vie à Boussard...

A quelque temps de là, le modeste pilote recevait, de Paris, la lettre suivante :

« Paris, 22 décembre 1777.

« Brave homme,

« Je n'ai su qu'avant-hier, par monsieur de Crosne, intendant de Rouen, l'action courageuse que vous avez accomplie le 31 août dernier, et, hier, j'en ai rendu compte au roi, qui m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfaction, et de vous annoncer, de sa part, une gratification de mille livres et une pension annuelle de trois cents. J'écris en conséquence à monsieur l'intendant. Continuez à secourir les autres, quand vous le pourrez, et faites des vœux pour que votre bon roi, qui aime les braves gens et les récompense avec bonheur, soit toujours heureux.

« Necker, direct. génér. des Finances. »

Les notables de la ville de Dieppe avaient déjà complimenté Boussard de sa noble et belle action. Mais quand ils apprirent que Louis XVI avait aussi dignement apprécié le dévouement généreux de leur compatriote, ils lui adressèrent de nouvelles félicitations et engagèrent l'intrépide matelot à se rendre près du roi pour lui témoigner sa reconnaissance. Boussard suivit cette inspiration. Monsieur de Necker le conduisit à Versailles, et ce fut dans le salon d'Hercule que le marin dut attendre le passage de la famille royale. Survint le roi.

qui, en voyant un gaillard de près de six pieds, petite tête, larges épaules, jambe estropiée au service de la marine, demanda son nom.

— Ah! je vois donc un brave homme! C'est un bonheur pour moi de contempler ce brave homme! fit Sa Majesté en entendant le nom de Boussard.

— J'ai fait beaucoup d'actions comme la dernière, répondit naïvement le Dieppois : je ne sais pourquoi celle-là fait tant de bruit... Mes camarades sont aussi braves que moi...

Noble simplicité ! Boussard ne voyait dans son dévouement que le devoir d'un homme envers ses semblables. On raconte du reste que son père s'étant noyé, sans qu'il pût le secourir, pour expier cette faute, involontaire certainement, Boussard fit vœu de sauver, aux dépens de sa vie, comme un hommage aux mânes de son père, les victimes de tout naufrage dont il serait le témoin. Assurément Boussard a tenu parole, et les mânes de son vieux père doivent être consolés. Aussi Dieppe, sa patrie, est fière d'un tel héros, dont elle garde le précieux souvenir...

Le nom de BRAVE HOMME resta toujours à Boussard, et, au village du Pollet, de nos jours encore, on ne le désigne jamais que sous ce titre glorieux, donné par un roi...





V

XVIIIe SIÈCLE.

Louisiane et Floride. — Iles des Apalaches. — NUIT DU 16 FÉVRIER 1766. — Le brigantin *le Tigre*. — Voies d'eau. — Tempête. — Échouement. — Deux jours et deux nuits sur un rocher. — Naufrage. — Terreur panique. — Sauvages. — Le brigand des Apalaches. — Trahison. — D'îles en îles. — Courage d'une femme. — Où l'on trouve un trésor. — Les avantages du feu. — La Pirogue. — Départ. — Famine. — Maladies. Dévouement d'un jeune malade. — Une mère désolée. — Le fils abandonné. — En mer sur un radeau. — Périls de la terre. — Concert nocturne. — Lions, tigres et panthères. — A travers champs. — Les nuits dans le désert. — Danger d'être sans feu. — Ce que conseille la faim. — Désespoir. — Le meurtre. — Horrible tableau. — Anthropophagie. — Crime et prière. — Le long de la mer. — L'incendie dans la savane. — Manière de se frayer un chemin. — Serpents à sonnettes — Le caïman. — Combat. — Pérégrinations sans fin. — La tortue. — Plus de feu! — La recherche d'une pierre dans les ténèbres. — Passage d'une rivière. — A deux doigts de la mort. — Le réveil magique. — Les voix aériennes. — Un canot anglais. — Délivrance. — Les récits. — La chair du nègre. — Le mort vivant!

LA FLORIDE, l'État le plus méridional de l'Union, dans l'Amérique du Nord, et ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de Pâques fleuries, en 1512, par Ponce de Léon, s'avance en pointe dans la mer des Antilles. et, grâce à ses savanes semées de majestueuses forêts, semble une élégante nef de verdure éternelle qui se balance au gré capricieux des vagues de l'océan Atlantique. Son littoral, bas et sablonneux, est capitonné d'une infinité de baies, de récifs et d'écueils. A l'ouest de cette gracieuse péninsule surtout, le long de canaux et de courants formés par des bancs de rochers sous-marins, surgit nombre d'îles éparses, stériles, ingrates à l'œil, qui s'appellent les Apalaches, et dont la principale,

Saint-Marc des Apalaches, est la plus voisine de la terre ferme.

Mais sur la lisière occidentale de la Floride, vient ensuite une délicieuse contrée qui a nom Louisiane. Au début du dix-septième siècle, descendant des forêts vierges et des mornes du Canada, des Français aventureux, vrais coureurs de bois, demi-chrétiens, demi-sauvages, traversèrent les lacs Ontario, Érié et Michigan, pour faire dériver leurs pirogues sur le Missisipi et en suivre le cours. Ce fleuve, le plus grand du Nouveau-Monde, dépose sur ses bords les semences qu'il a recueillies dans sa marche et y fait croître les plus beaux arbres et les fleurs les plus riches. Puis, vers le sud, il s'ouvre un large estuaire, non loin de Pensacola, chef-lieu de la Floride, et près de la Nouvelle-Orléans, simple village alors, mais future capitale de la Louisiane. Ce nom de Louisiane, nos aventuriers le donnèrent au vaste bassin qu'arrose le Mississipi, par honneur pour Louis XIV, et en prirent possession au profit de la France, qui, de ce moment, devint la mère patrie de cette nouvelle colonie. Mais, pourquoi plut-il à la Pompadour d'encoffrer quelques millions en échange de la Louisiane, et pourquoi Louis XV fut-il assez faible pour acheter à ce prix un sourire de favorite?... Hélas! vint un jour où la belle Louisiane ne nous appartint plus!... Au moins disons que ses habitants, toujours Français par le cœur, restent toujours très-attachés à la France, et en accueillent volontiers les enfants.

Sur la mer, qui déferle vers ces parages, la nuit du 16 février 1766 était brumeuse plutôt que sombre. La lune s'était levée, mais ses rayons, interceptés par d'épais nuages, n'éclairaient que çà et là les lames sur lesquelles ils tombaient, comme la lueur vague d'un flambeau lointain. Soulevée par un frais vent d'ouest, la mer semblait rendre aux cieux plus de clarté qu'elle n'en recevait, car de longues lignes de lueurs étincelantes se succédaient rapidement sur sa surface. Un brigantin naviguait alors sur ces eaux, et, incliné sur la vague,

en fendant les lames, il chassait devant lui un large croissant d'écume. Néanmoins ces conditions heureuses parurent, vers dix heures, devoir se modifier. Le vent tourna, et une lumière plus incertaine ne permit plus de guider le navire. En effet, l'agitation saisit les flots : évidemment une tempête se préparait...

Le bâtiment qui navigue sous les yeux de notre imagination, aux ordres du capitaine de La Couture, est le brigantin *le Tigre*, venant de Saint-Domingue, passant sous l'île de Cuba, et faisant voile pour la Louisiane. En outre du capitaine, de sa femme et de son fils, il porte le second du capitaine, neuf matelots, un colon de Saint-Domingue, monsieur Desclau, un Français, capitaine de vaisseau, monsieur Pierre Viaud, qui, venu de Bordeaux, dans le but de retourner ensuite en France, avec son ami, monsieur Desclau, a frété le brigantin et l'a chargé de marchandises à la destination de la Louisiane, et un nègre au service de ce dernier; en tout, seize personnes.

Le capitaine de La Couture est un pauvre marin. Déjà il a pris l'île des Pins pour le cap Saint-Antoine, à la pointe occidentale de Cuba; puis il a conduit son navire au beau milieu de brisants, et a commandé si ridiculement la manœuvre, que l'équipage a conjuré monsieur Viaud de tirer de peine le brigantin, très-fatigué par cet accident.

Mais dans la nuit du 16 février, la tempête se déclarant en effet, le *Tigre* ayant déjà des voies d'eau que les pompes épuisent avec peine, et un coup de vent cruel fondant sur le vaisseau, l'alarme devient générale. A la tombée de la nuit, le brigantin a bien marché avec une frégate espagnole partie de la Havane : mais quoique celle-ci fasse route à petites voiles, le *Tigre*, qui n'en porte aucune et qui est contraint de tenir la cape, est bientôt dépassé. Alors une nouvelle voie d'eau se déclare, et, monsieur Viaud consulté, à raison du danger pressant, fait jeter à la mer toutes les marchandises de poids, établit

un puits au grand panneau pour tirer l'eau de la cale, et force les pompes à jouer sans relâche. Soins inutiles! l'eau gagne... à ce point qu'il est impossible de tenir la mer. Il faut relâcher au port de la Mobile. Mais le vent change encore, et c'est vers Pensacola que l'on tourne la proue. Hélas! la tempête ne le permet pas non plus : elle retient le brigantin captif au milieu d'une mer agitée..... Jamais le ciel et la mer ne se sont réunis avec plus de fureur contre d'infortunés navigateurs. Ils essaient de faire côte aux îles Apalaches: ils ne peuvent les atteindre. Le *Tigre* reste exposé à la merci des flots, mettant ceux qui le montent entre la vie et la mort : enfin, il s'échoue sur une chaîne de brisants inaperçus, à deux lieues de la terre. Les secousses qu'il subit sont terribles : elles font s'entr'ouvrir l'arrière du bâtiment. Les malheureux navigateurs restent ainsi une demi-heure, dans la plus affreuse situation, en présence d'une mort inévitable : mais la violence des lames les rejette hors des brisants. Le brigantin se retrouve à flot, sans gouvernail, envahi par l'eau qui entre dans sa coque, et gagne, gagne rapidement, avec un bruit rauque et sinistre.

Le *Tigre* retentit alors des cris lamentables des matelots, qui se font leurs adieux, qui implorent l'assistance de Dieu, qui se préparent à mourir. Monsieur Viaud, non moins ému, est cependant maître de lui. Après avoir offert au Seigneur le sacrifice de sa vie, le voici qui parle à l'équipage, et son apparente tranquillité lui rend une sorte de confiance. Il fait gouverner avec les bras et les écoutes de misaine, et bonheur inouï! le brigantin arrive à l'est de l'île des Chiens, où il fait côte à une portée de fusil. Mais la fureur de la mer ne permet pas d'y parvenir. On coupe aussitôt les mâts pour former un radeau : le vent alors jette le brigantin sur le côté de babord. Plusieurs matelots tombent à l'eau : heureusement ils s'arrachent au péril, grâce aux cordages qu'on leur présente. En même temps, la lune, que les nuages voilent souvent, se cache tout à fait. Dès lors il est impossible de se rendre à terre, et il faut passer

la nuit sur le vaisseau qui s'enfonce peu à peu dans les abîmes. Que cette nuit paraît longue! Avec cela, une pluie affreuse tombe par torrents. Les vagues couvrent sans fin le pont, et se brisent sur les marins. Le tonnerre gronde sans cesse, et de sinistres éclairs font découvrir dans un immense horizon une mer furieuse, que, de rechef, dissimulent aux regards les plus épouvantables ténèbres.

Cramponnés aux bastingages du bâtiment, mouillés par la pluie, transis de froid, épuisés par la lutte, les marins voient enfin renaître le jour. La terre est à peu de distance : mais on ne peut s'y rendre. L'agitation de la mer effraie les plus intrépides nageurs ; les lames roulent avec une fureur inouïe et broieraient contre les récifs les malheureux qui oseraient s'exposer à sa rage. Le désespoir est dans tous les cœurs. Ainsi s'écoulent plusieurs heures. Toutefois, un matelot, qui jusque-là n'a cessé de pleurer lâchement, se lève, et s'écrie dans un paroxysme d'effroi qu'il veut ou se sauver ou mourir, et, d'un bond, il plonge dans la mer..... Quelques-uns vont le suivre, mais en le voyant roulé par les flots, se débattant contre les lames, jeté sur le rivage, ressaisi par la mer, disparaissant et ne reparaissant que pour être écrasé contre un rocher, ils frémissent et s'arrêtent.....

Ainsi s'écoule le jour tout entier du 17 février. Il est cinq heures du soir : on songe avec terreur à la nuit passée et l'on frémit à la pensée de celle qui va suivre. Les mâts et les haubans, coupés la veille, ont été emportés, tout radeau est impossible. Le *Tigre* possède bien un canot, mais il est hors d'état de faire le court trajet du navire au rivage. Cependant trois matelots s'y embarquent en cachette, et on ne les aperçoit que quand ils sont déjà loin. On les croit perdus : on frissonne en les voyant combattre mille morts ; ils abordent au rivage néanmoins, et bientôt la nuit les dérobe à la vue.....

Cette seconde nuit est aussi terrible que la première. Seule-

ment, aux souffrances de nos pauvres naufragés se joint la faim, car le navire étant couché sur le côté, il est impossible de pénétrer dans l'intérieur, et toute communication avec les provisions est interrompue. Ainsi le sort prend plaisir à rassembler toutes les infortunes sur ce misérable équipage. Ajoutons qu'il ne reste aucun espoir de voir le brigantin soulevé par les vagues et remis à flot, tant il était fortement enserré par d'énormes roches qui le tiennent cloué, malgré les effroyables secousses des vagues qui l'ébranlent et menacent à chaque instant de le rompre.

Le lendemain, 18 février, la mort a dédaigné nos marins qui revoient volontiers le jour, tant l'amour de la vie se conserve jusqu'au dernier moment. Aussi remercient-ils Dieu par une prière fervente, que le ciel semble bénir, car l'agitation de la mer se calme et présente un spectacle terrible encore, mais cependant plus supportable. Aussi, un des matelots, excellent nageur, se détermine à risquer le passage, afin de calfater et ceintrer le canot, pour venir ensuite arracher ses compagnons à leur cruelle position. En effet, on lui donne du linge, dont il se charge, et il s'élance avec résolution vers le rivage. Vingt fois il est sur le point de périr, et vingt fois, du brigantin, on l'encourage de la voix et du geste. Quelle alternative de crainte et d'espérance! Enfin il aborde, et un rayon de joie se répand dans les âmes des captifs du navire. Le jour vient de se lever : il est blafard et terne. Néanmoins on voit l'heureux matelot réuni à ses trois amis, partis de la veille, qui se mettent au travail autour du canot. Par quels vœux ne hâte-t-on pas la fin de cette œuvre qui semble n'avancer qu'avec lenteur? Enfin, elle est terminée à trois heures, et la frêle embarcation est lancée à l'eau et vogue vers le *Tigre*. Comment peindre la joie de l'équipage à cette vue!... Le canot béni arrive ; mais hélas! il est trop petit pour contenir tous ceux qui veulent se confier à ses planches peu solides. Alors monsieur Viaud use de son influence. Il fait comprendre le danger d'un

trop grand empressement. En même temps, déclarant qu'il ne partira que le dernier, il fait tirer au sort, pour le premier convoi, à l'aide d'un jeu de cartes que possède un matelot. De onze naufragés, quatre s'embarquent avec les quatre matelots qui ont amené le canot : ils touchent heureusement la terre, et l'on revient chercher les autres! Ainsi tous sont sauvés!

Avec quelle joie se retrouvent-ils sur le sol de l'île, et quelles actions de grâces ils rendent au ciel! Des huîtres qu'ils rencontrent sur le bord de la rivière leur fournissent un repas exquis, et ils passent une nuit paisible dans un sommeil profond. Le lendemain, pareille joie : hélas! elle n'est pas de longue durée, car nos héros sont dans un lieu désert. La terre ferme n'est pas éloignée, mais comment y aller ! Néanmoins les infortunés se promènent sur le bord de la mer : ils y pêchent leurs malles, plusieurs barriques de tafia, quantité de ballots de marchandises, des avirons et des gaffes. Combien ils eussent préféré du biscuit et des armes à feu ! Le feu, dont ils manquent, est leur plus cruelle privation : en vain essaient-ils de frotter deux morceaux de bois, l'un contre l'autre, à la façon des sauvages, ils ne produisent même pas de fumée....

Enfin la mer reprend tout à fait le calme et monsieur Viaud décide d'aller au navire échoué. Une véritable terreur panique empêche aucun des matelots de l'accompagner. Il part seul, et aborde heureusement. En s'abaissant, la mer a laissé une entrée libre : notre intrépide Français pénètre dans les flancs du brigantin, et il peut charger son canot d'un baril de vingt-cinq livres de poudre, de six fusils, de couvertures de laine, de quarante livres de biscuit et de quelques haches. Jugez avec quelle joie on l'accueille au retour ! Un feu est aussitôt allumé : les habits sont séchés, quelque peu de gibier est tué dans le voisinage, un excellent souper se fait sur l'herbe, autour du brasier, et la nuit est une nuit de paix et de repos.

Le 20 février, grand conseil pour décider des opérations de

la troupe, ainsi jetée sur une côte inhabitée. Évidemment les naufragés se trouvent sur les îles Apalaches, mais les Apalaches ont des sauvages, des bois inaccessibles, des rivières infranchissables, et des bêtes féroces tout aussi à craindre que ces sauvages. Avec cela, on est en hiver, et les terres offrent de grandes difficultés pour la marche. Néanmoins on se prépare à s'éloigner, et, le 22, nos pérégrinateurs, qui veillent et dorment peu, depuis que la crainte des sauvages s'est répandue parmi eux, se sont laissé surprendre par le sommeil, lorsqu'un matelot, plus timide encore que ses frères, les réveille subitement, en criant d'une voix que la terreur comprime.

— Alerte! Voici les sauvages, nous sommes perdus!...

En effet, cinq sauvages, deux hommes et trois femmes, à peu près nus, tatoués, peu agréables à voir et tous armés de fusils et de casse-tête, se montrent à la sortie d'un vallon et viennent droit aux naufragés éperdus. Monsieur Viaud fait rougir ses gens de leur sotte terreur, en face de trois femmes, et deux hommes, lorsqu'ils sont bien plus nombreux, et il s'adresse aux sauvages, en leur faisant de grandes démonstrations d'amitié. On leur offre du tafia, qu'ils boivent volontiers, et la conversation s'engage. L'un des insulaires sait quelque peu l'espagnol, et un matelot lui sert d'interprète. Ce sauvage se nomme Antonio. Il n'y a déjà rien de bien effrayant dans ce nom. Il est de Saint-Marc des Apalaches, qu'il dit n'être qu'à dix lieues : mais il ment, on en est éloigné de vingt-six. On lui demande de conduire les naufragés à Saint-Marc, moyennant récompense. Il accepte et promet de venir bientôt avec sa pirogue. Alors il s'éloigne avec quelques présents, et trois matelots, rassurés, partent avec les sauvages. Le lendemain, en effet, Antonio arrive avec sa pirogue, une outarde et une moitié de chevreuil. Mais la pirogue du sauvage ne pouvant contenir qu'un petit nombre de naufragés, monsieur Viaud part le premier, avec cinq autres personnes du *Tigre*, à la prière de l'équipage assuré que le noble Français ne laissera pas ses compagnons dans l'abandon.

Cette espérance n'est pas vaine. Tous les naufragés, après plusieurs voyages d'Antonio, sont réunis de nouveau, mais dans une autre île, aussi déserte que la première, et non sur la terre ferme, comme il a été convenu. Il faut user de violence pour contraindre l'hypocrite sauvage à transporter ailleurs nos navigateurs. Alors le misérable Antonio promène d'îles en îles les pauvres naufragés qu'il tient à sa discrétion. Il les trompe, les rançonne, et, bref, après les avoir séparés et s'être assuré que leurs provisions sont épuisées, une nuit, au moment où dorment de tout cœur ceux qu'il a rassemblés dans une île plus étroite et plus stérile encore que les autres, il disparaît et s'éloigne avec sa pirogue...

Bien grand fut le désespoir de ces infortunés. L'infâme créature a emporté leurs fusils, leurs épées, le peu de bagage qu'ils possèdent ! Il ne leur reste plus rien que leur désespoir.... Les naufragés, réduits alors à monsieur Viaud. à monsieur Desclau, au capitaine de La Couture, à sa femme, à son fils, et au nègre de monsieur Viaud, dès que le jour commence à paraître, courent au rivage : plus de doute, ils sont délaissés ! Ils parcourent l'île. Pas même de racines pour se repaître ! Pas même d'eau douce à boire !.. Est-il plus cruelle situation ? On avise alors à traverser le canal qui sépare d'une autre île : mais comment madame de La Couture et son fils pourront-ils suivre les nageurs ? On essaie toutefois. Oh ! bonheur ! l'eau n'atteint que les épaules, et madame de La Couture montre la hardiesse et le courage d'un homme. Parvenus à cette île, le froid les saisit : plus de feu ! La faim se fait sentir, plus d'aliments ! Quelques huîtres pourtant réparent leurs forces. et le soleil, très-chaud vers le midi, sèche les vêtements. Dix jours s'écoulent ainsi. Le 22 mars, à peu près, car comment compter ces jours dans de telles angoisses ? monsieur Viaud se rappelle avoir vu sur un rivage une vieille pirogue abandonnée. Antonio la lui a fait remarquer. Il songe à l'aller chercher. à la radouber. à s'en servir pour quitter l'île. Il s'o-

riente avec monsieur Desclau et le capitaine. Alors, laissant madame de La Couture et son fils, avec le nègre, ces hardis champions s'éloignent et se mettent en quête de l'objet auquel se rattache leur unique espérance. Après avoir invoqué le Seigneur, à genoux sur la plage, ils traversent à la nage, ou en tâtonnant du pied, les canaux et les courants qui séparent les îles, et enfin après de longues inquisitions et des fatigues inimaginables, ils aperçoivent la pirogue tant désirée. Mais dans quel état se trouve-t-elle ? hélas ! Impossible de s'en servir. L'amour de la vie les inspire cependant. A l'aide de branchages et de mousses, ils ferment les crevasses de la pirogue : puis ils se tiennent prêts à partir le lendemain. Ce soir-là, le soleil venant de se coucher, un vent frais s'élève et menace d'une nuit très-froide. La découverte du moindre caillou serait pour eux le plus précieux trésor. Mais pas une pierre dans ces îles! Aussitôt, monsieur Viaud se rappelle que l'horrible sauvage qui les a promenés d'île en île, dans celle-ci même a changé la pierre de son fusil. Il se lève avec précipitation, quitte ses amis étonnés, et court précipitamment vers le point où Antonio s'est arrêté avec eux. Il cherche et reconnaît la place : on y voit encore les traces du feu. Il parcourt le sol des yeux, l'examine du pied, le palpe de la main. Pas un coin qu'il ne scrute et n'étudie, pas une herbe qu'il ne soulève. Mais la nuit vient, elle est venue... Luit à peine un faible crépuscule. Viaud continue sa recherche, il se déchausse afin de juger, des pieds comme des mains , les objets qu'il peut fouler. Inutiles essais ! Il va s'éloigner, triste et désolé ; il s'éloigne même, lorsque, tout à coup, un corps dur blesse son pied droit.... Il se baisse, tremblant, ému, et saisit l'objet qui l'a froissé... Ciel ! c'est la pierre à fusil du sauvage ! Jamais diamant ne fut plus baisé, mieux conservé.... Notre Français fait de l'amadou avec ses manchettes ; un quart d'heure après, un grand feu brille et illumine le rivage....

Je ne vais pas redire ici les nombreuses péripéties de

l'horrible drame qui se passe dans la solitude des Apalaches. Viaud et Desclau n'osant confier leur vie à la misérable pirogue et préférant regagner à la nage, d'île en île, celle où les attend madame de La Couture, monsieur de La Couture se livre seul aux hasards de cette navigation périlleuse et rejoint heureusement sa femme. Je ne dirai pas non plus qu'après s'être trouvés au moment de périr d'inanition, monsieur Viaud trouve un chevreuil mort, dont nos solitaires font de succulents repas, qui leur rendent assez de forces pour entreprendre de nouveau le radoub et le ceintrage de la pirogue, à l'aide de couvertures. Madame de La Couture, son fils et le nègre, doivent encore rester dans l'île. Arrivés à un port quelconque, les navigateurs se hâteront de venir les chercher.

C'est le 22 mars, au lever du soleil, que Viaud, Desclau et de La Couture, entrent dans la pirogue. Le plancher fléchit sous leurs pieds, et la barque fait eau. A cette vue, monsieur Viaud descend sur le rivage et ne veut plus partir. C'est évidemment se livrer à la mort. Ses compagnons se rient de sa terreur, et s'éloignent. Ils avancent avec peine. Bientôt ils tournent une petite île peu éloignée qui les dérobe aux regards. Mais sans nul doute, ils périssent, car jamais plus on n'entendit parler d'eux. Cependant madame de La Couture, qui n'a pas voulu voir ce fatal embarquement, tourne le dos au rivage, et pleure devant le feu.... La présence inattendue de son dévoué Viaud la ranime. Il la trompe sur ses inquiétudes, et lui dit qu'il reste pour veiller sur elle.

Quelques jours se passent. Il souffle un vent très-violent qui empêche de trouver des provisions. Le chevreuil a été dévoré : il ne reste plus que de l'oseille sauvage. Cet aliment rend malades nos quatre infortunés. Néanmoins, monsieur Viaud s'avise de construire un radeau, avec des arbres tombés de vétusté, ou rompus par le vent. Il y travaille avec ardeur, et, son travail terminé, lorsque nos martyrs songent à s'éloigner le lendemain, survient une tempête qui brise le radeau, peu

solide, et en disperse jusqu'au moindre branchage. Le courage les abandonne alors. Ils passent plusieurs jours à se désoler et à se plaindre. Pour comble d'infortune, le fils de madame de La Couture, épuisé par la souffrance, est à la veille de mourir. Vainement, pour l'encourager et le guérir par l'espérance, l'industrieux Viaud lui montre qu'il prépare un nouveau radeau, que son travail avance, qu'ils vont pouvoir s'échapper de l'île maudite, le lendemain même ; le jeune homme profite du sommeil de sa mère, pendant la nuit, pour tenir le langage le plus éloquent à monsieur Viaud, et lui persuader que la mort ne pouvant lui faire grâce, car il la sent venir, un retard dans leur départ peut empêcher leur délivrance, et que d'ailleurs il vaut mieux qu'il meure sans témoins.... A son tour, Viaud essaie de persuader la pauvre mère désolée... Alors, après avoir entassé des huîtres, des palourdes, des lambies et d'autres coquillages, ainsi que de l'eau dans des coquilles, près du malade, auquel on promet, afin de sauver les apparences près de madame de La Couture, de venir le chercher aussitôt que possible, on lui fait un grand feu, on l'enveloppe chaudement, et on embrasse une dernière fois le pauvre patient. Il est si mal, à cette heure suprême, que sa mère le croit mort..... Aussi, sans la détromper, monsieur Viaud la fait porter sur le radeau, par son nègre, et sans retard il gagne le large.

On est au 19 d'avril, à peu près. Le radeau vogue vers la terre ferme. Après douze heures de fatigues inouïes l'on prend terre et mille actions de grâces sont rendues au Ciel. La nuit vient. A peine nos pérégrinateurs ont-ils mangé quelques huîtres, leur ressource ordinaire, qu'ils s'endorment. Mais ils sont bientôt réveillés par des hurlements affreux qui portent l'effroi dans leurs âmes. Ils se lèvent avec terreur. Ce sont des bêtes féroces qui les entourent. Ils s'attendent à voir fondre sur eux ces monstres affamés. Le nègre ne peut résister à son effroi : il s'attache à un arbre et grimpe jusqu'à son sommet. Madame de La Couture est sur le point d'être saisie par un ours

gigantesque : mais l'intrépide Viaud, un tison à la main, effraie l'animal et l'éloigne. Heureusement il avait allumé un bûcher, le soir : et comme les bêtes féroces redoutent le feu, il le ranime et l'entretient. Alors c'est le tour du nègre de crier. L'ours, debout contre le tronc de l'arbre sur lequel le nègre s'est réfugié, commence à l'escalader afin d'aller y trouver sa proie. D'autres ours arrivent à leur tour, et notre Français réussit à grand'peine à les éloigner tous à l'aide de ses tisons enflammés. Enfin le jour vient et fait rentrer ces animaux dans les bois.

Commence alors, sur terre, une autre odyssée lamentable. Une longue série de tribulations est réservée à nos héros. Chaque jour le soleil se lève à peine, qu'ils se mettent en marche, à travers les buissons et les lianes d'incommensurables savanes, se dirigeant vers l'est et croyant marcher vers Saint-Marc des Apalaches. Mais l'épuisement les arrête bientôt, et, pour réparer leurs forces, ils n'ont plus d'huîtres. Oh ! combien ils les regrettent ! Le soir, ils allument des feux. Ces brasiers n'arrêtent qu'à grand'peine les convoitises des ours et des panthères, et les ténèbres venues, cent bêtes féroces rôdent autour d'eux poussant d'effroyables clameurs, que dominent encore les rugissements aigus des tigres et des lions. Leurs nuits se passent ainsi dans de fatigantes insomnies, et ils appellent l'aube de tous leurs vœux. Alors, seulement alors, ces affreux concerts diminuent, s'éloignent et cessent tout à fait quand le jour paraît. Mais alors aussi, la faim, une faim formidable, les aiguillonne. Un jour, le nègre, inspiré par la fureur du besoin, se lève comme un fou, et court à un arbre dont les branches sont peu élevées. Il en arrache les feuilles et les dévore. Ses compagnons suivent son exemple. Mais, Seigneur ! c'est presque la mort qu'ils ont absorbée... Ils tombent dans un anéantissement absolu. La nuit vient ; les bêtes féroces arrivent : ils sont sans force pour sortir de leur agonie. Pas de bûchers, pas de feu ! Enfin le capitaine Viaud fait un



Madame de la Couture est sur le point d'être saisie par un ours gigantesque; mais Mr. Vidaud, un tison à la main, effraie l'animal et l'éloigne.

effort suprême : il allume en hâte un amas de branchages... Il était temps, car les rugissements, entendus dans l'éloignement d'abord, retentissent tout à coup de tous côtés et à une très-courte distance.

Cependant les voyageurs atteignent les limites d'une forêt vierge dont l'épaisseur les fait trembler. Les arbres sont tellement pressés les uns contre les autres qu'il est presque impossible de se frayer un chemin. En face de ce nouvel obstacle, monsieur Viaud tombe à terre, décidé à mourir. La jeune femme, inerte, épuisée, fait de même, et le nègre se couche à leurs pieds. Des pleurs de désespoir s'échappent de leurs yeux : les angoisses de la faim leur donnent une fièvre qui les mine. Ils ne se regardent pas : ils gardent le silence, ensevelis dans un marasme indicible. Les plus sinistres pensées traversent l'esprit du capitaine. Il porte les yeux sur son nègre : il le voit défaillant, n'en pouvant mais, râlant comme à la dernière heure. L'idée, l'horrible idée de le tuer se présente à son esprit : la femme, être si doux dans le bonheur ! conçoit la même pensée, et la traduit par un geste..... non équivoque... Monsieur Viaud le comprend.....

« Je me lève avec précipitation, dit-il, dans une lettre écrite à l'un de ses amis, et saisissant un bâton noueux, je m'approche du pauvre nègre, et je lui en décharge un coup violent sur la tête. Le nègre roule étourdi... Ma main tremblante n'ose pas redoubler, car le bon serviteur, revenant à lui, se traîne sur les genoux, se soulève, joint les mains, et me regardant d'un air lugubre, effaré, me dit avec l'accent de la douleur :

« — Que fais-tu, maître ? Que t'a fait le nègre à toi ? Grâce, maître, oh ! grâce pour la vie !....

« Je ne puis résister à mon attendrissement : mes larmes coulent. Pendant deux minutes il m'est impossible de répondre. Mais enfin les déchirements de la faim étouffent en moi la voix de la raison. Un cri et un nouveau coup d'œil de ma compagne me rendent toute ma fureur. Égaré, hors de moi,

plein d'un transport inouï, je me jette sur le malheureux noir, je le précipite à terre, je pousse des cris sauvages pour achever de m'étourdir, et pour étouffer les siens. Alors je lui lie les mains derrière le dos : j'appelle à moi madame de La Couture, qui vient sans retard... Elle appuie un genou sur la tête de l'infortuné, tandis que je tire mon couteau... Aussitôt je l'enfonce de toutes mes forces dans sa gorge, et j'y fais une ouverture très-large, qui le prive sur-le-champ de la vie... Il y avait un arbre renversé auprès de nous : j'y traîne mon nègre ; je le place dessus, en travers, pour faciliter l'écoulement de son sang. La jeune femme me prête encore son concours dans cette circonstance.

« Mais cet horrible assassinat épuise nos forces et notre fureur... Bientôt nos yeux se détournent avec effroi de ce corps sanglant : nous frémissons de ce que nous venons de faire. Aussi courons-nous à une source voisine pour y laver nos mains rouges du sang de l'infortuné; dont les chairs palpitantes étaient animées le moment d'auparavant... Nous ne nous regardons qu'avec horreur... Puis, en même temps, nous tombons à genoux pour demander pardon au Ciel..... et pour prier Dieu en faveur du malheureux que nous venons d'égorger.....

« La faim interrompit nos prières... Nous nous redressons : nous allumons un grand feu... Je coupe la tête du nègre, je la mets au bout d'un bâton et la place devant le brasier, où j'ai soin de la retourner souvent, pour la faire cuire également : mais la faim ne nous permet pas d'attendre que cette cuisson soit entière, et nous dévorons cette tête avec avidité, après nous l'être partagée...

« Enfin repus de cette chair et rassasiés de cette cervelle d'homme, nous nous arrangeons pour passer la nuit en ce lieu et nous y garantir des atteintes des bêtes féroces... Nous consacrons ces heures de ténèbres à dépecer par morceaux le corps du nègre, à les faire griller sur des charbons, à les passer à la fumée, pour les rendre plus propres à se conserver... Nous restons même le lendemain, et la nuit suivante, pour finir nos

préparatifs. Pendant ce temps nous sommes très-économes de notre nouvel aliment, et nous ne mangeons que ce qui est difficile à conserver. Puis nous faisons plusieurs paquets du reste, que nous enveloppons dans des lambeaux de nos vêtements, et nous les attachons sur nos épaules avec les cordages de notre radeau..... Alors, vers le 24 avril, nous cheminons de nouveau, madame de La Couture et moi, non sans regretter le brave compagnon dont nous portons les tristes restes avec nous. »

Ce que l'on vient de lire est affreux, n'est-ce pas? mais qui oserait élever la voix contre ces meurtriers, et les condamner ?

Ils craignent de s'avancer vers la forêt vierge et se rapprochent de la mer, au milieu de ronces et de broussailles épineuses, qui leur mettent en sang pieds et jambes. En outre ils sont assaillis par des nuées de moustiques et de maringouins dont les piqûres venimeuses les défigurent autant qu'elles les font souffrir. L'enflure s'empare de leurs visages, de leurs mains, de tout leur corps, car, disons-le de suite, cet homme et cette femme sont à peu près nus... Pour éviter ces cruels insectes, ils se rendent sur le bord de la mer, dans le but de la suivre désormais et avec l'espoir d'y faire aussi d'heureuses découvertes qui ménageront les vivres qu'ils portent. Ils ne sont pas trompés dans leur attente. Ils prennent ici et là de petits poissons plats, à l'aide d'un bâton pointu, et trouvent des coquillages dont ils se font un régal, malheureusement très-rare. Mais les joncs, secs et cassés par le vent, les blessent sans fin : leurs jambes ne sont plus qu'une plaie : les bêtes féroces les effraient toutes les nuits ; et quand la faim les saisit, leur cœur se soulève à la pensée de se repaître de l'exécrable nourriture qu'ils portent avec eux.

Un soir, Viaud se sent si faible qu'il n'a pas la force de préparer des feux : il imagine alors d'allumer les joncs et les bruyères desséchés qui les entourent au loin. Favorisée

par le vent qui souffle, la flamme ne peut manquer de s'étendre et forcera tigres, lions, ours et panthères à s'éloigner : en outre, leur marche deviendra plus facile sur un sol débarrassé de tous ces obstacles. En effet, le lendemain le feu à tracé la route qu'ils doivent suivre... Ils marchent depuis une heure à peine lorsqu'ils trouvent deux serpents à sonnettes, que le feu a surpris et étouffés pendant leur sommeil. Ces serpents sont énormes, et leur fournissent des aliments frais pour deux jours : des reliefs ils font une conserve qu'ils joignent aux chairs desséchées du nègre.

Quelques jours après, dans une mare qui fait obstacle à leur route, ils avisent un caïman plongé à mi-corps dans l'eau, et dont la tête effrayante est appuyée sur la marge de la mare. Le terrible animal dort..... Monsieur Viaud sait combien le caïman est dangereux : néanmoins il s'avance avec le bâton noueux, qui a servi à tuer le nègre, et qui est d'un bois dur et pesant. Il en décharge trois coups précipités sur la tête de l'animal, avec une telle vigueur, qu'il l'étourdit et le force à rester presque immobile. Le monstre, pour toute défense, ouvre seulement une gueule immense, épouvantable. Notre Français enfonce aussitôt son bâton, armé d'une pointe aiguë, dans cette gueule horrible, il appuie avec énergie, traverse la gorge de l'animal, et cloue le caïman sur le sol. Celui-ci fait de tels bonds et de tels mouvements, que si le bâton n'était fortement assujetti, c'en serait fait de monsieur Viaud. Alors madame de La Couture, éloignée par la terreur, se rapproche et présente à son compagnon un autre bâton long et fort, avec lequel le capitaine Viaud assomme le monstre, d'une main, pendant que, de l'autre, il le tient fixé sur la rive de la mare, dont l'eau jaillit au loin sous les battements de la queue de l'animal qui se tord dans l'agonie. Aussitôt, nos voyageurs dépècent le caïman, préparent sa chair qu'ils font sécher, se font des souliers avec sa peau, s'en enveloppent les jambes, les mains, voire le visage et passent ainsi deux jours à ces travaux.

Lorsqu'ils reprennent leur interminable pérégrination, sans jamais rencontrer le moindre sauvage, ce qu'ils sont réduits à désirer, ils sont arrêtés par une large rivière qui vient se jeter dans la mer. Son courant est très-rapide et son lit très-profond : il n'y a d'autre parti à prendre que de remonter ce fâcheux cours d'eau. Ils longent donc la rivière, deux jours durant : plus ils vont, plus ils la trouvent infranchissable. Leurs inquiétudes et leur désespoir augmentent ; ils craignent de ne jamais plus quitter ce pays maudit.

Dégoûtés de la chaïr nauséabonde du nègre, celle du caïman épuisée, nos héros reçoivent du Ciel un nouveau secours : une tortue magnifique, d'un poids énorme, leur est envoyée par la Providence. Ils s'en emparent, la dépouillent de sa carapace et de son plastron, et se disposent à la faire cuire. Déjà monsieur Viaud a préparé le foyer... Quelle n'est pas sa consternation? Plus de pierre à fusil! Vainement il vide toutes ses poches : vainement il défait tous ses paquets de chair humaine; nulle part il ne la trouve... Jamais perte ne donna plus de douleur à l'homme. Ils regardent la tortue d'un œil morne : malgré la faim qui les presse, volontiers ils troqueraient, contre une pierre, cette chair appétissante... Désormais, comment cuire leurs aliments? Comment se garantir du froid des nuits? Comment se préserver des bêtes féroces? Nonobstant sa lassitude et sa faiblesse, notre Français veut retourner sur ses pas ; il promet à madame de La Couture de revenir : il la détermine à l'attendre, et il s'élance d'un pas agile vers le point où, la nuit précédente, ils ont fait du feu, mangé, dormi.....

« Les ténèbres tombent lorsque j'y arrive, dit encore monsieur Viaud : je ne distinguais presque plus les objets... Je cherche partout, sur la trace de nos pas. Soins inutiles, je ne découvre rien! Je me couche sur la terre; je passe les mains partout ; elles suppléent à mes yeux dont l'obscurité ne me permet pas de faire usage. Las de me fatiguer en vain, je cours au feu que j'avais allumé : il est éteint et je n'y trouve que

des cendres..... Désespéré, incapable de retourner près de ma compagne, je m'étends sur le sol, des larmes sous les cils, voulant attendre le jour. Puis, je songe au tas de fougères, de feuilles et de plantes qui nous a servi de lit... J'y cours. Là, je passe mes mains sur tous les points de la surface de ce lit : mais c'est en vain ! Ne pouvant résister à mon impatience, je dérange cette couche d'herbages, poignée par poignée : il n'en est pas une qui ne me passe par les mains. Je les mets dans un autre endroit, après les avoir examinées. Je demeure la plus grande partie de la nuit dans cette occupation, et je désespère de retrouver mon trésor, car déjà toutes les plantes ont changé de place, sans que j'aie rien trouvé... Enfin j'étends mes mains sur le terrain nu qui en était couvert auparavant, et, ô bonheur!... elles s'arrêtent sur l'objet de mes recherches. Je le saisis avec une joie égale au regret que m'a causé sa perte, et je le serre précautionneusement... Les cris rauques des bêtes féroces se faisaient entendre pourtant : je frémissais pour ma compagne délaissée. Je me demande alors si je dois la rejoindre... La terreur me retient : mais la compassion m'entraîne. J'invoque le Seigneur, et me voilà retournant vers madame de La Couture... J'arrive, deux heures avant le jour, vers le lieu de notre station, mais sans m'en douter, car l'obscurité, la terreur, la fatigue gênent mes facultés. Un gémissement que j'entends, par hasard, et qui me fait frissonner, m'avertit que je vais passer auprès d'elle. De son côté, elle a entendu le bruit de mes pas, et dans son effroi, elle s'est imaginé que c'est un tigre ou un lion qui vient à elle : c'est ce qui lui fait pousser ce gémissement. Je l'appelle à haute voix : elle répond alors; et nous voici de nouveau réunis... »

Que d'étranges détails sur ce long drame de la vie et de la mort, j'aurais encore à retracer ici : toutefois il faut en finir.

Nos infortunés voyageurs continuent de marcher. La rivière est toujours là qui leur barre le passage : mais en examinant

son cours plus calme et moins sinueux, ils se décident à la franchir. Viaud construit un radeau. Six arbres effeuillés par le temps, que déjà l'eau a entraînés, gisent sur le sol. Il les accouple et les amarre avec des lianes et des écorces. Comme son compagnon, madame de La Couture se dépouille des derniers voiles déchirés qui cachent sa nudité : d'ailleurs dans une telle situation, que peut craindre la pudeur? Ils placent leurs vivres et leurs lambeaux de vêtements sur le radeau, et montent eux-mêmes sur ce misérable esquif. D'abord le courant les entraîne avec une rapidité qui les fait trembler : en un clin d'œil il les porte à plus de deux cents mètres du rivage. Mais Viaud, quoique à grand'peine, manœuvre avec tant de prudence qu'il dépasse le milieu de la rivière, et va faire échouer son radeau, en travers, sur un arbre qui se trouve à fleur d'eau, sur le bord opposé, à plus d'une demi-lieue, en avant, du point de départ. Alors la secousse est si forte qu'ils font naufrage. Les pièces de bois se séparent, ils tombent à l'eau et sont sur le point de se noyer. Heureusement monsieur Viaud surnage, et saisissant madame de La Couture prête à disparaître, par ses longs cheveux dénoués, il soulève sa tête à la surface de l'eau et enfin la tire sur la rive du fleuve. Puis, se jetant dans le courant de nouveau, il rattrape les paquets et les vêtements qui s'en allaient à la dérive.

Cependant à quelques jours de là, Viaud tombe malade, malade à ne pouvoir plus se soulever du sol sur lequel il gît sans force, épuisé, haletant. Il exhorte sa compagne à le laisser mourir, à s'éloigner, à continuer sa route. Il lui donne des instructions : lui abandonne tous les vivres ; et veut à tout prix qu'elle marche vers le levant. Mais madame de La Couture pleure, gémit, refuse, et lutte avec lui de générosité. Elle se dépouille même d'une jupe déchiquetée dont elle cherche à garantir son ami des piqûres des moustiques et des maringouins. Puis, elle se met en quête de quelques poissons, ou de tortues ; elle a vu une poule d'Inde, dans un taillis, et veut aller à sa recherche.

Resté seul, le pauvre Viaud se recommande à Dieu. Deux, trois, quatre heures se passent. Le soleil se couche, et le soir arrive. Le malade se trouve dans une sorte d'anéantissement stupide : un affreux engourdissement le saisit. Tout à coup il est tiré de sa léthargie par des cris qui le rappellent au sentiment de sa position. Il prête l'oreille. Ces cris viennent du côté de la mer. Il les prend pour des clameurs de sauvages qui débarquent... Bientôt ces cris se renouvellent. Un rayon d'espoir resplendit dans l'âme de l'infortuné. Il essaie de se mettre sur son séant ; il n'en vient que très-difficilement à bout. Il veut crier à son tour : impossible ! sa voix est éteinte. Il se traîne alors, sur ses mains et ses genoux, près du rivage : là, que voit-il ? Un énorme canot qui longe la côte, et, dans ce canot, bon nombre d'hommes qui lui semblent vêtus à l'européenne. Combien monsieur Viaud regrette alors l'absence de madame de La Couture ! Néanmoins, il se lève sur ses genoux : il prend son bonnet à la main et cherche à se faire remarquer. Mais l'infortuné retombe sur le ventre. Cependant l'importance du moment lui donne quelque force. Il saisit une longue perche, qu'il avise près de lui, et y adaptant le lambeau de jupon que lui a laissé sa compagne, il fait flotter en l'air cette sorte de drapeau.

Grâce à Dieu ! Ce signal est aperçu par les gens du canot : ils se rapprochent de terre. Le cœur bat à se rompre dans la poitrine du Français, et son regard inquiet cherche toujours madame de La Couture : elle manque au bonheur dont il jouit, car il espère enfin que leur délivrance est proche. En effet, les marins arrivent à lui... L'émotion ferme la bouche au malheureux Viaud : il est sans voix. Une goutte de tafia le rappelle à lui... Enfin il a devant lui des hommes, des Européens, des Anglais. Il les conjure de crier encore, afin d'attirer l'attention de sa compagne qui erre dans les halliers... Bref, madame de La Couture arrive, tenant à la main la poule d'Inde qu'elle a saisie et ses œufs qu'elle a trouvés. Rien ne manque plus à monsieur Viaud.

— Réjouissez-vous ! lui dit-il, Dieu ne nous a point abandonnés, car il nous envoie ces messieurs pour nous sauver.

Les Anglais et leur chef, officier d'infanterie au service de S. M. Britannique, monsieur Wright, ne savent en réalité quels bons soins donner aux malheureux naufragés qu'ils s'empressent de rassurer et de consoler. Ils leur apprennent que faisant partie du détachement de Saint-Marc des Apalaches, un sauvage leur a dit avoir trouvé, sur le rivage d'une île, le cadavre d'un homme dont les vêtements annoncent un Européen : seulement il manquait au mort le ventre et le visage, sans doute dévorés par des poissons ou des bêtes fauves. Le commandant du fort anglais, ayant conclu qu'un naufrage avait eu lieu sur les Apalaches, avait alors ordonné qu'une expédition en canot parcourût les îles, en poussant de grands cris. C'est ainsi qu'on réussit à les trouver, le 6 mai, date qu'ils ignoraient.

Comme la nuit est venue, on ne songe au départ que pour le lendemain, On se rend alors auprès du feu de Viaud, où l'on mange la poule d'Inde et ses œufs. L'Anglais Wright, ému du récit des infortunes de nos héros, veut voir les débris du pauvre nègre : il en porte même un morceau à sa bouche... Mais il le rejette sur-le-champ avec une horreur inexprimable. Enfin on se livre au sommeil, bientôt interrompu par la pluie, le vent, les éclairs, le tonnerre, une horrible tempête en un mot. Néanmoins le bonheur, plus que les soins, a réparé les forces du capitaine Viaud.

On s'embarque au point du jour. Mais ce n'est pas tout pour l'officier anglais que d'avoir sauvé nos héros : il veut compléter sa mission en visitant la dernière île des Apalaches, avant de retourner à Saint-Marc. Chose étrange ! Monsieur Viaud et madame de La Couture la reconnaissent bientôt pour celle d'où ils sont partis et où ils ont laissé leur malade à l'abandon, ou plutôt à la Providence. Le canot fait le tour de l'île, les matelots poussant par intervalles de grands cris, afin de se faire entendre. Personne ne répond. Ce silence est d'un cruel augure. Aussi la

mère désolée conjure monsieur Wright de débarquer. Celui-ci se contente d'envoyer un soldat. Hélas ! à son retour, le soldat raconte qu'il a vu en effet le fils de madame de La Couture : mais il est mort !... Alors c'est la faveur de lui rendre les derniers devoirs que sollicitent et madame de La Couture et monsieur Viaud. L'officier anglais se rend à leurs instances. Le canot atterrit, on débarque. Quelques hommes accompagnent les deux naufragés dans leur funèbre pèlerinage.

« Nous nous approchons de ce malheureux jeune homme, raconte toujours Viaud : il est couché sur le ventre, le visage contre terre. Son corps est d'un rouge hâlé. Il sent déjà mauvais, ce qui nous fait présumer qu'il est mort depuis quelques jours : il a des vers autour de ses jarretières... C'est un spectacle hideux que ce cadavre en putréfaction ! Je me mets en prières, pendant que les matelots et les soldats creusent sa fosse. Dès qu'elle est terminée, ils viennent prendre le fils de madame de La Couture, qui pleure, prosternée, à quelques pas de nous... Mais quelle n'est pas notre surprise à tous, lorsque, l'un des soldats lui prenant la jambe....., nous voyons que le cadavre la retire..... Je mets la main sur son cœur....., il bat encore!... Aussitôt nous nous empressons de lui donner tous les secours que réclame un tel état. On fait avaler au jeune homme quelque peu de tafia mélangé avec de l'eau : on se sert du même breuvage pour laver les plaies qui le couvrent, et d'où l'on retire quantité de vers qui déjà le rongent.

« La mère, pâle et tremblante, passe tour à tour de la douleur à la joie. Voyant son fils, qu'elle a cru mort, respirer encore, elle se défie de ses yeux...

« — C'est impossible ! s'écrie-t-elle, dans le délire. Au nom de Dieu, ne m'en imposez pas !... Craignez de me donner une fausse espérance, qui rendrait plus vive ma douleur, si je la voyais trompée.....

« Ce disant, elle court à son fils, l'examine, nous regarde, et

cherche à lire dans nos yeux ce que nous pensons de son état..... »

Les témoins de cette scène pensent que le jeune homme peut être sauvé : madame de La Couture le comprend, et sa joie monte à son plus haut degré. En effet, on fait un lit sur le canot, on y porte le jeune malade auquel on fait prendre du repos d'île en île, on l'entretient de bouillons succulents faits avec des outardes grasses, et le pauvre enfant qui, du 19 avril au 7 mai, n'a vécu que des huîtres et de l'eau qu'on lui a laissées, recouvre la connaissance dans les bras de sa mère, la parole pour remercier ses sauveurs, et la santé pour vivre plus heureux.

Un mois après l'arrivée de nos connaissances à Saint-Marc des Apalaches, le capitaine Viaud, madame de La Couture et son fils, rétablis et rendus à l'espérance de meilleurs jours, se séparèrent. Le capitaine partait pour la France, et ses deux compagnons d'infortune se rendaient à la Louisiane, où se trouvait la famille de la jeune femme.

« Nos adieux furent touchants, achève monsieur Viaud, dans sa lettre, nous ne pûmes nous empêcher de verser des larmes ; et nous nous promîmes de ne pas nous oublier..... »

Dieu nous garde à jamais de semblables malheurs !





VI

XVIIIe SIÈCLE.

Le tour du monde en 1785. — La *Boussole* et l'*Astrolabe*. — La Pérouse, chef de l'expédition. — Départ de Brest. — Les îles Salvages et Madère. — Pic de Ténériffe. — Pays des Patagons. — Terre de feu. — Cap Horn. — Mamelles de Biobio. — Iles de Pâques. — Étranges monuments. — Iles Sandwich. — Owhyhée. — Mowée. — Les sauvages. — Côtes de l'Amérique. — Le port des Français. — Les rivages de la Baie. — Portraits de sauvages. — Intérieur de leurs wigwams. — Naufrages des biscaïennes de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*. — Drame et douleur. — Mort cruelle de vingt et un officiers et matelots. — Achat d'une île. — Le tombeau. — Californie. — Rentrée dans l'Océanie. — Rocher de quatre lieues. — Jonques chinoises. — Côtes de Chine. — Macao. — Travaux maritimes. — Manche de Tartarie. — Au Kamtschatka. — Envoi en France des nouvelles de l'expédition. — Archipel des navigateurs. — Maouna. — Sauvages. — Assassinat de M. de l'Angle. — Théâtres du meurtre de navigateurs illustres. — Australie. — Botany-Bay. — Dernières nouvelles de l'expédition. — Long silence. — Mystère impénétrable. — Dangers de l'Océanie. — Nouvelle expédition. — La *Recherche* et l'*Espérance*. — MM. d'Entrecasteaux et Huon de Kermadec. — Traces de la Pérouse. — On les perd. — Désastres. — Mort des chefs de l'expédition. — Conséquences de la Révolution française. — Ténèbres. — Lumière soudaine. — Le capitaine Dillon. — Mot de l'enigme. — Le désastre de Vanikoro. — Récit des naufrages de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*.

Voici venir 1789! En France, l'esprit public est agité par les effrayants symptômes d'une révolution qui menace le trône de ses rois. Mais alors, afin de fixer l'attention par une grande entreprise qui ait pour but le développement de la science, des arts et du commerce, afin de détourner le courant des idées nouvelles par un intérêt philanthropique universel et général, Louis XVI imagine un voyage grandiose autour du monde entier, et, mettant lui-même la main à l'œuvre, il rédige ce projet, le développe, le trace et en signale

les importantes études. Il s'agit de reconnaître et d'étudier des terres inconnues, de rectifier la position d'îles, de récifs, et de bancs dangereux, de tracer des plans, de faire des découvertes, de recueillir des données sur la pêche de la baleine dans l'océan Méridional, de relever exactement les côtes occidentales de l'Amérique, d'y ouvrir une traite de pelleteries et d'en faire l'exportation en Chine et au Japon, d'explorer l'Océanie, la mer Orientale, les îles de Salomon, la mer d'Okotsk et les côtes de Tartarie, etc., enfin de nouer partout des relations de commerce à l'avantage de notre commune patrie.

On désigne pour cette expédition les deux frégates *la Boussole* et *l'Astrolabe*, et on en prépare les équipages et l'armement dans le port de Brest.

Mais quel sera le Christophe Colomb de cette entreprise gigantesque?

Louis XVI n'hésite pas un moment : l'opinion publique et sa propre estime lui signalent le chef suprême de l'expédition, et, aux applaudissements de tous, Jean-François Galaup de La Pérouse est nommé chef de l'expédition, et commandant de la frégate *la Boussole*, sur laquelle il place le pavillon de la France.

Jean-François Galaup de La Pérouse est un simple capitaine encore : mais il est déjà un héros. Né à Alby, en 1741, plein d'esprit et de vivacité, courtois avec ses inférieurs, charmant avec ses égaux, d'un caractère doux, invariable, pétillant de saillies, joyeux quand même, il est en outre un brave marin. Garde de la marine, il comptait à peine vingt ans lorsqu'il avait déjà fait quatre campagnes de guerre sur le *Célèbre*, la *Pomone*, le *Zéphyr* et le *Cerf*. Il en avait vingt-deux, quand, dans une cinquième campagne, sur le *Formidable*, attaché à l'escadre du maréchal de Conflans, la flotte française est jointe, à la hauteur de Belle-Ile, par la flotte anglaise. Le combat s'engage et devient si terrible que huit vaisseaux anglais et français cou-

lent bas ou vont se perdre et se brûler sur nos côtes. Le *Formidable*, seul, est pris après une admirable défense, et La Pérouse y est grièvement blessé. Il compte vingt-trois ans, quand le *Robuste* lui voit faire ensuite trois autres campagnes. Aussi est-il promu au grade d'enseigne, et son mérite naissant commence à se faire jour. Lorsque la guerre se rallume entre la France et l'Angleterre, en 1779, La Pérouse, qui fait partie de l'escadre du vice-amiral d'Estaing, afin de protéger la descente de nos troupes sur les possessions anglaises de l'Amérique, ne craint pas d'y faire mouiller l'*Amazone*, à la portée de pistolet, près d'une batterie ennemie. Puis nommé capitaine, le 4 avril 1780, La Pérouse commande la frégate l'*Astrée*, et bientôt, non loin du cap Nord de l'île Royale, livre un rude combat qui lui vaut, sur six bâtiments anglais, la prise de deux navires, le *Charlestown* et le *Jack*.

Enfin, notre héros est à bord du *Sceptre*, dans la mer des Antilles, lorsqu'il reçoit l'ordre, en 1781, d'aller ruiner les établissements anglais de la baie d'Hudson. Il part sans délai, et, nonobstant la baie gelée, d'immenses bancs de glace, des brumes impénétrables, des tempêtes de neige amoncelées en ouragan par les vents du pôle, des marais et des lacs de vase, il est vainqueur des éléments et triomphe des Anglais, qui, vaincus, ruinés, savent cependant admirer sa noblesse. « On doit se rappeler avec reconnaissance, dit l'un d'eux, et l'Angleterre doit citer avec bonheur ce capitaine humain et généreux, qui a nom La Pérouse, pour la conduite qu'il tint dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus de détruire nos établissements de l'Hudson, etc., etc. »

Tel est l'homme que le choix du roi et de la nation met à la tête de l'expédition sur laquelle l'Europe entière a les yeux fixés, et qu'on entoure de toutes les sympathies. Les vœux de sa patrie accompagnent le capitaine La Pérouse lorsqu'il met à la voile, à Brest, le 1er août 1785.

La *Boussole* et l'*Astrolabe* ne sont que d'anciens navires,

mauvais voiliers, notez bien, et pas même doublés en cuivre, mais en bois, et mailletés. Néanmoins, sous la conduite de Galaup de La Pérouse, ils volent sur la surface des eaux, et c'est à peine si l'on peut suivre leur marche diligente. Le 13 août, les deux frégates mouillent à Madère, et le 19, après avoir étudié les côtes brûlées des îles Salvages, apparaît le Pic de Ténériffe, jadis énorme volcan dont le cratère avait près de trois lieues de diamètre, mais dont les affaissements successifs ont produit le cône immense qui a pris le nom de Pic, sans avoir eu d'éruption depuis près de cent ans à compter d'à présent, 1861. Nos marins coupent l'équateur le 29 septembre, et atterrissent à la charmante et féconde île de Sainte-Catherine, où l'on fait provision d'arbres pour la France. Le 21 janvier 1786, La Pérouse reconnaît le pays des Patagons, aborde la Terre de Feu où il est entouré de baleines qui, sans effroi, nagent majestueusement, à la portée du pistolet, en vraies reines des mers, et, après avoir traversé des brumes qui lui cachent l'horizon de la Terre des États, doublé le cap Horn, fait route pour l'île Juan-Fernandez, il a connaissance des mamelles de Biobio, montagnes du Chili dont le nom indique la forme, et s'arrête à la Conception, la ville principale de cette partie de l'Amérique du Sud, après Santiago. Il s'y ravitaille et continue ses collections pour la France.

Un mois après, c'est-à-dire le 15 mars, l'expédition pénètre dans l'Océanie. Un vaste cône verdoyant, dont les dentelures bleuâtres s'estompent sur l'azur du ciel et s'abaissent en pentes douces, sans arbres, jadis maladroitement coupés, jusqu'à la mer qui déferle contre la côte, élevée de vingt à vingt-cinq pieds, apparaît dans la brume d'or du soleil. C'est l'île de Pâques. Quatre ou cinq cents Indiens, sans armes, quelques-uns drapant sur leur torse des étoffes blanches ou jaunes, nus pour la plupart, tatoués et le visage peint de rouge, attendent sur le rivage, exprimant la joie par leurs

cris et l'expression de leurs laids visages, et s'avançant pour tendre la main aux navigateurs. Afin de se mettre à l'abri de leurs vols, très-adroitement exécutés, et des agaceries des femmes assez jolies et très-nombreuses, ainsi que des friponneries des jeunes Indiennes, il est indispensable de mettre en ligne bon nombre de soldats. Alors La Pérouse prend le plan de l'île, étudie les mœurs des naturels, recherche les productions du pays, et dessine de curieux monuments qui décorent cette île habitée par des sauvages. Ce sont des bustes, des statues, des tombeaux colossals, placés dans des moraïs ou cimetières, à en juger par les masses d'ossements qui les entourent, et empilés sur le bord de la mer. L'origine de ces singulières créations semble appartenir à un peuple qui n'existe plus : en tout cas elle est inconnue des insulaires actuels. Toutefois, un Indien, en se couchant à terre, semble faire comprendre que ces pyramides, etc., couvrent des tombeaux : et levant ensuite les mains vers le ciel, il paraît exprimer qu'ils ont trait à une autre vie. En attendant, ces sauvages profanent celle-ci par des actes obscènes fort étranges, et surtout par un inexprimable besoin de voler. Les chapeaux enlevés sur les têtes, les mouchoirs dans les poches, et bien d'autres choses de cette sorte, sont pour eux un simple jeu et les bagatelles de la porte. On y met ordre, et le 10 avril au soir, au clair de lune, notre infatigable marin fait voile pour les îles Sandwich, dans la partie septentrionale du même océan Pacifique.

Le 20 mai, après avoir coupé par le milieu le groupe des îles Los-Majos, et, des îles Sandwich, avoir vu se dessiner dans le lointain les montagnes couvertes de neige de l'île Owhyhée, et parmi les glaciers, les vingt-sept cratères de volcans, dont vingt-deux sont toujours fumants, les navigateurs se rappellent le sort fatal qui, il y a sept ans à peine, en 1779, a fait sa victime du capitaine anglais, Cook. Les sauvagesdes Sandwich l'ont cruellement assassiné et ont décharné

son cadavre, qui gît à cette heure au fond des eaux de la baie. Ensuite se montre à la *Boussole* et à l'*Astrolabe* la délicieuse île Mowée, d'où l'eau se précipite en cascades de la cime des montagnes et descend à la mer après avoir arrosé les innombrables cases des Indiens, toutes entassées sur le rivage. En effet les montagnes, couronnées de verdure, de bananiers, de cocotiers, sont si rapprochées de la mer, que le terrain habitable n'offre guère plus d'une demi-lieue de profondeur. La vague brise sur la côte avec fureur, ce qui n'empêche pas la venue de cent cinquante pirogues qui, remplies d'eau, chavirent et culbutent leurs Indiens pour vouloir s'approcher de trop près des navires. Mais les Indiens nagent, soulèvent leurs pirogues pour en vider l'eau, se remettent à flot, à force de pagaies, et cherchent gaiement à regagner auprès des frégates le poste que le sillage les a forcés à quitter. Enfin on débarque. Alors les soldats doivent mettre les baïonnettes au bout du fusil pour protéger contre les sauvages et leurs femmes, sans costume, et contre l'impatience et les attouchements de ces insulaires, les travaux des équipages. Chose singulière! Jusqu'à l'île Mowée, depuis le cap Horn, un même banc de poissons a fait 1500 lieues à la suite des deux frégates. Mais ce banc disparaît aux îles Sandwich, d'où La Pérouse s'éloigne le 1er juin, à six heures du soir, après avoir, en un seul jour, chargé ses bâtiments de provisions fraîches et abondantes.

Selon que le prescrit le programme, tracé par le roi, le commandant de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* part pour se rapprocher des côtes occidentales de l'Amérique septentrionale, et en faire l'étude. Le 23 juin, des baleines de la plus grande espèce, des plongeons, et des algues en boules de la grosseur d'une orange, terminées par un tuyau de cinquante pieds de long, lui annoncent l'approche d'une terre. En effet, l'officier de quart reconnaît bientôt le mont Saint-Élie de Behring, dont la pointe s'élève au-dessus des nuages. Le 2 juillet, on relève le mont Beau-Temps, puis, à midi, on se trouve en face d'un

nouveau port que nul navire n'a encore aperçu, et que nulle carte ne signale. Le calme intérieur de cette baie est des plus séduisants, et on y entre à pleines voiles afin de changer l'arrimage, et de tirer de la cale six canons, qui deviendront nécessaires bientôt pour cingler vers les mers de Chine infestées de pirates. En prenant possession de cette baie, La Pérouse lui impose le nom de *Port des Français*.

Une île occupe un point du Port des Français. A peine y a-t-on jeté l'ancre, que de tous les côtés de la baie arrivent des nuées de pirogues de sauvages. C'est un singulier spectacle que celui de tous ces points noirs qui sillonnent cette vaste nappe d'eau. Pour s'en faire une idée, que l'imagination se représente un immense bassin d'eau d'une profondeur telle que la sonde ne peut l'atteindre au centre. Il est bordé de montagnes à pic, élancées, neigeuses au sommet, sans aucune végétation sur leurs talus, mais rocheuses et condamnées à une éternelle stérilité. Pas un souffle de vent ne ride la surface de cette baie : elle n'est troublée parfois que par quelques avalanches partielles de neiges qui se détachent de cinq glaciers qui la dominent, et qui alors produisent dans les anfractuosités des rochers un écho formidable. Mais le silence rétabli, l'air y est si tranquille et le calme si profond, que la voix de l'homme se fait entendre à deux et trois kilomètres, aussi bien que les chants des oiseaux de mer qui déposent leurs œufs dans les creux des roches de la chaîne circulaire des montagnes. Ces nombreuses pirogues sont chargées d'Indiens tatoués et barbouillés d'ocre, de noir de fumée, de plombagine, etc., mêlés à l'huile de loup de mer. Ils se percent le cartilage du nez et des oreilles, et y portent suspendus des écailles de poisson, des arêtes. En outre, ils sont couverts de cicatrices rouges, sur les bras, la poitrine et les cuisses. Ces cicatrices béantes, à leurs yeux, deviennent un ornement. Leurs cheveux sont longs, poudrés et tressés avec le duvet des oiseaux de mer. Une simple peau couvre leurs épaules ; le reste de leur corps est nu, hideux. Ils se

coiffent de plumes d'aigle, de têtes d'ours entières dans lesquelles ils encastrent des calottes de bois, ce qui les rend effrayants. Quelques-uns cependant portent de petits chapeaux de paille très-artistement nattés. Les femmes sont plus épouvantables que les hommes. Elles se fendent la lèvre inférieure au ras des gencives, dans toute la largeur de la bouche, et elles y portent une sorte d'écuelle de bois qui appuie contre les gencives, à laquelle cette lèvre fendue sert de bourrelet en dehors, de manière que la partie inférieure de la bouche est saillante de deux à trois pouces. Les jeunes filles n'ont qu'une aiguille dans cette lèvre inférieure. Rien de plus dégoûtant que ces femmes. Ainsi varie, selon les peuples, l'appréciation du choix des ornements destinés à relever les charmes de la belle moitié de l'espèce humaine! Quant à leurs demeures, nos étables sont infiniment plus propres. Figurez-vous des huttes de bois couvertes de terre et d'herbages. Pour tous meubles, placez-y quelques coffres. Maintenant, comme propreté, comme puanteur, la tanière d'aucun animal connu ne peut leur être comparée. Cela se comprend ; ces misérables indigènes ne s'écartent jamais de deux pas pour aucun besoin. Dans ces occasions, ils ne cherchent ni l'ombre, ni le mystère ; ils continuent même la conversation qu'ils ont commencée, et lorsque c'est pendant le repas, ils reprennent leur place, dont ils ne se sont pas éloignés.

Néanmoins nos navigateurs échangent avec ces sauvages des haches, des herminettes et du fer en barre, contre leurs saumons et leurs peaux de loutre, d'orignal et d'élan dont ce pays est des plus riches. En outre la végétation, dans les terres, est très-vigoureuse pendant quatre mois de l'année. On y trouve toutes les plantes de l'Europe, dont l'équipage se fait un régal. Les bois sont remplis de fraises, de framboises et de groseilles : on y cueille à chaque pas l'angélique, le bouton d'or, la violette et les bruyères. Les rivières y sont remplies de truites et de saumons. Les moules y sont entassées à profusion.

Les taillis regorgent de fauvettes, de rossignols, de merles et de gélinottes. On y voit planer l'aigle à tête blanche, le grand corbeau, le martin-pêcheur, le geai bleu, le colibri, l'hirondelle. Il est à douter si les Alpes et les Pyrénées offrent un tableau aussi pittoresque. Mais vienne l'hiver, tout change, et la désolation s'étend pour huit mois, là où régnaient le printemps et ses délices.

Hélas ! jusqu'alors tout avait souri à nos marins, voyage, succès, santé : mais le plus grand des malheurs, le plus impossible à prévoir, attendait les deux frégates, à ce terme fatal. Voici le récit du drame tel que l'écrit monsieur de Lamanon, le naturaliste de l'expédition :

« Le 13 juillet, la biscaïenne de l'*Astrolabe*, la biscaïenne et le petit canot de la *Boussole* partirent à six heures du matin, pour aller placer des sondes sur le plan du Port aux Français, qui avait été dressé. Ces embarcations étaient commandées par monsieur d'Escures, lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. Le capitaine de La Pérouse lui avait donné des instructions, par écrit, pour lui défendre expressément de s'approcher du courant d'eau venant des côtes. Mais au moment où cet officier croyait encore en être éloigné, il s'y trouva engagé. Vainement l'équipage de sa biscaïenne fit tous ses efforts pour en sortir : l'embarcation, entraînée dans la barre, fut renversée par la force des lames, et tous ceux qui la montaient furent engloutis.... Messieurs de la Borde, frères, et de Flassen, qui étaient dans l'autre biscaïenne, n'hésitèrent pas à s'exposer pour voler au secours de leurs camarades : mais, entraînés comme eux, ils eurent le même sort. Le petit canot de la *Boussole* était sous le commandement du lieutenant de vaisseau Boutin. Cet officier, luttant avec courage contre les brisants, fit en vain pendant plusieurs heures des efforts inouïs pour secourir les infortunés en perdition. Il ne dut lui-même son salut qu'à la meilleure construction de son canot, à sa prudence éclairée, à celle de mon-

sieur Laprise-Mouton, lieutenant de frégate, son second, et à l'entière et prompte obéissance de son équipage.... Émus par le malheur, et non découragés, nous partons pour continuer notre voyage..... »

Ainsi, vingt et un braves marins, dont six officiers, périssent cruellement en cette fatale circonstance. On leur élève, dans l'île du Port aux Français, un cénotaphe sur la pierre duquel est gravée cette inscription :

A L'ENTRÉE DE CE PORT ONT PÉRI 21 BRAVES MARINS FRANÇAIS !
QUI QUE VOUS SOYEZ, MÊLEZ VOS LARMES AUX NOTRES.

Quelques jours auparavant, un chef des sauvages était venu à bord de la *Boussole,* et, après beaucoup de chansons et de danses, avait proposé à La Pérouse de lui vendre l'île où fut érigé le monument funéraire. La Pérouse, sans confiance pour la loyauté du personnage, acheta l'île néanmoins, moyennant quelques aunes de drap rouge, des haches, etc. Puis, le marché conclu, il en prit possession, avec les formalités voulues : et enfin, il fit enterrer au pied d'un rocher une bouteille qui contenait l'acte de prise de possession, au nom de la France, et des médailles de bronze frappées en France avant le départ de l'expédition.

Le récit du drame précédent, écrit sur parchemin, par monsieur de Lamanon, y est joint alors, et, peu de jours après, le 30 juillet, la *Boussole* et l'*Astrolabe* quittent ces bords funestes, et d'autant plus dangereux que les naturels commencent à inquiéter les Français par des démonstrations suspectes. Et cependant, le jour même du malheur arrivé à nos marins, leurs pirogues étaient venues annoncer le cruel événement, et les signes de ces hommes grossiers exprimaient leur rude sympathie pour le sort des infortunées victimes.

Il s'agit de continuer l'exploration des côtes occidentales de l'Amérique. La Pérouse remplit sa mission et descend jusqu'à

Monterey, dans la Californie, où la mer roule au pied de dunes de sable, dont la côte est bordée, avec un bruit que l'on entend de plus d'une lieue. Les vagues y sont couvertes de pélicans. Là, les Indiens, petits, faibles, et presque noirs, sont fort adroits. Ils passent la vie à la chasse, et y déploient des ruses étonnantes. L'un d'eux, une tête de cerf adaptée à la sienne, marche à quatre pattes, sous les yeux de l'équipage, semble brouter l'herbe et joue cette pantomime avec tant d'illusion, que les Français le tireraient, si on ne les prévenait à temps. C'est ainsi qu'ils trompent, pour les tuer, les troupeaux de cerfs eux-mêmes. Ils se servent de flèches, et sont si habiles, qu'ils en percent, à distance, les plus petits oiseaux.

Enfin, le 14 novembre, tournant le dos au Nouveau Monde, l'expédition commence à sillonner le Grand Océan, parcourant toutes les îles de l'Océanie du nord, et se dirigeant vers les mers de Chine, où son chef veut arriver à l'époque de la mousson favorable. Là, sous le 24° de latitude et le 155° de longitude, juste sous le tropique du Cancer, il découvre vers le soir, une très-petite île, sorte de rocher de 500 toises de longueur et de 60 de hauteur, à pic comme un mur, et contre lequel la mer déferle avec fureur. Il lui donne le nom d'île Necker. Il prend ensuite connaissance des îles Mariannes, le 14 décembre. Puis, à quelques jours de là, marchant toutes voiles dehors, car le temps est des plus calmes, un splendide clair de lune lui fait voir soudain un autre rocher, de quatre lieues, contre lequel ses frégates courent se briser. C'est un énorme écueil, à fleur d'eau, ignoré jusqu'alors, qu'il évite à temps, dont il fait le plan, et qu'il signale sur ses cartes sous le nom d'*Iles basses des Frégates françaises.*

Bref, le 3 janvier 1787, on est en vue de la Chine, et à l'horizon se profilent des forteresses, des tours et des fortifications. Une haute montagne domine le rivage, et la côte se dessine en lignes brisées. En même temps la mer se montre parsemée

d'un très-grand nombre de barques chinoises. On entre bientôt dans le port de Macao. Alors la *Boussole* et l'*Astrolabe* vont se ranger à côté d'une flûte française, le *Maréchal de Castries*, commandée par monsieur de Richery. Après dix-huit mois de navigation, nos marins ont enfin le plaisir de rencontrer des frères et des amis. Monsieur de La Pérouse répare ses pertes en recevant de monsieur de Richery trois gardes-marines et des matelots; après quoi, comme l'oisiveté lui pèse, il reprend la mer au mois de février, et aborde aux îles Philippines, et atteint Manille, qui doit lui offrir des provisions de toute sorte.

Ses instructions lui prescrivent d'étudier les mers orientales, En conséquence, le 10 avril, La Pérouse pique vers le nord et pénètre dans le canal qui sépare les côtes de la Chine de l'île Formose, et touche au littoral de la Tartarie. Là, dans un bras de mer inexploré jusqu'alors, il dessine les rivages, dresse des plans, fait des cartes, en un mot exécute un admirable travail géographique, et enfin donne à ce passage le nomme de *Manche de Tartarie*. En outre, comme les cartes marines ne jettent encore aucune lumière sur ces parages, et qu'on en est au chaos dans les livres, il débrouille les mystères de cette partie de l'océan Pacifique, sillonne en tous sens les îles du Japon, la Micronésie et la Polynésie, revient aux côtes de Chine, en relève les contours exacts, signale les baies, étudie toute la presqu'île de Ségalien ou de Corée, fait le plan des Kouriles sans y pénétrer, enfin mouille dans le port kamtschadale d'Avatscha, et atterrit au havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, au Kamtschatka. Il y trouve sa nomination, bien méritée, au grade de chef d'escadre : mais il ne s'endort pas pour cela sur ses lauriers, et le voici qui fait partir pour l'Europe, par terre, le jeune officier de l'*Astrolabe*, Lesseps, chargé de porter à Louis XVI les journaux, cartes, plans, dessins et curiosités exécutés et colligés par l'expédition. Il annonce en même temps qu'il va faire voile pour l'Australie, continent de la Nouvelle Hollande, et qu'après l'examen des îles Salomon, de la Louisiade et

de la Nouvelle Calédonie, il passera le détroit de Torrès pour atteindre l'île de France, en décembre 1788, et rentrer en 1789.

En effet, le 29 septembre 1787, les frégates mettent à la voile. Le moment était bien choisi, car l'hiver pressait, et au Kamtschatka l'hiver est rigoureux. La *Boussole* et l'*Astrolabe* passent la ligne sans avoir rencontré une seule île sur leur route : mais, le 6 novembre, des courlieux, des pluviers et nombre d'autres oiseaux leur annoncent l'approche d'une terre. Vers le soir, en effet, des ombres gigantesques se meuvent dans la brume de mer : l'expédition touche à l'Archipel des Navigateurs, et y mouille à la mi-nuit. Aussi, le lendemain, au lever du soleil se montre une île qui paraît très-escarpée, car elle domine la mer de deux cents toises. En outre, comme elle forme un cône, de grands arbres, parmi lesquels on reconnaît des cocotiers, la couvrent jusqu'à la cime. L'équipage ne voit pas sans étonnement un groupe considérable d'Indiens assis en rond sous ces cocotiers, et paraissant jouir, mais sans émotion, du spectacle que leur donnent et les frégates et le mouvement qui se fait à bord. Toutefois, vers midi, quinze à seize pirogues se détachent du rivage, viennent faire le tour des bâtiments avec un air de méfiance, et enfin se décident à s'approcher et à faire avec les matelots quelques échanges de cocos et de poules sultanes bleues, pour des colliers de rassade, et des lambeaux de drap rouge. Ils refusent avec obstination les haches et le fer. Mais, moyennant quelques autres grains de rassades, on en obtient encore un vase en bois d'une forme gracieuse et telle que nos artisans français ne pourraient le façonner qu'au tour, et une pièce d'étoffe du pays, rare même chez eux, car ces sauvages sont absolument nus.

Le jour suivant, les deux frégates s'approchent de l'île de Maouna, l'une des îles du même archipel, et y mouillent à la pointe nord-est, mais à distance, un récif de corail, contre

lequel la mer brise avec fureur, l'enveloppant tout entière. Les pirogues seules des sauvages, et nos moindres chaloupes peuvent naviguer le long du rivage. Mais comme il est indispensable de renouveler les provisions d'eau, des matelots, des soldats, quelques officiers, dont font partie monsieur de Langle, et le chef de l'expédition, vont à terre. Il faut dire que le matin de ce jour, désigné par le sort pour un nouveau malheur, un Indien, monté sur l'arrière d'une chaloupe, avec quelques femmes très-jolies, qui offrent fruits, poules, et leurs faveurs même, à nos Français ébahis, s'est emparé d'un maillet et en a assené plusieurs coups sur le dos et les bras d'un matelot. L'insolent a été jeté à la mer par l'ordre de La Pérouse, et les insulaires ont paru improuver l'action de leur frère. Aussi, lorsque les chaloupes débarquent, nos navigateurs, près d'une aiguade, semblent-ils bien reçus par les sauvages. Monsieur de la Pérouse ne craint même pas de s'écarter et d'aller visiter un village charmant, placé au centre de délicieux bocages, dont les plus hauts arbres sont chargés de fruits. Il admire les cases des habitants rangées en cercle autour d'une pelouse magnifique. Les arbres qui l'entourent y entretiennent une fraîcheur exquise. Des femmes, des enfants, des vieillards l'accompagnent, le caressent, l'engagent à entrer dans les maisons. Il y trouve les nattes les plus fines sur le sol, formé de petits cailloux choisis et surélevé pour préserver de l'humidité. Ce n'est pas sans surprise qu'il voit, dans l'une d'elles, un vaste cabinet en treillis, dont un rang de colonnes, également espacées, forment le pourtour. Le meilleur architecte ne pourrait donner une courbure plus élégante aux extrémités de l'ellipse que forment les treillages. Entre chaque colonne, se lèvent ou s'abaissent des nattes artistement composées et décorées d'écailles de poisson. En outre les paysages de l'île sont ravissants. On y voit ici et là des arbres à pins, des palmiers, des goyaviers, des bananiers. Pour peu de chose, on donne aux matelots jusqu'à 200 pigeons ramiers,

privés à ce point qu'ils ne mangent que dans la main, des tourterelles aussi familières, de jolies perruches. En vérité c'est un séjour ravissant, et on pourrait croire qu'il est l'asile de l'innocence. Monsieur de La Pérouse revient au navire en faisant ces réflexions.

Un premier voyage à terre, accompli avec succès, engage monsieur de Langle à retourner encore et à ramener quelques autres chaloupées d'eau. Vainement monsieur de La Pérouse l'engage à n'en rien faire : l'ardent commandant de l'*Astrolabe* part avec les deux chaloupes, les canots, et soixante-un hommes, tant matelots que soldats. Ces derniers établissent l'ordre sur le rivage. Mais au voyage précédent, à peine y comptait-on deux cents sauvages, et cette fois, il s'en trouve plus de douze cents. Nos officiers à leur attitude, devinent bientôt des intentions hostiles, de la part des insulaires. En effet, les soldats font de vains efforts pour les écarter. Monsieur de Langle répugne à commander une décharge de mousquerie et veut éviter l'effusion du sang. Alors ce sont les sauvages qui commencent et font voler une grêle de pierres, lancées avec la vigueur d'une fronde. Elles atteignent ceux qui restent dans la chaloupe. Aussitôt monsieur de Langle tire les deux coups du fusil dont il s'est armé. Il va recharger son arme, lorsque soudain les sauvages se jetant à l'eau, qui leur vient seulement à mi-corps, se précipitent sur lui, le renversent du côté de bâbord de la chaloupe, et deux cents de ces Indiens furieux, l'entourant, le massacrent à coups de pierres et de massues. Lorsqu'il est mort, ils l'attachent par un de ses bras à un tollet de la chaloupe, afin de profiter plus sûrement de ses dépouilles : puis ils engagent le combat avec nos soldats et nos matelots, qui veulent défendre leurs chefs, et dont plusieurs succombent. On épuise bien les munitions contre ces forcenés : mais leur force numérique l'emporte, et nos hommes ne peuvent que se jeter en hâte dans les canots, abandonnant les chaloupes de la *Boussole* et de l'*Astrolabe*, et les cadavres de monsieur



Il va recharger son arme, lorsque soudain les sauvages se précipitent sur lui, le renversent, le massacrent à coups de pierres et de massues.

p. 142.

de Langle, de monsieur de Lamanon et de dix autres victimes de la férocité des sauvages. Aussi quelle n'est pas la stupeur de monsieur de La Pérouse, lorsqu'il voit arriver seulement les canots, chargés de blessés, rouges de sang, au nombre de vingt, et des autres hommes pâles de colère, d'une colère impuissante!...

Tel est le dernier jalon connu de l'histoire de cet aventureux voyage de l'expédition française. Notre illustre explorateur quitte Maouna, le cœur gros du regret de n'avoir pu venger ses frères dont il pleure la perte cruelle. Le 15 décembre, il fait route vers Oyolava, l'une des îles des Navigateurs, dont les naturels, comme ceux de Maouna sont grands, bien faits, tatoués, nus et le corps peint de telle sorte qu'on les croirait habillés. Cependant ils n'ont en réalité qu'une ceinture d'herbes marines, qui leur descend jusqu'aux genoux et les fait ressembler à ces fleuves de la fable qu'on nous représente vêtus d'algues de mer. Leurs cheveux sont très-longs et ils les retroussent autour de la tête, de façon à les faire retomber en panache sur son sommet, ce qui ajoute à la férocité de leur physionomie. Du reste, monsieur de Bougainville a parfaitement nommé cet archipel en l'appelant les îles des Navigateurs, car ces sauvages sont toujours en pirogue, allant d'une île à l'autre. Monsieur de La Pérouse visite ensuite les autres îles Opoun et Pola, la plus grande qui est Fambouè, et celle des Cocos qui affecte la forme d'un pain de sucre parsemé d'arbres jusqu'à sa cime. Il reconnaît aussi le morne chauve qui domine une mer furieuse sous le nom de l'Ile des Traîtres. Chacune de ces îles rappelle à nos navigateurs quelque trait de perfidie de la part de leurs féroces habitants. Les Indiens de l'île de la Récréation ont lapidé les matelots de Roggewin : ceux de l'île des Traîtres ont égorgé l'équipage de Schouten : et les naturels de Maouna viennent de massacrer les marins de La Pérouse. Aussi les gens de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* changent-ils de tactique vis-à-vis de tous les sauvages de l'Océanie, et, à l'avance, ils leur

font juger l'effet de leurs armes à feu et la punition immédiate qu'ils peuvent en attendre.

Enfin, le 27 décembre, du haut des mâts, on signale l'île de Vavao ; puis on a connaissance de cent cinquante îles de l'Archipel des Amis, rochers inhabitables et inhabités ; et le premier janvier 1788 on court sur Botany-Bay, vers l'Australie. Les deux frégates françaises mouillent en effet à Botany-Bay, le 26 janvier, et les dernières dépêches du chef d'escadre portent cette date fatale.

Mais alors se rompt le fil qui permettait de suivre l'expédition. Tout à coup on n'entend plus parler de La Pérouse, ni de la *Boussole,* ni de l'*Astrolabe.*

Les années 1788, 1789 et 1790 s'écoulent sans que les navires, arrivant des mers les plus lointaines, puissent en donner des nouvelles. Nul n'a rencontré La Pérouse; nul n'a trouvé trace de son passage; nul n'a recueilli le moindre mot à son endroit. Tout au plus, parfois, quelque vague récit, semblable à un écho incertain, rappelle-t-il au monde le souvenir de notre exploration. Les ténèbres s'épaississent de plus en plus autour de sa destinée. Et, comme l'inconnu exerce toujours sur l'esprit de l'homme une mystérieuse influence, La Pérouse, en disparaissant ainsi, devient une énigme pour sa génération, et ouvre les vastes champs de l'imagination. Il y a tant à rêver quand il s'agit de l'Océanie! L'Océanie n'est-elle pas un merveilleux semis d'îles pittoresques, sommets innombrables, soulevés des profondeurs des mers océanes, par l'action de forces volcaniques? Beaucoup de ces volcans, cent soixante peut-être, lancent encore dans les airs leurs feux et leurs laves. Leurs flancs recèlent l'or, l'argent, tous les métaux les plus précieux, et les terrains d'alluvion y voilent à peine les rubis et les diamants. Au point de vue des fleurs, des plantes, de la verdure, c'est un véritable Éden que ces immenses corbeilles voguant sur les eaux. Quoi de plus beau que leurs grands bois! Tamarins, frangipaniers, lentisques, mangliers, bananiers, et

mille autres essences y élèvent de si formidables ramures, que la lumière du jour et les rayons du soleil pénètrent difficilement sous leurs voûtes grandioses. Tantôt le plumage étincelant des aras, des colibris, des perriques et des flamants, becquetant des insectes aux ailes d'or, s'y montre sur les branches ; tantôt la robe fauve des ouistitis et de toutes les espèces de singes, concassant des baies aromatiques de caroubiers, y apparaît parmi d'inextricables réseaux de lianes et de hauts arbustes. Dans les clairières de ces îles, ou le long d'anses ombreuses, se profilent les wigwams et les carbets des sauvages habitants de ces vastes solitudes. Y a-t-il rien de plus étrange que ces huttes, qui ont pour toit de larges feuilles ou des écailles de tortues gigantesques, autour desquelles s'agitent des femmes noires sans pagne, et des sauvages de haute stature, au tatouage effrayant? Mais que cet Éden est mal habité! Les peaux-rouges, les races jaunes, les races noires, les races cuivrées, s'y regardent et s'y observent d'un œil farouche. Ici, les Zélandais, nus et le corps plus noir que le corbeau, peinturé de rouge, de vert et de blanc, égorgent leurs prisonniers et en font rôtir les chairs palpitantes, sur le brasier d'un boucan, pour les dévorer à moitié crues. Là, les farouches naturels d'Ombay brisent le crâne de leurs captifs à coups de casse-têtes, pour en sucer la cervelle chaude et en humer les parties les plus délicates. A Owhyhée, où l'on sait déjà que le capitaine Cook fut tué, en 1779, on admire un morne qui dépasserait notre Mont-Blanc de huit cents pieds, à la base duquel les indigènes immolent les enfants pris à leurs ennemis, et en dévorent avec bonheur les membres écartelés. A Viti, les affreux cannibales boivent avidement le sang de leurs victimes, en ouvrant avec art une des veines du cou pour en faire jaillir la chaude liqueur comme d'une fontaine. Les féroces tribus de Noukahiva, nues toujours et zébrées d'horribles bandes rouges sur leur peau noire, piquent d'arêtes aiguës le cœur de leurs ennemis, en prenant soin de ne donner la mort qu'avec

une extrême lenteur. A Vaïgou des peuplades infâmes font le commerce de leurs mères, de leurs femmes, de leurs sœurs, de leurs filles, et, au grand soleil de Dieu, violent les lois les plus sacrées de la nature. Ailleurs, ont-ils un captif à torturer? ils le forcent à s'élancer avec la rapidité du daim. Part-il? il est suivi de hurlements qui ne peuvent se comparer qu'aux rugissements d'une meute de jaguars. Alors une troupe de hideux forcenés galopent après lui. Heureux celui qui le rejoint le premier!... Sa hache brille sur la tête de l'infortuné, et en un clin d'œil la chevelure sanglante de la victime paraît à la main du sauvage, qui brandit son hideux trophée, pendant que le captif gît, mutilé, sur le sol, le crâne rouge, expirant...

Donc, durant plus d'un demi-siècle, l'univers entier prête l'oreille à tous les bruits partis des nombreux archipels de l'Océanie; demande aux voyageurs s'ils n'ont pas entrevu quelques vestiges de l'infatigable La Pérouse et de ses compagnons; et enfin cherche à savoir si les navires ont péri, si matelots et officiers ont été victimes de quelque désastre, et si La Pérouse lui-même ne vit pas encore sur quelque roc inexploré, esclave d'odieuses tribus, et appelant chaque jour sa patrie.

D'abord le mouvement révolutionnaire qui agite la France détourne les esprits du souvenir de La Pérouse; mais, par moments aussi, l'anxiété publique se réveille, et l'on songe à soulever le voile funèbre qui dérobe à la curiosité l'issue de l'expédition. Enfin la Société d'Histoire Naturelle prend l'initiative, et dans une pétition qui expose avec cœur et noblesse les alarmes des savants, elle décide l'Assemblée nationale à s'adresser au roi, et bientôt Louis XVI, déjà captif dans les Tuileries, ordonne que deux grosses flûtes, marchant fort mal, hélas! évoluant plus mal encore, la *Recherche*, commandant en chef d'Entrecasteaux, et l'*Espérance*, capitaine Huon de Kermadec, forment une seconde expédition pour aller en quête de la première.

Nous n'allons pas suivre pas à pas, degré par degré, l'explo-

ration de monsieur d'Entrecasteaux. Je dirai seulement que le jour où les deux bâtiments appareillent à Brest, le 28 septembre 1791, une immense multitude de canots, de yoles, de chaloupes, pavoisés, décorés avec luxe, se remplissent de dames en brillantes toilettes, de savants, d'artistes, d'hommes d'État, etc., et que tous, agitant leurs mouchoirs et parsemant le port de fleurs, témoignent de l'intérêt que porte la France au succès de l'investigation qui va commencer.

Dès lors il n'est pas de baies, de caps, de côtes, d'îles, de ports et de rivages, visités par la *Boussole* et l'*Astrolabe,* que ne visitent à leur tour la *Recherche* et l'*Espérance,* baptisées sous ces noms, choisis tout exprès pour cette circumnavigation. Mais, comme pour La Pérouse, la route de monsieur d'Entrecasteaux est jalonnée de lugubres accidents. D'abord, après avoir joui devant l'île d'Amsterdam, dans la mer des Indes, du magnifique spectacle d'immenses forêts livrées aux flammes par l'incurie de matelots anglais, nos deux navires longent la côte de la Nouvelle-Calédonie, à l'est de l'Australie, entourée d'une ceinture de récifs qui la rend inaccessible, lorsque les deux flûtes, doublées en bois, sont engagées parmi ces écueils, et la *Recherche* court les plus grands dangers. On est alors au 20 juin 1792, date funeste aux Tuileries et à Louis XVI! Mais le 9 décembre, le péril de nos marins est plus terrible encore. Une violente tempête porte les deux flûtes contre des rochers et d'inextricables écueils d'îlots qui les enserrent bientôt de telle sorte qu'elles ne peuvent plus regagner le large. Par un bonheur inespéré, du haut du mât de perroquet, un enseigne de l'*Espérance,* monsieur Legrand, reconnaît une anse propice à recevoir nos vaisseaux, et les équipages s'empressent d'y trouver un refuge.

Ensuite nos navigateurs séjournant quelque peu sur le continent désolé de la Nouvelle-Hollande, l'un des naturalistes de l'investigation, monsieur Riche, entraîné par l'amour de la science, s'égare dans ses recherches parmi les steppes et les

déserts du pays, et, pendant plusieurs jours, erre à l'aventure, au risque d'être dévoré par quelque horde sauvage. On ne le retrouve enfin qu'après l'avoir maintes fois hélé à l'aide du canon et de quantité de fusées lancées en l'air. Il était temps, notre imprudent amateur de découvertes mourait d'inanition.

Enfin, voici que périt monsieur de Kermadec, épuisé par les fatigues du voyage, en mai 1793. Puis, en juillet suivant, monsieur d'Entrecasteaux expire, lui aussi, laissant le commandement de l'investigation à monsieur d'Auribeau, sur la *Recherche,* et à monsieur de Rollet, sur l'*Espérance.* Mais qu'advient-il alors? Nos deux vaisseaux, devenus ennemis à l'endroit de toutes les nations d'Europe, à raison de la révolution française et du meurtre de Louis XVI, consommés en France, pendant le cours de l'expédition, les deux flûtes et leurs équipages sont mis sous le séquestre par les Hollandais, et ramenés en Angleterre par les Anglais, laissant dans l'Océanie monsieur d'Auribeau, mort de chagrin, et pillant les trésors de curiosités entassés sur la *Recherche* et l'*Espérance* par les infortunés Français en quête de La Pérouse.

Ainsi se termine cette entreprise malheureuse.

Cependant le succès avait paru devoir récompenser les efforts et les travaux de nos explorateurs; mais l'illusion avait peu duré.

A Java, des capitaines de navires français de commerce leur avaient dit que des Anglais, doublant les îles de l'Amirauté, au nord de la Nouvelle-Guinée, dans l'Australie, y avaient aperçu, sur les dunes, des hommes vêtus d'uniformes français, qui faisaient des signaux; mais la violence des courants n'avait pas permis qu'on allât à la côte pour les recueillir. Sur la foi de ces récits, et convaincu que ces Français appartenaient aux équipages de La Pérouse, naufragés sans doute, monsieur d'Entrecasteaux avait immédiatement dirigé la *Recherche* et l'*Espérance* vers les parages des îles de l'Amirauté. On y avait

débarqué : on s'était avancé dans l'intérieur des terres ; mais hélas ! rien n'était venu vérifier le rapport de nos capitaines de commerce, évidemment trompés par les Anglais.

Tout semblait donc enlever l'espoir de rien connaître sur l'expédition de La Pérouse, et 1826 était arrivé. Donc, 1826 commence lorsque soudain des bruits étranges sont répandus dans les ports de l'Europe, et réveillent bientôt l'attention sympathique de la nouvelle génération française, qui succède à la génération du dix-huitième siècle. L'Anglais Dillon, capitaine du *S. Patrick*, était, dit-on, à Tikopin, dans l'archipel des Nouvelles-Hébrides, offrant aux naturels des marchandises européennes en échange de leurs produits, lorsqu'il avise entre les mains des sauvages une garde d'épée en argent, aux armes de France. Étonné, le vieux routier de l'Océan fait des questions au sauvage, et apprend que la poignée d'épée, ainsi que des sabres, des pistolets, et beaucoup d'autres objets, épars dans les wigwams de sa tribu, leur ont été donnés par les naturels d'une île voisine, appelée Vanikoro, près de laquelle, il y a longtemps déjà, deux grands navires... ont fait naufrage.... Le capitaine Dillon veut cingler alors vers Vanikoro, qui est sous le 11° 4′ de latitude méridionale, et le 160° 32′ de longitude occidentale. Mais les vents s'opposent à son projet, et, convaincu que les deux vaisseaux en question ne sont autres que la *Boussole* et l'*Astrolabe*, en arrivant à Calcutta, l'Anglais fait part de ses pensées à la Société asiatique. Aussitôt, et à ses propres frais, la Société asiatique expédie vers Vanikoro le capitaine Dillon, avec une mission spéciale.

Un plein succès couronne la recherche de Dillon. Il trouve, à Vanikoro, quantité d'épaves et d'ustensiles de navires, évidemment échappés à un naufrage, et d'origine française..... Mais, jaloux de sa science maritime, élève bien méritant de la perfidie britannique, fier de sa découverte, au lieu de la franchise qui doit émaner d'un noble caractère d'homme, Dillon, dans ses lettres et son rapport sur le fait de Vanikoro, use de

réticences, se livre même à des contradictions, ne dit pas toute la vérité, en un mot, cherche à égarer tout navigateur qui sera tenté d'aller chercher à Vanikoro les traces de ce naufrage, afin de jeter un jour plus grand sur le drame dont cette île fut le témoin trop discret.

Disons d'abord que Vanikoro fait partie d'un groupe d'îles, dont deux, plus grandes et très-élevées, Vanikoro et Tavaï, et deux petites, Manevaï et Nanounha, en réalité n'en forment qu'une seule. Vanikoro est en outre subdivisée en deux districts, Païou et Vanou. Cette terre fut connue la première fois, en 1791, par le capitaine anglais Edwards, puis par monsieur d'Entrecasteaux, en 1793. Mais ni l'un ni l'autre de ces navigateurs n'avaient soupçon que ce fût là que La Pérouse eût perdu ses navires, ses équipages et la vie. Ce groupe de Vanikoro, Tavaï, Manevaï et Nanounha, est entouré d'une ceinture de récifs de trente à quarante milles de circuit, qui l'enveloppe d'une fortification naturelle infranchissable. A peine existe-t-il quelques coupures, dans cette zone de corail, pour servir de passage aux pirogues dans les baies intérieures de l'île. Vue à distance, Vanikoro sillonne l'air des dentelures de ses montagnes, et présente une masse verdoyante de la plus riche végétation, produit de l'humidité due aux pluies fréquentes de ce climat. Aussi l'atmosphère est-elle souvent brumeuse, et le séjour de l'île invariablement funeste aux Européens.

Tel est le théâtre où va se passer le dernier drame de l'expédition de La Pérouse : et voici l'ensemble des aveux que le capitaine Dillon, venu deux fois à Vanikoro, et Dumont d'Urville ensuite, ont pu obtenir des sauvages :

A Vanikoro vinrent toucher deux navires immenses, merveilleuses citadelles flottantes, conduites par beaucoup d'hommes, et poussées par des voiles blanches que le vent gonflait. Il y avait de cela bien des lunes déjà... disaient les insulaires. (En effet, ce devait être en janvier 1788, à la sortie de la *Boussole*

et de l'*Astrolabe* de la Nouvelle-Hollande). C'était la première fois que les naturels de Vanikoro voyaient des vaisseaux : aussi quelle surprise pour eux ! L'un de ces navires mouilla à la pointe de Vanou, et l'autre au cap de Païou. Les sauvages, nus, la figure, les bras et la poitrine tatoués de dessins bizarres, et le reste du corps peint, accoururent sur le rivage pour jouir de la nouveauté du spectacle. Ils ne savaient s'ils avaient devant eux des amis ou des ennemis, et, quoique armés, ils attendaient une démonstration quelconque. Toutefois, ils avaient quelque intention agressive.

Le ciel, comme pour prêter faveur à cette sourde malveillance, souleva une si furieuse tempête, qu'elle brisa les arbres les plus élevés de l'île et y causa beaucoup de dégâts. Mais les deux grandes maisons flottantes eurent à en souffrir bien davantage. Celle qui s'était arrêtée à Vanou échoua sur les roches de corail ; l'autre, qui était à Païou, fut couchée sur une plage de sable et disloquée soudain.

Aussitôt les sauvages se portèrent en foule vers le premier de ces navires, dans la pensée d'en recueillir les épaves dispersées sur la côte. Ils avaient des lances, des massues et des arcs : ces armes ne restèrent pas oisives dans leurs mains. Ils décochèrent quelques flèches contre les gens de l'équipage, qui y répondirent aussitôt par un feu de mousqueterie appuyé de quelques coups de canon : plusieurs naturels furent tués. Mais alors bon nombre de soldats, matelots et officiers ayant eu l'imprudence de descendre dans des canots, et ayant été poussés à terre par le vent, furent immédiatement assommés, égorgés, massacrés. Pas un n'échappa. D'autres s'étant jetés à la nage, car le vaisseau tombait par morceaux, subirent le même sort. En même temps la frégate battue par les vagues et constamment arrachée, puis reportée violemment contre les bancs de corail, fut peu à peu mise en pièces, déchirée, éparpillée par la rage de l'Océan brisant contre la ceinture de rochers. Les naturels eurent alors une ample moisson d'épaves à recueillir.

Du premier bâtiment les sauvages coururent ensuite à la seconde frégate. Ils lancèrent aussi contre son équipage bon nombre de flèches ; mais cette fois, nos gens eurent le bon sens de ne pas répondre par la mousqueterie et le canon. Au contraire, ils firent voir aux assaillants des haches, des colliers de rassades et mille autres bagatelles qui devaient les charmer. A l'offre de ces dons pacifiques, les insulaires firent succéder les démonstrations d'amitié à leurs premières hostilités ; et même, quand la tourmente se fut un peu apaisée, une pirogue se détacha du rivage et vint droit au vaisseau, amenant un vieux sauvage, un chef, qui monta sur le navire fracassé. On l'accueillit avec des sourires : on lui fit des présents. Aussi, quand il retourne à terre, il calme l'agitation et l'effervescence des siens, en leur faisant un rapport favorable sur les habitants de la maison mobile. Alors les ignames, les patates, les bananes, les cocos, les volailles, les porcs, sont bientôt envoyés au navire en perdition, et la confiance est rétablie. Mais l'ouragan n'en continue pas moins son œuvre de destruction. Disloquée, ruinée, dispersée par parties, la frégate périt à son tour, et les marins sont forcés de l'abandonner.

Cependant ces derniers emportent avec eux la plus grande partie de leurs provisions, et, de Païou, se rendent à Vanou, sans que les sauvages les inquiètent. Ils réunissent sur ce point toutes les épaves, tous les débris de leurs vaisseaux que la mer rejette sur les rivages, et entourent leur campement de fortes palissades de troncs d'arbres. Puis des hommes se mettent au travail et entreprennent de faire une embarcation assez grande pour les contenir tous, et assez forte pour leur permettre d'affronter les périls d'une mer généralement mauvaise. Pendant la durée de ce travail, cinq lunes, d'après les sauvages, les étrangers évitent de communiquer avec les naturels de Vanikoro, et ceux-ci, de leur côté, les redoutent, tant à cause de leurs machines qui jettent la mort, que parce qu'ils regardent le soleil avec de certaines choses qui brillent et les effraient.

Enfin, quand le petit bâtiment est prêt à partir, les naufragés s'éloignent avec autant d'hommes que la maison flottante peut en renfermer avec les vivres. Le chef, qui est avec eux, promet à ceux qu'il est obligé de laisser dans l'île, de revenir promptement les chercher, et d'apporter des présents aux naturels.

Jamais plus les sauvages ne les revirent, et les hommes laissés dans l'île moururent tous, un à un, sous la fatale influence du climat, en assez peu de lunes. Mais, jusqu'à leur dernière heure, ils furent aimés des insulaires; car, possesseurs de poudre et de fusils, ils se rendirent fort utiles aux indigènes, dans leurs combats avec les naturels des îles voisines.

De cet ensemble certainement sincère, et plus ou moins rapide, des récits faits par les sauvages de Vanikoro, il résulte trop évidemment que les deux *citadelles flottantes* en question n'étaient autres que la *Boussole* et l'*Astrolabe*. Il est à regretter toutefois qu'il ne jette aucun jour précis sur le sort particulier du commandant La Pérouse. Il est probable que ce fut son navire qui eut la prudence de traiter pacifiquement les sauvages, et que ce fut lui, La Pérouse, qui s'échappa dans la *petite maison flottante*. Mais hélas! cette frêle embarcation sombra, elle aussi, c'est à n'en pas douter; et ce fut fait des hommes et des choses de la grande expédition qui avait commencé sous de si heureux auspices.

Il est donc bien certain, il est irréfutable, que ce fut à Vanikoro qu'eut lieu le naufrage cruel de nos deux frégates. Mille circonstances le démontrent. D'abord un matelot prussien, resté à Manicolo, dans un archipel voisin, eut connaissance du fait, et en parla au capitaine anglais Dillon. Ensuite, ce capitaine, à son premier voyage à Vanikoro, obtint des sauvages quantité de reliques des naufragés, et tous les objets furent reconnus de fabrique française : crocs, chevilles, anneaux de chaînes, poulies, casseroles, cuillers, plateaux et entonnoirs en cuivre, ustensiles de cuisine, et instruments d'optique et d'astronomie brisés. Mais à un autre voyage encore, il racheta

une cloche en bronze, d'un pied de diamètre, portant une croix d'un côté, et de l'autre un soleil avec l'exergue : *Bazin m'a fait!* marques ordinaires de la fonderie de Brest, en 1785.

Mais s'il reste encore quelques doutes dans l'esprit, ces doutes céderont aux nouvelles preuves irrécusables de ce désastre, à Vanikoro, rapportées par Dumont-d'Urville, dans son *Voyage autour du monde*, en 1827.

J'aurai l'occasion de parler en son lieu de ce voyage, dans ce même ouvrage. En attendant, donnons une larme au souvenir de ces nobles et infatigables marins, qui, pour la gloire et les progrès de la France, ont sacrifié leurs jours à la patrie commune, et ont eu leurs cadavres engloutis dans ce vaste cimetière que l'on nomme Océan!





VII

XVIIIe SIÈCLE.

Profondeurs des mers. — Les îles, sommets de montagnes sous-marines. — Couches d'eau. — Mers rouges. — Mers blanches. — Mers noires. — Mers bleues. — Mystères des abîmes. — Problèmes de la surface des Océans.— Coups de vent. — Dilatation de l'air. — Anecdote. — Départ de Sagor, en 1795. — Navigation de l'*Hercule.* — Tempête effrayante. — Vents déchaînés. — Le radeau. — Épouvante du charpentier. — Effroi des matelots. — Nuit terrible. — Manœuvres difficiles. — Le talisman d'un Lascar. — Le vaisseau désemparé. — La chaloupe en vedette. — Crise. — Échoûment. — Drame. — La nuit du naufrage. — Les matelots nageurs. — Sauvages. — Meurtres. — Encore la nuit. — Surprise au point du jour. — L'Afrique et ses Cafres. — Dénoûment. — Départ de Rangoun. — Les fleuves de l'Asie. — Paysages indous. — Circonstances uniques d'un naufrage en 1796. — *La Junon.* — Marche difficile. — Voie d'eau. — Ouragan. — Envahissement. — Explosion. — Echoûment dans les ténèbres. — Sauve qui peut! — Refuge dans les hunes et les haubans. — Physionomie du navire. — Navigation entre deux eaux. — Le Fantôme. — Long martyre de vingt jours. — Famine. — Où l'on vit et où l'on meurt dans les parties aériennes d'un vaisseau. — Sérénité des cieux. — Le radeau. — Départ. — Expédition nocturne. — Retour. — Ce que c'est que la *Calenture.* — Tous les genres de trépas. — Des haubans aux hunes. — Le bon père! — Douleurs sans pareilles. — La terre. — Indifférence.—Naufrage.—Apparition d'hommes sur la côte. — Les rivages de l'Inde. — Lascars.— Le bon Birman. — Rayas et Zémindars. — Où le Français Jean Mackai agit avec énergie. — Madame Bremner. — La conclusion des romans.

Les profondeurs de l'Océan sont inconnues, et jusqu'ici, toute sonde a été insuffisante à les atteindre. Dans la mer Septentrionale, on n'est point parvenu à toucher terre à 4,680 pieds de profondeur. On suppose que la hauteur de nos pics les plus élevés est un peu moindre que la mesure des gouffres de la mer, qui, à ce calcul, auraient 20,000 pieds. En effet, ces plateaux verdoyants, ou granitiques, ou volcanisés, qui, dans

l'Océanie, et ailleurs encore, surgissent du milieu des vagues, et forment des îles si nombreuses, ne sont que les têtes de gigantesques montagnes sous-marines, entre lesquelles s'étendent de mugissantes et longues vallées de flots, où se jouent des troupeaux de monstrueux cétacés. Le fond qu'a pu toucher la sonde paraît être du sable, du gravier, des roches granitiques, des lits de coquillages et de testacés, enfin des prairies et des forêts d'algues et de plantes marines. Certaines plages de l'Océan s'étendent en pente molle et sablonneuse, d'autres sont comme coupées à pic. Les couches d'eau qui le composent varient également dans leur nature, et ont aussi des mystères inexplicables. Les unes sont amères, les autres sont salées : celles-ci sont lumineuses, celles-là fort obscures; il en est qui sont tièdes, d'autres qui sont glacées; les parties supérieures de ces couches superposées ont d'innombrables habitants, les parties inférieures sont désertes.

Parfois, la mer paraît tout en feu, ou ruisselante d'étincelles, ou hérissée de gerbes lumineuses. D'autres fois, elle varie dans sa couleur. Dans certains parages, particuliers mais célèbres, elle est ou rouge, ou noire, ou blanche, ou verte, ou bleue, ou même cramoisie; et alors cette couleur donne son nom à la mer Rouge, à la mer Noire, à la mer Blanche, à la mer Bleue, aux océans Verts, etc. Tels sont les problèmes des profondeurs des mers. Mais la surface des eaux a aussi ses énigmes. On sait que tous les grands continents sont groupés autour du pôle boréal, et que les mers les plus vastes appartiennent au pôle austral. Ces vastes océans ont tous leurs noms, leurs limites, leurs départements, pour ainsi dire, comme le ciel a ses contrées, ses plages éthérées, ses chemins où voyagent notre œil et notre imagination. On sait que la terre est un de ces globes célestes qui roulent et brillent dans l'espace, et que le capitaine Anson, ayant décrit avec la proue de son navire un grand cercle à travers l'Océan, revint au point d'où il était parti, se trouva avoir fait le tour du monde, et démontra ainsi

la rotondité de la terre. On sait enfin que l'atmosphère, autre océan plus léger, diaphane, par sa pression sur l'océan marin, maintient presque également, sur toute la surface du globe, le niveau des eaux qui s'étendent en nappes continues et sphériques autour du globe, dont elles sont contraintes de prendre la forme. On n'ignore plus les causes du flux et du reflux. Mais, à l'endroit des phénomènes qui se jouent à la surface des flots, on est loin d'être aussi instruit.

Qu'est-ce qu'un coup de vent, par exemple ? Tout à l'heure le matelot écoutait avec bonheur les vagues harmonieuses de la mer se dérouler en plis de cristal sur la molle arène. Attiré par ces sirènes, il oubliait femme, enfants, patrie, lorsque soudain paraît au ciel le fatal grain noir..... Tout à coup, en effet, l'équilibre de l'atmosphère se rompt, le vent s'élève subitement, il souffle avec violence, et le voilà qui roule en montagnes menaçantes ces lames, il n'y a qu'un instant, si paisibles et si caressantes. Quelles causes ont pu déterminer ce coup de vent perfide, cet ouragan cruel, et déchaîner ainsi la fureur des vents ?

La dilatation de l'air et la formation des vapeurs..... dira-t-on. Qui soupçonnerait, par exemple, que l'évaporation des eaux d'un ruisseau soit capable d'ébranler l'atmosphère à plusieurs centaines de mètres d'élévation ?

Une anecdote à ce sujet.

Guyton-Morveau et un de ses amis étaient dans la nacelle d'un aérostat, et cheminaient à ravir dans les airs. C'était dans le voisinage de Dijon. Tout à coup il aperçoit à terre un filet argenté, le Suzon, charmant petit ruisseau. Il le signale à son compagnon qui se moque de l'appréhension qu'il témoigne que ce filet d'eau ne dérange la placidité de leur course. Mais lorsqu'ils sont soumis à l'influence des émanations de ce faible courant, leur nacelle et le ballon éprouvent des secousses si violentes en effet, qu'ils s'étonnent d'avoir pu y résister.....

Acceptons le fait : mais, qui de nous n'a vu des aérostats volumineux passer au-dessus de la Seine, très-près même, et rester aussi calmes que dans les régions où l'air est le plus pacifique? Est-ce donc là une preuve?

Quoi qu'il en soit, je passe à un drame dont un coup de vent est la cause malheureuse.

Au mois de mars 1796, partait de Sagor, à la destination de Londres, le vaisseau *l'Hercule*, avec un équipage de soixante-quatre hommes, Français, Portugais, Danois, Hollandais, Suédois, Américains et Lascars. Sagor est une ville de l'Inde qui expédie son riz vers l'Europe; le navire en avait un fort chargement, et la traversée était longue : il fallait doubler le cap de Bonne-Espérance et longer toute l'Afrique. Mais le capitaine, qui était Français, avait passé toute sa vie sur les flots : il avait l'habitude de la mer et de ses caprices ; aussi veillait-il au grain.....

Jusqu'au 1er juin *l'Hercule* s'avança majestueusement, toutes voiles dehors, et poussé par un vent favorable. Mais le soir de ce 1er juin, il est assailli par un coup de vent dont la violence persévère, augmente même pendant six grands jours. La mer est terrible, et tel est le mugissement des vagues et de la rafale, qu'il attriste l'âme des plus intrépides. De mémoire d'homme de mer, jamais on n'a vu pareille tempête. L'état de l'atmosphère empire encore dans la nuit du 7 au 8. Vers le milieu de la nuit, le vent change brusquement, et se trouvant en travers de la lame, le navire a son gouvernail emporté, sa poupe fortement endommagée et son étambot ouvert. Le capitaine ordonne à la moitié de ses gens de courir aux pompes, et à l'autre moitié d'alléger le vaisseau en jetant à la mer une forte partie de riz. En effet, en un clin d'œil, l'eau s'est élevée à quatre pieds dans la cale, et ce n'est qu'en diminuant beaucoup la cargaison que l'on peut espérer de découvrir la voie d'eau et d'essayer de la fermer.

Tout le monde se met à l'œuvre. Les pompes jouent avec

tant d'activité qu'elles vident jusqu'à cinquante barriques d'eau à l'heure. Il n'en faut pas moins jeter à la mer quatre cents sacs de riz. Enfin on découvre la voie. Aussitôt on enfonce dans l'ouverture béante, par laquelle la mer se précipite comme un torrent, des balles de mousseline, du linge de toute sorte, et l'on parvient, sinon à boucher, toujours au moins à empêcher l'eau d'entrer avec autant de force et d'abondance.

Heureusement, au point du jour, le 10 juin, le vent diminue. L'*Hercule* fait toujours beaucoup d'eau, mais les pompes suffisent à tenir le bâtiment à flot.

Les navigateurs sont alors à environ deux cents lieues des côtes de l'Afrique.

Pendant deux jours le vent ne cesse de diminuer, mais la houle est toujours si terrible, et la situation s'améliore si peu, que le capitaine, craignant pour la vie de son équipage, fait mettre la chaloupe à la mer. Le second du navire et trois matelots, armés de sabres et de mousquets y descendent aussitôt, non pour fuir le danger, mais pour faire feu sur tous ceux qui tenteraient de quitter le vaisseau. Cette chaloupe étant la seule embarcation en bon état de l'*Hercule*, et ce bâtiment coulant à fond, les deux tiers des gens du navire n'auraient aucune chance de salut, si l'on n'avisait pas au salut commun. En conséquence le capitaine fait construire un radeau, à l'aide de toutes les futailles qui se trouvent à bord, des espars que l'on peut réunir, de poulies et de planches.

Ce radeau, de 35 pieds de long sur 15 de large, est à peine terminé, que le charpentier, tout en larmes, accourt en s'écriant que l'arrière du vaisseau est entr'ouvert, qu'il n'y a plus d'espoir de le conserver et qu'il faut absolument l'abandonner à lui-même. Mais les matelots, croyant qu'il y a de l'exagération dans les paroles de ce timide ouvrier, et le capipitaine, de son côté, sentant que son langage ne peut qu'augmenter la terreur de son monde, on lui répond qu'immédiatement on va s'assurer de la vérité de ses paroles. Alors le

charpentier insiste à ce point que son supérieur le menace de le faire jeter à la mer, s'il ne retourne sur-le-champ aux pompes, et n'encourage les travailleurs à faire leur devoir. Le charpentier se retire en effet, et va même très-bravement reprendre sa besogne.

Mais, quelques instants après, le capitaine voit venir à lui grand nombre de matelots, qui, à leur tour, le supplient de quitter le navire. Chacun d'eux voulant faire prévaloir son opinion, il en résulte tout à coup un tel bruit et une si grande confusion, que notre Français, vieil enfant de la mer, sent la colère lui monter au front, et lève le bras pour se porter à quelque violence. Toutefois, comme les marins se hâtent de lui obéir et descendent pour retourner aux pompes, il s'arrête.

Cependant la tempête se déchaîne de nouveau, et bientôt elle arrive au plus haut point de fureur. Les voiles sont réduites à leur moindre développement, afin de laisser au vent le moins de prise possible; mais sa véhémence, constamment renoüvelée, exige sans cesse de nouvelles manœuvres. Ajoutons que la nuit, qui est venue, est si sombre que l'on ne peut agir qu'à tâtons, car le feu des fanaux est trop agité pour donner quelque lumière. On ne s'entrevoit un instant qu'à la lueur fugitive de grosses vagues écumantes. Avec cela, la pluie tombe par torrents, vingt tonnerres se croisent dans l'air : ce sont les mugissements de l'Océan qui déferle avec rage contre le vaisseau. Ce dernier craque dans toutes ses parties, et cent fois on peut croire qu'il va s'effondrer sous les pieds.

Sur ces entrefaites, monte sur le pont, effaré, tremblant, un Lascar, un mouchoir à la main. C'est une offrande de riz et de quelques roupies que cet homme, idolâtre comme tous ceux de sa race, veut faire à son dieu. Dans la crainte de plonger les Lascars dans le désespoir, s'il l'empêche de sacrifier à sa divinité, le capitaine le laisse faire. Alors notre matelot de grimper à l'échelle du mât d'artimon et d'attacher à la hune le précieux talisman. Puis il retourne avec confiance travailler

aux pompes, en assurant à tous ceux qu'il rencontre que désormais son Dieu est le protecteur de l'*Hercule* et qu'il ne peut plus arriver aucun malheur. Ses compagnons le reçoivent avec de grandes démonstrations de joie et l'embrassent à plusieurs reprises, tout en reprenant leur travail.

Cependant, malgré la tempête, le vaisseau fait route vers la terre la plus voisine, pour se jeter à la côte, et le 15 juin, on la connaît, vers le soir. On n'en est plus qu'à six lieues. D'abord la joie est générale : mais ensuite quand l'on songe que l'échouement est inévitable, puisqu'on ne peut plus gouverner le navire, la terreur s'empare de l'équipage. Afin d'être en règle à l'endroit des armateurs, le capitaine confie tous ses papiers de bord à son second, qui est toujours dans la chaloupe, avec trois hommes : il lui donne des provisions et lui recommande de se tenir au large, jusqu'à ce qu'on lui ait fait, de terre, des signaux pour désigner le lieu possible de débarquement.

La crise approche. Voici la terre, la terre hérissée de roches énormes ! L'ouragan semble vouloir augmenter le danger par la violence avec laquelle il rugit. En effet, on est encore à un demi-mille de la côte, lorsque soudain le bâtiment touche avec rudesse et donne du talon à plusieurs reprises. Nombre de matelots sont douloureusement meurtris par les cordages rompus qui s'agitent dans l'air, suspendus aux vergues. Il y en a de renversés sur le pont, qui roulent sur le plancher et vont se meurtrir contre les bastingages. Quelques-uns sont écrasés à demi par la chute des agrès. De ceux qui, dans ce moment même, étaient nichés sur les échelles de corde, ou montés à la cime des mâts, plusieurs tombent de haut et sont étourdis sous le coup. A cet instant fatal, pas un cri ne peut s'entendre : nul secours n'est à espérer. La nuit enveloppe le drame de ses ténèbres, victimes et autres, et la grande voix de la mer et du ciel absorbe les gémissements et les clameurs. Toutefois, il n'en est pas qui périsse : car, on voit les matelots éclopés, et ceux qui n'ont pas

souffert, se coller aux parois inférieures du bâtiment, pour laisser passer dans cette attitude, les vagues effrayantes qui s'élancent par-dessus les gaillards, comme des fleuves impétueux qui jaillissent et renversent tout sur leur passage.

Le jour commence à luire à l'horizon, mais un jour rougeâtre comme une fournaise, quand une lame, saisissant le vaisseau dans une étreinte irrésistible, l'enlève et le porte par-dessus les rochers... Aussitôt les amarres du radeau se rompent, il chavire, et un des marins qui se trouvent dessus est emporté par les vagues. Heureusement il reparaît bientôt, s'accroche tantôt à une épave, tantôt à une autre, et enfin parvient à gagner la terre, après deux heures de lutte. Plusieurs de ses compagnons, jetés à la mer par l'oscillation du navire, suivent son exemple et réussissent comme lui.

Du navire on applaudit à leur succès, mais en même temps, on tremble pour leurs jours. Car des sauvages, dont les huttes couvrent une vallée voisine du rivage, dès le lever du soleil, sont accourus, en très-grand nombre, et avisant ces étrangers assis ou couchés sur la côte, ils les emmènent derrière la colline qui abrite leur village. Les gens du vaisseau, qui voient cette manœuvre, demeurent convaincus qu'on les égorge, aussi prennent-ils la résolution de ne quitter l'*Hercule* que... le plus tard possible.

Ainsi le jour se passe, dans une anxiété cruelle, et, quand la nuit est venue, quelles angoisses pour les malheureux naufragés ! A peine, dans le désordre des éléments, toujours déchaînés , entend-on quelques plaintes, quelques apostrophes au ciel soit pour l'accuser, soit pour le fléchir. Les misérables navigateurs restent plongés dans de silencieuses méditations. A chaque instant la mer les inonde sur le gaillard d'arrière, où ils se sont réfugiés : le désespoir les fait ressembler à des cadavres.....

Mais quelle n'est pas leur joie lorsque, au retour de la lumière, le lendemain, nos prisonniers de l'*Hercule* aperçoivent sur le rivage tous ceux que, la veille , ils croyaient morts.

Ceux-ci s'avancent sur la plage, et leur font signe de venir les joindre. Tout ce qui peut flotter est aussitôt mis à la mer. Le capitaine quitte tous ses vêtements, à l'exception d'une jaquette et d'un châle dans lequel il cache sa montre, et muni d'une espare, il s'élance à la mer. Pendant plus d'une heure, il est ballotté par les vagues qui, par moments, l'emportent au loin pour le rejeter ensuite contre les rochers. Enfin, une lame le saisit, comme elle a fait le navire, et le pousse brutalement sur le sable, où il tombe sans connaissance. Heureusement il est secouru par les gens de son équipage au grand complet, sauf toutefois ceux de la chaloupe que l'on ne revit plus.

C'est sur les côtes du pays des Cafres, en Afrique, que l'*Hercule* a fait naufrage. Mais les Cafres qui couvrent le rivage appartiennent à l'une des tribus hospitalières, si rares parmi ces sauvages. Il n'est pas de secours qu'ils ne s'empressent d'offrir aux matelots et à leur chef. Seulement, il faut dire qu'en échange de leurs bons procédés, ces Cafres ne se font pas faute de s'emparer de tout ce qu'ils voient à leur convenance. Le roi des sauvages se montre lui-même fort affable, et après un long repos sous les huttes du village, malgré le talisman du Lascar, le navire étant tout à fait perdu, les naufragés de l'*Hercule* peuvent prendre le chemin du Cap, où ils arrivent le 30 juillet.

A quelques jours de là, l'amiral Elphinstone les embarquait sur un autre navire de la Compagnie des Indes, et notre capitaine français faisait voile sur la *Sainte-Cécile*, pour la France, et arrivait au Havre au commencement de décembre.

L'Asie est la plus riche et la plus belle des contrées du monde. Mais dans l'Asie, c'est l'Indoustan, c'est l'Indo-Chine qui sont les régions privilégiées par la nature. C'est là que, au milieu de montagnes grandioses, aux cimes neigeuses, aux forêts aussi anciennes que le monde et dont la puissante

végétation charme le regard, sous la voûte mystérieuse de roches superposées, que couronnent, au plus haut des airs, soit des massifs de glaciers, soit des cratères de volcans, c'est là, dis-je, que les plus beaux fleuves du globe prennent leur source. Sortis des flancs du gigantesque Dwala-Giri, la crête suprême de l'Himalaya, le roi des monts de l'univers entier, 26,872 pieds de stature! ils se fraient un lit par d'innombrables vallées, pour aller enfin se jeter dans la mer. Les sites les plus sauvages et les plus merveilleux accompagnent leur cours. Ils roulent dans leurs flots l'or et l'argent, les diamants et les pierres précieuses, et si la population qui habite leurs rives est pauvre et misérable, c'est qu'elle est sous le joug égoïste et féroce de l'Angleterre. Mais dans la Birmanie il y a mieux encore. Il est tel fleuve, l'Ataxum par exemple, ou bien l'Irawadi, qui passe à Rangoun, dont les bords sont tellement escarpés et chargés d'une si formidable végétation que les vaisseaux, avec toutes leurs voiles déployées, peuvent y manœuvrer sous des berceaux immenses et de colossales arcades de verdure.

Or, de Rangoun, capitale des Birmans, dans l'Indo-Chine, de Rangoun, où les temples, enrichis d'or, de cinabre et de cobalt, occupent plus de place que les maisons, et où les habitations sont faites de bambous élancés et de larges feuilles de palmier, partait le 29 mai 1796, glissant légèrement sur l'Irawadi, le dernier des fleuves que j'ai nommés, faisant route, par le golfe de Bengale, pour Madras, dans l'Indoustan, la corvette, *la Junon*, du port de 450 tonneaux, chargée d'une riche cargaison. Elle avait pour capitaine monsieur Bremner, un Indou, et pour second, un Français, Jean Mackai, le seul Européen du bord. Cinquante Malgaches, Lascars, Sécoïces, etc., c'est le nom qu'on donne aux indigènes des îles de Madagascar et aux parias de l'Inde, formaient son équipage, dont le canonnier était Indou catholique. En outre la *Junon* avait à bord une vingtaine de passagers, hommes,

femmes, jeunes filles et garçons, tous Indous. L'une des femmes était l'épouse du capitaine, qui avait avec elle sa camériste. Le total des personnes que portait la corvette était donc de soixante-douze. J'entre dans tous ces détails, parce que le lecteur doit connaître quels sont les acteurs du drame que je vais mettre sous ses yeux.

Jamais drame de mer, en effet, ne présente des circonstances plus étranges et plus terribles que celui qui nous occupe.

La *Junon* entrait en mer avec le commencement du flot, ayant 25 à 30 pieds d'eau, et un fond de vase tendre. Vers le soir cette profondeur diminua tout à coup. On vira de bord, mais avant d'avoir pu mettre la barre du gouvernail sous le vent, la corvette toucha sur un banc de sable très-dur. L'équipage brassa tout à cul pour se dégager : peine inutile. Alors on mouilla deux ancres d'affourche pour l'empêcher de dériver davantage : elles tinrent bon pendant quelque temps. Mais l'une ayant perdu fond et fait chasser l'autre, on laissa tomber la maîtresse ancre, qui enfin fixa le vaisseau. La marée allait cesser de monter, et l'on était sûr de le dégager avec le reflux, pourvu que l'on pût l'empêcher de chariver à marée basse. En conséquence, on amena les mâts et les vergues de perroquet, afin de débarrasser le navire de leur poids. Quand la marée fut basse, il donna à la bande d'une manière effrayante, mais il flotta au reflux, en effet. Aussitôt l'ancre fut levée, et, forçant de voiles, la *Junon* se trouva dans des eaux plus profondes. Cette fois elle était sauvée.

Le 1er juin il venta du sud-ouest grand frais. La mer devint très-grosse : la corvette fatigua beaucoup. Alors une voie d'eau se déclara : c'était le résultat de l'échouement sur le banc de sable. Avec cela, le coup de vent qui se faisait sentir dura huit jours. Il devint nécessaire que matelots et passagers, même les femmes, travaillassent sans relâche pour empêcher le bâtiment de couler : et encore les pompes, à force de jouer, se dérangeaient souvent. Pour comble de malheur, l'équipage

n'avait pas de charpentier, pas d'outils. Aussi la position devenant de plus en plus périlleuse, on ouvrit l'avis de retourner à Rangoun. L'idée contraire prévalut, et on se décida à continuer de faire route pour Madras.

Cependant les forces des travailleurs étaient épuisées, et on commençait à murmurer lorsque le 6 juin, le vent ayant diminué, le vaisseau fit moins d'eau. On ne se servit plus que d'une seule pompe, et on put découvrir que la voie d'eau venait de l'étambot, à la ligne de flottaison. Alors, au premier jour de calme, le canot fut mis dehors, et un calfat cloua une toile goudronnée sur le trou, après l'avoir bouché avec des étoupes : puis il recouvrit le tout d'une feuille de plomb. Dès lors on se félicita d'avoir échappé à un péril imminent et on continua gaiement le voyage.

Mais ces félicitations étaient prématurées. Le 12 juin il recommença à venter grand frais du sud-ouest, et, dès le premier souffle, la voie d'eau devint considérable : puis le sable, ayant engorgé les pompes, rendit leur secours inutile. On dut vider l'eau avec des seaux. Quatre jours d'une fatigue inouïe réduisirent alors les malheureux navigateurs à un tel état d'épuisement, qu'ils désespérèrent de leur salut. En conséquence, ils se décidèrent à mettre toutes voiles dehors, afin d'arriver vent arrière à la côte de Coromandel, la plus proche, avec le projet de la suivre jusqu'à Madras, ou de faire route pour le Bengale, suivant les circonstances. On mit donc dehors les huniers et les basses voiles, en prenant tous les ris : mais les pompes, mal réparées, exigeaient un travail si assidu, qu'il ne fut pas possible de donner l'attention nécessaire aux voiles, de sorte que, avant le 8, le vent les enleva, l'une après l'autre, à l'exception de la misaine. Le 19, on mit en travers jusqu'à midi. La *Junon* était alors par les 17° 10′ de latitude nord, et à 9° à l'ouest du cap Négrais.

Hélas ! le bâtiment s'enfonça bientôt d'une manière plus effrayante encore, et il fallut renoncer à l'espoir de l'aider à

s'élever de nouveau. Tout le monde était si alarmé, qu'on ne pouvait plus maintenir les marins à leur poste. Vers midi pourtant, on orienta la misaine, et la corvette marcha vent arrière à sec.

Mais les matelots qui travaillaient à l'intérieur remontèrent, quand vint la nuit, et annoncèrent la triste nouvelle que l'eau gagnait le premier pont. Aussitôt, comme on était convaincu que le navire ne pouvait se soutenir plus longtemps, tout le monde demanda qu'on mît les canots à la mer. Malheureusement ces embarcations étaient en tel état qu'on dut renoncer à s'en servir. Alors, afin de retarder la perte de la corvette et la mort de tous ceux qui la montaient, le même 19 juin, vers neuf heures de nuit, on coupa le grand mât, afin d'alléger le poids du bâtiment. Mais ce mât, en tombant sur le pont, causa une épouvantable confusion, de sorte que les hommes préposés au gouvernail l'abandonnèrent, pour se débarrasser des agrès et des cordages dans lesquels ils étaient empétrés comme dans un filet, et la *Junon* présenta le travers à la lame. Le choc fut si violent que l'eau entra de tous côtés. On l'entendit annoncer son approche d'abord par des sifflements, puis par un bruit sourd et un menaçant murmure. Un clapotis sinistre frappait de petits coups secs jusque sous la voûte du pont. Puis, après ces envahissements successifs, l'air intérieur, étant refoulé des parties basses dans les parties supérieures, et n'y trouvant plus d'issue, fit sauter tout à coup le devant du tillac.

Au bruit de l'explosion qui résulta de cette violence de l'air, la consternation fut à son comble sur le pont, où s'étaient réfugiés tous les passagers de l'équipage. La pâleur et l'effroi étaient sur tous les visages. Mais la terreur fut encore doublée par l'apparition, à travers l'écoutille, d'un fantôme blanc, qui sortit du navire, trempé d'eau comme une ondine. C'était une jeune femme, oubliée dans la cabine et endormie sur son lit, qui, surprise par la rapidité croissante de l'engloutissement

du navire, s'était heureusement dirigée, en simple chemise, vers l'escalier de la corvette, et arrivait sur le pont. Là, éperdue, le visage ruisselant d'eau de mer et de larmes, elle se jeta dans les bras de son mari, qui était précisément le capitaine de la *Junon*. Monsieur Bremner, fou de désespoir, tout en aimant sa femme à l'adoration, en voyant périr sa gracieuse corvette, s'était abandonné à une telle douleur, qu'il l'avait tout à fait oubliée. On fit aussitôt monter madame Bremner sur les lices de l'arrière, et on la déposait sur les haubans du mât d'artimon, de manière à dominer les eaux, lorsque la corvette, qui, jusque-là, n'avait cessé de marcher, s'arrêta tout à coup. La secousse fut si violente que l'on put croire qu'elle sombrait, et que la dernière heure était venue. Mais, chose bizarre! dès que le pont fut sous l'eau, la corvette n'enfonça plus.

Tout chacun dut aussitôt chercher un refuge dans les parties aériennes du vaisseau. Ce fut un sauve-qui-peut général. Matelots et passagers, hommes et femmes, grimpent dans les haubans pour échapper à la mort, et l'on monte plus haut encore, à mesure que les lames qui se succèdent enfoncent plus profondément le navire. Le capitaine Bremner, sa femme, le second du vaisseau, Jean Mackai, gagnent la hune d'artimon : le reste de l'équipage s'accroche et se cramponne aux manœuvres de ce mât, à l'exception d'un homme, qui, étant à l'avant de la corvette, s'établit dans la hune de misaine. Dans les ténèbres d'une nuit épouvantable, au milieu d'un sinistre effrayant, à l'heure solennelle et fatale où un navire s'effondre dans les eaux de la mer, dont les lames jettent de ci de là des parties blanchâtres lumineuses qui se reflètent sur la scène d'horreur, c'est un horrible spectacle, de voir ainsi groupés dans les haubans, échelonnés en chapelet sur les manœuvres d'un vaisseau, ou hissés dans les hunes, des infortunés qui disputent leur vie à la mort, sur un navire dont la coque est immergée déjà, et s'enfonce peu à peu dans le gouffre béant!



C'est un horrible spectacle, de voir ainsi groupés dans les haubans ou hissés dans les hunes, des infortunés qui disputent leur vie à la mort.

p. 168.

Cependant la jeune femme grelotte de froid dans la hune d'artimon. Le second du vaisseau ôte sa jaquette et en couvre son buste glacé. Puis, voyant que le bâtiment ne coule pas à fond, comme on le craint, les matelots reviennent quelque peu de leur épouvante, et à l'aide de leurs couteaux, coupent la vergue du mat qui leur sert de refuge, de peur que le poids de tant de personnes échelonnées sur ce mat ne le fasse fléchir et tomber.

Quoique la *Junon*, ainsi engloutie jusque par-dessus le pont, roule avec tant de force, et que le vent souffle avec une violence si grande que les naufragés ont un mal extrême à se tenir, la fatigue de plusieurs est telle, qu'en face même de la mort, ils s'endorment et restent plongés dans le sommeil. Quelle affreuse vision, quand vient une pâle aurore, qu'un jour blafard se lève, et que l'affreuse situation des malheureux navigateurs leur laisse voir tout ce qu'elle a de hideux ! Le vent souffle avec une impétueuse véhémence qui ébranle les parties saillantes du vaisseau : la mer roule, déferle, se relève, s'agite avec une inexprimable furie. Le pont est disloqué sous les lames : les manœuvres qui supportent les mâts, et auxquels sont cramponnés soixante-douze infortunés, cèdent sous ce poids et menacent à chaque instant de donner au drame son dénouement. Les gémissements des femmes et leurs sanglots ajoutent à l'horreur de la tragédie. Ainsi qu'il arrive dans ces sortes d'événements, les premiers, certains hommes se livrent au découragement, et alors, préférant une mort prompte à l'incertitude anxieuse d'une douloureuse attente, se jettent à la mer, et disparaissent dans ses abîmes. D'autres, hors d'état de se tenir ainsi, toujours fermes, à des manœuvres constamment ébranlées, sont violemment saisis par les vagues et engloutis dans les profondeurs de l'Océan. Les hommes frissonnent de terreur, et les femmes, plus mortes que vives, ferment les yeux pour ne pas être témoins des épouvantables péripéties dont la *Junon* devient le théâtre.

Trois jours durant, cette cruelle position persévère, et, trois

nuits renouvellent la plus émouvante horreur qu'il soit donné à la créature humaine de ressentir. Trempés par l'eau de mer, glacés sous les morsures du vent, agités sur leurs mâts, comme le fruit de l'arbre sous les fureurs de l'ouragan, nos intéressants naufragés ressentent, en outre de la peur, les terribles aiguillons d'une faim... sans espérance. Les vivres du vaisseau sont engloutis sous les eaux, avec et comme le navire lui-même... Aussi, matelots et passagers, femmes et jeunes filles, sont transis d'effroi à la double perspective de périr par les eaux ou de mourir de faim, la forme la plus cruelle sous laquelle la mort puisse s'offrir.

Le second du navire, Jean Mackai, dans l'écrit qu'il a laissé, ne craint pas de dire que son intention, et celle de ses compagnons, était de prolonger son existence à l'aide du seul moyen possible, celui de manger le corps de quiconque perdrait la vie. Un seul homme répugne à cette extrémité, et consulte naïvement ses amis sur les scrupules qu'il ressent : c'est le canonnier, qui est catholique romain.

Cependant le défaut d'espace dans la hune d'artimon la fait quitter à plusieurs hommes. Ils se jettent à la nage, et tentent de gagner la hune de misaine : mais la mer est si violente que, quatre d'entre eux périssent dans cette tentative. Chez quelques-uns des marins, succède à l'agitation première une sorte d'indifférence ; ils essaient de sommeiller pour que le temps leur paraisse moins long : ils voudraient sur toutes choses tomber dans un état d'insensibilité absolue. Les lamentations inutiles de leurs compagnons d'infortune les fatiguent, et, au lieu de sympathiser à leurs maux, ils murmurent de ce qu'on les ennuie de vaines clameurs. Pendant ces trois premiers jours, ils souffrent de la faim, mais le malaise qui en résulte est encore quelque peu supportable.

Enfin le quatrième jour le vent s'apaise, la mer reprend son calme, et les nuages se dissipant laissent nos misérables naufragés exposés à l'ardeur dévorante d'un soleil vertical qui tue.

Le 25 juin, qui est le cinquième jour depuis que le vaisseau a coulé, l'ange de la mort commence à tirer son glaive, et frappe les deux premiers matelots des naufragés de la *Junon*. Ils meurent de faim, après une agonie que la plume se refuse à décrire. Seulement, c'est une remarque à faire, ce genre de mort est précédé de violents soulèvements d'estomac. Cette apparition de l'ange exterminateur répand une consternation profonde, nonobstant la beauté de la mer et la sérénité des cieux.

Comment consentir à mourir, quand la nature se met en joie et sourit aux humains ! Rien ne rend plus l'espérance que la vue d'un firmament d'azur que le soleil illumine : aussi, le capitaine et le premier maître montrent une grande confiance dans un radeau, et on s'occupe à en établir un avec la vergue de misaine, celle de beaupré et de petites espares. On y travaille avec tant d'activité qu'il est terminé le 26 juin, vers midi. Aussitôt on commence à s'y embarquer. Le capitaine descend alors avec sa femme, et passagers et matelots se hâtent d'y prendre place. Malheureusement le radeau n'est pas assez vaste pour contenir tout ce monde. Il en résulte une querelle. Les plus forts chassent les plus faibles : c'est l'ordinaire. Ceux-ci, désespérés, reprennent place dans les hunes : ceux-là coupent les amarres et s'éloignent, ramant vent arrière, et se servant de morceaux de bordage que les matelots, à l'aide de leurs couteaux, ont taillés en pagaies.

Ils sont à peine éloignés de la *Junon* de quelques brasses, qu'ils reconnaissent que le radeau est trop surchargé. Le conseil de retourner à la corvette est donné : on ne l'écoute pas. Au coucher du soleil, on perd de vue le bâtiment... Mais quelle n'est pas la surprise des infortunés restés sur la corvette lorsque, le lendemain au point du jour, ils revoient à bâbord le radeau que les caprices d'une navigation faite dans les ténèbres a ramené près d'eux. Tous les gens du radeau le quittent alors et vont rejoindre, sur les têtes de mâts, les misérables compagnons et les femmes qu'ils avaient abandonnés la veille.

Après cette expédition aventureuse, le capitaine Bremner, qui est sans énergie aucune, tombe dans le délire. Sa jeune femme en est émue au point d'avoir des convulsions. Jeune et délicate, jolie, gracieuse, on peut craindre qu'elle ne succombe à l'impression nâvrante qu'elle subit dans une position aussi lamentable. Elle a d'autant plus à souffrir que son mari devient la proie de cette sorte de fièvre que l'on nomme *calenture* et qui s'empare de ceux qu'un jeûne prolongé fait tomber dans une extrême faiblesse. C'est surtout pendant l'horreur des nuits, ainsi passées, sur les hunes battues par la vague, que cette calenture le livre à des illusions trompeuses. Il s'éveille privé de raison, son regard étincelle, il s'imagine voir une table couverte des mets les plus exquis, et demande pourquoi on ne lui sert pas de tel ou tel plat. Les malades de cette fièvre d'inanition, en effet, voient de ces sortes de chimères, les fantaisies de leur cerveau leur montrent les forêts les plus belles, les prairies les mieux émaillées, les aliments et les fruits les plus délicieux. Souvent, ils montent sur le pont, et sous le prétexte de descendre dans un parterre, veulent se jeter à la mer. Monsieur Bremner, lui, parle en général de boire et de manger. Mais le plus souvent c'est de sa femme qu'il s'occupe. Plus âgé qu'elle de bon nombre d'années, il l'a épousée depuis peu, il l'aime éperdument, et croit voir dans ses yeux le reproche de l'avoir entraînée dans les maux dont ils sont victimes. Néanmoins à peine lui permet-il de quitter ses bras, et tel est son délire, qu'on est obligé de soustraire sa jeune femme à ses embrassements.

Le 28, un passager du nom de Wade veut employer le radeau à sa délivrance, et trouve des compagnons disposés à partager sa fortune. Deux Malgaches, deux Lascars, et deux Sécoïces, se joignent à lui. Ils partent. En quelques heures, on les a perdus de vue. Une bourrasque que l'approche de la nuit fit s'élever leur fut certainement fatale. Elle devint au contraire favorable à nos misérables martyrs perchés dans leurs hunes

et leurs haubans, car la pluie leur procure une eau douce qu'ils retirent de leurs vêtements tordus, et qu'ils boivent avec délices.

Cependant la mort décime les naufragés. Après avoir vécu depuis tant d'heures, on pourrait dire tant de jours, sans nourriture, plusieurs nouvelles victimes expirent dans une agonie sans nom. Un Lascar notamment, dont le corps est couvert d'affreux ulcères, meurt dans les trélingages de hauban, précisément au-dessous de la hune, et celui qui est accroupi près de lui, un Malais, essaie vainement de le jeter à la mer. Le cadavre est tellement engagé dans les manœuvres qu'il ne peut l'en retirer, de sorte que le vivant est contraint de rester accouplé au mort, qui, bientôt pourri, répand une insupportable puanteur.

Le 1er juillet, le onzième jour après le cruel désastre, le matin, aux premières lueurs du jour, madame Bremner s'aperçoit que son mari, qui s'est endormi dans ses bras, est mort depuis longtemps déjà. Sa terreur est à son comble. Quelques-uns des naufragés qui sont à sa portée, viennent à son secours, et lancent le cadavre de l'infortuné capitaine dans les gouffres de la mer, après l'avoir dépouillé de ses vêtements.... pour en revêtir sa jeune veuve......

La position de nos pauvres victimes, ainsi entassées dans l'étroit espace aérien des hunes et des haubans, comme des oiseaux dans une cage trop étroite pour leur nombre, souffrent un supplice qui ne peut s'analyser. Épuisés par le travail, leurs membres subissent une gêne atroce. Abattus par la privation de tout aliment, les voilà désormais condamnés à s'éteindre les uns après les autres, suspendus entre ciel et mer, glacés par la fraîcheur des nuits, brûlés, calcinés par la chaleur torride des jours. Deux hommes meurent, au même instant, dans la hune d'artimon; deux autres dans la hune de misaine. Chacun peut compter le temps qu'il lui reste à vivre : on sent arriver l'heure de la mort aux mouvements convulsifs de l'estomac.

Ce qu'il y a de plus terrible dans ce drame, c'est que nul ne

peut être utile ou secourable à l'un ou à l'autre, toute communication étant impossible entre les naufragés. Ils sont tous témoins des mille scènes cruelles qui se passent d'un abri à l'autre, sans pouvoir rien faire : les forces leur manquent; ils ne peuvent descendre de leurs hunes ou de leurs haubans, ils ne peuvent même se faire entendre du gîte élevé qui les sépare. On ne devine les événements qui se passent dans ces régions aériennes du vaisseau, que par les cris qui retentissent par moments, les gémissements et les lamentations qui bourdonnent, et le râle qui murmure.... Souvent aux sanglots, à ce râle, succède un silence affreux. C'est une âme qui déserte un corps, et la mort qui triomphe de la vie. Quelques-uns s'éteignent comme une lampe dont l'huile est à sa fin : d'autres luttent contre le trépas dans une effrayante agonie. Ainsi le fils de monsieur Wade, jeune homme robuste, meurt promptement, sans pousser un soupir : au contraire un autre jeune homme, très-délicat, résiste longtemps aux assauts de la mort. En apprenant que son fils est à l'agonie, le père de ce dernier, qui est sur la hune de misaine, descend aussi vite que possible, se traîne sur les pieds et les mains le long du plat-bord et va trouver son fils qui expire sur les haubans d'artimon. Il ne reste plus déjà que trois à quatre mètres du bordage, du gaillard d'arrière, au-dessus des bouteilles. Le brave père y conduit, ou plutôt y porte son fils, qu'il appuie contre la lisse, de crainte que la vague ne l'enlève. Alors quand le malade éprouve un soulèvement de l'estomac, il l'enserre dans ses bras, en essuyant l'écume de ses lèvres. S'il tombe une ondée, il lui fait ouvrir la bouche pour recevoir les gouttes bienfaisantes de la pluie. Ils restent ainsi cinq jours dans cette affreuse position. Enfin le malheureux enfant perd la vie... Mais le vieillard infortuné ne l'abandonne pas pour cela. Le regardant d'un œil égaré, comme s'il ne pouvait croire à sa mort, il reste auprès de son cadavre, sans mot dire, éperdu. Puis, quand la vague, en déferlant, a emporté cette relique précieuse, le

vieillard, rendu plus vieux encore par la douleur, s'enveloppe d'un morceau de vieille toile, comme d'un suaire, se laisse tomber à la place qu'occupait son enfant, et ne se relève jamais plus. Seulement quand la lame se brise sur son corps, on voit au tremblement de ses membres qu'il vit encore. Il reste là longtemps, longtemps, sans qu'on puisse dire s'il vit ou s'il est mort.... Ces scènes déchirantes glacent le cœur des malheureux patients.

Dans la soirée du 10 juillet, le vingtième jour depuis que la *Junon* a coulé, l'un des naufragés se met à regarder l'horizon et annonce qu'il voit à l'est quelque chose qui ressemble à la terre. Cette nouvelle est entendue sans émotion, et personne ne fait effort pour en constater la vérité. Toutefois, si elle ne produit pas un effet visible, elle amène à l'intérieur une certaine sensation. Peu à peu tous les yeux se tournent dans la direction indiquée. Mais la nuit enveloppe bientôt de ses ombres le point désiré certainement par tous. Madame Bremner et d'autres femmes qui vivaient encore, comment? je ne saurais le dire, demandent au second, Jean Mackai, s'il croit le salut encore possible. Jean Mackai, le seul Européen que porte la corvette, répond qu'il ne croit pas que ce soit la terre, mais qu'en tout cas, cette côte, si c'en est une, mettra probablement un terme aux souffrances de tous, car le navire, en touchant contre les rochers du rivage, sera infailliblement brisé. Jean Mackai est du reste tellement indifférent à son sort qu'il s'endort, et le lendemain, en s'éveillant avec le jour, il ne cherche pas à regarder si la terre est réellement en vue. Bien plus, un des hommes placés dans la hune de misaine agitant un mouchoir pour signaler la côte, il ne se soucie pas même de se retourner. Ses voisins ne sont pas aussi indifférents. Tout le monde est debout, et il devient avéré qu'on a une terre en vue. La chose prend une telle évidence qu'il n'y a plus moyen d'en douter... En effet, à l'approche de la nuit, la corvette est assez près pour reconnaître que l'on a sous les yeux une plage sur laquelle se profilent

les croupes de gracieuses collines enrichies de frais bocages. Au loin on voit se dessiner les capricieuses ondulations de hautes montagnes : mais pas de traces d'habitants ! Quelques naufragés se couchent convaincus qu'ils touchent à leur dernière heure, car on redoute un échouement. En effet, ceux qui se sont endormis, sont réveillés avant le lever du soleil, par un choc violent qu'éprouve la *Junon* en touchant contre un rocher. Les secousses qui se succèdent sont d'une telle force, que les mâts en sont ébranlés. Puis, au point du jour encore, de nouvelles et rudes oscillations du navire empêchent les naufragés de se tenir fermes. La mer baisse alors de plusieurs pieds, et ce qui reste du pont se trouve à sec. Nos pauvres martyrs s'empressent d'y descendre, mais non sans efforts, car ce sont de vrais cadavres desséchés, brunis par le vent de mer, brûlés par le soleil, couverts de plaies par les morsures de l'eau. On dirait une bande fantastique de momies que l'ange de Dieu vient de toucher de sa baguette, et qu'il convie à sortir du tombeau pour reprendre la vie. On dirait encore un navire funèbre, écharpé par le bras de monstres infernaux, et sur lequel les ombres du Ténare prendraient passage pour traverser l'un des fleuves de l'Érèbe.

Jean Mackaiet le cannonier catholique, prêtant leur secours à madame Bremner, leur compagne dans la prison aérienne, la descendent jusque sur les trélingages : mais ils ne peuvent la porter plus loin, parce que cette jeune femme endolorie, presque inanimée, ne se prête nullement à leurs efforts. Toutefois, moyennant huit roupies, quelques avides Lascars, plus vigoureux, la descendent jusque sur le pont. La mer baisse encore, à ce point que le vaisseau ne remue plus et qu'à son tour l'entre-pont est découvert. La tête du gouvernail ayant été emportée, par le trou qu'elle a occupé, on avise un passage à la Sainte-Barbe. On y descend alors, et l'on y trouve pour toute ressource quatre cocos qui sont très-consciencieusement partagés entre tous les naufragés. Hélas ! ces fruits sont si vieux

qu'ils ne renferment plus qu'une huile rance, et que leur partie solide ne contient plus de substance nutritive.

Vient l'après-midi. Alors nos malheureux navigateurs aperçoivent quelque chose qui ressemble à des hommes se promenant sur le rivage. Un secret espoir rentre dans tous les cœurs. Ceux qui peuvent se mouvoir montent sur le couronnement de la *Junon* et y agitent des vêtements en poussant quelques cris. Mais on ne prend pas attention à eux, et l'on doute que ce soient des créatures humaines que l'on a en vue. Alors, avec des espares que l'on a trouvées dans la Sainte-Barbe, six des plus vigoureux Lascars se cramponnant sur ces bois flottants, lorsque la marée commence à monter, s'aventurent sur la mer et sont heureusement poussés vers la plage. Ils y boivent à même dans un ruisseau d'eau douce qui se présente à eux tout d'abord, puis ils se couchent à l'ombre d'un bouquet d'arbres. Le lendemain, les naufragés du navire, qui ont craint pour eux qu'ils ne soient dévorés par les tigres, les voient retourner au ruisseau pour boire de nouveau, et ils espèrent que ces compagnons de leur malheur ne les laisseront pas gémir plus longtemps dans leur affreuse position.

Il ne reste plus à bord que deux femmes, trois vieillards, un homme de quarante ans, fort malade, un jeune garçon, et le bon Européen, Jean Mackai. Pendant vingt jours d'affreuse famine, privés de tout aliment, exténués de faim, ces êtres débiles ont supporté des calamités qui ont tué les hommes les plus jeunes et les plus robustes. Ainsi, ces huit personnes et les six Lascars, voilà ce qui reste de soixante-douze passagers et matelots, montés sur la *Junon*, au départ de Rangoun!

Enfin, vers midi, de leur observatoire maritime, les naufragés de la corvette avisent une bande considérable de naturels marchant le long de la plage, et regardant curieusement le navire enfoncé sous les eaux, dont on ne distingue que les mâts, les hunes et les haubans. Ces indigènes se dirigent précisé-

ment vers le point où sont arrêtés les Lascars. Avec quel intérêt les patients de la corvette suivent leurs moindres mouvements et sont curieux de savoir comment ils traiteront leurs compagnons! En effet, on les voit s'aborder, s'entretenir, et sembler se traiter comme gens qui se trouvent volontiers face à face. Ils allument du feu, tous ensemble, et il est facile de conclure que les naturels vont faire cuire quelques aliments destinés aux Lascars affamés. Ces naturels font mieux encore, ils s'avancent jusqu'au bord de la mer et agitent leurs turbans qu'ils ont déroulés, comme pour faire signe aux naufragés de venir à eux. Décrire leur émotion en ce moment est absolument impossible. Partagés entre la crainte et l'espérance, ils ne sont plus maîtres d'eux. Mais ils ne voient que trop que ces hommes n'ont point de pirogue... Comment donc pourra-t-on les arracher à leur prison?...

La vie, qui, récemment encore, était si indifférente à Jean Mackai, notre Européen, lui devient infiniment plus précieuse. Des bordages flottent près du navire, il les voit, mais il appréhende de se confier à ce frêle appui. Le pauvre invalide se fait aider, par le garçon qui est avec lui, à mettre une espare à la mer. Alors il dit adieu à madame Bremner, lui promet de s'occuper de sa délivrance, s'il réussit, et en reçoit une roupie et les vœux les plus ardents pour son succès. Aussitôt notre homme, se recommandant à la Providence, se jette à l'eau. Un instant auparavant, il pouvait à peine mouvoir ses membres, mais à peine est-il à la mer qu'il sent revenir toute leur élasticité. Malheureusement l'espare est carrée, tourne sur elle-même à chaque mouvement de la mer et roule par-dessus lui. Il se sent aller au fond, et lutte péniblement. En outre, il ne s'approche pas du rivage, car la marée le pousse dans une direction parallèle à la côte. De guerre lasse, l'infortuné s'étend de tout son long sur l'espare, passe une jambe et un bras par-dessus, et de l'autre jambe et de l'autre bras s'efforce de se rapprocher du rivage. Mais une lame énorme vient se briser sur

lui : il coule encore à fond. Une autre lame le rejette en travers de l'espare que la mer, en se retirant, emporte avec une force irrésistible. La violence de la secousse lui fait perdre la respiration. Cependant il se cramponne tant et si fort à son espare qu'il tourbillonne avec elle. Le sable et les coquillages que la houle entraîne l'écorchent cruellement. Ses vêtements, déchirés par les vagues, le quittent un à un : il est mis à nu. Enfin un dernier flot le pousse rudement contre des rochers qu'il ne voit pas, car il a les yeux fermés. Néanmoins il les saisit fortement, de crainte que la lame, en revenant, ne le rejette au large. Là, il se couche sous un des rochers, épuisé, haletant, à demi mort. Il s'y endort en quelques minutes, quoiqu'il ait vu plusieurs des naturels venir à lui. Mais la nature est plus forte que la volonté. On l'éveille aussitôt, et il se trouve en face de braves gens d'assez piètre apparence, dont le visage bruni par le soleil, le caleçon blanc, et le reste du corps à peu près nu, mais surtout le langage, lui apprennent qu'ils sont Indous, et que la *Junon* se trouve sur les côtes d'Aracan, province de l'Inde anglaise.

En effet, ces Indous sont des rayas ou paysans de la Compagnie anglaise. L'un d'eux, un Birman, habitant d'Ava, se montre assez bon pour détacher son turban de sa tête et le nouer à la ceinture du pauvre Jean Mackai, tout confus de sa nudité. Puis, les Indous le portent près du ruisseau, où il se désaltère avec bonheur, et ensuite près du feu, où ils lui offrent des aliments qu'il n'ingurgite qu'à grand'peine. Là, l'Européen trouve avec une extrême surprise le canonnier de la corvette, le jeune garçon et le contre-maître du bord, qui, eux aussi, à l'aide d'espares, ont nagé comme lui, mais sont arrivés avant lui. Le plaisir qu'il ressent de retrouver ainsi ses compagnons de douleur presque au complet, réunis aux Lascars, porte un coup à son cerveau. Le brave Mackai devient fou et raisonne de travers pendant une heure. Il s'endort dans cet état et la nuit couvre de ses voiles la mer, la terre et les

cieux, sans qu'il s'en doute. Mais une bien autre surprise lui est réservée. Il est minuit, et la lune vient de se lever sur les croupes de collines et de montagnes qui ondulent sur la côte d'Aracan, lorsqu'on réveille en sursaut notre Européen. Que voit-il à ses côtés? Madame Bremner et sa suivante, lui souriant, et exprimant sur leur physionomie la joie et le bonheur les mieux sentis. C'est le Birman, noble cœur s'il en fut! qui, sachant que les Lascars et les Indous ont formé le complot d'aller voler cette femme, malade et sans défense, avec le secours de l'un de ses gens, l'a sauvée, ainsi que sa caméristе, sans stipuler aucune récompense. Ils passent tous ainsi la nuit, couchés à terre et sans aucun abri.

Pour clore ce drame, apprenons de suite à ceux qui s'intéressent au sort de nos misérables naufragés, d'abord que le lendemain Jean Mackai se mit en route, clopin-clopant, avec quelques Indous et les hommes du vaisseau. Il faisait porter madame Bremner dans un palanquin. Mais ayant jugé que les autres Indous avaient la pensée de piller la cargaison de la *Junon*, il alla droit chez le zemindar, fit sa plainte, et, trompé par le zemindar lui-même, s'adressa à l'autorité supérieure du pays. Là, on reconnut toute la probité du second du vaisseau; on révéla sa position distinguée dans l'Inde, et même son titre de Français, et dès lors la *Junon* fut gardée. On la déchargea, et on vendit sa cargaison au profit de son armateur. Le bon Birman fut récompensé : les Indous, punis, n'osèrent plus se montrer. Quant aux Lascars, ils avaient disparu depuis longtemps.

Jean Mackai, revenu à Calcutta, devint capitaine d'un bâtiment marchand, sur lequel il oublia les souffrances qu'il avait endurées sur la *Junon*.

Madame Bremner, après avoir recouvré ses forces et sa santé, fit un très-beau mariage et fut sans doute heureuse.



VIII

XVIIIe ET XIXe SIÈCLES.

Trêve aux naufrages. — La Hollande. — Ses paysages. — Comment les Hollandais font et défont des mers. — La mer de Haarlem transformée en square. — L'hiver de 1795. — La ruse d'un général français. — Physionomie d'Amsterdam. — COMMENT LA CAVALERIE FRANÇAISE S'EMPARE D'UNE FLOTTE. — La guerre partout. — De Port-Louis à l'île de France. — Tableau d'un navire en partance. — *Le Parisien* sur un vaisseau. — Comment un jeune homme sentimental devient loup de mer. — LE CAPITAINE SURCOUF. — Le masque d'un corsaire. — Navigation dans la mer des Indes. — Les Français de l'*Émile* et les Anglais du *Triton*. — Bataille et victoire. — Ce que voit la nuit, sur mer, le corsaire Surcouf. — Branle-bas de combat. — Le *Kent* et la *Confiance*.—Géant et Pygmée.—159 Français contre 600 Anglais.—Le galant capitaine. — Spectacle donné aux dames. — Attaque. — Bordées du *Kent*. — Manœuvres de la *Confiance*. — La muraille du *Kent*. — Le silence de la *Confiance*. — Enfants, à l'abordage! — Les Français grimpant comme des chats. — Les Anglais se sauvant comme des rats. — La mêlée. — Scènes d'abordage. — Comment les matelots du corsaire jouent de l'espingole et du poignard. — Apparition des noirs de Surcouf. — — Les Cafres. — Victoire! — Respect aux vaincus. — L'Europe jalouse de la France. — La perfidie britannique. — Honteux moyens de vengeance. — LE DRAME DE LA RADE DE L'ILE D'AIX, A ROCHEFORT, en 1809. — La flotte française. — Les brûlots anglais. — Incendie. — Tableau et scènes d'horreur. — Honte à l'Angleterre! — 1814. — La haine anglaise. — L'INCENDIE du *Régulus*. — Horrible et sublime spectacle de nuit. — Honte, honte encore à la perfide Albion!

FAISONS TRÊVE un moment aux échouements, et rassérénons notre imagination par quelques drames de mer un peu plus riants. Je vais dire comment, un jour, un escadron de hussards français s'empara d'une... flotte, d'une flotte nombreuse, bien équipée, et en pleine mer. Les eaux de l'Océan étant le théâtre de mes récits, je ne m'écarterai pas de mon sujet, en mettant en scène quelques braves soldats de

notre armée de terre. Je ne veux pas pénétrer dans le domaine de la fantaisie. Nullement. C'est de l'histoire pure que l'on va lire. Voici le fait :

La Hollande est un charmant pays... pendant l'été. Partout le regard s'étend sur des prairies, des bois, des horizons vaporeux, des villages verdoyants : mais nulle part prairies, bois, horizons vaporeux et villages verdoyants ne revêtent cette teinte de poésie rêveuse qu'inspirent ceux de la Hollande. Et pourtant, le sol de la Hollande est factice, artificiel. Il est l'œuvre de la patience, du courage et de l'amour de la liberté. Les Hollandais l'ont conquis et le conquièrent chaque jour sur l'Océan, ils lui ont donné et lui donnent sa figure et sa forme. Une mer, un golfe, une anse les gênent-ils ? Ils font jouer quelque machine à vapeur d'une grande puissance, et l'eau, déversée dans la mer voisine, dont on la sépare à l'aide de digues colossales, fait place à un sol que les sels marins et l'humus végétal rendent des plus féconds, qui bientôt se couvre d'une riche végétation et que décore une admirable et délicieuse verdure. Ainsi, à cette heure, du haut des clochers de Saint-Bavon, à Haarlem, au lieu de l'immense mer que j'ai franchie en bateau à vapeur, il y a douze ans, et qui se nommait Mer de Haarlem, voit-on aujourd'hui une tout autre succession de vagues et d'ondulations, celles d'une splendide oasis qui verdoie comme un paradis terrestre fraîchement sorti de la main de Dieu, et des villages semblables à des gerbes de fleurs capitonnant de vastes pelouses. Au contraire, en cas d'invasion de leur pays, ces mêmes Hollandais ont-ils besoin d'une mer quelconque pour engloutir l'armée ennemie, ils donnent un coup d'épaule ou de pioche dans leurs digues, les flots font irruption avec fracas, pénètrent avec furie dans les terres, noient les ennemis stupéfaits, et débarrassent la contrée, à la grande satisfaction des sournois paysans, qui marmottent tout bas :

— Mieux vaut pays gâté que pays perdu !

En outre le territoire de la Hollande, jusque dans l'enceinte

des villes, est coupé d'une infinité de rivières et de fleuves, et, comme si cela ne suffisait pas encore, on y a joint des milliers de canaux qui couvrent toute la contrée de leur inextricable réseau. Pour ne pas entrer dans leur nomenclature infinie, je citerai seulement le bras méridional du Rhin, qui a nom Wahal. Il se détache du fleuve au fort de Schenk, passe à Nimègue, s'unit une première fois à la Meuse, arrose ensuite Bommel, s'unit une seconde fois à la Meuse, passe à Gorcum, et enfin se jette, avec la Meuse encore, dans la mer du Nord. Le Wahal est la barrière infranchissable qui protége Amsterdam et la rend inexpugnable.

On était en 1795, c'est-à-dire à l'époque des guerres terribles qu'avait allumées la révolution française, et déjà vainqueurs de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre, nos soldats combattaient avec leur courage habituel, même pendant l'hiver impitoyable qui sévissait alors dans les Pays-Bas. Donc la France était en guerre avec la Hollande, et notre armée, après avoir envahi le territoire ennemi, se tenait embusquée derrière le Wahal, et grelottait dans son campement. A vrai dire, les Hollandais riaient quelque peu de notre persistance, et l'on s'amusait fort, à Amsterdam, de voir la flotte hollandaise rangée en bataille dans ce port, tandis que nos braves avaient fort à faire de se tenir en garde contre les surprises des écluses, des canaux et des petites mers du pays. Que pouvait en effet une petite armée de terre contre une nombreuse armée de mer, la première exposée aux intempéries de la saison, pendant que la seconde se dorlotait dans ses citadelles flottantes, celle-ci n'osant remuer de crainte des marais et des rivières, celle-là pouvant à toute heure pénétrer de la mer du Nord dans le Wahal, et nous foudroyer de ses six mille bouches à feu ?...

Heureusement notre petite armée de terre était commandée par Pichegru.

Déjà cet habile général avait battu les Hollandais à Menin, à

Courtrai, à Rosselaër et à Hooglide. Puis il avait envahi la contrée, et retranché derrière le Wahal...., il attendait.

Nous l'avons dit, l'hiver était dur. Vers le milieu de janvier 1795, tout à coup souffle un vent de bise, chargé des vapeurs glaciales du pôle, qui saisit le sol humide de la Hollande, et, sous sa cruelle morsure, les eaux prennent une consistance imprévue. Pichegru ne dit mot : mais alors qu'il s'est bien assuré que le Wahal est gelé, solidement gelé, il réunit en silence ses soldats, infanterie et cavalerie, et leur annonce un festival nocturne.

En effet, il est nuit, et toutes les campagnes, les chaumières bien closes, sont ensevelies sous leur manteau de neige. La petite armée part alors, franchit le Wahal étonné, et d'un pas rapide va droit à Amsterdam.

Amsterdam est une ville charmante. Bâtie au sein des eaux de l'Ye, l'une des fantaisies de la mer du Nord, chacune de ses largues rues est décorée d'une quadruple rangée d'arbres, au milieu desquelles coule un vaste canal qui communique avec la mer. Ainsi les vaisseaux se promènent galamment de porte en porte, à travers la cité, sans être arrêtés dans leur promenade majestueuse par les innombrables ponts qui sautent de canaux en canaux, et que font jouer des trucs fort ingénieux. C'est vraiment chose curieuse de voir flotter, au-dessus des arbres verts, l'arc-en-ciel du drapeau hollandais, et les pavillons de toutes les nations du monde. Avec cela, les maisons sont de vrais palais, les palais des monuments, les églises des merveilles : et l'horizon, hérissé de milliers de pittoresques moulins à vent ajoute un prestige de plus aux beautés d'Amsterdam. Qu'un soleil, un beau soleil, vienne à dorer de ses rayons cette cité rivale de Venise, elle devient une apparition fantastique et ravissante.

Par un singulier caprice, comme l'hiver s'en permet quelquefois, même le plus maussade, le 19 janvier 1795, nonobstant le froid polaire et la bise glaciale, le soleil se lève radieux, et

illumine joyeusement Amsterdam, l'Ye, et la flotte, la nombreuse flotte, dont les navires sont là, leurs pavillons au vent, formant, en regard de la ville, la plus formidable ligne de carènes ventrues, et la plus riche forêt de mâts qu'il soit possible de voir. En même temps, les bons Hollandais sont réveillés par des fanfares guerrières, des bruits de diane battue par des tambours, sonnée par des clairons et toutes les fioritures de trompettes. Seulement batteries et sonneries ne ressemblent pas du tout aux batteries et aux sonneries du cru.

Aussi se lèvent-ils prestement, plus prestement que ne le comporte d'ordinaire la corpulence flamande, et courent... où courent les curieux qui débordent déjà dans les rues, le nez en l'air, nonobstant la froidure.

Oh ! ciel ! toute une armée est là, sur le quai, en face du port ! Elle est rangée en bataille, et vive Dieu ! c'est une armée française ! Quelle audace ! Mais, c'est à ne pas y croire, voici que sur la mer glacée, figée, gelée, un escadron de hussards, a l'audace de s'avancer, que dis-je, de galoper vers la flotte hollandaise, dont les matelots effarés croient rêver en voyant entourés de cavalerie leurs bons gros vaisseaux... Mais ce n'est pas un rêve ! Les hussards français ne plaisantent pas, on le voit à leur mine, et les voilà qui entourent, enveloppent, étreignent de leurs chevaux fumants, tout prêts à monter à l'abordage, pour peu que l'éperon le veuille, et de leurs sabres et mousquetons, lançant au soleil rayonnant de furtifs éclairs, la belle flotte dont les officiers frémissent, la somment de se rendre, et la font prisonnière !...

Oui, nos hussards font prisonnière la flotte hollandaise, les Hollandais sont vaincus, les Français, une fois de plus, sont vainqueurs, et la guerre est finie !

La guerre est partout à cette époque, 1796. La France la porte d'un pôle à l'autre. Mais, comme elle prétend surtout faire sentir à l'Angleterre la force de son bras, elle poursuit

les Anglais jusque dans les domaines dont ils se sont traîtreusement emparés, depuis peu, dans les grandes Indes. Grâce à l'heureuse position de l'île de France, non-seulement ses bâtiments de guerre, mais aussi ses nombreux corsaires, comme des vautours de leurs nids, s'élancent de son port et font des irruptions dans les mers des Indes, afin de courir sus aux riches cargaisons de la Compagnie anglaise. Aussi le gouvernement de l'Inde, résolu de mettre fin à cette calamité, envoie bientôt deux vaisseaux de ligne, *le Diomède* et *le Centurion*, pour croiser sur les côtes de l'île de France. De son côté, la France leur oppose deux frégates *la Cybèle*, *la Prudente*, et le brick *le Coureur*, et il advient de là quantité de petits combats dans lesquels le drapeau français a toute la gloire.

Mais, passons à un fait d'armes maritime d'une autre sorte.

Le soleil sort à peine du sein des eaux d'où surgit l'île de France, que déjà les travaux commencent sur la rade de Port-Louis. Les chants des matelots s'élèvent dans l'air calme du matin, avec leurs intonations originales et vibrantes. C'est un petit sloop, de 19 hommes d'équipage seulement, en partance, qui donne ces preuves de hâte et d'activité. A son bord on dirait une fourmilière. Tout y est en mouvement dans le curieux pêle-mêle qu'exige l'appareillage. Ainsi, tandis que quelques matelots hissent la chaloupe pour la placer sur le pont, entre le grand mât et le mât de misaine, d'autres enfants de la mer fixent les canots du capitaine et de ses officiers sur le flanc du navire. D'autres encore se perchent dans les haubans, sur les vergues, dans les hunes, et s'assurent si les manœuvres sont libres et si les voiles sont prêtes à se déployer au premier commandement. Ici, on garnit le cabestan de ses barres : là, on met en ordre les cordages et les poulies. Enfin les timoniers disposent les habitacles, les sabliers, le loch. Tous ces hommes, vrais frelons, vont, viennent, montent, descendent, chantent, fument, avec un entrain que c'est merveille à voir. Il n'est pas jusqu'aux mousses, glissant le long des noires encâblures, qui

ne ressemblent à des mouches cherchant leur pâture dans une vaste toile d'araignée. Bientôt la voile du petit hunier se déroule en festons gracieux : ses angles inférieurs sont abaissés jusqu'aux extrémités de l'espare qui leur correspond au-dessous, puis la lourde vergue qui la porte remonte lentement le mât, entraînant après elle les plis déployés de la voile, jusqu'à ce que celle-ci, attachée par tous ses coins, se développe en une nappe immense, blanche comme la neige. Alors de légers courants d'air frappant cette large surface, elle se gonfle sous leur souffle, pour retomber ensuite le long du mât. Enfin, on commence à virer de bord. Les mouvements des matelots, vigoureux et exercés, sont prompts, simultanés, pleins d'énergie.

Cependant le capitaine ne se montre pas encore, et ceux des matelots, nouvellement engagés, qui ne le connaissent pas, interrogent les anciens sur ses *aptitudes* et sa physionomie. Le Parisien, — car il y a toujours un Parisien à bord, c'est le matelot bel esprit, qui pérore, qui *narre*, qui taquine les autres, qui brille par ses jolies phrases, et qui donne le plus habilement les coups de pied et les coups de poing aux mousses, — le Parisien leur répond que ce capitaine est un vieux loup de mer qui a laissé son nez à Owyhée, son œil à Maouna, et qui se dispose à envoyer une de ses jambes, en guise de projectile, au premier navire anglais qu'il trouvera sur son chemin.

Or, pendant que le Parisien glose ainsi, survient, sur le pont, un tout jeune homme de dix-huit ans, à peine, blanc de peau, délicat, au visage franc et ouvert, aux vêtements d'écolier qui déserte le collége. Son regard, presque timide, se prend à contempler le magnifique panorama que présente la rade. Il semble examiner, d'un œil peu habitué à ce spectacle, les forts, la poudrière, les magasins de la marine, la ligne formidable des canons se croisant avec la batterie opposée, et formant avec elle un fer à cheval redoutable et fort redouté. Sa jeune

admiration se porte ensuite sur les embarcations nombreuses qui glissent sur la plage et la mouchettent de leurs points noirs. Enfin son œil d'azur s'arrête sur le quai d'où un mouchoir qui s'agite semble confier au vent le dernier adieu d'un cœur serré par le chagrin. Aussi les nouveaux matelots de dire, en se le montrant d'un mouvement de l'épaule :

— Il pense à sa mère, celui-là, il pense à ses sœurs, à la maison paternelle, au clocher de son village, aux belles vallées de son pays, aux plaisirs de son enfance !

Mais, soudain, notre jeune homme, saisissant un porte-voix au cuivre brillant, qui se trouve attaché au grand mât, l'embouche et crie d'une voix de stentor :

— Une demi-bordée, lofe, lofe, au plus près du vent !...

— Eh bien ! çà, les amis, c'est le capitaine du sloop !... fait le Parisien, d'un ton très-innocent, et en regardant les nouveaux matelots d'un air narquois. Quand je vous disais que c'était un loup de mer ! Il s'appelle Robert Surcouf, né natif de Saint-Malo, en Bretagne. Ce petit blanc-bec que vous voyez, est d'un grand appétit... Ça déjeûne, tous les matins, avec des côtelettes d'Anglais, et le soir, ça soupe...

— Silence à bord ! fait la rude voix de l'adolescent, dont le visage prend une expression d'autorité qui amène un silence solennel.

Cependant le timonier obéit au mot : Lofe, lofe, au plus près du vent ! La roue dont il relâche la poignée, fait une évolution rapide, et le sloop, suivant l'impulsion du vent, tourne lourdement son avant. La toile en ralingue bat les mâts avec un bruit pareil à celui d'une bande d'oiseaux aquatiques qui prend son vol, et dérive, poussé par le vent qu'il a de bout. Enfin il sort de la rade, toutes voiles dehors, et cingle majestueusement vers la haute mer.

Ce bâtiment a nom *l'Émile*. Robert Surcouf, son capitaine, n'est qu'un enfant, c'est vrai, mais dans l'enfant il y a un cœur français, qui est de bronze à l'endroit des Anglais. Sur-

couf se fait corsaire, au nom et pour la gloire de son pays. En ce moment, le jeune capitaine se rend aux îles Séchelles pour y prendre un chargement de bois. Voyons donc de quel bois se chauffe Surcouf, et suivons-le aux Séchelles, archipel microscopique, peu éloigné de la mer des Indes.

Son chargement terminé aux Séchelles, Robert Surcouf vogue vers le golfe du Bengale. A l'entrée du beau fleuve du Gange, il rencontre un schooner anglais. L'attaquer et le prendre est pour le sloop français l'affaire d'un moment. Le lendemain, il se rend maître aussi facilement, de deux cutters, anglais toujours, chargés de riz. Mais c'est là une simple préface pour l'odyssée de Surcouf.

Son télescope lui fait voir, un matin, un petit point blanc qui se balance au loin sur les vagues de l'Océan. Le point blanc grossit peu à peu, et bientôt se transforme en une majestueuse frégate de la Compagnie anglaise, *le Triton*. Cette belle frégate est armée de 26 canons de 12 et montée par 150 hommes d'équipage. Surcouf, qui n'a d'autres canons que ses bûches de bois des Séchelles et pour soldats que les 19 matelots (dix-neuf hommes contre cent cinquante !), est évidemment inférieur. Mais le jeune capitaine est Breton : c'est dire qu'il a plus d'un tour dans sa gibecière. Il devine que les Anglais vont le prendre pour un bateau pilote, et il suppose qu'il lui sera facile de s'approcher d'eux. En conséquence, il dit un mot à ses gens, tout bas, à l'oreille. En effet, à la vue du modeste sloop, la frégate anglaise fait le signal d'usage. De l'*Émile*, on répond dans le même sens. Surcouf a eu soin de faire cacher une partie de ses 19 hommes : ceux qui bordent le bastingage, l'œil mi-clos, fument leurs pipes de l'air le plus indolent. Tous sentent vivement battre leur cœur. Le *Triton* se laisse aborder. Mais alors, à un signal donné, les Français se lèvent, se démasquent, s'élancent sur le pont ennemi, et renversent et tuent ceux qui essaient de se défendre. Le capitaine de la frégate veut lutter : Surcouf lui brûle la cervelle. Surpris

et terrifiés, les Anglais perdent la tramontane... Ils se rendent, et nos 19 matelots font prisonniers les 150 hommes de l'équipage qu'ils enferment dans l'entre-pont.

Ainsi l'*Émile* vainqueur s'empare du *Triton* vaincu, et le conduit à l'île de France, où toute la colonie l'accueille avec enthousiasme.

De retour à l'île de France, en 1799, Robert Surcouf reçoit le commandement du beau trois-mâts, corsaire de Bordeaux, *la Confiance*, armé de 16 canons, et comptant 159 hommes d'équigage. Parmi eux on ne voit pas sans un certain effroi quelque 20 Cafres à peau noire, au visage affreux, au cœur d'airain. Aussitôt, profitant de la mousson du sud-ouest, Surcouf se rend sur les basses du Bengale, le théâtre qu'il affectionne, et le point d'où il voit le mieux venir les Anglais.

Il est nuit. D'épaisses ténèbres couvrent la mer. A peine voit-on briller aux cieux quelques rares étoiles. De gros nuages marchent lourdement dans les régions élevées du firmament. Les vagues cessent de se briser en flots d'écume resplendissante contre les flancs du trois-mâts. Un long silence se produit : plus de souffle dans l'air. Le calme, un calme plat tombe sur l'Océan. Il faut se résigner à courir de petites bordées. Aussi notre corsaire se promène tristement sur le pont de la *Confiance*, tantôt ruminant, tantôt regardant l'horizon à l'aide de la lunette de nuit. Tout à coup son visage s'anime. Sous le verre de la longue-vue, une étincelle de flamme a percé l'affreuse obscurité. Il la signale à l'officier de quart. Les matelots de service la regardent sans trop de surprise, mais le judicieux capitaine y trouve la présence d'un navire dont il devine le fanal.

— Brassez carré les vergues d'arrière ! s'écrie-t-il d'une voix tonnante.

Les vergues de la *Confiance* craquent en prenant la position indiquée, et les poulies font entendre de sinistres sifflements.

— Cargue les basses voiles ! reprend Surcouf, à l'aide du porte-voix. Ferle la grande voile, la misaine à l'artimon ! En haut, serre les voiles ! Le vent du matin va souffler : du courage, enfants.

— Ah ! ah ! le capitaine se gratte le nez qu'il a laissé à Owyhée ! C'est son tic à lui quand ça chauffe ! dit le Parisien, en voyant s'illuminer le visage de Surcouf. Seulement c'est dommage que ce diable de calme plat le tarabuste...

En effet, le vent ne paraît pas devoir se lever du tout, et la *Confiance* roule lourdement entre les lames qui s'aplanissent. L'eau clapotte tristement le long des flancs du navire. Néanmoins Surcouf, comme un lion qui rugit, s'écrie de nouveau :

— Chacun à son poste ! Branle-bas de combat ! Tambour, le rappel !

Puis il ajoute, en s'adressant à l'officier de quart :

— Au point du jour, pour peu qu'une brise donne, nous serons en présence...

Déjà le tambour couvre la voix du corsaire et appelle les matelots à leurs postes respectifs. Les canonniers se rangent à leurs pièces et préparent les ustensiles du métier. Des faisceaux d'armes de toute sorte, haches, sabres d'abordage, lances, piques, carabines, pistolets, espingoles, etc., sont apportés au pied du cabestan et distribués à la partie militante de l'équipage.

Enfin l'aurore paraît à peine, comme un rouge diadème couronnant la mer à l'orient, que l'on voit se dessiner sur ses nuages d'or et de pourpre, les mâts, les vergues, les agrès et la massive carène du navire ennemi qui approche. En même temps, le pavillon de France déploie majestueusement ses larges plis du haut du grand mât de la *Confiance*, annonçant aux survenants de quelle part leur vient le défi.

— Oh ! bonheur ! s'écrie le jeune corsaire, c'est un navire anglais avec lequel nous allons nous mesurer !... Il s'appelle *le... Kent...* ajoute-t-il, en dirigeant encore sa lunette sur la

masse imposante que les voiles amènent à grande peine... M'est avis, enfants, qu'il doit contenir assez de richesses pour faire la fortune de chacun de nous. Eh bien! en outre de vos parts de prise, je vous accorde une heure de pillage, si... vous vous conduisez bien...

En effet, le magnifique vaisseau dont on aperçoit déjà mieux les formes élégantes et les colossales proportions, appartient à la Compagnie anglaise. Mais le *Kent*, du port de 1200 tonneaux, montre par les sabords de sa large ceinture blanche les gueules béantes de 28 pièces de 18 en batterie, sans compter 12 caronades disposées sur les gaillards. En outre il porte 300 hommes d'équipage, 100 soldats, et plus de 200 matelots d'un vaisseau détruit en mer par un incendie, total 600 hommes. Je ne parle pas des passagers, parmi lesquels figurent bon nombre de dames de la haute société anglaise.

A côté du géant anglais, le pygmée français fait véritablement triste figure. Que pourront d'ailleurs ses 159 hommes d'équipage contre 600? Aussi la curiosité, une curiosité toute joyeuse, attire les matelots, les soldats et les passagers sur le pont du *Kent*, et on voit les dames qui sourient en distinguant les formes grêles du navire français. De son côté, le capitaine de Sa Majesté Britannique dit galamment aux jeunes femmes :

— Je vais vous montrer, Mesdames, comment on prend ce joujou français, ou de quelle manière... on le coule...

Cependant, des deux parts tout se dispose pour une lutte acharnée. La haine que se portent les deux nations se montre sur toutes les physionomies et se révèle par toutes les paroles. Il faut entendre le Parisien dégoiser ses épigrammes à l'endroit de l'*humour* britannique : mais nous n'avons pas le temps de crayonner ses charges et de redire ses lazzis.

Le bouillant corsaire monte sur le banc de l'arrière pour donner, du haut de ce poste d'honneur, les ordres que son lieutenant, placé sur l'avant du trois-mâts, devra répéter aux



Les Anglais comprennent enfin la manœuvre de leurs ennemis, et à tout prix ils veulent éviter l'abordage.

p. 193.

officiers subalternes. Alors sur un premier mot de Surcouf, traduit sans retard par le sifflet du contre-maître, la *Confiance*, fin voilier, manœuvre pour se mettre au vent du matin qui commence à souffler. Mais lorsque le navire passe par le travers du bâtiment anglais, une nappe de feu illumine soudain la ligne blanche de ses sabords et le foudroie de toutes ses batteries. Néanmoins il réussit dans son mouvement et gagne le vent. Au moment alors où la *Confiance* se trouve sur l'autre flanc du *Kent*, pour prendre ses eaux, elle reçoit une seconde bordée que l'agitation de la mer fait heureusement dévier et qui donne dans la voilure. Aussitôt d'épais tourbillons de fumée environnent le trois-mâts français d'un brouillard si obscur, qu'un épouvantable hourra sorti de toutes les poitrines anglaises exprime la douce conviction que déjà les assaillants coulent au fond des abîmes. Le fait est qu'un silence effrayant règne parmi les assaillants, et que rien ne trahit leurs manœuvres. Mais, tout à coup, la vapeur compacte, qui plane au-dessus de la *Confiance*, se déchire et laisse jaillir un flot de vive lumière. La foudre de ses canons éclate avec un bruit épouvantable. Dans le moment même, poussé par une jolie brise, notre corsaire arrive sur le *Kent*. Déjà les Anglais sont assez près pour juger la contenance intrépide des Français, et sans doute elle a quelque chose de farouche, car les dames jugent prudent de se retirer dans leurs cabines, au risque de ne pas jouir du coup d'œil promis par le galant capitaine.

En même temps une voix effrayante fait entendre une parole, une seule, mais une de ces paroles qui font battre tous les cœurs britanniques sur le pont du *Kent*, tandis qu'elles grisent d'intrépidité les bouteurs de bataille français.

— A l'abordage, enfants! En avant, mes amis, et vive la France! s'écrie le terrible Surcouf.

C'est alors une sorte de frénésie parmi les hommes de son équipage, qui ne dit mot et garde un profond silence. Mais quelle ardeur! Les Anglais comprennent enfin la manœuvre de

leurs ennemis, et à tout prix ils veulent éviter l'abordage, effroi de leur nation, délices de la nôtre. C'est avec une épouvante sans nom que le mot d'abordage tonne à leurs oreilles, tandis que, quand il roule dans les profondeurs de nos vaisseaux, il n'est pas jusqu'aux mousses qui ne tressaillent de joie. L'abordage, qui n'est qu'un assaut, avec mille périls plus grands, une agression d'une audace irrésistible, devient pour les Français un banquet auquel tout le monde veut avoir sa part. Aussi quand notre corsaire, drapé dans sa fière attitude, fait jaillir de son porte-voix ce mot redouté, les Anglais cherchent à virer vent devant. Mais le remous des vagues et la pesanteur de leur navire leur font manquer le mouvement. Le *Kent* cule contre la *Confiance*. En même temps la grande ancre du premier se prend dans le sabord de la seconde, lui coupe son aire et le fixe contre le flanc de son ennemi. Il en résulte un effroyable craquement, car les deux bâtiments sont vergue à vergue. En effet, les Français sont accolés aux bastingages des Anglais, beaucoup plus élevés : le *Kent* menace la *Confiance* de sa muraille à pic, qu'il leur faut escalader. Mais quelle difficulté peut arrêter des Français? Ils lancent leurs grappins, ils s'y cramponnent, comme les serres du vautour dans les flancs de sa proie : ils montent, ils se hissent, se poussent, s'exhaussent, atteignent les cordages du *Kent*, grimpent comme des chats dans les hunes, arrivent dans les haubans, s'échelonnent dans les passavants, et, pendant que les Anglais font entendre mille explosions pareilles au bruit du tonnerre, ils font pleuvoir, eux, Français, sur le pont ennemi, une grêle de grenades enflammées, de décharges d'espingoles, et de balles de mousquets. Ces projectiles, en éclatant, vomissent la mort, et font d'autant plus de ravages que le pont est couvert d'une foule compacte et inutile. Le capitaine anglais, superbe tout à l'heure, tombe tué, et cent cadavres s'agitent autour de lui, dans les convulsions de l'agonie. Soit dans les batteries de l'entre-pont, soit autour des caronades des gaillards, les artilleurs ennemis sont partout à leur

poste, mais que peuvent-ils contre un assaillant aérien, qui s'est mis tout d'abord à l'abri de leurs coups. Bientôt, pareils à des athlètes qui désertent l'arène, ils quittent leurs pièces, sanglants et terrifiés du genre de combat adopté par les assaillants.

Jusque-là, néanmoins, la bataille n'est qu'une facétie.

— Enfants, à l'abordage! répète une voix trop connue.

Aussitôt apparaît, au milieu de la mêlée du pont, le terrible Surcouf, le casque d'abordage sur la tête, le sabre à la main, semblable au bel et jeune Hector, poursuivant Patrocle parmi les Grecs. Il vient d'escalader aussi, presque le dernier, la haute muraille du *Kent*, et il tombe au milieu des Anglais. Mais il ne vient pas seul. Il est suivi de vingt démons, noirs comme l'Érèbe, affreux à voir comme les Euménides. Ce sont les Cafres. Alors il fait battre la charge; les 160 braves descendent des agrès d'où ils mitraillaient l'ennemi, et lance au bras, hache à la ceinture, poignard aux dents, et carabine au dos, ils chargent matelots et soldats du navire britannique, avec une irrésistible impétuosité. Ces derniers tombent massacrés, sans avoir le temps de se défendre. Ils sont jetés à la mer, et souvent, pris entre les deux vaisseaux, ils sont broyés aussitôt par le frottement et le choc de ces deux masses flottantes. Les assaillants les étourdissent de coups de mousquets, de piqûres de lances, de morsures de poignards. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. Les Français écrasent les Anglais, en les prenant corps à corps. Les haches tranchent les membres, les sifflements des balles moissonnent les combattants: partout des explosions d'espingoles, partout des hourras, des gémissements, des imprécations, et partout des blessés, des mourants et des morts. Ce sont des scènes à glacer d'épouvante. Dès lors les Anglais ne songent plus à se défendre. Éperdus, glacés d'effroi, ils s'enfuient sur tous les points. Acculés sur les gaillards, vainement ils essaient de mettre le feu aux caronades: les caronades sont tournées contre eux et vomissent aussi la mort. Rejetés sur la dunette, des piques les clouent à son bordage,

des haches tournoient autour de leurs têtes et les fauchent sans miséricorde. Entassés à l'arrière, des carabines labourent cette foule épouvantée et y tracent de sanglants sillons. On les refoule jusque dans les batteries de l'entre-pont. Là, des bombes sont jetées par les écoutilles, des grenades, des fusées de guerre les suivent, éclatent avec fracas et produisent à leur tour d'horribles exterminations. C'est un sauve-qui-peut général.

Enfin les Anglais amènent leur pavillon. Ils se rendent.....

Surcouf alors a la douleur de voir un moment ensanglanter la victoire. Les Cafres ne conçoivent pas que l'on épargne des vaincus. Ils continuent l'œuvre de destruction commencée. Heureusement Surcouf survient aussitôt, mais il est contraint, aussi bien que ses officiers, d'arracher à la férocité de ces barbares des victimes désormais sacrées.

En même temps le capitaine descend dans la cabine des dames et trouve parmi elles une princesse allemande, fille du margrave d'Anspach, femme du général Saint-John, qui lui révèle sa haute position et se nomme. Il les rassure, fait placer des sentinelles à la porte de leur cabine, et leur donne de telles preuves de courtoisie qu'elles l'accueillent comme un sauveur et lui témoignent la plus vive reconnaissance.

Enfin, l'inexorable loi de la parole donnée force Robert Surcouf à permettre le pillage pendant une heure. Mais pour le faire cesser, le corsaire n'attend pas le moment fixé, et d'un regard il arrête l'effervescence de ses gens. Puis il s'occupe des prisonniers, leur montre la plus sincère sollicitude et fait rendre à chacun d'eux ce qui lui appartient en propre.

Je m'arrête, et ne dis rien de plus des exploits nombreux dont Surcouf sème sa vie. Bonaparte lui donne et la croix et le grade de capitaine de vaisseau. Mais le capitaine de vaisseau Surcouf n'en reste pas moins corsaire et continue de faire le désespoir des Anglais et l'orgueil des Français.

Hélas! L'Europe entière est jalouse de la gloire de la France. Il n'est pas d'audacieuses turpitudes dont on n'ose chercher à la rendre victime. La fureur britannique surtout use des plus sinistres et des plus odieuses perfidies pour la faire tomber du piédestal que lui font dix années de victoires. Les lauriers de notre patrie empêchent de dormir la jalouse Albion, qui ne peut songer sans frémir de rage à notre suprématie sur les mers.

Aussi, comme nous avons une flotte qui attend des ordres, en rade de l'île d'Aix, près de Rochefort, cette rade est choisie par l'Angleterre pour devenir le théâtre d'un crime qui déshonore à jamais le règne de Georges III.

Le *Cassard*, le *Foudroyant*, l'*Océan*, le *Jemmapes*, le *Régulus*, l'*Aquilon*, la *Ville de Varsovie*, le *Calcutta*, le *Tonnerre*, le *Tourville*, l'*Hortense*, l'*Elbe*, la *Pallas*, le *Patriote*, l'*Indienne* et le *Jean-Bart*, navires de toutes grandeurs, sont embossés sur la rade et endentés de manière à présenter un rempart formidable de canons.

Les Anglais arrivent en face de cette flotte. Mais si l'on croit à une attaque franche de la part de l'Angleterre, on ne peut supposer qu'elle a ordonné à ses marins de descendre au rôle infâme d'incendiaires et d'assassins. Toutefois, l'aspect de chaloupes mystérieuses, assez semblables à des brûlots, et la vue de bâtiments d'une forme inusitée, commencent à faire douter que les Anglais n'aient pas le projet d'incendier nos vaisseaux. En conséquence, on protége l'estacade contre des tentatives probables, tout odieuses qu'elles soient.

Le 11 avril 1809, vers le soir, le vent soufflant grand frais, le ciel couvert et la mer grosse, les longues-vues françaises braquées sur la flotte anglaise font découvrir un mouvement inaccoutumé. En effet, il est huit heures, et la blanche écume de la mer jette seule quelque lueur sur la profonde obscurité d'une nuit sombre, lorsque deux coups de canon se font entendre dans la direction des Anglais. On peut ouïr en même

temps la voix des hommes de la flottille de garde, qui luttent vainement contre le vent et la marée, afin de se rendre à l'estacade. Tout à coup, vers le centre de cette unique barrière défensive, paraît une flamme rougeâtre, aussitôt suivie d'une effroyable détonation. L'air est en feu, la mer bouillonne. On croirait que le cratère d'un volcan vient de s'ouvrir. Dans toutes les directions des matières incandescentes sont vomies, des nuées de projectiles sont lancées. C'est un catamaran destiné à opérer la rupture de l'estacade, qui vient de faire explosion. Sur ses traces arrive une masse de bâtiments qui s'enflamment, se poussent, se pressent contre le rempart trop faible qui protége la flotte française. Arrêtés là, ils se heurtent avec violence : les plus frêles s'abîment, les autres font tête contre l'estacade, et à la lueur de cet horrible incendie, on en voit encore un nombre considérable courant à pleines voiles, favorisés par le vent et la marée. Parmi ces derniers, on distingue un vaisseau à deux batteries et une frégate, portant dans leurs flancs, sur leurs ponts, sur leurs vergues, tous les éléments possibles de destruction. La flamme s'ajoute à la flamme, les détonations succèdent aux détonations. Rien ne peut résister à une telle violence. L'estacade est rompue, et bientôt l'escadre française est à la merci de l'œuvre infernale sortie du cerveau du colonel Congrève, qui la dirige.

Dans cette horrible agitation, les frégates d'avant-garde coupent leurs câbles et mettent à la voile ; mais elles se trouvent entre deux feux d'où cependant elles échappent miraculeusement. Les brûlots anglais pénètrent en même temps de toutes parts, malgré le feu de l'escadre française, et se ruent sur nos vaisseaux dont la perte semble inévitable.

Le *Régulus* et *l'Océan*, néanmoins, sont seuls accrochés par les brûlots, mais ils parviennent à s'en débarrasser, non, toutefois, sans que l'*Océan* perde plusieurs hommes qui tombent dans les flammes. Des autres vaisseaux, les uns évitent les masses enflammées qui les menacent, d'autres s'abandonnent au

vent et au courant qui les portent sur divers points de la côte. Grâces au ciel ! les brûlots, au nombre de 33, sont détournés de nos bâtiments et vont s'échouer au loin. Un seul arrive sur l'île d'Aix, et n'éclate pas, heureusement. C'est le brick *l'Énéas*. Si un seul homme fût monté à son bord, comme le pensaient les Anglais, il mettait le pied sur une détente et faisait sauter avec une explosion formidable une affreuse machine infernale.....

Que cette nuit est longue et terrible ! Enfin le jour paraît..... On se cherche, on se compte. Tous les bâtiments répondent à l'appel, les uns debout, enseignes déployées, les autres échoués dans le chenal de la Charente, plusieurs portés sur les côtes et dans des positions périlleuses, tous entourés par l'ennemi.

Le salut est pour la France, et la honte pour l'Angleterre !

Toutefois des négligences, pénibles à dire, que la protection des feux constamment échangés par les flottes ennemies ne permet pas d'excuser, amènent un désastre.

La nuit revient. Le ciel est plus sombre, le vent mugit avec violence, et les vagues déferlent avec furie. Seize bâtiments anglais s'approchent des côtes en évitant nos canons de l'île d'Aix. Le *Calcutta* et la *Ville de Varsovie* sont contraints d'amener leurs couleurs et deviennent la proie de l'ennemi. L'*Aquilon* subit le même sort, et son digne commandant a la tête emportée par un boulet parti du côté des Français. Le *Tonnerre* a son grand mât brisé et fait eau. Son capitaine l'abandonne lâchement pour y mettre le feu. Une épouvantable explosion a lieu, et une immense gerbe de flammes monte vers les nues qu'elle inonde de clarté. Ce sont les poudres de ce dernier navire qui sautent. L'*Hortense* se préserve difficilement de la commotion qui l'atteint. Le *Tourville* est déserté, puis repris par son commandant. Bref, dans cette mêlée indescriptible, la France perd quatre vaisseaux et une frégate, nombre d'hommes

tués, quantité de marins faits prisonniers. Mais l'Angleterre gagne une tache d'infamie indélébile, qu'elle n'a pas craint de payer du prix de 16 millions.

Encore une fois, honte aux Anglais !

Nous sommes en 1814. Le pied profane de l'Europe coalisée foule le sol de notre patrie.

Le *Régulus*, un des navires qui ont échappé au désastre de l'île d'Aix, porteur de 74 canons, est encore dans la rade. Mais comme les Anglais circonviennent toujours cette rade, témoin de leur perfidie, il faut user de ruse et d'adresse pour le faire sortir en tapinois à travers les sables très-dangereux de la côte. Un pilote célèbre dans l'Aunis, Depoix, entreprend toutefois de conduire le *Régulus*. C'est par de sinueux canaux qu'il faut se glisser, et néanmoins Depoix engage l'énorme machine dans ces parages du golfe de Gascogne, si renommé par ses naufrages, car la mer y déferle avec violence. Il fait une de ces tièdes journées qui raniment la nature. Que d'anxiété dans les regards suivant avec avidité les moindres gestes du pilote ! Que d'intérêt, lorsqu'on le voit relever ses balises et calculer combien encore restent de pouces d'eau sous la quille ! Enfin, après de cruelles angoisses, le vaisseau touche par deux fois, mais aussi franchit les obstacles et entre bientôt dans la Gironde, où il doit servir de stationnaire. Déjà le *Régulus,* sous le brave capitaine Lucas, a soutenu le feu des Anglais, dans la rade de l'île d'Aix, près de Rochefort, lors de l'incendie de l'escadre française, et il resta même échoué, sans que les brûlots l'aient pu détruire. Maintenant sa vétusté le rend peu propre à la mer, mais il peut parfaitement servir de sentinelle perdue sur nos côtes, alors menacées par les Anglais.

Mouillé en rade du Verdon, là où la Gironde élargit ses bords en un fleuve majestueux, surveillant, d'un côté, les coteaux boisés, si riches en souvenirs, de la Saintonge, ou les longues

plaines verdoyantes des célèbres vignobles du Médoc, et de l'autre, ayant pour horizon la mer et les immenses solitudes qu'anime seule l'élégante tour de Cordouan, il signale le port aux navigateurs qui arrivent du large.

Mais déjà l'armée anglo-espagnole pénètre en France, et le maréchal Soult est impuissant à mettre un terme aux progrès d'un ennemi dont les forces s'accroissent sans cesse. Bordeaux vient, hélas ! de livrer ses portes à l'étranger. Ses autorités se sont retirées à Blaye, et le *Régulus*, trop exposé au milieu de la rivière, doit se placer sous la protection d'un fort élevé sur la côte de Mortagne.

A peine occupe-t-il ce nouveau point, qu'une escadre anglaise pénètre dans la Gironde, pilotée par des traîtres. Cette escadre expédie aussitôt deux frégates qui brûlent d'abord la flottille de Blaye, et qui reviennent ensuite, traînant à leur remorque le beau canot que naguère la ville de Bordeaux avait fait construire pour l'empereur des Français. Alors deux galiotes à bombes se mettent en mesure de réduire le *Régulus*, que protége un banc de sable, de sorte que, pour arriver jusqu'à lui, tout navire doit passer sous le feu d'un fortin de cinq pièces, placé sur un mamelon au-dessus même du mouillage. Aussitôt, à huit heures du soir, les galiotes commencent leur feu. Tous les hommes du *Régulus* sont sur le pont que l'on a pris soin de couvrir de cordages pour amortir le choc des projectiles. Le ciel est pur, les étoiles brillent, pas un souffle de vent. Les marins éprouvent cette légère anxiété qui précède un grave événement, mais qui disparaît bientôt lorsqu'on voit arriver, décrivant des paraboles lumineuses, ces lourdes bombes marines trop bien inventées pour incendier les navires. La première éclate sur le vaisseau même, et ses éclats couvrent le pont. C'est la seule toutefois qui est si bien tirée, car chaque soir, pendant plus d'un mois, les galiotes prennent ainsi pour point de mire l'infortuné *Régulus*, sans l'atteindre. Aussi jugez en quelle haute estime de leurs canonniers, cette adresse et cette

précision anglaises mettent nos matelots français! Quant au *Régulus*, ses boulets ne peuvent les atteindre.

Enfin; le 6 avril, ne pouvant plus tenir, le capitaine se décide à brûler le vieux navire, avec la flottille qu'il commande, flottille composée de plusieurs bricks d'une rare beauté. A six heures du soir, les poudres sont jetées à la mer et le débarquement s'effectue par escouades. C'est avec un vif regret que ces braves marins quittent ce vétéran des combats, qui tout à l'heure ne doit plus être qu'un monceau de cendres. En effet, des masses de goudron et de légers copeaux de sapin sont placés dans l'intérieur du faux-pont, au pied des mâts : puis à onze heures précises, le capitaine, qui, au terme des règlements, ne doit quitter son vaisseau que le dernier de l'équipage, attend que le feu soit mis aux deux premiers foyers, porte lui-même la torche dans les matières incendiaires accumulées au pied de l'artimon. Bientôt des torrents de fumée s'échappent par les sabords. Les canots reçoivent alors les officiers et le capitaine, et la dernière escouade quitte pour jamais le *Régulus*, voué à la ruine et à la destruction.

Arrivés à terre dans des dispositions mélancoliques, officiers et matelots oublient leur propre intérêt dans cet événement : ils ne voient que cette belle machine flottante, armée avec tant de frais, naguère fendant l'onde avec orgueil, maintenant livrée à toute la violence d'un incendie. En effet, les flammes, alimentées par des masses de résine et des amas de bois sec, se précipitent avec une extrême violence par les panneaux : l'air frais de la nuit excite leur activité, et bientôt elles serpentent en immenses lames onduleuses le long des mâts qu'elles enveloppent de gerbes de feu. Par chaque ouverture, par chaque sabord des batteries, se font issue des torrents de noire fumée : la flamme, en pétillant, multiplie sa vitesse, et chaque corps qu'elle gagne lui fournit de nouveaux aliments. Déjà la partie basse est incendiée, que les canons de 36, chargés d'un paquet de mitraille et de leurs boulets, n'ont pas encore rompu

leur silence. Mais le premier signal d'un feu régulier est bientôt donné par l'explosion des cornes d'amorce; puis, les épaisses culasses des pièces en fer, échauffées par le brasier qui se fait autour d'elles, laissent fondre leurs couvre-lumières en plomb, et dès lors c'est un feu roulant de boulets et de mitraille tirant au hasard. Un de ces boulets vient frapper une maison derrière laquelle une vingtaine d'hommes se sont mis à l'abri, et en enlève le toit : aussi nos marins profitent-ils de l'avis pour se réfugier dans les ravins de la côte. En moins d'une heure, le *Régulus* est complétement la proie de l'incendie. Depuis le niveau de l'eau jusqu'au sommet des mâts, ce n'est qu'une colossale gerbe de feu. La flamme court sur les cordages goudronnés, à la manière du feu Saint-Elme, et de la mâture jaillissent des pluies d'étincelles pendant que les voiles s'envolent en longues et capricieuses flammèches détachées.

La surface calme de la mer, cependant, reflète ce vaste embrasement : le bruit du bois, qui crépite sous la morsure du feu, n'est interrompu que par les explosions des canons, des pierriers ou des fusils restés chargés à leur place. Au milieu de cette scène d'horreur pourtant, on entend bientôt les cris des êtres animés qui furent les commensaux des marins, et que l'on a négligé de retirer. C'est pitié d'ouïr les miaulements plaintifs et les cris d'horreur poussés par bon nombre de chats, qui, tout vivants, deviennent la proie de l'élément destructeur. Un homme même de l'équipage, un aspirant oublié, endormi dans la cale, paraît-il, est sur le point de périr. Déjà suffoqué par la fumée, il parvient heureusement toutefois à grimper dans une batterie, et là, demi-mort, il pose la main sur une pièce de canon qu'il tâtonne en aveugle, juge qu'il est près d'un sabord, et se jette à la mer, d'où il gagne la terre.

En quelques heures, hélas! l'admirable, mais sinistre spectacle de cette œuvre de destruction d'un noble et beau navire, d'un vieux serviteur de la France, d'un ami des marins, cesse d'attrister les yeux. Le *Régulus* n'offre plus qu'une fournaise

flamboyante de charbons incandescents, dont l'ensemble conserve encore les formes primitives d'un superbe navire. Dans les noires ténèbres de la nuit, cette vision d'un vaisseau rouge a quelque chose de magique. C'est comme une apparition infernale, satanique. Il semble qu'on va voir sortir des démons par les baies rutilantes des sabords et des écoutilles, encore béantes, et au travers desquelles les entrailles du bâtiment, d'un rouge plus sombre, bouillonnent et s'agitent convulsivement, de manière à effrayer le regard. L'imagination se représente peut-être, mais assurément la plume ne peut rendre, la majestueuse et terrible énergie d'un aussi grandiose tableau.

Tous ces débris, projetant une horrible chaleur, tournoyant sous l'impression du vent, entraînés par les courants, sont poussés sur un banc de sable et s'y échouent. Puis ils s'enfoncent peu à peu, et bientôt sont engloutis les derniers vestiges de ces moyens de puissance créés en des jours plus heureux. Le *Régulus* n'est plus : au moins l'a-t-on soustrait à la basse et jalouse cupidité des Anglais!.....





IX

XIXe SIÈCLE.

La jolie Fille des Mers. — LA FRÉGATE LA MÉDUSE, EN 1816. — Colonie française du Sénégal. — M. Duroy de Chaumareys, commandant de la *Méduse*. — Départ de Rochefort. — La corvette l'*Écho*. — La gabare la *Loire*. — Le Brick *l'Argus*. — Un homme à la mer! — Madère. — Ténériffe. — Le feu à l'entre-pont. — Cap Bayador. — Le Banc d'Arguin. — Signaux de l'*Écho*. — Zône torride. — Passage du Tropique. — Baptême de la Ligne. — Programme de la fête. — Portraits de personnages. — Description des cérémonies. — Bouffonneries. — Dénoûment imprévu. — Alerte. — Naufrage. — Terreur et confusion. — Commencement du drame. — Pas un des navires de l'escorte en vue. — Efforts pour arracher la *Méduse* à son échouement. — Travaux inutiles. — Nuit d'angoisses. — Effets de lune. — La frégate s'entr'ouvre. — Perte du navire. — Le radeau. — Sauvetage. Désordre inouï. — Ineptie du commandant. — Préférences et scènes d'égoïsme. — Les canots et la yole. — Le radeau à la remorque. — Dix-sept naufragés délaissés sur la *Méduse*. — Adieux à la frégate. — Navigation pénible. — Défauts du radeau. — Beauté du ciel et des eaux. — Ancrage pendant la nuit. — Stupéfaction des naufragés. — Le radeau abandonné. — Le capitaine Lheureux. — Le dernier repas. — La nuit et ses horreurs. — Famine. — Suicides. — Agonie. — Morts. — Tempêtes. — Découragement. — Ivresse des soldats. — Drame et bataille. — Boucherie sur le radeau. — Scènes indescriptibles. — La cantinière à l'eau. — La fièvre de la faim. — Délire et folie. — Ressources imaginées. — Scènes de cannibales. — Anthropophagie. — Nuits d'épouvante. — Râle d'agonisants. — Les poissons volants. — Un repas de cénobites. — Complot de vol. — Seconde bataille, les pieds dans l'eau. — Effroyables tueries. — Encore la cantinière.— L'enfant de douze ans.— Tirage au sort pour vivre ou mourir. — La cantinière sacrifiée. — Le papillon blanc. — Visites de goëlands. — Les souffrances de la soif. — Le petit radeau. — La tente. — Apparition d'un brick. — Sa disparition. — Désespoir. — Réapparition du brick. — Le brick *l'Argus*. — Délivrance des quinze derniers naufragés de la *Méduse*.

QU'ELLE EST GRACIEUSE ET COQUETTE, cette jolie frégate que je vous signale à l'entrée du port de Rochefort ! Inondée de lumière par les feux naissants du jour, comme elle se laisse mollement bercer par les lames où elle se mire avec amour! Avec quelle élégance et quelle fière attitude elle porte le pavil-

lon de France que lutine et caresse la brise matinale ! Elle charme le regard, n'est-ce pas? cette jolie fille des mers, et pourtant, à son baptême elle a reçu un nom terrible : elle s'appelle *la Méduse !* Mais si elle sourit à l'œil, ne la croyez pas pour cela légère et folle, comme une naïade des eaux. Elle recèle la foudre dans ses larges flancs. Et si déjà quelques rides la sillonnent, notez bien que c'est pour avoir trop aimé la guerre. Naguère encore elle était souvent, très-souvent, rendue brûlante par la chaleur des combats qu'elle livrait chaque jour. Hier, sachez-le, de ses 40 bouches d'airain, jaillissaient, en grondant, la mitraille et la mort. Oh ! c'est qu'alors la noble frégate était inspirée par une âme vraiment française...

Aujourd'hui, ne croyez pas qu'elle s'arme pour de nouvelles batailles. Non, sa mission est une mission de paix. Une ère nouvelle s'ouvre pour la France ; 1816 est venu. Le grand, l'immortel Napoléon Ier expie sa gloire sur le rocher de Sainte-Hélène, et les Bourbons, dans la personne de Louis XVIII, luttent, sur le trône, contre la révolution qui sommeille. Les traités de 1815 nous rendent nos colonies du Sénégal, situées entre le Cap Blanc et l'embouchure de la Gambie, sur les côtes occidentales de l'Afrique. C'est pour conduire dans le chef-lieu du Sénégal, à Saint-Louis, le nouveau gouvernement de la colonie, que la *Méduse* appareille.

Mais les beaux jours de cette vaillante frégate seraient-ils donc à son terme? Ce nom de *Méduse*, et la rade de l'île d'Aix, lieu maudit ! lui porteraient-ils malheur ? Voilà qu'on lui donne, pour la commander, un homme qui sans doute a débuté jeune dans la marine, mais qui ensuite, tenu à l'écart pendant la révolution de 1789, et ayant été contraint d'interrompre sa carrière, a perdu toute pratique, n'a gagné aucune expérience, et se trouve élevé au grade de capitaine de frégate. Ce marin trop inhabile se nomme Duroy de Chaumareys.

La *Méduse* n'est pas seule à appareiller pour aller au Sénégal. La corvette l'*Écho*, la gabare la *Loire* et le brick l'*Argus* sont

destinés à lui faire cortége; et tous mettent à la voile le 17 juin 1816.

Ces bâtiments marchent d'abord de conserve, et, ensemble, le 22 juin, ils doublent le cap Finistère. Puis, la *Loire* et l'*Argus*, mauvais voiliers, ne peuvent suivre la frégate, qui, pour les conserver, serait obligée d'amener ses perroquets et ses bonnettes. Ils se séparent. L'*Écho* seul reste en vue à distance, et forçant de voiles, la *Méduse*, elle, file neuf à dix nœuds à l'heure. Malheureusement, de l'expédition qui lui est confiée, le capitaine de Chaumareys fait une course au clocher: il n'attend pas les navires de sa suite, et avec la prétention d'affronter le voisinage des terres, hardiesse peu ordinaire aux marins, il veut se donner la gloire ridicule d'arriver au but le premier. La frégate, il faut le dire, marche avec une facilité merveilleuse, même sous la petite voilure. Néanmoins le début du voyage est attristé par ce cri fatal :

— Un homme à la mer! Un homme à la mer!

C'est un mousse qui vient de tomber, en effet, par un des sabords de l'avant et du côté de bâbord. On regardait alors, du pont, les jeux folâtres des marsouins à la surface des eaux. Aussitôt on cargue les voiles, on met de travers, on lance une bouée de sauvetage, on veut même tirer le canon pour prévenir l'*Écho*, mais pas une pièce n'est chargée. Enfin on met à la mer un canot de six avirons : hélas! l'enfant et la bouée de sauvetage ne se retrouvent pas...

L'*Écho* rejoint la *Méduse*, cependant. Avec cette jolie corvette à l'arrière, on salue le 27 l'île de Madère, au point du jour, et l'on admire son gracieux amphithéâtre, chargé de délicieuses villas entourées de bois d'orangers et de citronniers, dont l'air apporte les parfums, puis on a connaissance des îles Salvages, et le soir, au coucher du soleil, on demeure en extase devant le haut pic de Ténériffe, qui s'estompe sur les brumes empourprées de l'Occident.

Dans la nuit du 29, le feu prend à l'entre-pont de la

frégate : heureusement l'incendie est promptement arrêté. Enfin, le 1er juillet on reconnaît le cap Bayador. On commence alors à longer les côtes de l'immense désert de Sahara, on peut même voir des Arabes et des Kabyles qui cheminent sur le rivage. Cependant monsieur de Chaumareys, sous le prétexte que les vents alisés du nord-est laissent plus libre le commandement de la manœuvre, s'obstine à se rapprocher de terre, s'engage étourdiment dans le dangereux golfe de Saint-Cyprien, malgré les avis de son sage lieutenant et d'autres officiers, et la *Méduse* vogue sur un fond de rochers, qui, à mer basse, ne permettent pas même aux petits brigantins de passer. Bien mieux, voici que le capitaine, prétendant avoir mission d'étudier le Cap Blanc et annonçant qu'il veut y mouiller un bout de câble, prend naïvement un gros nuage pour ce cap, sans que personne puisse le détromper, et continue sa route, allant droit au Banc d'Arguin, récif très-long, très-dangereux, mais très-facile à éviter, signalé qu'il est par toutes les cartes marines.

Monsieur de Chaumareys oublie que la vie de 400 personnes lui est confiée sur la *Méduse*, qui porte en effet tout le personnel de l'administration civile, militaire et religieuse de la colonie, gouverneur, colonel, chefs de bataillon, lieutenants d'artillerie, commissaire-inspecteur, greffiers, prêtres, instituteurs, médecins, chirurgiens, pharmaciens, directeurs d'hôpitaux, religieuses, pilotes, jardiniers, boulangers, et des femmes, au nombre de dix-huit, et des enfants, et des soldats en nombre, et toute une légion de matelots, etc., etc. Il ne tient pas compte des signaux de l'*Écho*, qui, marchant à tribord, veut indiquer à la *Méduse* qu'elle s'égare, et pour la rappeler à la bonne route, brûle des amorces et place des fanaux à ses mâts. L'illusion du commandant est telle, et tel son aveuglement, que le 1er juillet, alors que son navire passe le Tropique, il tient à célébrer la fameuse cérémonie du baptême de la Ligne.

En effet, au moment où un navire entre dans la zone torride que signale l'équateur coupant notre globe en deux

hémisphères, il est d'usage d'employer la journée du passage à des jeux et à des folies que l'on appelle le *baptême de la ligne*. Cet usage bizarre, dont l'origine n'est pas très-connue, ni très-intéressante à connaître, a pour but principal de fournir aux matelots l'occasion de recueillir de l'argent des passagers et des gens de l'équipage, qui se rachètent ainsi de l'immersion. Malheur au navigateur généralement quelconque, touriste ou marin, qui, pour la première fois, pénètre sous cette zone de feu! L'eau ne lui fait pas défaut : c'est lui qui a le bénéfice du baptême.

Monsieur de Chaumareys préside lui-même aux préparatifs de la fête, dont voici le programme très-peu variable :

A l'heure fixée par qui de droit pour la cérémonie, une étourdissante explosion de mousquets et de pétards se fait entendre. C'est le signal du lever du rideau, car l'arrière du navire est travesti en théâtre représentant le séjour des divinités de l'Océan. Alors s'avancent gravement quelques dignes gendarmes, dans un attirail grotesque, moustaches d'étoupes formidables de longueur et débordant de chaque côté de leur visage en manière de cornes de bélier. Ces représentants de l'autorité font tournoyer leurs grands sabres au-dessus des têtes, afin de contraindre les rangs pressés des curieux à s'ouvrir. Apparaît ensuite le héraut d'armes des dieux de la mer, entouré d'une infinité de tritons et de naïades qui sonnent à tue-tête de leurs conques recourbées, et jettent à profusion, comme une grêle qui tombe, des dragées de toutes couleurs, sous forme de haricots rouges, blancs et jaunes. Vient après, traîné par deux hippogryphes aux nuances et aux membres fantastiques, un bige triomphal, qui n'est autre qu'un affût de canon, agencé de manière à former un trône d'où les flammes de l'équateur sont représentées jaillissant avec impétuosité. Sur ce siége royal, trône, avec toute la majesté dont elle est susceptible, à l'ombre des pavois de la France, la reine du lieu, madame la Ligne, gracieuse et révérendissime épouse du bonhomme Tropique:

C'est une bonne grosse maman, dont les grâces naturelles sont rehaussées par un luxe inouï d'accessoires. La couronne qui couvre son chef sacré est formée d'un haut panier pointu décoré de papier doré et chamarré de fanfreluches de même valeur. La chevelure qui s'étale sous ce riche diadème n'est qu'un luxuriant composé de copeaux de sapin, artistement bouclés, et partagés sur les deux côtés du visage en spirales d'un effet prodigieux. Pour fard, un splendide vermillon teint les joues de la belle Dulcinée, et sa barbe est semée de poudre d'or. Sous un soleil dévorant comme celui des Tropiques, une femme a nécessairement de la barbe, et surtout madame la Ligne. D'ailleurs, dans l'ensemble de ses traits, elle a un faux air de ressemblance avec le Parisien du bord. Vous savez? le Parisien! Sa robe se compose d'une ample toile à voiles, semée de vagues vert de mer, et pour manteau royal, elle porte un pavillon bariolé. Quant à sa ceinture qui crève sous des bossoirs athlétiques, c'est un câble d'un demi-pied de diamètre. Elle donne le repos dans ses bras à un gros poupon qu'elle allaite avec amour, et dont la portraiture rappelle le plus joufflu des mousses du bord. Son vénérable époux suit à distance son aimable moitié. C'est un petit gringalet qui se fait magnanime dans son air, noble dans sa démarche, vénérable par la barbe blanche qui tombe jusqu'à ses pieds par devant, et sa longue chevelure non moins blanche, qui traîne à deux mètres par derrière. Sous tous ces poils, qui attestent la haute antiquité du personnage, le petit bonhomme Tropique laisse entrevoir un pourpoint velu comme une peau de bique, et, pour culottes, des chausses empruntées à la pelure d'un ours. Un aviron décoré de rubans lui sert de sceptre. Suit, deçà, delà, une épouvantable cohue de ministres, officiers, courtisans, dames, damerets, damoiselles, écuyers, varlets, dans des costumes ébouriffants, inimaginables.

Cependant le cortége équatorial prend place sur le pont. Sa Majesté la Ligne fait un geste impératif de sa dextre d'une

propreté problématique, et un coup de sifflet vibre dans l'air. Soudain, à l'épouvantable vacarme, succède un silence solennel. Alors, député par sa femme, le vieux Tropique va droit au commandant du navire, qui se prête complaisamment à la circonstance, et qu'entoure son état-major. Là, après maintes salutations plus ou moins courtoises et pharamineuses, commence un dialogue dont je fais grâce, mais qui peut s'analyser ainsi : Que veut cet équipage assez audacieux pour envahir ces brûlants parages?... Réponse hautaine du commandant. Sur ce, entrée furibonde et bacchanale tempêtueuse de diables, diablesses, diablotins, diablotines, farfadets et lutins vomis par tous les sabords et par toutes les écoutilles : hurlements sans nom, tohubohu satanique, galop infernal, sarabande indescriptible, avec accompagnement et rinforzando de trompes, cors, tambours, cloches, porte-voix, chaînes, etc.

Toutefois, Leurs Majestés sont débonnaires. Elles veulent bien permettre au bâtiment et à son monde de franchir le tropique; mais!... Le commandant s'exécute : le premier, il ouvre son escarcelle... Les officiers font de même... Les passagers ont leur tour; puis l'équipage. Malheur au récalcitrant! Le grandiose silence reprend alors sur un second coup de sifflet. Autre dialogue. Le navire ne porte-t-il pas des intrus, vierges encore du baptême de la ligne? Ah ! ah! Voilà le quart d'heure de Rabelais. On les cherche, et... on les trouve, ces intrus... De l'or, de l'argent, ce que vous voudrez, peu importe, ou gare le baptême!... Quelles taquineries alors, quelles bouffonneries, quelles espiègleries! Que de horions! et quelle immersion!

Il faut dire que, pour patients, dans ce dernier acte de la farce, on choisit les plus niais, les moins dégourdis, soit des passagers, soit des matelots. Aussitôt qu'on s'est emparé du personnage en question, on commence par le faire asseoir sur une estrade qui lui est préparée. C'est une large cuve, recouverte par une planchette. Des draperies, artistement disposées, en dissimulent aux regards les perfides profondeurs. Le patient

est hissé sur la fatale bascule. Il veut se débattre; mais la main robuste du premier gendarme le maintient sur son pilori, et le bras du second lui captive les jambes. La grimace seule reste possible au pauvre diable, et il ne s'en fait pas faute. Bref, l'un des écuyers du cortége fait mine alors de lui enfoncer un clou gigantesque dans la tête, l'autre brandit autour de sa mâchoire une paire de tenailles colossales : tout chacun lui fait une avanie, lui adresse un hommage dérisoire... Mais, coup de sifflet! La bascule joue, tout à coup mon homme tombe dans un océan, bondit, retombe, s'agite, retombe encore et pousse des cris effroyables. Vainement il veut quitter son bain imprévu, forcé: les pistons de pompes cachées arrosent, inondent, engloutissent de nouveau la misérable victime... Enfin, jusqu'au soir, jusqu'à minuit, parmi les illuminations, les accords des instruments, les chants d'ivresse, les folies du délire, mille jeux, mille danses, mille excentricités pantagruéliques se succèdent et s'enchevêtrent.

Je n'ajouterai rien de plus à cette rapide esquisse : je dirai seulement que le lendemain le calme est rétabli et que la paix règne. On se repose dans les cabines, et le vaisseau cingle à pleines voiles, ou avance à toute vapeur.

Hélas! il n'en est pas de même à bord de la *Méduse*. Pendant que passagers et matelots s'amusent sur le pont, quelques hommes, plus sensés, remarquent dès le matin que la couleur de la mer change visiblement, et le maître-pilote annonce que l'on pénètre dans un banc. Le fait est que l'on prend à bord des masses de poissons, et que la quantité d'herbes au milieu desquelles on navigue, les longues tiges de graminées et les algues des parages du Sénégal démontrent que l'on est fort près de terre. Le capitaine Duroy de Chaumareys fait néanmoins continuer la fête, et le pont frémit encore des derniers accents du plaisir lorsque, soudain, une voix, sinistre s'il en fut, s'écrie que l'on court le plus grand danger. Aussitôt, comme on est grand largue, les bonnettes à bâbord, on amène ces voiles et on

serre le vent le plus près possible. Mais il n'est plus temps. La frégate, en lofant, donne presque aussitôt du talon. Elle court néanmoins encore un moment, puis elle en donne un second coup, et enfin un troisième. Alors elle s'arrête sur un endroit où la sonde montre seulement cinq mètres d'eau. Or, c'est l'instant de la pleine mer!

On est au 2 juillet, et il est trois heures de l'après-midi, quand la noble et belle frégate échoue. Pauvre *Méduse!* plus malheureux passagers et matelots!

Dans la nuit qui précède ce jour malheureux, on a perdu de vue l'*Écho* qui cependant luttait d'efforts pour suivre la frégate, et que la frégate n'a jamais voulu attendre. Quelle situation! Ainsi le capitaine de Chaumareys, malgré les conseils, et tout aux plaisirs d'une fête ridicule, a trouvé le moyen de faire échouer son navire, sans gros temps, sans tempête, favorisé par une mer des plus belles, dans une zone de vents alizés où l'on est maître de sa route, en dépit de tous les conseils et nonobstant toutes les prédictions, contre le banc d'Arguin, banc bien connu, signalé sur toutes les cartes et indiqué même dans les instructions spéciales dont il est porteur.

Aussi rien n'égale la consternation, la terreur des passagers, si ce n'est l'irritation des officiers, des matelots et de tous ceux qui ont prévu ce malheur irréparable. Ici, l'effroi rend les traits hideux: les visages prennent une teinte jaune et verdâtre; on est foudroyé, anéanti, pétrifié. Il semble que la tête de la *Gorgone*, dont la frégate porte le terrible nom, ait passé en stigmatisant son monde. Là, les marins, qui aiment tant leur navire qu'ils lui donnent des noms de tendresse, se réjouissent de sa gloire et s'affligent de ses revers, désespérés, se répandent en imprécations contre l'impéritie du commandant, et veulent le... poignarder. Tous s'abandonnent à une première et accablante stupeur, à laquelle succèdent des cris et des gémissements de désolation.

— Voyez, monsieur, où nous a conduits votre fol entête-

ment! dit au capitaine l'un des passagers, monsieur Laprère.

Deux femmes seules, la femme et la fille du gouverneur du Sénégal, semblent rester supérieures à la consternation qu'inspire le désastre. En apparence, elles sont insensibles et comme étrangères à l'événement. Un épisode prouvera plus tard que la grandeur d'âme n'est pour rien dans ce stoïcisme incroyable.

A peine la *Méduse* est-elle échouée cependant que l'on amène les voiles avec précipitation, on dépose les mâts de perroquet, on recale ceux de hune et l'on prépare tous les objets nécessaires pour remettre à flot. Tous les moyens sont tentés, tous les efforts sont combinés pour arracher au banc de rochers la belle frégate, naguère si joyeuse. Ce n'étaient plus ces matelots qui tout à l'heure dansaient avec tant de verve et d'abandon sur le pont, au son du fifre et de *tout un tremblement*, comme ils disent, de casseroles et de chaudrons : mais pleins de zèle et d'ardeur, ils font tous leur devoir avec courage et se sacrifient pour sauver les naufragés du danger commun. La force de l'équipage est doublée par la présence de soldats passagers, destinés à la garnison de Gorée. Hélas ! ce noble dévouement lutte en vain : la violence du vent et la rapidité des courants empêchent les chaloupes et les canots de mouiller à la distance voulue pour y jeter les ancres, qui doivent servir de point d'appui afin de ramener la *Méduse* en haute mer. C'est inutilement que l'on s'épuise en combinaisons de toute sorte : mille essais infructueux, mille peines anxieuses, mille espérances bientôt déçues, sont l'unique résultat de la soirée.

Cependant, à la tombée de la nuit, le temps devient beau et la brise favorable. Tout le monde se couche alors sur le pont, au clair de lune, en ruminant la cruelle position dans laquelle on se trouve. Mais voici que vers minuit le ciel s'obscurcit, le vent se lève, la mer grossit, et la frégate dont la quille repose sur le sable du rocher, est soulevée par soubresauts et commence à être secouée. Elle reçoit des mouvements de vibra-

tion comme un gros serpent qui s'agite. Puis, à deux heures du matin, d'épais nuages courent dans les régions basses de l'air, les vents viennent du large et soufflent avec force. La *Méduse* devient alors un vrai récif contre lequel se brise la lame qui la franchit, mouille constamment tout ce qui reste sur le pont, et retombe en cascades sur ses flancs. Néanmoins on reprend le travail ; mais travailleurs et manœuvres sont interrompus à chaque instant, car hommes et choses seraient emportés à la mer. Enfin, à trois heures, le maître-calfat arrive, effrayé, et déclare au commandant qu'une voie d'eau s'est ouverte et que le bâtiment s'emplit. En effet, la mer se fraye un large passage par les crevasses que l'échouement a pratiquées dans les parties basses du navire. L'eau se rue d'étages en étages. Elle annonce ses envahissements progressifs par un bruit sourd et menaçant qui monte de la cale, sinistre et terrible. On ne peut prêter l'oreille sans frémir de terreur. On se jette bien aux pompes : mais que peuvent les pompes, quand la carène d'un navire est fendue?

Tout espoir de sauver le navire est perdu! La frégate s'entr'ouvre ; un long craquement épouvante les plus intrépides : c'en est fait, la mer a conquis sa proie...

Quelles angoisses dans toutes les âmes! Quelle stupéfaction sur tous les visages! Alors commence le jour. L'aurore empourpre peu à peu un horizon plus sinistre aussi, car l'ouragan n'a presque rien perdu de sa furie. Le disque du soleil, dépouillé de ses rayons, apparaît large et rouge au travers du noir rideau de nuages et de vapeurs qui se déroulent sur l'Océan. Quel affreux tableau éclairent ces premières lueurs!... Aussitôt un conseil d'officiers et de passagers se réunit. On estime que les chaloupes et les canots du bord, aidés d'un vaste radeau, sur lesquels on entassera les naufragés, avec des vivres et cent vingt mille francs, qui sont sur la frégate, pourront aborder sur la côte du Sahara, dont on a vu briller au loin des monticules semblables à des mamelons d'or et d'argent, noyés

dans la brume. Du Sahara, en formant une caravane, et avec des armes et des munitions de guerre, il sera possible d'atteindre Saint-Louis et le Sénégal. Cette espérance rétablit un peu le calme, mais non l'ordre.

On se met incontinent à l'œuvre. Les matelots s'élancent les haches aux mains. On abat les mâts de misaine, de beaupré, le grand mât, le mât de perroquet. On fait tomber les vergues, les hunes, les étais, les cordages, les jumelles, la beaume. Les mâts chancellent un moment et plient, puis, se rompant tout à coup, tombent à la mer lourdement, avec un bruit terrible. Là, les charpentiers recueillent ces précieuses épaves. On les croise, on les superpose, on les assemble, on les lie fortement à l'aide de câbles, on couvre le tout de solives, de poutres et de planches. On donne à ce radeau une longueur de vingt mètres et une largeur de sept. Enfin on transporte sur cette plate-forme grossière tout ce qu'il est possible d'emporter, vin, farine, biscuit, eau-de-vie, poudre, balles, cordages, haches, carabines, etc.

Le sauvetage se fait alors. Mais le capitaine, dont personne ne reconnaît l'autorité et qui est perdu dans l'esprit de tous, ne sait pas établir l'ordre voulu. Un affreux sentiment d'égoïsme se produit dans cette circonstance cruelle. D'abord on descend le gouverneur à l'aide d'un fauteuil fixé à l'extrémité d'un palan, dans le grand canot qui reçoit aussi sa famille et trente-cinq personnes, hommes et femmes. Là, un lieutenant d'artillerie légère, le sabre à la main, pour la commodité de l'épouse et de la fille du gouverneur, ces femmes qui ont montré déjà et qui montrent encore une insensibilité déplorable, ne craint pas de repousser de la pointe de son glaive des matelots et des soldats, nageant de la frégate au canot, pour y trouver des places qu'on pourrait en effet leur laisser prendre. Le canot du commandant se charge de vingt personnes. Cependant, par l'échelle de la *Méduse* arrive une foule empressée, trop empressée d'échapper à la mort : on en fait entrer une partie dans le

canot major qui porte alors quarante-deux personnes, le plus grand nombre des officiers de terre et de mer. Un autre canot, le canot du Sénégal, est monté par vingt-cinq passagers et marins. Dans la chaloupe, malgré son mauvais état, s'embarquent quatre-vingt-huit matelots. Enfin le secrétaire du gouverneur et sa famille prennent possession d'une yole. Notez que ces diverses embarcations pourraient porter plus de monde. Au contraire, le radeau reçoit cent cinquante-deux passagers et soldats, auxquels on défend de prendre leurs fusils, et qui ne peuvent garder que leurs sabres. Ces malheureux, entassés sur des morceaux de bois, et le surchargeant, ont de l'eau jusqu'aux genoux. Nu, ce radeau semblait vaste : chargé, il est de beaucoup insuffisant. Alors, comme on s'agglomère au centre, il devient impossible de s'asseoir ou de se coucher. Il est du reste sans mâture et sans voiles.

Pour donner une idée de la précipitation avec laquelle a lieu l'embarquement, et surtout du désordre qui y préside, il suffira de dire, que beaucoup de gens, pour descendre de la *Méduse*, se fient à de simples bouts de corde, à peine susceptibles de supporter le poids d'un corps. Aussi plusieurs tombent à la mer, à laquelle on les arrache heureusement. Puis, les embarcations, remorquant le radeau, étant entraînées par le courant, entraînent à leur tour le radeau, et dix-sept naufragés restent alors abandonnés, sur la frégate, d'où ils voient avec désespoir s'éloigner leurs compagnons d'infortune. Quelques matelots, croyant qu'on les délaisse volontairement, chargent des fusils et veulent tirer sur les embarcations : on a toutes les peines du monde à les en empêcher.

C'est le 5 juillet, vers sept heures du matin, matin que le lever d'un soleil terne et blafard rend tout aussi sinistre que celui de la veille, qu'enfin les canots et le radeau arrivent au large. Au moment de perdre de vue la *Méduse* qui, trois jours auparavant, rasait encore les flots avec une allure si fière et une si gracieuse attitude, les cœurs, déjà bien serrés, se ser-

rent davantage encore. Hélas! la jolie frégate n'est plus qu'un cadavre mutilé par la tempête, déchiqueté par la main de l'homme, et à la voir, tristement rasée comme un vieux ponton, et abattue sur la hanche de bâbord, on la prendrait pour une baleine échouée. C'est là le seul vestige survivant de tant de puissance anéantie! Néanmoins, avant de quitter ce vieux serviteur de la France, on a pris soin de hisser le drapeau royal à la corne du mât d'artimon. Il semble le blanc suaire de la mort qui déjà guette sa proie et attend avec impatience le moment de la précipiter avec elle dans l'humide sépulture de l'Océan. Aussi la plus amère tristesse s'empare des âmes quand on dit un dernier adieu, de loin, à l'étendard immaculé semé de lis d'or, et au navire tant regretté, qui représentent la patrie absente, que, peut-être... l'on ne reverra jamais plus!...

Pourtant, une fois en mer, une légère espérance rentre dans les âmes, et, du radeau, par trois, par vingt fois, on crie avec force : Vive, vive le Roi! En même temps on arbore un petit pavillon blanc à l'extrémité du canon d'un fusil.

On est parti. La navigation se fait lentement, péniblement, avec efforts. Le radeau, mal construit, mal calculé, inachevé même, et surtout trop chargé, mais commandé par un aspirant de marine, monsieur Coudère, arrête l'essor du canot du commandant major, du grand canot et du canot où se trouvent vingt-cinq personnes, appelé canot du Sénégal, qui le remorquent. Il les entraîne même à la dérive, retenu et alourdi qu'il est par le jusant et la violence des courants qui viennent de terre. Aussi lutte-t-on tout le jour. Néanmoins on se rapproche de la côte, car, vers le soir, au moment du coucher du soleil, on revoit les dunes de sable du Sahara, toutes resplendissantes de clartés et semblables à des amoncellements d'or et d'argent qui reflètent les feux de l'astre. Mais alors, aux approches de la terre, le fond s'élevant tout à coup, comme on ne trouve plus que trois à quatre pieds d'eau, on se décide à mouiller à cet endroit.

L'air est frais et pur, le ciel semble avoir repris toute sa sérénité. La lune resplendit sur le firmament azuré des tropiques. La mer elle-même ne gronde plus : elle berce mollement le dernier asile des acteurs de notre drame. De larges vagues, cadencées, harmonieuses, roulent d'étincelantes nappes de feux bleuâtres, dont les crêtes s'illuminent de panaches d'argent et d'aigrettes de diamants. Beaucoup de nos infortunés patients du radeau peuvent sommeiller ou tout au moins s'engourdir, appuyés, étayés debout les uns contre les autres, et amoncelés au centre de leur prison flottante. Ils oublient alors, pour quelques instants, leur cruelle position. Dans ce court repos, leur âme s'envole à travers l'espace et s'arrête sans doute près du toit maternel, où, peut-être, à ce moment même, de touchantes prières s'élèvent au ciel en leur faveur et demandent au Seigneur assistance pour ceux que circonvient le danger.

Le soleil brille à peine, le lendemain, que les yeux des naufragés du radeau se portent sur les canots qui les remorquent et que la brume blanchâtre de la nuit dérobait à leurs regards : ils les portent sur les côtes de l'Afrique qu'ils ont saluées la veille, au soir, avec bonheur. Chose étrange ! Ils ne voient pas les canots ; ils ne voient pas la terre... Est-ce donc une illusion ? Ils s'interrogent, ils se demandent si leurs yeux les trompent... Où sont les canots ? Qu'est devenue la terre si visible hier ? Des canots ? plus un seul ! De la côte ? pas la moindre ligne, pas la plus légère ondulation ! On jette la sonde : le radeau n'est plus sur le fond élevé, il est en pleine mer ! Sont-ils donc abandonnés ? Les aurait-on trahis aussi lâchement ? Hélas ! oui, c'en est fait ! ils sont désormais sans remorqueurs ! Ils naviguent à l'aventure : ils vont où les pousse la fantaisie des flots... Mais c'est une infamie ! un crime ! un meurtre ! Quoi ! cent cinquante-deux infortunés sont ainsi délaissés ? Oui, oui encore, ce n'est que trop vrai ! O mon Dieu, sans vous, que vont-ils devenir ?...

Pendant la nuit, le canot du commandant, le grand canot et le canot de Sénégal, fatigués de marcher aussi lentement, ont largué les amarres qui les retiennent au canot major. Dès lors le radeau ne doit plus avoir qu'un remorqueur, le canot major. Mais la basse de ce canot major s'étant rompue, ou plutôt, comme on l'affirme, ayant été coupée par l'officier qui le commande, le radeau demeure isolé, abandonné à la merci de l'Océan, vers le centre duquel le portent les courants et la brise.

Où le vent, où le flot vont-ils pousser ce jouet de leur caprice?

En 1818, au mois de mai, j'étais en Champagne, regardant les chatons des arbres se développer, éclore les fleurs et reverdir au soleil les vastes prairies du Perthois. J'avais gîte dans un petit castel moyen âge, assis sur la lisière de la forêt du Der, et mes hôtes, un jour, réunirent à leur table quelques convives. Le repas fut des plus gais : on causa de ceci, de cela, puis, après maints menus propos, on en vint à parler du naufrage de la *Méduse*, qui occupait tous les esprits à cette époque. J'avoue que ce drame terrible avait pour moi, fort jeune alors, les proportions d'un épisode antique, à la façon de l'expédition des Argonautes. Aussi le nom de la *Méduse* ayant été prononcé, je pris feu, et me voici redisant les péripéties navrantes de cette cruelle tragédie. Mais, soudain, on m'arrête, et l'on me désigne l'un des convives, officier d'infanterie de marine, le capitaine L'Heureux, comme l'un des naufragés de la frégate et l'un des infortunés abandonnés sur le radeau. Je vous laisse à deviner avec quelle curiosité enthousiaste je plonge sur lui mon regard. Il me semble voir Jason, Lyncée, Hercule, ou tout autre navigateur de la fatidique Argo... Monsieur L'Heureux juge bien vite qu'il échappera difficilement à mes questions : alors, en homme de goût, c'est-à-dire sans se faire prier, il me raconte tout au long le récit que je viens de faire. Aussi, pour donner plus d'intérêt à l'événement, c'est

le brave capitaine que je vais laisser parler maintenant, avec les mêmes paroles qu'il employa jadis, paroles que mon souvenir a bien conservées : l'horreur des scènes qui vont se passer le fait comprendre.

« — Figurez-vous, messieurs, nous dit-il, cent cinquante-deux officiers, soldats, ingénieurs et matelots, entassés, pressés, serrés, debout, toujours debout, et se calant des pieds et des mains autour d'un tronçon de mât dressé au centre du radeau, enfin ne pouvant jamais ni s'asseoir, ni se coucher, puisque nous avions le bas des jambes dans l'eau, et quelquefois les genoux, le radeau plongeant dans la mer, tantôt de seize à vingt centimètres, tantôt de quarante à cinquante-cinq. Il faut avoir passé par une aussi épouvantable situation pour s'en rendre compte. Le radeau étant trop étroit pour nous tous, quoiqu'il eût au moins vingt mètres de long sur sept de large, et qu'il fût garni d'une petite drome pour tenir lieu d'un garde-fou, oscillait sans fin, et, si l'on s'approchait des bords, on était exposé à tomber dans la mer. On se groupait donc, en longueur, au centre de l'embarcation, et la peur de chavirer faisait que l'on se serrait, à étouffer, à ne pouvoir respirer, surtout ceux qui étaient forcément englobés par les autres.

« Jugez de notre stupéfaction quand nous voyons que nous sommes abandonnés ! J'essaierais en vain de décrire le désespoir qui s'empare de nous tous... La veille au soir, après avoir entrevu la terre, notre joie allait jusqu'au délire : on riait, on se pressait les mains, on s'embrassait. La nuit avait été calme, et, si l'on avait peu dormi, car comment dormir debout ! au moins avait-on l'espérance au cœur. Mais au retour de l'aurore, à l'aspect de la solitude qui nous entoure, la consternation s'empare de toutes les âmes. De la stupeur, matelots, soldats et ouvriers passent bientôt au désespoir. On regrette de n'avoir pas assassiné monsieur de Chaumareys : on hurle le cri de la vengeance, si jamais on touche la terre. Tous nos hommes voient leur perte devenue infaillible, et, par leurs

gémissements, leurs pleurs et leurs discours lamentables, révèlent les sombres pensées qui les agitent. Toutefois, monsieur Corréard, un ingénieur, se prend à remonter le moral des ouvriers : je fais de même vis-à-vis des soldats, et monsieur Coudère suit notre exemple à l'endroit des matelots. Notre contenance ferme et nos paroles consolantes parviennent peu à peu à les calmer. Une sorte de discipline reprend alors momentanément son empire. On s'occupe de chercher et on trouve des cartes, des plans, le compas de route, et une boussole. Puis, comme on a quitté la *Méduse* sans avoir pris de nourriture, et que, depuis longtemps, la faim se fait sentir impérieusement, on fait, avec du vin, une sorte d'amalgame de biscuit, malheureusement trempé d'eau de mer, et on se repaît tant et si fort, que, dans ce premier repas, on épuise d'un seul coup toute la provision. Aussi prend-on des arrangements pour la distribution de la boisson, à l'avenir, et surtout pour éviter la prodigalité. La ration de vin est fixée à trois quarts par jour. La journée finit par se passer avec assez d'ordre et de tranquillité. Le soir venu, les cœurs et les vœux des martyrs se portent vers le ciel, qui seul peut nous secourir. A peine espérons-nous quelque souvenir des misérables qui ont forfait à l'honneur en nous délaissant aussi cruellement.

« Mais hélas ! voici que commence la nuit, une nuit affreuse, une nuit d'horrible tempête, une nuit d'angoisses inexprimables. La mer devient houleuse d'abord, et nous sommes rudement ballottés par les vagues. Le roulis ou plutôt l'oscillation du radeau, son agitation furieuse sont telles que nous sommes dans un choc et dans un froissement perpétuels les uns contre les autres. Nous tombons à chaque instant, à demi engloutis dans les vides des pièces de bois mal jointes. Il en est qui se meurtrissent les jambes, d'autres se blessent grièvement. Le vent est d'une violence extrême et nous fait nous incliner sous ses rafales : de gros nuages noirs qui éteignent le crépuscule fondent en eau. Le froid, un froid intense, nous saisit. Nous

sommes mouillés, trempés : l'eau découle de nos vêtements par torrents. Vainement on attache des cordages, de manière à nous permettre de nous appuyer : le tangage, le tournoiement, les chutes du radeau soulevé par les vagues et retombant dans leurs profondeurs, précipitent violemment sur les pièces de bois où l'on se brise les membres. Quelques hommes glissent lentement et s'affaissent sur eux-mêmes, étouffés, asphyxiés, et quand on les relève, on ne trouve plus que des cadavres. De nouvelles secousses furibondes du radeau font perdre l'équilibre à plusieurs, que la vague jette aussitôt à la mer qui les engloutit. Vers minuit, surtout, la tempête se déchaîne avec plus de fureur encore, et d'énormes lames déferlant sur la masse compacte que nous formons, détache du groupe serré ceux qui en forment les limites, et, les entraînant sans pitié, les poussent dans l'abîme. Alors les cris des victimes qui luttent un moment contre l'ouragan se mêlent au bruit des flots, au fracas de la mer et au sifflement du vent. — Ces épouvantables scènes sont rendues plus effrayantes encore par l'horrible obscurité qui nous entoure... Mais voici que, tout à coup, au large, on croit voir sur la surface des eaux des feux qui montent et descendent en bouillonnant. Aussitôt, à l'aide de la poudre que l'on a placée au tronçon du mât, on brûle quantité d'amorces : nous autres, cinq ou six officiers, qui avons des carabines, nous faisons feu de nos armes : ni signaux, ni hurlements, poussés d'ensemble, ne peuvent appeler l'attention sur nous. Du reste, ces feux ne sont qu'une illusion. Alors, désespérés plus que jamais, épuisés par la lutte, rendus haletants par la souffrance, deux mousses et un ouvrier boulanger font leurs adieux à leurs amis, et se précipitent d'eux-mêmes dans l'Océan ! En même temps que nous sommes témoins de ce suicide, nous voyons une scène de piété filiale qui, pour un moment, rafraîchit nos âmes. Deux jeunes passagers relèvent un corps déjà foulé, meurtri, presque mutilé par les pieds des patients. La mer allait le balayer sous une de ses vagues. A la lueur d'une

amorce, qui reconnaissent-ils dans cet agonisant? Leur père, leur pauvre père! Ils s'empressent de l'entourer de leurs soins et sont assez heureux pour le rappeler à la vie.

« Dans cette nuit de sinistre mémoire, vingt hommes sont ainsi étouffés, noyés, ou se donnent volontairement la mort. Au lever du jour, nous trouvons dix ou douze de leurs cadavres ayant les membres pris si fortement dans les interstices du radeau, qu'ils n'ont pu se dégager et sont morts à la peine. Cette vue nous glace d'effroi. Quel sort nous est donc réservé?

« Cependant, le matin du 7 juillet se montre terne et triste. La mer tombe un peu; le vent souffle avec moins de violence. La journée se passe au milieu d'appréhensions saisissantes, car le radeau va et vient à l'aventure : on ne peut lui imprimer aucune marche calculée, et de cette façon, nous ne pouvons espérer d'atteindre la terre ferme. On demeure néanmoins calme et paisible, portant au cœur le secret espoir que peut-être les naufragés des canots ayant atterri, nous enverront aussitôt du secours. Mais rien ne paraît, et c'est en vain que nos yeux se portent au large, partout autour de nous.....

« La nuit revient et le découragement recommence à s'emparer de tous nos hommes. C'est triste à dire : mais la souffrance met en éveil les plus sinistres passions. Un esprit séditieux se manifeste, et la voix des chefs est entièrement méconnue. En outre, le ciel, comme la nuit précédente, se couvre de nuages, le vent se déchaîne de nouveau, la tourmente recommence avec plus de véhémence encore. Des montagnes d'eau se lèvent et viennent se briser avec furie contre nous, et nous inondent de leurs vagues. Chaque coup de mer ébranle les ais du radeau : il en distend les attaches et menace de le disloquer entièrement. C'est une nouvelle terreur ajoutée à d'autres terreurs. Les lames, en bondissant sur ce fragile assemblage de mâts et de poutres, renversent les hommes et les précipitent les uns sur les autres. Des cris de douleur se font entendre de tous les côtés. Ces horreurs, de

jour, seraient cruelles : dans d'épaisses ténèbres, elles sont épouvantables. Nul ne peut conserver une position perpendiculaire, et la force de l'agitation est telle que les hommes passent rapidement de l'arrière à l'avant. Nous, officiers, nous nous tenons au pied du mât, criant sans fin à ceux qui nous environnent de passer sur l'un et l'autre bord, car la lame qui vient, donne au radeau une position presque perpendiculaire, de sorte que, pour faire contre-poids, il faut se précipiter aussitôt sur le côté soulevé par la mer, autrement on serait renversé sens dessus dessous. Personne ne doute plus que sa dernière heure ne soit arrivée.

« Sous l'influence de cette pensée, et d'ailleurs poussés par les instigations de misérables meneurs, quelques marins et des soldats veulent adoucir leurs derniers moments en buvant à satiété. Ils font un trou au tonneau de vin, sans que, découragés nous-mêmes, nous y mettions obstacle. Alors ils boivent à même avec de petits gobelets de fer-blanc. Mais l'eau de mer, pénétrant par le trou qu'ils ont pratiqué, les contraint à s'arrêter. Néanmoins les fumées du vin portent bientôt le désordre dans le cerveau de gens affaiblis par le défaut d'aliments. Ils ne tardent pas à se livrer aux plus monstrueuses extravagances. Leur désespoir, si sombre l'instant d'auparavant, se change en une grotesque fureur. Ainsi ne s'abandonnent-ils pas à l'infernale pensée de couper les amarres du radeau, de se détruire et de s'engloutir dans les flots avec tous leurs compagnons d'infortune? Aussitôt, l'un d'eux, une hache d'abordage à la main, commence à frapper les liens des poutres. Nous nous précipitons pour arrêter ces insensés. Mais celui qui tient la hache veut en assener un coup sur la tête de l'un de nous : le sabre de l'officier lui traverse le corps sans retard. Il tombe, et l'on ne peut voir sans effroi ce cadavre colossal, aux cheveux courts, au nez énorme, à la bouche hideuse de grandeur et au teint basané. C'est un Asiatique, soldat colonial. Pour le venger, matelots et soldats se ruent contre nous, qui faisons appel

aux hommes désireux de prolonger leur existence. Arrivent nous appuyer quelques sous-officiers et bon nombre de passagers. Mieux armés et conservant notre sang-froid, nous luttons avec courage contre ces forcenés qui ont sabres et couteaux à la main. Que le ciel nous pardonne! mais une horrible mêlée s'engage, le sang coule, les cadavres jonchent l'extrémité du radeau, théâtre du combat. Cependant plusieurs de ces insensés se précipitent sur la drisse et les haubans. Ils les coupent. Aussitôt tombe le tronçon de mât qui blesse grièvement un de nos officiers. Les soldats le saisissent sans pitié et le jettent dans les flots. Nous voyons ce nouveau crime, et nous sommes assez heureux pour sauver l'infortuné. Mais alors ils l'entourent et veulent lui crever les yeux. Exaspérés, nous les chargeons avec furie. Le sabre à la main, nous traversons les lignes des soldats, et beaucoup payent de leur vie cet instant d'égarement.

« Vous dirai-je l'horreur que nous inspire cette boucherie sacrilége, entre frères, entre compagnons d'infortune, pendant une nuit tempêtueuse, sur une mer en furie, à la surface d'un radeau qui plonge de quelques pieds sous les eaux, et alors que la lune, souvent voilée par des nuages, éclaire de ses rayons mélancoliques les scènes sanglantes qui se passent sur cet espace étroit, où se trouvent réunies tant de calamités différentes?... Non, c'est déjà trop d'en rappeler le cruel souvenir...

« On jette tous les cadavres à la mer. Mais un blessé, encore vivant, se trouve précipité avec eux. C'est le domestique de l'ingénieur Corréard. Aussitôt ce misérable pousse des cris déchirants. Son maître, ému et oubliant sa trahison, se précipite à l'eau à son tour, le saisit par les cheveux et lui rend la vie. Alors de nouveaux cris frappent nos oreilles. C'est la voix effrayée d'une femme, une jeune cantinière, qui, elle aussi, vient d'être poussée dans les flots par les révoltés, ainsi que son mari qui la défendait. Monsieur Corréard, noble cœur! plonge de nouveau dans la mer, et retrouvant la cantinière, que sa robe soutient un instant sur l'eau, il la ramène à bord, pen-

dant que, de sa voix lamentable, elle invoque Notre-Dame des Eaux, et montre son mari qui se débat contre la mort. A celui-ci encore monsieur Corréard rend la vie : et certes! il a sa récompense dans la reconnaissance de la pieuse femme, et dans le bonheur que les jeunes époux éprouvent à se retrouver sains et saufs. Brave cantinière! elle avait déjà lutté contre le feu des ennemis, en Italie, et alors elle lutte contre d'autres dangers. Sa naïve gratitude vis-à-vis de son sauveur lui fait offrir la seule chose qu'elle possède au monde : quelques pincées de tabac mariné! Je m'arrête, messieurs, dans l'énumération des beaux traits ou des infâmes turpitudes de cette exécrable nuit!

« Hélas! nous avions fait disparaître trop vite notre biscuit, et la faim, une horrible faim, se fait sentir, tandis que très-peu de provisions restent... Chose étrange! cette faim qui nous met aux abois, et les souffrances qui résultent de notre position, à mi-jambe dans l'eau de mer, nous font éprouver les plus bizarres sensations. Plusieurs de nos compagnons, rendus fous par le besoin, veulent se jeter à l'eau, sans avoir la conscience de ce qu'ils font. Monsieur Savigny, un passager, engourdi par la faim, se voit entouré d'une terre couverte de magnifiques plantations : il jouit de la vue de délicieux paysages qu'il nous décrit. Son imagination est bercée par les plus riantes images. Ceux-ci cherchent des poulets qu'ils croient entrevoir se cachant sous des planches, et, le sabre à la main, ils veulent les tuer, pour s'en repaître. Ceux-là se précipitent dans l'Océan, après avoir dit à leurs amis :

« — Je vais vous chercher du secours, et je viens aussitôt...

« Plusieurs se croient encore à bord de la *Méduse*. D'autres aperçoivent des vaisseaux, voiles déployées, et les appellent à eux. Il en est qui font le geste d'écrire, c'est un de nos officiers, et il nous dit avec un sérieux imperturbable :

« — Nous avons été abandonnés : mais j'écris au gouverneur. Ma lettre emportée par un courrier, qui va partir à franc étrier, nous fera venir des secours...

« Oh ! ces scènes cruelles se représentent à mon esprit, comme ces rêves épouvantables dont il nous reste, au réveil, un sinistre souvenir. J'ajoute toutefois que le retour de la lumière du jour nous rendait plus calmes. Mais l'obscurité de la nuit ramenait bien vite les plus étranges hallucinations dans nos cerveaux affaiblis.

« Cependant le jour est venu : nous pouvons nous voir et nous compter... Soixante de nos compagnons sont maintenant devant Dieu, tués ou noyés !... Certes, c'est un grand malheur, que n'est-il le dernier ! Nous reconnaissons aussi que les rebelles ont livré à la mer deux pièces de vin, et les deux seules tonnes d'eau douce que nous possédions. Pour protéger les barriques que nous avons encore, je me mets à cheval sur l'une d'elles et monsieur Corréard sur l'autre. Puis, nous passons à l'examen du radeau. Malgré les avariés que lui a causées la hache des révoltés, il peut voguer encore, en rétablissant le tronçon du mât et en raccommodant la voile, ce que l'on fait immédiatement. Mais ce qui est irréparable, c'est la perte du peu de provisions que l'on possède. Nous décidons alors que pour nous sustenter aussi longtemps que possible, nous devons mettre à la demi-ration de vin les soixante et quelques hommes qui restent. Et cependant, depuis quarante-huit heures nous n'avons rien bu, rien mangé !

« L'aveu de notre pénurie fait pousser des cris d'angoisse aux survivants. Le désespoir rend fou, paraît-il, car voici nos hommes qui dansent, qui chantent, qui rient, en même temps qu'ils pleurent, qu'ils grincent des dents et qu'ils s'arrachent les cheveux. Il en est alors qui perdent la raison pour ne plus la recouvrer. Ceux qui résistent à la cruelle impression de cette nouvelle navrante, recueillent les aiguillettes des soldats pour en faire des hameçons : nous recourbons des baïonnettes afin de prendre les requins qui nous suivent en nombre, alléchés par les cadavres. Mais les courants entraînent nos engins : il faut renoncer à la pêche...

« Ce jour-là, 8 juillet, le ciel est pur, la mer redevient calme. Néanmoins quelques hommes meurent, soit de leurs blessures, soit par suite de l'épuisement. Aussitôt, oh ! voilez-vous le visage ! aussitôt... des affamés se précipitent sur leurs cadavres encore chauds, les coupent... par tranches, et... dévorent à l'instant même cet aliment... qui révolte la nature. Voyant que cette affreuse nourriture relève les forces des anthropophages, d'autres suivent leur exemple et proposent de faire sécher cette chair humaine pour la rendre plus supportable au goût. Pour nous, nous officiers, chose horrible à dire! nous essayons de manger les baudriers de sabres et de gibernes : nous parvenons même à en avaler quelques morceaux, après les avoir longtemps roulés dans la bouche. On fait de même pour les tiges de bottes, le cuir des chapeaux, le linge ; mais l'estomac rejette bientôt ces affreux aliments. Il est même un matelot qui tente, inutilement il est vrai, de se repaître d'excréments. Aussi, dans une aussi horrible situation, nos traits prennent tous l'empreinte d'une destruction prochaine.

« L'obscurité de la troisième nuit nous livre une fois encore aux plus épouvantables souffrances. Sans doute le vent se tait et la mer est moins grosse, mais les hallucinations et les chimères de la faim, mais les cris de désespoir, mais le râle des agonisants, mais l'eau qui nous poursuit jusqu'au ventre, mais la soif, la soif surtout qui commence à dominer la faim, nous harcèlent, nous tourmentent, nous font les victimes d'un supplice sans nom.

« Enfin, le quatrième soleil revient éclairer notre désastre. Nous sommes au 9 juillet. Le jour nous montre douze de nos compagnons, étendus morts, sur les ais du radeau. Le croirez-vous ? Nous devenons indifférents à cette vue : la sensibilité nous fait défaut. C'est leur tour aujourd'hui, disons-nous, ce sera le nôtre demain ! Cependant nous donnons à leurs cadavres la mer pour sépulture, et, sous nos yeux, les requins en font leur proie. Mais nous en réservons un, un seul, qui est destiné à...

nourrir ceux qui, la veille, ont serré ses mains tremblantes, en lui parlant de leur amitié...

« Je l'ai dit : cette journée est douce et belle ; aussi en subissons-nous l'influence, malgré les tableaux qui nous entourent et les souvenirs hideux des heures qui précèdent. Nous laissons donc nos âmes s'ouvrir à un nouveau rayon d'espérance. Puis, dans l'après-midi, vers quatre heures, un banc de poissons volants s'étant mis à glisser sous le radeau, nous en faisons une ample provision. A mesure que nous les prenons, nous leur ouvrons le ventre et nous humons avidement ce qu'on nomme la *laite*. Certes ! ce mets est exquis, mais il faudrait un millier de laites pour rassasier un seul homme. Néanmoins nous remercions la Providence de ce bienfait. et, après avoir allumé du feu sur un fond de tonneau, avec de la poudre, du linge et des débris de barriques, nous faisons cuire nos poissons, qui, à peine rissolés, sont dévorés soudain. Hélas ! le partage fait, que sont quelques misérables poissons pour une faim comme celle qui ronge nos entrailles? Nous y joignons, oh ! je le dis avec honte, nous y joignons, pour la première fois, nous autres officiers, des viandes sacriléges empruntées aux cadavres, et que la cuisson rend moins révoltantes. A compter de ce jour, nous continuons à en manger, sans toutefois pouvoir les faire cuire, les moyens de faire du feu nous étant entièrement enlevés. Après ce repas, la nuit est plus supportable et nous paraîtrait plus paisible, sans le nouvel incident que je vais dire.

« L'argent et les bijoux de tous les naufragés avaient été déposés dans un sac commun que l'on avait suspendu au tronçon du mât. Or, comme dans la journée, une sorte de mirage, assez ordinaire dans les pays chauds, nous avait montré tantôt un gracieux paysage, tantôt comme un lac immense, que sans cesse on croyait atteindre et qui sans cesse reculait devant nous, des Espagnols, des Italiens et des nègres, restés neutres dans la première bataille, et qui cependant appartenaient au régiment colonial ou au corps des matelots, demeuraient convaincus

que nous approchions de quelque terre. Alors le désir de s'emparer de l'or et des bijoux, et de se sauver ensuite, fermentant dans leur esprit, ils prennent en silence des armes et se préparent à tomber sur nous. Heureusement des matelots fidèles nous préviennent. Nous attendons le signal ; il est donné par un Espagnol qui, embrassant le mât, fait dessus le signe de la croix d'une main, et de l'autre tient un couteau. Incontinent nos fidèles marins le saisissent et le jettent à la mer. Un Italien, voyant que le complot est découvert, s'arme aussitôt de notre dernière hache d'abordage, s'enveloppe d'un manteau qu'il croise sur sa poitrine et, de lui-même, se précipite dans les flots.

« Il est nuit : mais un crépuscule aux tons laiteux nous permet de tout voir, et soudain les nouveaux rebelles se précipitent sur nous. Une horrible scène a lieu. Sabres, baïonnettes, couteaux et poignards se mettent de la partie. Le sang coule : le radeau, une fois encore, se couvre de cadavres. Quand les armes tombent des mains, on se saisit, on s'enlace, on se cramponne les uns aux autres, on s'accule jusqu'au dernier soliveau du plancher mobile, et enfin l'on s'enfonce les ongles dans les yeux, ou l'on se déchire, ou l'on se mord, ou l'on s'étouffe dans de féroces étreintes. On nous signale, nous officiers, comme devant mourir. Nous luttons avec un nouveau courage. Dans cette mêlée sanglante, l'infortunée cantinière est, une seconde fois, jetée à la mer. Monsieur Coudère, aidé de quelques ouvriers, l'arrache à la mort. Monsieur Lavillette, lieutenant d'artillerie, donne pendant toute cette nuit les preuves d'une rare intrépidité, et nous pouvons dire que c'est lui qui nous fait échapper au danger. Enfin, après des efforts inouïs, les révoltés sont encore une fois vaincus, et le calme renaît.

« L'aurore du 10 juillet brille bientôt d'un éclat auquel nous ne sommes pas habitués, depuis notre malheur. Nous ne sommes plus que trente... Nos plus fidèles matelots ont péri : ceux qui survivent sont dans l'état le plus déplorable. L'eau de la

mer a enlevé l'épiderme de nos jambes et de nos pieds : nous sommes couverts de blessures et de plaies. Tout au plus vingt d'entre nous peuvent-ils se tenir debout. Plus de poisson, plus de vivres, presque plus de vin. L'eau manque depuis longtemps : la soif nous tourmente à ce point, que nous sommes réduits à boire... notre urine. Nous attendons la mort, à demi couchés, ou plutôt agenouillés dans l'eau. Cependant un de nos dévoués matelots nous frappe sur l'épaule, et nous fait signe de porter les yeux à l'extrémité du radeau. Nous voyons alors deux soldats qui se sont glissés derrière la seule barrique de vin qui nous reste, notre unique espérance, et qui, après l'avoir percée, y boivent sans scrupule, avec un chalumeau. Nous avions tous juré qu'en pareil cas on serait puni de mort. Aussitôt nous saisissons les coupables, et sans retard les deux infracteurs sont précipités à la mer...

« Cette même journée voit expirer un enfant de douze ans, le petit Léon, que nous aimions tous. Il s'éteint comme une lampe qui cesse de brûler, faute d'aliment. Pauvre petit être ! Séparé de sa mère que la mort lui avait enlevée, il allait et venait de l'arrière à l'avant, marchant sur nos pieds, sur nos jambes, montrant un visage éploré, angélique, charmant, et appelant sans cesse : Mère, ma mère !

« Nous restons vingt-sept seulement dès lors. Mais, de ce nombre, quinze à peine paraissent pouvoir exister encore quelques jours : les autres, couverts d'ulcères et de plaies, semblent avoir perdu la raison. Cependant ils ont part aux distributions, ils épuisent nos ressources. On délibère, et... on décide, hélas ! que les malades et les blessés, qui sont hors d'état de se mouvoir, seront jetés à la mer... Vous voyez, on n'écoute plus que l'égoïsme, et la pénurie lui donne une puissance légale. Cette sentence sommaire est aussitôt exécutée... Nous détournons les yeux et nous versons des larmes, pendant que... trois matelots et un soldat livrent aux abîmes ces trop nombreux infortunés. Parmi eux se trouvent la brave cantinière et

son mari. Repêchée deux fois, la misérable jeune femme devait trouver la mort dans les gouffres de la mer. Ainsi cette fille de la guerre, éprouvée par le feu de vingt batailles, celle qui avait tant de fois consolé le soldat expirant, est saisie au milieu de ses frères d'armes, et c'est par les mains des siens qu'elle périt...

« Nous ne sommes plus que quinze sur le radeau, et nous n'avons plus de vin que pour cinq jours... Ces cinq jours... en verrons-nous la fin?... Le ciel était pur et splendide, mais le soleil devenait aussi fort brûlant, brûlant à nous faire souffrir un nouveau supplice, le plus affreux peut-être, à cause de nos blessures, celui d'une chaleur torride... Exténués de faim, haletants de soif, épuisés par les veilles et la fatigue, dévorés par un ciel de feu, assaillis par l'eau corrosive de la mer, nous agonisions, indifférents à tout, même à nos plus horribles douleurs, lorsque, tout à coup, un petit papillon blanc, semblable à ces papillons si communs en France dans la campagne, est découvert par l'un de nous, voltigeant au-dessus de nos têtes. Un papillon ! c'est tout un événement pour nous ! Nous ne sommes donc pas loin de la terre ? Nous nous levons avec enthousiasme : nous appelons le papillon des plus doux noms ; nous nous montrons avec bonheur ce petit messager d'espérance... Croiriez-vous que ceux d'entre nous dont la faim déchire le plus les entrailles dévorent déjà d'un œil hagard cette chétive proie? Mais d'autres, et je me fais gloire d'être du nombre, voyant un envoyé du ciel dans ce papillon, prennent le pauvre insecte sous leur protection. Le même jour, en outre, d'autres papillons viennent à nous. Nous recevons aussi la visite d'un goëland, et d'autres goëlands suivent le premier. Vainement nous leur faisons toutes les courtoisies possibles pour les engager à se reposer sur nos planches. Ces oiseaux pressentent quelque piége et s'éloignent...

« Réduits à un plus petit nombre, nous recueillons ce qui nous reste de forces, et détachant quelques planches de l'avant

du radeau, nous élevons au centre une espèce de parquet sur lequel nous nous reposons. Nos vêtements et tous ceux des morts nous servent à faire comme des lits. Mais telle est l'étroitesse du radeau que nous n'avons pas assez de place pour nous coucher et nous sommes trop près les uns des autres. Mais au moins nous nous trouvons un peu plus à l'abri de l'eau salée, dont les morsures sur nos plaies vives nous font éprouver une impression très-douloureuse.

« Cependant une soif intolérable nous dévore. Vous savez quelle boisson nous pouvons nous permettre? Eh bien! croirez-vous que pendant qu'on la laisse refroidir dans un petit vase de fer-blanc, on se la vole! Cette sorte de boisson produit un effet remarquable : a peine l'a-t-on bue, qu'elle occasionne une nouvelle envie d'uriner.

« Un jour, un officier de troupes de terre trouve par hasard un petit citron, et vous devinez combien ce fruit lui devient précieux. Ses camarades ne peuvent obtenir qu'il le partage, et il va périr victime de son égoïsme. Heureusement, il cède. Nous nous disputons de même quelques gousses d'ail restées au fond d'un petit sac. Pour apaiser cette soif brûlante, quelques hommes se mettent dans la bouche de petits morceaux d'étain, qui y produisent pendant un temps une fraîcheur relative.

« Croira-t-on encore que, au beau milieu de ces angoisses inexprimables, par pitié, l'un de nous, monsieur Lavillette, trouve assez de dévoûment pour nous parler, souvent sans relâche, de batailles et de guerre, afin d'occuper notre esprit?... Ainsi se passent trois autres journées, à la fin desquelles, perdant toute espérance, mais facétieux encore, je ne sais qui, faisant allusion aux recherches que l'on pouvait faire de nous, s'écrie :

« — Si le brick est envoyé à notre recherche, prions Dieu qu'il ait pour nous des yeux d'Argus!

« Dans la journée du 16 juillet, poussés par l'impatience,



L'un de nous, monté sur le tronçon du mât, agite le petit Pavillon. O douleur! ô cruelle destinée, le brick, le brick disparait.

p. 235.

nous nous avisons, quelques-uns du moins, de fabriquer un petit radeau destiné à nous porter plus rapidement à la côte, que nous supposons voisine. Nous passons de longues heures à ce travail, que l'expérience démontre bientôt ridicule et dangereux. Alors nous restons sur le radeau, mais plus découragés que jamais. Notre délire est tel que plusieurs veulent se donner la mort. Nous avons beaucoup de peine à les arracher à cette détermination. Aussi la nuit nous livre-t-elle pieds et poings liés aux plus étranges hallucinations.

« Le 17, pas un nuage à l'horizon, mais un soleil déjà brûlant. Nous adressons nos prières à Dieu d'abord, puis nous prenons notre petite ration de vin. Tout à coup un capitaine d'infanterie pousse un cri, et nous dit :

« — Une voile, une voile, là-bas, à l'horizon !

« L'émotion entrecoupe les paroles de l'officier; mais cette même émotion nous empêche de parler. En effet, un brick apparaît à grande distance; car on ne peut voir que l'extrémité de ses mâts. Alors nous inventons mille signaux : l'un de nous, monté sur le tronçon du mât, agite le petit pavillon. Les uns croient voir grossir le navire, les autres assurent que la bordée le porte au large..... O douleur! ô cruelle destinée!.... Le brick..... le brick disparaît.....

« Du délire de la joie nous passons au désespoir le plus amer.....

« La veille, nous avions été brûlés par la chaleur, et nous étions noirs de coups de soleil; aussi ce jour-là, de bonne heure, nous nous avisons de faire une tente avec le grand cacatois de la frégate. Alors nous nous couchons dessous; là, nous nous livrons aux plus sinistres réflexions: nos larmes coulent; la mort est dans nos âmes...

« — Sauvés! sauvés! Voilà le brick qui est sur nous!.. fait aussitôt une voix vibrante, haletante, éperdue, celle du maître canonnier de la frégate, qui était sorti un instant de dessous la tente.

« Nous nous levons, poussés comme par un ressort; les plus malades se traînent... C'est, en effet, le brick de tout à l'heure, un brick français, le brick *l'Argus!* Oh! nous nous embrassons, nous nous montrons, les yeux en pleurs, le grand pavillon blanc qui flotte au mât de misaine; nous nous écrions :

« — C'est donc à des Français que nous allons devoir notre salut!..

« L'*Argus* est à deux portées de fusil, et cependant il ne cargue pas ses voiles! Enfin il les amène, et des cris de joie s'élèvent de notre radeau. Rangé sur le bastingage et dans les haubans, l'équipage nous annonce, en agitant les mains et les chapeaux, le plaisir qu'il ressent à nous arracher à nos calamités. L'*Argus* met alors en panne tribord à nous. On pousse du brick une embarcation à la mer : un officier, monsieur Lemaigre, vient nous enlever lui-même de dessus notre fatale machine. Nous sommes ainsi transportés sur l'*Argus* quinze, hélas! sur cent cinquante-deux qu'avait reçus le radeau!

« Mais dans quel état, grand Dieu! ces quinze fantômes arrivent-ils à bord!.. Nos yeux caves et farouches, nos longues barbes, le désordre et la pourriture de nos vêtements, nos membres décharnés et les plaies livides, béantes, qui nous couvrent, enfin le teint noir et les coups de soleil font de nos personnes des êtres hideux! Néanmoins on nous couche, on nous fait boire d'excellent bouillon; en un mot nous sommes sauvés!..

« Hélas! non, j'ai tort de me servir de ce mot... Cinq d'entre nos infortunés compagnons expirent sur le brick, avant d'arriver à terre, et nous ne sommes plus que dix à serrer avec bonheur dans nos mains les mains des Français, nos frères et nos amis, et à leur dire combien l'homme peut accumuler de souffrances et de crimes dans le court espace de quinze jours... »



X

XIXe SIÈCLE.

LES NAUFRAGÉS DE LA MÉDUSE, SUR TERRE. — Atterrissage des canots et chaloupes. — Première bande de pérégrinateurs. — Souffrances sans nom. — Ordre de marche. — Ce que l'on fait des femmes. — Les dunes de sable. — Expédients pour se procurer de l'eau. — Les maringouins. — Maures et Mauresses. — Apparition du brick *l'Argus*. — On arrive au Sénégal. — Seconde bande de naufragés. — Le cap Mirick. — Sahara. — Organisation militaire. — Les mottes d'Angel. — Perfidie des Maures. — Désert et soleil. — Rugissements de lions. — Sifflements de serpents — Nuits épouvantables. — La femme d'un caporal. — Calenture, délire et folie. — Attaque des naturels. — *L'Argus* et le bon Irlandais Karnet. — Salut. — Les dix-sept délaissés de la *Méduse*. — Ce qui leur advient. — Cinquante-deux jours de martyre. — Second radeau. — Les quatre fantômes du bord. — Mort et passion — La corvette *l'Echo*. — Mystères de cette expédition. — AUTRE DRAME AUX MALOUINES, EN 1820. — Relief de ces îles désertes. — Paysages. — Solitude et silence affreux. — Un second Robinson. — Son histoire. — La corvette l'*Uranie*. — Le tour du monde par monsieur de Freycinet. — Tempête. — Echouement de l'*Uranie*. — Plaisanteries françaises. — Naufrage. — Nuit d'effroi. — Sauvetage. — Campement à terre. — Souvenirs de Bougainville. — Chasse et pêche. — Les manchots. — Une baleine. — Approche de l'hiver. — Délivrance. — AVENTURES D'UN BALEINIER EN 1820. — Pêche de la baleine. — Curieux détails. — L'*Essex* brisé par une baleine. — Fuite. — Trois chaloupes à la merci des flots. — Privations et souffrances. — Grandes douleurs. — Illusions d'optique. — Le mirage. — L'île Élisabeth. — Les reclus au désert. — Morts et vivants. — Les huit squelettes. — La fin de tous les maux.

PENDANT QUE LES NAUFRAGÉS DE la *Méduse*, abandonnés sur le radeau, commencent à subir les cruelles tortures de leur longue passion, à travers une mer inconnue, et sans nul moyen pour en affronter les périls, la flottille des canots, chaloupe et yole de la frégate s'avance vers la côte. On se rappelle que cette flottille se compose du *grand canot* du bord, chargé de la famille du gouverneur du Sénégal, qui, pouvant contenir 50 personnes, n'en reçoit cependant que 35; du *canot*

du commandant, qui, au lieu de 46 naufragés, se charge seulement de 28, du *canot major*, avec 42 personnes au lieu de 50, du *canot du Sénégal*, avec 25 passagers, de la *chaloupe*, à demi pourrie, faisant eau, dépourvue de rames, et chargée de 88 marins de l'équipage, et enfin de la *yole*, comptant 15 personnes, dont la femme, trois jeunes filles et quatre enfants de la famille de monsieur Picard.

Lorsque ces embarcations abandonnent le radeau, la terre est en vue. Encore un peu de patience, et tous les naufragés seraient sauvés... Mais non; délaissé et livré au caprice des flots, le radeau dérive et revient à la haute mer.

Les deux premiers canots, au contraire, s'éloignant de la *Méduse* le 5 juillet, arrivent le 9, à dix heures du soir, à bord de la corvette *l'Écho*, en rade à Saint-Louis depuis plusieurs jours déjà. L'*Argus*, également au port, est aussitôt désigné pour aller porter secours aux naufragés. Son capitaine veut alors mettre à la voile; mais on modère, on retarde son zèle, et il ne part que plus tard.

La chaloupe, se gouvernant très-mal, et la mer étant très-houleuse, touche terre néanmoins au cap Mirick, à trois cent soixante kilomètres du Sénégal, et elle y dépose sur un sable brûlant 63 naufragés, puis, ayant couru quelques milles, à midi, le 6, elle a connaissance des autres embarcations. Elle fait alors son possible pour les rallier, afin de leur être utile en prenant du monde; mais les canots emploient tous les moyens de lui échapper, parce qu'ils croient son équipage révolté. Elle ne peut que gagner la yole, qui lui donne quelques personnes. Alors la chaleur devient intolérable : on manque de nourriture, l'eau n'est pas abondante, et la nuit se fait terrible. Le clair de lune montre une mer furieuse où de longues lames, creusées en abîmes, menacent cent fois de l'engloutir. Avec cela, un bruit sourd, que l'on entend au loin, ajoute à l'horreur des ténèbres. On se persuade que c'est le bruit de la barre du Sénégal; il n'en est rien. Ce roulement de tonnerre n'est

autre que le roulement des brisants qui déferlent sur les côtes de l'Afrique. Là, toutes les horribles souffrances de la faim, de la soif, de la fatigue, contraignent les naufragés à exiger des matelots qu'ils fassent cale. On se rend à leur vœu, mais avec le plus grand désordre et dans de telles conditions que la chaloupe est remplie d'eau, puis culbutée. Tout le monde tombe à l'eau, sans que personne périsse; seulement dix fois une bataille est sur le point de se livrer, parce qu'il n'y a plus d'ordre, ni de respect, ni de soumission, et que l'on se dispute un baril d'eau douce, comme les vautours se disputent une proie.

Alors les naufragés se trouvent sur une plage déserte, brûlée par le soleil, et à plus de cent soixante kilomètres encore de leur destination; ils forment la première fraction des infortunés qui doivent gagner à pied le Sénégal. Mais leur groupe se grossit bientôt des naufragés du canot major, du canot du Sénégal et de la yole, qui font côte également le même jour et à des heures différentes. Sur toutes ces embarcations se passent des scènes de violence et de vol, qui complètent les actes déplorables de ce drame bien pénible, qui a pour titre le Naufrage de la *Méduse!*

Néanmoins les officiers réunissent les équipages, les rangent en ordre, et l'on fait route pour le Sénégal. Dans cette première troupe se trouvent nombre de femmes et d'enfants. C'est à grand'peine que ces êtres faibles affrontent les sables brûlants. Pour les encourager, les officiers et les matelots portent à tour de rôle les enfants, bien dignes de pitié, certes! Quant aux femmes, on obtient des Maures, pour quelques-unes d'elles, de louer leurs chameaux et leurs ânes pour leur service. Mais il faut payer jusqu'à deux gourdes par jour, prix excessif. Monsieur Picard, dont l'intéressante famille compte quatre femmes, ne peut se permettre cette dépense, et ses filles marchent résolûment. L'une d'elles qui, pour se garantir des moustiques, s'est couverte d'un long châle et dort profondément, après une journée de fatigue, est sur le point, un jour, de devenir

la victime d'un noir, qui s'approche cauteleusement d'elle et pousse la hardiesse jusqu'à soulever les voiles qui la couvrent. afin d'admirer une femme blanche. Heureusement, on met un terme à son extase, et, pour continuer la route, on fait prendre aux femmes des habits militaires.

C'est ainsi que l'on traverse de nombreuses dunes de sable qui bordent le rivage très-avant dans les terres. La soif, plus cruelle que la faim, dévore tout le monde. Pour trouver quelque peu d'eau on creuse des trous dans le sable, et alors on rencontre une eau blanche, qui est douce et potable, mais chaude. Et encore cette eau ne paraît pas toujours. Quand on l'obtient, on se la dispute, et souvent on en est réduit à boire... l'urine des chameaux et des ânes. Dans ces parages, leurs ennemis les plus cruels, avec les maringouins, mouches importunes qui les harcèlent sans interruption, sont les Arabes Berbères ou Maures, qui, habitant la côte, sont dépourvus de tout, vivent dans une indigence extrême et passent leur temps à la pêche ou au pillage. Ces naturels inhospitaliers refusent même d'indiquer les sources, et ils ne veulent vendre un verre d'eau qu'au prix d'une gourde. Rencontre-t-on quelques-uns de leurs villages? les Mauresses, presque nues, viennent à eux, avec du lait de chèvre, du millet, du poisson pourri. Mais il leur faut de l'argent en échange, et comme les Mauresses ne connaissent pas sa valeur, elles donnent à ceux qui leur remettent deux ou trois pièces de 10 sous plus qu'à ceux qui leur donnent un écu de 6 livres, et, comme la monnaie manque, on paye fort cher des vivres de peu de valeur. Veut-on s'abriter sous le toit de leurs maisons? il faut payer encore, et alors ces Mauresses s'étendent tout du long à côté de nos pérégrinateurs et gênent leur repos. Jugez des souffrances de ces infortunés, obligés de lutter de la sorte avec ce qu'ont de plus horrible la faim, la soif et la malpropreté.

Ils marchent depuis deux jours, lorsque, le 11 juillet au matin, ils avisent sur la mer un navire qui cingle à pleines

voiles : c'est le brick *l'Argus*, croisant sur la côte à la recherche des naufragés. Aussitôt que le navire les a vus, il approche du rivage, envoie une embarcation et leur fait parvenir du biscuit et du vin. Mais alors, à la vue du brick, les indigènes couvrent les hauteurs des dunes en tel nombre que les Français, effrayés, se mettent en bataille, tirent leurs sabres, brandissent en l'air jusqu'à leurs fourreaux, pour intimider les Maures, et leur envoient demander s'ils veulent la paix ou la guerre. Telle est la rapacité de ces Berbères qu'ils pillent la moitié du biscuit et, quelques instants après, le revendent au poids de l'or à ceux mêmes auxquels ils l'ont dérobé. Cependant le brick *l'Argus* a fait annoncer que l'on vient du Sénégal à la rencontre des voyageurs. En effet, vers le soir du même jour, notre bande voit venir à elle comme une petite caravane. C'est un brave Irlandais, capitaine marchand, appelé Karnet, qu'un noble sentiment de charité a fait partir de Saint-Louis pour venir au-devant des naufragés. Le généreux Irlandais a fait emplette d'un bœuf gras. On campe autour d'un misérable trou à eau, et une douzaine de feux sont allumés à l'entour. Alors un noir tord le cou au bœuf avec la même facilité qu'un cuisinier français le ferait à un poulet : en cinq minutes l'animal est écorché et coupé en autant de parties qu'il y a de misérables affamés, et chacun fait rôtir son dîner à la pointe des épées ou des sabres.

Enfin, le lendemain 12, la première troupe des naufragés arrive au Sénégal, et est reçue par les habitants, qui s'empressent d'ouvrir leurs maisons aux infortunés qui la composent. Là, une heureuse abondance calme leurs cruelles douleurs.

Mais les soixante-trois naufragés, déposés par la chaloupe sur le cap Mirick, à quatre-vingt-dix lieues du Sénégal, éprouvent, hélas! de bien autres fatigues. L'immense désert qu'ils ont à parcourir, le Sahara, est couvert d'une épaisse couche de sable mobile et blanc comme la neige, qu'embrase le soleil et que bouleversent de capricieux ouragans. Quelques tristes oasis, dispersées çà et là, sont les seules délices de cette aride contrée,

la victime d'un noir, qui s'approche cauteleusement d'elle et pousse la hardiesse jusqu'à soulever les voiles qui la couvrent, afin d'admirer une femme blanche. Heureusement, on met un terme à son extase, et, pour continuer la route, on fait prendre aux femmes des habits militaires.

C'est ainsi que l'on traverse de nombreuses dunes de sable qui bordent le rivage très-avant dans les terres. La soif, plus cruelle que la faim, dévore tout le monde. Pour trouver quelque peu d'eau on creuse des trous dans le sable, et alors on rencontre une eau blanche, qui est douce et potable, mais chaude. Et encore cette eau ne paraît pas toujours. Quand on l'obtient, on se la dispute, et souvent on en est réduit à boire... l'urine des chameaux et des ânes. Dans ces parages, leurs ennemis les plus cruels, avec les maringouins, mouches importunes qui les harcèlent sans interruption, sont les Arabes Berbères ou Maures, qui, habitant la côte, sont dépourvus de tout, vivent dans une indigence extrême et passent leur temps à la pêche ou au pillage. Ces naturels inhospitaliers refusent même d'indiquer les sources, et ils ne veulent vendre un verre d'eau qu'au prix d'une gourde. Rencontre-t-on quelques-uns de leurs villages? les Mauresses, presque nues, viennent à eux, avec du lait de chèvre, du millet, du poisson pourri. Mais il leur faut de l'argent en échange, et comme les Mauresses ne connaissent pas sa valeur, elles donnent à ceux qui leur remettent deux ou trois pièces de 10 sous plus qu'à ceux qui leur donnent un écu de 6 livres, et, comme la monnaie manque, on paye fort cher des vivres de peu de valeur. Veut-on s'abriter sous le toit de leurs maisons? il faut payer encore, et alors ces Mauresses s'étendent tout du long à côté de nos pérégrinateurs et gênent leur repos. Jugez des souffrances de ces infortunés, obligés de lutter de la sorte avec ce qu'ont de plus horrible la faim, la soif et la malpropreté.

Ils marchent depuis deux jours, lorsque, le 11 juillet au matin, ils avisent sur la mer un navire qui cingle à pleines

voiles : c'est le brick *l'Argus*, croisant sur la côte à la recherche des naufragés. Aussitôt que le navire les a vus, il approche du rivage, envoie une embarcation et leur fait parvenir du biscuit et du vin. Mais alors, à la vue du brick, les indigènes couvrent les hauteurs des dunes en tel nombre que les Français, effrayés, se mettent en bataille, tirent leurs sabres, brandissent en l'air jusqu'à leurs fourreaux, pour intimider les Maures, et leur envoient demander s'ils veulent la paix ou la guerre. Telle est la rapacité de ces Berbères qu'ils pillent la moitié du biscuit et, quelques instants après, le revendent au poids de l'or à ceux mêmes auxquels ils l'ont dérobé. Cependant le brick *l'Argus* a fait annoncer que l'on vient du Sénégal à la rencontre des voyageurs. En effet, vers le soir du même jour, notre bande voit venir à elle comme une petite caravane. C'est un brave Irlandais, capitaine marchand, appelé Karnet, qu'un noble sentiment de charité a fait partir de Saint-Louis pour venir au-devant des naufragés. Le généreux Irlandais a fait emplette d'un bœuf gras. On campe autour d'un misérable trou à eau, et une douzaine de feux sont allumés à l'entour. Alors un noir tord le cou au bœuf avec la même facilité qu'un cuisinier français le ferait à un poulet : en cinq minutes l'animal est écorché et coupé en autant de parties qu'il y a de misérables affamés, et chacun fait rôtir son dîner à la pointe des épées ou des sabres.

Enfin, le lendemain 12, la première troupe des naufragés arrive au Sénégal, et est reçue par les habitants, qui s'empressent d'ouvrir leurs maisons aux infortunés qui la composent. Là, une heureuse abondance calme leurs cruelles douleurs.

Mais les soixante-trois naufragés, déposés par la chaloupe sur le cap Mirick, à quatre-vingt-dix lieues du Sénégal, éprouvent, hélas! de bien autres fatigues. L'immense désert qu'ils ont à parcourir, le Sahara, est couvert d'une épaisse couche de sable mobile et blanc comme la neige, qu'embrase le soleil et que bouleversent de capricieux ouragans. Quelques tristes oasis, dispersées çà et là, sont les seules délices de cette aride contrée,

gaies, s'élancent, le 11, sur la bande au moment où elle se met en route. On dépouille les naufragés : on leur enlève même leurs chemises... Ils sont captifs... Les vendra-t-on comme esclaves ? Non. Mais ces guerriers hideux, des femmes ignobles, nombre d'enfants dignes de tels monstres, exécutent autour de nos malheureux amis des danses et des jeux qui témoignent de leur allégresse. Heureusement un chef de tribu arrive. Il se fait tout expliquer. Le titre de Français lui inspire du respect, et il se charge de conduire les naufragés au Sénégal.

Je ne vais pas dire par quelles angoisses doit passer la caravane de l'adjudant Petit. Je raconterai seulement qu'elle entrevoit l'*Argus* croisant sur la côte : mais le brick ne distingue pas ses signaux. Plus heureux avec monsieur Karnet, le brave Irlandais qui s'est avancé aussi de leur côté, ils reçoivent de lui tous les secours possibles dans le désert parcouru déjà par la première caravane. Il les amène péniblement au Sénégal, où enfin ils se retrouvent avec leurs amis, et.... avec ceux qui ont fait leur malheur. Six hommes et une femme avaient péri, et trois autres hommes s'étaient égarés.

Pour compléter ce terrible drame, nous devons retourner près de la *Méduse*, etdire quelques mots des dix-sept infortunés qui ont été abandonnés sur la carcasse flottante de cette frégate.

De ces dix-sept naufragés, ceux qui sont volontairement délaissés, en voyant s'éloigner les embarcations veulent tirer à balle sur le commandant de Chaumareys et ses officiers; mais ils sont détournés de cette vengeance par ceux de leurs compagnons qui sont restés par crainte de périr sur un radeau qui n'offre aucune sûreté. Les seconds disent aux premiers que l'on enverra bientôt à leur secours, et qu'en attendant ils ont à leur disposition le navire et ce qu'il renferme encore de provisions. Alors la résignation succède à la colère, et nos dix-sept naufragés fouillent tous les coins du navire que l'eau n'a pas encore envahis, et parviennent à rassembler assez de biscuits, de lard salé, de vin et d'eau-de-vie, pour vivre pendant un cer-

tain temps. Tant que durent ces subsistances, la paix règne entre les dix-sept captifs de la *Méduse*. Mais quarante-deux jours s'écoulent sans qu'ils voient paraître le secours qu'on leur a promis, et quarante-deux jours sur un navire noyé, sur un navire que ballotte la lame, que brûle le soleil, que soulève et tourmente la tempête, que glace la fraîcheur des nuits, c'est... toute une éternité ! Ces quarante-deux jours passés, les plus décidés, se voyant à la veille de manquer de tout, construisent un radeau, s'y embarquent, et se dirigent vers la côte. Ils sont douze, mais ces douze hommes ont peu ou point l'habitude de la mer : leur radeau ne possède ni voiles, ni rames, et, comme jamais plus on n'en entendra parler, ou ils périssent et sont engloutis, ou ils atteignent la côte et sont faits esclaves par les hordes sauvages qui les habitent.

Restent alors cinq naufragés seulement, sur les débris de la *Méduse*. Mais un des matelots qui a refusé de suivre ses compagnons sur le radeau, quelques jours après, confie son salut à une cage à poules et s'embarque sur cette frêle nacelle : hélas ! à peine s'est-il éloigné d'une demi-encâblure de la frégate, qu'il est submergé, et disparaît à tout jamais...

La *Méduse* ne conserve plus dès lors que quatre hommes de tous ceux que la terre de France lui avait confiés à son départ de Rochefort. Mais comme le navire n'est plus qu'un fantôme errant au milieu des eaux, triste débris d'un grandiose et noble navire, ces quatre hommes amaigris, aux tons blafards, éperdus, les vêtements en lambeaux, semblent quatre génies, les génies de la ruine et de la destruction, qui se promènent à l'aventure sur le squelette décharné de la frégate. Ces malheureux, séparés par l'effroi mutuel qu'ils se causent, occupent chacun un endroit écarté du navire, et n'en sortent que pour aller chercher des vivres qui, dans les derniers jours, ne sont autre chose que du suif et des balayures de la cambuse. Leur arrive-t-il de se rencontrer? ils courent les uns après les autres

et se menacent de coups de couteau. Tant que le vin a duré, ils ont soutenu leur existence : mais réduits à ne plus boire que de l'eau-de-vie, ils marchent de jour en jour à la mort... En effet, l'un de ces misérables martyrs expire : il expire seul, seul! sans que nul le reconforte par quelque bonne parole d'espoir en Dieu et d'amour pour les siens.

Il meurt, et les trois autres vont mourir à leur tour, car rien, plus rien, pas même le suif immonde, pour protéger leur vie... Et puis, voici que luit le cinquante-deuxième jour depuis qu'ils sont abandonnés, et certes! nul ne viendra plus à leur secours...

Oh! la Providence est infinie dans ses bontés! Espoir toujours, car, à l'horizon de la *Méduse*, n'est-ce pas la mâture d'une corvette qui se montre dans la direction du Sénégal? Oui, c'est l'*Écho* qui arrive à son tour. La corvette vient chercher, il est vrai, 100,000 francs et ce qu'elle pourra sauver objets des laissés sur la frégate : mais au moins rendra-t-elle aux trois moribonds la faculté de revoir leur patrie!

Que de mystères dans cette mémorable histoire du naufrage de la *Méduse!* Car, pourquoi ce retard de cinquante-deux jours dans l'envoi de la corvette *l'Écho?* Et pourquoi a-t-elle mission de s'occuper plutôt des 100,000 francs que des naufragés délaissés sur la *Méduse?* Hélas! laissons à Dieu le soin de juger les hommes et les choses, et disons seulement que, à son retour en France, par une tardive expiation de tant de morts et d'agonies, le commandant Duroy de Chaumareys fut traduit devant un conseil de guerre, qui le déclara déchu de son grade et à tout jamais incapable de servir son pays.

Lorsque le navigateur franchit l'océan Atlantique, et qu'après avoir passé l'équateur, il longe les côtes orientales de l'Amérique du Sud, alors qu'il se trouve en face de la terre des Patagons, au moment de se préparer à doubler le cap

Horn, il voit surgir des flots une terre aux monts sourcilleux et abrupts, aux rochers crevassés, noirs et dépouillés, et aux sommets couronnés de neiges éternelles, dont la blancheur éblouissante réfléchit les rayons du soleil. La base de l'île au contraire, formée de collines onduleuses ou de vastes plaines, sans nul arbrisseau, dans le voisinage de la mer, se couvre de glaïeuls, sorte de gramen du plus beau vert et d'une hauteur de six pieds. C'est la retraite de lions et de loups marins. Qu'on éloigne ces bêtes féroces par la peur, ces tanières servent d'asile aux hommes comme aux animaux. En un instant on y est logé. Les tiges de ces glaïeuls, inclinées et réunies, forment un toit, et leur paille sèche devient un excellent lit.

Ce sont les îles de la Vierge, ou de la Soledad, ou Malouines, ou Falkland. Les Malouines, nom qui prévaut, se composent de deux îles principales, la Soledad et Falkland, autour desquelles sont groupés une centaine d'îlots. Cent quarante lieues les séparent encore du cap Horn. Rien n'est plus triste que l'aspect de ces îles, surtout de Soledad, dont le nom espagnol signifie solitude. L'horizon y est terminé par des montagnes pelées, des terrains entre-coupés par la mer et des campagnes inanimées faute d'habitants. Partout un vaste silence, quelquefois interrompu par le rugissement de monstres marins; partout une sinistre uniformité. Mais aussi, en vingt, en cent endroits, baies immenses à l'abri des vents par le fait des montagnes qui épanchent de leurs flancs ruisseaux et cascades; prairies couvertes de gras pâturages, excellents pour nourrir les troupeaux ; étangs et lacs pour les abreuver. Et cependant l'homme a déserté les rivages de cet archipel, ou n'y vient qu'en passant. Aussi, quelques animaux sont restés seuls les maîtres de ces îles australes et s'y sont propagés dans une paix profonde. Les bestiaux apportés par les Européens y ont repris la vie de liberté, et les oiseaux s'y trouvent en quantité si considérable, que les îles Malouines sont une sorte de terre promise pour le chasseur ; il n'a que l'em-

barras du choix. Ce gibier, sans défiance, ne s'éloigne que lorsqu'on vient à le toucher. On peut y tuer lapins et cochons, taureaux et chevaux, vautours et busards sans cesse au guet dans les dunes sablonneuses, grives et passereaux, étourneaux et canards. En somme, c'est une excellente relâche pour les navires.

Le premier explorateur des Malouines fut l'Anglais Davis. Il fut jeté par un coup de vent sur cet archipel, qu'il aperçut en août 1592. Notre fameux navigateur français, de Bougainville, vint en 1767 y fonder une colonie française; il y construisit un village, et peupla le voisinage de la baie des Français de tous les animaux domestiques les plus utiles à l'homme. Quand cette station fut abandonnée, bœufs et chevaux y redevinrent sauvages.

Depuis cette époque, en 1814, l'un des îlots, New-Island, devint le séjour solitaire d'un capitaine baleinier américain, Barnard. Arrivé dans les premiers jours de cette année, il rencontra sur la côte méridionale l'équipage d'un bâtiment anglais naufragé, composé de 30 personnes, hommes et femmes. Il les prit généreusement à son bord, et, quoique les États-Unis d'Amérique fussent alors en guerre avec la Grande-Bretagne, il promit à ces naufragés de les déposer sur les côtes du Brésil, en retournant dans sa patrie. Pour subvenir au supplément de provisions devenu nécessaire, on allait souvent à la chasse. Mais voici que, un jour, le capitaine Barnard, avec quatre de ses hommes, faisant une excursion dans l'intérieur, les Anglais coupèrent l'amarre, et, sans pitié pour leur libérateur, s'éloignèrent du rivage, se dirigeant vers Rio-Janeiro. Barnard ne revint de la chasse que pour voir de loin son navire voguant sur l'Océan, poussé par une bonne brise. L'infortuné capitaine resta donc dans l'île avec ses quatre compagnons, sans aucune espèce de secours, car les ingrats qu'il avait sauvés de la mort ne lui avaient rien laissé. Heureusement, à son arrivée, Barnard avait planté des patates et son

chien lui était resté. Alors le fidèle animal prit de temps en temps quelques porcs sauvages. Les peaux de phoques servirent de vêtements. Avec ses compagnons, l'Américain parvint aussi à élever une maison en pierres, qui existe encore. Mais, pour comble de malheur, les quatre matelots, qu'il avait toujours traités avec douceur, conçurent un jour l'odieux projet de lui enlever l'unique chaloupe qu'il possédait, et l'abandonnèrent ainsi, seul désormais, sur ce rivage désert. L'espérance soutint néanmoins le nouveau Robinson Crusoé : il passa son temps à préparer des peaux de phoques et à recueillir des provisions. Une ou deux fois par jour, il gravissait les rochers pour contempler la mer et chercher de l'œil quelque navire errant sur les eaux : mais il redescendait chaque fois déçu et accablé de tristesse. Après quelques mois d'absence, ses matelots, qui n'avaient pu réussir à s'évader, revinrent à lui... Le bon Barnard leur pardonna. Néanmoins l'un d'eux osa encore comploter sa mort, mais le projet fut déjoué, et, cette fois, le capitaine exila le coupable sur une île du voisinage en lui donnant cependant des provisions. Enfin le repentir gagna le misérable, et Barnard ne trouva plus que des compagnons obéissants dans les quatre matelots qui partageaient sa destinée. Ils vécurent ainsi de racines et de gibier jusqu'à la fin de 1815, où, après deux ans de solitude et de misères, nos tristes solitaires eurent enfin la joie de voir aborder un baleinier anglais qui les ramena complaisamment dans leur pays.

Ce fut vers ces îles Malouines qu'en 1820, le 14 février, la corvette *l'Uranie*, ayant pour capitaine notre illustre navigateur de Freycinet, arrivait, dans le but de toucher à la baie des Français, où Bougainville avait établi sa colonie en 1766. Le capitaine de Freycinet terminait alors une expédition qui avait eu pour but de rechercher la configuration du globe et les éléments du magnétisme terrestre dans l'hémisphère austral. Sa corvette avait à bord 25 officiers, et 95 hommes, tant savants que matelots; elle était armée de 20 canons.

Munie de tous les instruments de la science, et remplie de provisions, l'*Uranie* avait fait voile de Toulon, le 17 septembre 1817. Des côtes de l'Amérique du Sud où elle s'était arrêtée à Rio-Janeiro, elle était venue jeter l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance, le 7 mars 1818. Puis elle s'était rendue à l'île de France. Elle avait fait route ensuite pour la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, où elle était arrivée en septembre. Le 18 octobre, elle mouillait à la baie de Coupang, dans l'île de Timor, et parcourait les parages de ces mers où les cachalots ont 64 pieds de longueur et où les requins ont une force musculaire prodigieuse. Ainsi l'un de ces poissons, suffoqué à peu près, hissé à bord, fendu de la tête à la queue, vidé de tous ses viscères, et privé de sang, donna encore aux navigateurs de l'*Uranie*, dans ces mers brûlantes, le spectacle d'une vigueur telle qu'il nagea de nouveau avec une vitesse capable d'entraîner deux hommes qui tenaient la corde à laquelle on l'avait amarré par la gueule et les ouïes, et qu'il bondit hors de l'eau, à la façon des marsouins.

De Timor, l'*Uranie* avait ensuite traversé le détroit de Bourou, en passant entre les îles Welter et Roma. Le 29 novembre, elle arrivait devant l'île d'Amboine. Le 5 décembre elle avait connaissance des îles de Corongo et Gilolo, puis du groupe des Vayag, minées inférieurement presque de tous côtés, jusqu'à six ou sept pieds au niveau de la mer, ce qui leur donne la curieuse apparence de meules de paille reposant sur un cône tronqué renversé. En avançant vers l'est, on avait découvert alors les montagnes de Vaigiou qu'une riche verdure tapisse jusqu'à la cime, ainsi que toutes les îles des Papous, auxquelles appartiennent Vaigiou, Manouaran, etc. Le 6 janvier 1819, monsieur de Freycinet s'était porté vers les Carolines, puis vers les Mariannes, puis vers l'archipel des Sandwich, où périt, à Mahouna, M. de Langle, le compagnon de La Pérouse. Il les avait quittées en août, pour passer aux

îles Tonga ou des Amis, et atteindre la Nouvelle-Galles du Sud.

Le 7 janvier 1820, l'extrémité méridionale de la Nouvelle-Zélande avait été doublée à la vue des îles Campbell. De ces parages, la corvette s'était avancée vers les côtes méridionales de la Terre-de-Feu. Le 5 février, elle les apercevait dans le voisinage du cap de la Désolation. Le temps alors était affreux comme les rivages qui s'offraient à la vue : il obligea le navire de faire route en doublant le cap Horn pour gagner les Malouines et se réfugier dans la baie des Français. Mais l'*Uranie* touchait à peine au détroit de Lemaire, qu'il s'éleva une tempête si violente, qu'elle dériva. Il fallut aussitôt couper les câbles et forcer de voiles. Elle arrivait aux Malouines le 14 février, après avoir ainsi accompli le tour du monde.

Là, dans les parages des Malouines, elle trouvait une mer plus calme et des cieux plus sereins. Mais ce fut dans le moment où nul danger n'existait plus, et pendant que l'on cherchait l'entrée de la baie des Français, que la corvette se trouva soudainement arrêtée par les pointes d'une roche. La bise soufflait si douce que les perroquets étaient dehors. Aussi la secousse que le rocher fit ressentir à l'*Uranie* causa tout d'abord plus de surprise que d'effroi. Néanmoins dès qu'on eut touché, un cri sinistre se fit entendre :

— Aux pompes! aux pompes!

Chacun d'y courir : mais peine inutile! L'*Uranie* avait au flanc une de ces blessures qui perdent un vaisseau : l'eau pénétrait dans la cale avec plus d'abondance que les pompes ne pouvaient l'en faire sortir. Pendant douze heures on lutta avec un courage surhumain; mais après ces douze heures toutes d'angoisses, le maître vint sur le pont annoncer que la corvette était à tout jamais perdue.

On était en vue de la baie des Français, mais à quelques lieues de terre encore. Avec cela la nuit couvrait les îles et la mer de ses sombres voiles. C'est le moment où l'impression la

plus triste doit saisir l'âme à l'heure du danger. Cependant, à l'instant même où la corvette allait sombrer, l'équipage français, goguenard toujours, répondit par des lazzis et des quolibets à la grave nouvelle qu'on venait de lui apprendre. Le sourire restait à ses lèvres, et ce fut à qui se promettrait le plus de jouissances à boire à la grande tasse, à souper chez Pluton. En attendant, chacun des matelots vida en hâte les dernières bouteilles qui se trouvaient sous sa main. Nul à bord ne manifesta la moindre crainte, et jusqu'à madame de Freycinet, qui avait voulu suivre son mari dans ce long voyage de circumnavigation aventureuse, tout le monde espéra, et personne ne se livra à une vaine terreur.

Cependant, monsieur Duperrey, alors lieutenant de l'*Uranie,* est allé en canot à la découverte de l'endroit le plus convenable pour l'échouage. Il le trouve bientôt et y pilote la corvette qu'il fait abattre de manière à pouvoir attendre sans danger le jour suivant. L'*Uranie* se couche avec résignation sur son lit de rochers, où quelques vergues lui servent d'étançons. Dès que la lumière du jour éclaire les objets, on peut voir que l'on se trouve vis-à-vis d'une plage sablonneuse. Le regard se promène sur des plages herbeuses, mélancoliques, monotones, voilées à l'horizon par de hautes montagnes nues, du flanc desquelles glissent quelques blanches cascades, tandis qu'à leurs pieds dorment quelques étangs. Pas un arbre, pas un arbrisseau ne capitonne ces steppes désertes. Des nuées d'oiseaux de mer, peu habitués à de telles visites, tournoient en spirale autour des hautes œuvres de la corvette, et plongent à l'envi sur les débris d'aliments que la vague emporte. Ce sont bien là les Malouines.

Malgré tous les efforts de l'équipage, la position empire. La marée, en se retirant, a forcé l'*Uranie* à s'incliner davantage, et les lames entrent et sortent par le sabord de la batterie. Il faut couper les mâts et chercher un asile à terre. Le sauvetage a lieu sans retard. On emporte du navire tout ce qu'on

peut emporter ; mais surtout le plus possible de poudre et de biscuit. On espère que l'île fournira la nourriture. En effet, à peine les canots et les chaloupes abordent-ils au rivage que les matelots tuent, sur les bords d'un petit étang, un phoque qui ne pèse pas moins de 2,000 livres et qui fournit pour longtemps aux cent naufragés un aliment gras et huileux. En même temps, un campement se fait à quelques pas du rivage, derrière des dunes de sable et sur les bords d'un ruisseau d'eau douce. Le même ordre que celui du bord préside à cet arrangement. Le commandant a sa tente, l'état-major la sienne, puis les maîtres, puis enfin l'équipage. Les rapports respectifs sont maintenus, et la plus grande discipline est observée. C'est à se croire encore sur la corvette.

Toutefois, au milieu de la terre ingrate des Malouines, le plus essentiel est de songer aux vivres, les provisions du bord étant gâtées par la mer, et cent hommes pleins de vie étant livrés là au travail. Dès les premiers jours, on va donc à la chasse et à la pêche. Au temps de Bougainville, les Français ont lâché dans l'île des bœufs et des chevaux, devenus sauvages ensuite. On se met à l'affût derrière les accidents de terrain, et on parvient à en tuer en petit nombre. Mais les oies du rivage, les canards, les alouettes servent à défrayer la table des naufragés. Le marin n'est pas si difficile ; aussi fait-on tout cuire, tout rôtir : albatros, pétrels, mouettes, aigles, vautours, cormorans et labbes qui volent par milliers autour de ces îles brumeuses. Ces oiseaux sont eux-mêmes si affamés qu'ils tourbillonnent autour des chasseurs, pour leur disputer le gibier qu'ils viennent d'abattre. De cette façon, nos joyeux matelots français ont deux proies au lieu d'une. Mais l'oiseau qui leur offre le plus de ressource est le pingouin ou manchot. Ce dernier nom est celui que mérite le mieux cet oiseau-poisson. Deux nageoires aplaties remplacent ses ailes, et au lieu de plumes, il est couvert d'un feutre soyeux. Le pingouin tient alors les assises de sa ponte dans un îlot fangeux de la rade, où il se

cache au milieu des glaïeuls qui le couvrent. On y surprend à toute heure, rangés à la file, comme une procession de moines en miniatures, ou des invalides à la parade, ces stupides animaux qui se laissent assommer un à un, sans opposer aux coups de bâton autre chose qu'une fuite embarrassée ou des cris lamentables, du plus sinistre effet dans le silence inimaginable des Malouines.

Un jour, l'équipage a le curieux spectacle d'un animal monstrueux qui, arrivant de la haute mer, approche du rivage en frappant les vagues de sa queue gigantesque et en lançant par ses évents des torrents d'eau en vapeur. C'est une bonne fortune pour nos chasseurs. Ils accourent en hâte, la carabine à la main. Le monstre de l'Océan n'est autre qu'une énorme baleine. Le colossal cétacé vient échouer entre deux rochers à fleur d'eau. Vingt coups de feu sont aussitôt tirés sur lui, mais pas un ne peut l'entamer. Alors un matelot du nom de Barthe s'élance, saute de roche en roche, atteint la baleine, la hache à la main, grimpe sur son dos et lui fait une entaille dans laquelle il enfonce un grappin que, d'avance il a amarré à la terre. Le monstrueux cétacé se débat et fait des efforts inouïs pour s'en débarrasser ; mais échoué et hors de son élément, il ne peut que redoubler la terrible oscillation de sa queue et le jeu hydraulique et curieux de ses évents. Toutefois, à marée montante, il parvient à se dégager, rompt le filin qui le tient fixé au rivage et s'éloigne.... Mais quelques heures après, il est rejeté de nouveau, mourant sur la grève. A peine les voraces oiseaux de proie ont-ils vu ce corps énorme, qu'ils fondent sur lui comme un nuage épais, pour le déchiqueter. Il en résulte que leurs coups de bec incessants font jaillir une telle quantité d'huile, qu'elle rend inabordables les rochers qui entourent le monstre.

Cependant, alors que chasseurs et pêcheurs s'aventurent au loin, on ne reste pas oisif dans le camp. Chaque matin la cloche appelle les travailleurs à l'œuvre. Ceux-ci vont au na-

vire échoué chercher ce qui est nécessaire pour en construire un autre : ceux-là préparent la tourbe, qui couvre l'île d'une couche épaisse, pour servir à la cuisson des aliments. Les charpentiers et les serruriers donnent leurs soins au pontage de la chaloupe que, à toute extrémité, on enverra chercher du secours vers l'Amérique du Sud.

Les savants de la corvette, de leur côté, étudient la zoologie de l'archipel. Le docteur Quoy va même explorer les ruines du village de Saint-Louis, fondé par Bougainville. Ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il parcourt les maisons encore debout, mais sans toiture, qu'ont habitées des Français. Il visite aussi les jardins attenants aux demeures, et y retrouve des plantes potagères qui attestent le passage d'une colonie. Mais au moment où il sort du village, quel n'est pas son étonnement de voir s'échapper du sol une épaisse fumée sur une assez grande largeur! Quelque nouveau naufrage a-t-il eu lieu sur cette côte? Non. C'est un feu qui brûle sourdement depuis deux mois, et dévore lentement la couche tourbeuse qui couvre l'île. Ce feu a été allumé par un équipage anglais, ainsi que l'atteste une inscription tracée sur le mur d'une chaumière.

Le même savant visite également la maison solitaire, et placée sur un autre point de l'île, qui fut la demeure du capitaine Barnard.

Les jours s'écoulent dans ces travaux, et voici venir l'hiver. Que deviendront ces nombreux navigateurs, au milieu des neiges et des privations de toutes sortes? Les pingouins ont émigré déjà; les phoques vont les suivre. L'île ne pourra bientôt plus satisfaire aux besoins des naufragés. La perspective est navrante, certes! Mais la Providence veille sur les siens.

— Navire! navire au large! fait entendre une voix, un matin de la première quinzaine d'avril.

A cette voix que le bonheur rend vibrante, tout un chacun de

sortir des tentes ou des ateliers. On monte sur les hauteurs, on regarde dans la direction indiquée; en effet, c'est un vaisseau qui arrive à pleines voiles, c'est une goëlette américaine. De fortes avaries l'amènent dans la baie des Français. Elle se charge de transporter à Rio-Janeiro l'équipage de la corvette, avec les vivres et les produits de l'expédition. Bientôt tout est prêt pour le départ. On fait donc voile pour le Brésil le 27 avril 1820. Là, après une relâche prolongée jusque vers le milieu de septembre, le bâtiment américain est acheté par monsieur de Freycinet, qui le pavoise sous le nom de *la Physicienne*, et l'expédition rentre enfin au Havre, le 13 novembre de la même année.

Nous avons parlé tout à l'heure d'une baleine échouée, pourquoi ne dirions-nous pas quelques mots de la pêche de la baleine? il y a d'ailleurs un triple naufrage à raconter à cette occasion.

Les bâtiments destinés à cette pêche ont de 100 à 120 pieds de long, 30 de large et 12 de profondeur. L'équipage se compose de 40 à 50 hommes. Arrivés sur le lieu de la pêche, les gens des navires baleiniers doivent se tenir prêts à agir jour et nuit. Le capitaine, ou l'un des principaux officiers, placé dans la grande hune, promène ses regards sur l'Océan. Dès qu'il aperçoit une baleine, ou qu'il l'entend rejeter l'eau par ses évents, il avertit aussitôt l'équipage. Plusieurs canots sont alors mis à flot. L'un d'eux rame directement vers l'animal. Quand il est près de lui, le harponneur lance vigoureusement son harpon, en cherchant à frapper le monstre à l'oreille, sur le dos ou dans quelque partie vitale. La baleine, se sentant blessée, s'abandonne souvent à des mouvements frénétiques : l'eau s'échappe de ses évents avec un bruit terrible ; elle pousse d'effroyables mugissements et fait vibrer en l'air son énorme queue qui, d'un seul coup, brise quelquefois le canot en mille

pièces. Mais, le plus ordinairement, elle plonge et fuit avec une vitesse étonnante, onze mètres par seconde ! A mesure qu'elle s'enfonce et s'éloigne, on laisse aller le filin auquel est attaché le harpon, en ayant soin que cette corde se déroule et glisse avec facilité, car, par l'effet de la traction, le rebord de la chaloupe se trouvant à fleur d'eau, si la ligne, en filant, éprouvait un seul instant d'arrêt, il n'en faudrait pas davantage pour faire disparaître sous les lames pêcheurs et embarcations. Le frottement du filin sur le bord est si rapide que, pour empêcher le bois de prendre feu, on est obligé de le mouiller sans cesse. La baleine harponnée fait ainsi filer jusqu'à deux lieues de corde : c'est la durée d'une demi-heure à peu près. Ce temps écoulé, le besoin de respirer la rappelle à la surface de l'eau. Alors elle semble étonnée et dans un grand épuisement, ou elle se montre farouche et furieuse. On ne doit donc s'en approcher qu'avec la plus grande circonspection. Comme elle replonge généralement au bout de quelques minutes, on se hâte de lui lancer un nouveau harpon, quelquefois deux, et on attend qu'elle reparaisse de nouveau. Les canots se disposent aussi à l'attaquer, et à peine se montre-t-elle, qu'ils l'assaillent à coups de lance. Des flots de sang mêlés d'huile jaillissent bientôt de ses blessures, rougissent l'eau de la mer sur un vaste espace, et inondent même quelquefois les pirogues et les pêcheurs. Cette énorme perte de sang diminue à vue d'œil les forces de la baleine. Toutefois, à l'approche de sa fin, elle se livre souvent à des transports furieux, et, dressant sa queue, la fait tournoyer en battant l'eau avec un bruit qui s'entend à une lieue de distance. Enfin, épuisée, vaincue, elle se tourne sur le dos ou sur le côté, frappe la mer, à petits coups précipités, de ses deux nageoires latérales, dont le mouvement dure peu, et..... expire. Dès que la baleine est morte, les canots la remorquent jusqu'au bâtiment et l'amarrent fortement à l'un de ses flancs. Alors commence l'opération de l'autopsie.

On essaya, en 1821 et 1822, de substituer au harpon des fusées qui, pénétrant dans le corps du cétacé, et y éclatant, devaient le faire mourir soudain. En effet, onze baleines, atteintes de la sorte, moururent, sur le coup les unes, les autres en quinze minutes, celles-ci dans de violentes agitations convulsives, celles-là en rendant par les évents une énorme quantité de sang. La plupart ne filèrent point de lignes : une seule survécut plus de deux heures. Mais chacune de ces fusées coûtant 12 francs, on y renonça pour conserver le harpon.

Ce genre de pêche remonte aux siècles anciens. Il était en usage chez les Tyriens, les Grecs, les Romains et les habitants des bords du golfe Arabique : Xénocrate, Pline et Strabon nous le disent. En Chine, il était pratiqué dans les temps les plus reculés. Ce fut au neuvième siècle qu'il fut connu et mis en œuvre par les Islandais, les Norwégiens et les Finlandais, sur les côtes de la Flandre, de la Laponie et du Groënland. Mais les Basques l'emportaient sur eux tous, en poursuivant la baleine dans leur golfe de Gascogne. Alors on n'y employait pas moins de 200 navires. Dans un espace de quarante-six ans, les Hollandais prirent jusqu'à 32,900 baleines. Actuellement ce sont les Anglais et les Américains qui font en grand cette pêche lucrative : les Français y consacrent à peine quelques vaisseaux.

Du reste, fatiguée sans doute des combats longs et acharnés livrés à son espèce, la baleine, si commune en Europe au moyen âge, a entièrement abandonné les baies et les côtes qu'elle fréquentait autrefois, pour se réfugier dans les mers glaciales, où on la pêche dans l'intervalle du mois d'avril au mois d'août. On la trouve également dans toutes les mers de l'hémisphère méridional.

Or, dans la mer de l'Équateur, au 120e degré de latitude, le baleinier français, *l'Essex*, commandé par Georges Pollard, était en panne, attendant le passage de quelqu'une de ces reines des eaux, en novembre 1820. Déjà ses matelots avaient



Le Cétacé, furieux toujours, revient à la charge, et se précipite avec une telle force contre le flanc du bâtiment, qu'il le brise et le crève.

p. 259.

été assez heureux pour harponner deux baleines, et les canots, chargés de leurs équipages, suivaient et fatiguaient les animaux capturés. C'était par une journée magnifique. La mer était calme, et l'on ne pouvait soupçonner aucun péril. Mais, tout à coup, vers le milieu du jour, une baleine d'une taille colossale, vrai léviathan, accourt furieuse contre le navire. Elle semble vouloir tirer vengeance de la capture de ses compagnes. En effet, voici qu'elle heurte violemment l'arrière, qui en est profondément ébranlé. Le brick résiste toutefois ; mais une heure ne s'est pas écoulée que le cétacé, furieux toujours, revient à la charge, et se précipite avec une telle force contre le flanc du bâtiment, qu'il le brise et le crève. Une voie d'eau se déclare, et la cale commence à s'emplir. Georges Pollard comprend que son brick est perdu : il donne des ordres en conséquence. On arme aussitôt les trois chaloupes : on les pourvoit de vivres et d'instruments, et les vingt hommes de l'équipage de l'*Essex* désertent le navire, qui, peu à peu, s'engloutit dans la mer, sous leurs yeux, pendant qu'ils se livrent à la merci des vents et des flots. Où allèrent-ils ? où les porta la main de Dieu ; mais ils errèrent à l'aventure pendant de longs jours, épuisant leurs provisions, achevant de boire l'eau qui leur restait. Pour comble de malheur, la mer était plate comme un lac d'huile. La voile de chaque chaloupe retombait tristement le long du mât. Les hommes, abattus, découragés, laissaient reposer leurs avirons de chaque côté des barques, comme les ailes pendantes d'un oiseau blessé. Un calme plat est une agonie pour le marin. On ne peut le comparer qu'au désespoir d'un homme enfermé vivant dans la tombe. Hélas ! une fois les provisions épuisées, aux contrariétés morales, se joignirent les souffrances physiques. Ils eurent faim, ils eurent soif, ils étouffèrent de chaleur. Les rayons d'un soleil brûlant tombaient à plomb sur leurs têtes. Pour s'abriter, ils se couchaient à plat ventre sur le plancher des chaloupes, appuyant la tête sur leur main, et pointant des yeux caves sur l'horizon,

pour y chercher de ces points blancs qui peu à peu grandissent, grandissent, approchent, approchent, et deviennent des navires. Rien pour eux : pas le moindre petit point blanc. Par une illusion d'optique, qu'expliquait la faiblesse de leur cerveau, l'objet de leurs désirs, le rêve de leur imagination semblait se réaliser quelquefois. Le petit point blanc, une voile, un navire apparaissait dans un très-lointain horizon. Ils poussaient alors un faible cri de joie, se soulevaient à demi et se le montraient... Mais la voile, le navire n'étaient qu'un mirage...

Sur les vastes plaines de la mer, comme dans les immenses océans de sable des déserts, le mirage est un phénomène étrange qui fait voir à l'horizon des îles ou des oasis, des montagnes sourcilleuses ou des collines boisées, des prairies, des cascades, des lacs, des villas champêtres ; en un mot, ces objets que le navigateur ou le pèlerin seraient si heureux de rencontrer dans leurs longues et cruelles pérégrinations. Ce phénomène qui, sur les mers, présente aux yeux du matelot ravi des enfléchures des navires, les navires mêmes avec leurs voiles dehors, des flottes entières, ou l'approche du plus riant archipel, a lieu surtout dans les pays chauds. Pour se faire une idée juste de la manière la plus ordinaire et la plus simple dont il se manifeste, il suffit de se figurer un corps quelconque, et près de lui son image renversée, à peu près comme une masse d'eau limpide reflète à l'envers les objets placés sur ses bords. Cela tient aux couches de l'air superposées et d'une densité différente. L'une fait miroir à l'autre, et quelquefois celle qui fait miroir reflète et montre des objets qui sont à d'énormes distances, comme s'ils étaient proches, et en les rétablissant dans leur position naturelle, par suite d'une double réflexion. Ces phénomènes de mirage sont quelquefois très-compliqués et fort bizarres, sans doute par la multiplicité et l'extrême mobilité des accidents de réfraction et de réflexion qui les produisent. Sur mer, ce prodige est d'un effet d'illusion extraordinaire. Les marins, qui le connaissent, s'en défient, et

cependant l'illusion joue si bien la vérité quelquefois, qu'ils s'y laissent prendre, et croyant aborder à une île fortunée, n'atteignent qu'une masse incohérente de vapeurs échauffées par le soleil.

Notre armée française, lors de l'expédition de l'Égypte, allant d'Alexandrie au Caire, fut tous les jours témoin de ce phénomène, dans les déserts arides et sablonneux de la basse Égypte, où les habitations occupent des éminences, afin de se soustraire à l'inondation annuelle du Nil. Chaque village, vers midi, semblait à nos soldats comme enveloppé d'un grand lac, dont la surface ondoyante réfléchissait l'image des maisons. Mais ce lac s'éloignait à mesure qu'on en approchait, pour disparaître bientôt complétement, et se reproduire ensuite, un peu plus loin, à propos d'un autre village, dès qu'on en était à une distance convenable. Singulière illusion de la nature, dans un pays privé d'eau, et sous les yeux d'une armée mourante de soif!

Mais revenons à nos naufragés du brick *l'Essex*.

Un soir, l'une des chaloupes, attirée sans doute par l'un de ces mirages aux promesses trompeuses, s'éloigna des deux autres, avec les sept matelots qu'elle portait ; jamais plus on ne la revit. Les deux qui restèrent, naviguant de conserve, après trois autres semaines d'une longue et terrible navigation, tantôt calme et presque nulle, tantôt agitée par de violentes tourmentes, abordèrent enfin à une île déserte, où les infortunés ne trouvèrent pour toute nourriture que des œufs d'oiseaux de mer. C'était l'île Élisabeth, aux rochers titaniques, aux mornes brûlés, aux pitons chauves et dénudés. Malgré le peu d'attrait que pouvait offrir cette île solitaire, trois hommes des chaloupes de Georges Pollard, épuisés de fatigue et désespérés, préférèrent y attendre la mort plutôt que de s'exposer de nouveau à la perfidie des mers. Ils dirent adieu à leurs compatriotes et allèrent s'enfoncer dans les gorges de l'île.

Les deux barques reprirent le large, et recommencèrent leur

course aventureuse. Mais bientôt deux matelots moururent d'épuisement. Aussitôt les survivants, affamés comme les loups des bois pendant un long hiver, dévorèrent jusqu'aux os les cadavres malsains de leurs compagnons. Puis, quand cet aliment fut épuisé, que la répugnance fut vaincue et que la faim parla de nouveau, on en vint à une telle rage, que l'on tira au sort. Le pauvre petit mousse du capitaine fut désigné. Alors, sans égards pour les larmes de cet enfant, sans pitié pour son tendre cœur de fils invoquant le doux nom de sa mère, le petit être tremblant fut égorgé, comme un agneau timide, et... mangé cru, incontinent.

Grâces à Dieu! cet horrible sacrilége ne se renouvela plus: mais un autre matelot, qui mourut, fut dépecé et englouti avec avidité. Enfin, après ces hideuses scènes d'anthropophagie, les deux chaloupes, séparées l'une de l'autre, par des brisants, rencontrèrent, chacune de son côté, un navire libérateur. On hissa à bord, non pas des hommes, mais des spectres décharnés, affreux à voir.

Un vaisseau fut envoyé aux trois matelots qui étaient demeurés dans l'île Élisabeth. On les trouva vivants. Pendant les trois mois qu'ils passèrent sur ce triste rocher battu par les flots, ils avaient reçu de la main de Dieu quelques tortues de passage et des oiseaux qui venaient chercher un abri. Ils avaient choisi pour tanière une sombre caverne, où d'autres infortunés avaient déjà trouvé la mort, car ils y rencontrèrent huit squelettes humains, près desquels ils dormaient chaque nuit, convaincus que bientôt ils partageraient leur repos éternel... Leur plus grande privation avait été celle de l'eau douce. Pour boire, ils étaient obligés d'attendre que le ciel leur envoyât de la pluie pour remplir d'eau potable le creux des rochers.

Pauvre capitaine de l'*Essex!* Georges Pollard reprit un autre bâtiment; mais il eut encore la douleur de le perdre sur un écueil des îles Narvai...



XI

XIXe SIÈCLE.

Traite des noirs. — Marchand d'esclaves. — Un vaisseau négrier. — Affiches d'une ville à esclaves. — La réserve d'un négrier, au port. — Son apparente bonhomie. — Son départ cauteleux. — Le négrier en mer. — Son équipage. — Profils et portraits. — Photographie du capitaine. — DRAME DU NÉGRIER *l'Hippolyte*, EN 1826. — Arrivée sur les côtes d'Afrique. — La nuit en mer et au désert. — Appel des vendeurs de nègres. — Caravanes sinistres. — Vente de nègres et de négresses. — Détails sur la traite. — Horrible tableau. — Douleurs et déchirements. — Arrimage d'un négrier. — Cale et entre-pont. — La chaîne commune. — Ce qui se passe à bord. — Prix de la chair humaine. — Retour du négrier. — Navigation. — Les écuries. — Oiseaux sans plumes. — Où préside le capitaine. — Les coussins de pied du tyran. — La danse forcée. — *Tam tam et Griole.* — Le désespoir des négresses. — Suicides. — Meurtres nocturnes. — Les mystères de la nuit. — Le supplice du fouet. — Mot d'une mère. — Comment s'empoisonnent les nègres. — *Lamboya ! Lamboya !* — Martyres indicibles. — Le casimir noir. — Peste. — Trépas sans nom. — Où respirent les nègres. — Colères du capitaine. — Tempête. — Famine. — Un navire en croisière. — Chasse et poursuite. — L'*Antigone.* — Combat et victoire. — Les nègres délivrés. — Naufrage dans les débouquements de Saint-Domingue. — Nuit de terreur. — Le radeau. — Les nègres abandonnés. — L'île Morgane. — Le navire mis à sec. — Les nègres travestis. — Fin du danger. — La cargaison de noirs sauvée. — Dénoûment. — La pèche de la morue. — INCENDIE SUR MER, EN 1829. — Le *Goëland.* — Péripéties. — Tableau incomparable. — La jeune fille sur la yole. — La fuite. — Le retour. — Double danger. — Terre ! Terre ! — Délivrance.

LE DRAME RÉVOLTANT dont il est ici question, s'appelle la *Traite des noirs :* le trafiquant se nomme le *Marchand d'esclaves*, et le vaisseau qui amène les victimes, pieds et poings liés, entassés côte à côte dans l'étroit espace d'un entre-pont, est stigmatisé du titre de *Négrier*. Nous allons donc parler de cet affreux cloaque de chair humaine qui porte ce nom.

Avant d'entrer en scène, je dois rappeler ici que ce que je

vais dire s'applique, non pas à un navire, mais à mille, qui font l'odieux trafic dont je parle.

Supposez sur la côte orientale de l'Amérique du Nord une large baie, protégée des vents et des vagues de la haute mer par un cap rétréci, mais prolongé. Du côté de la mer, il présente une plage unie et sablonneuse ; de l'autre, il est dentelé par des anses qui forment divers mouillages où les vaisseaux viennent chercher un abri contre les grains de l'ouest. Une ville est assise joyeusement sur la côte ; elle est entourée de gracieuses villas, dont les jardins sont émaillés de nombreuses têtes de noirs qui travaillent sous les chauds rayons du soleil. Si la vue de ces nègres, courbés sur le sol qu'ils arrosent de leurs sueurs, ne suffisait pas pour vous dire que, dans cette contrée, l'esclavage est malheureusement un fait légal, pour en donner la preuve, il suffirait de lire ces affiches placardées dans les rues de la cité :

« VINGT DOLLARS DE RÉCOMPENSE. »

« *S'est sauvée une jeune négresse appelée Molly,*
âgée de 17 *ans, de taille élancée, récemment marquée sur la joue gauche*
de la lettre B, *au fer chaud. Un morceau coupé à l'oreille droite.* »

—

« DIX DOLZARS *à qui prendra et me ramènera mon nègre Moïse,*
qui s'est sauvé ce matin,
Ou bien CINQ FOIS LA MÊME SOMME
A qui me donnera la preuve positive qu'il a été tué.
Jamais on ne demandera qui a fait la chose. »

« CHIENS POUR LES NÈGRES. »

« *Le soussigné, ayant acheté une meute complète, entreprend la poursuite des nègres fugitifs.* TROIS DOLLARS *par jour de chasse, et* QUINZE *pour la prise.* « W. KINDERHOOK. »

« *S'est sauvée une femme noire, appelée Judith,* 25 *ans,*
grande, bien faite. Sait lire et écrire.
Je donne 500 DOLLARS *à qui me la ramènera.*
SI ON LA TUE, *et j'en laisse le droit, je donne* 300 DOLLARS. »
« LUDLOW. »

Dans une anse plus écartée, voyez la masse noire et inanimée de ce navire, aux flancs rebondis, qui repose sur ses ancres, sans que rien annonce chez lui la présence de l'homme. Néanmoins, sous sa torpeur apparente, un œil exercé reconnaît la vie, la vie hypocritement cachée qu'il recèle dans ses profondeurs. Le câble de l'ancre, au lieu de décrire une longue courbe, est tendu presque à pic : on a laissé à la touée, juste assez de longueur pour résister à la force de la marée qui bat la quille du bâtiment. Toutes les embarcations sont à flot, disposées de manière à être employées à la remorque dans le plus bref délai. Pas une voile, pas une vergue n'ont été enlevées pour subir ces réparations, dont les marins s'occupent quand ils sont en sûreté dans un port commode. Au milieu de ces innombrables cordages qui se dessinent sur l'azur du ciel, il n'en manque pas un de ceux qui peuvent servir à faciliter les manœuvres. Enfin ce gros navire, qui semble le moins songer au départ, est le mieux en mesure de lever l'ancre sur un signe. Aux yeux de quiconque connaît la physionomie des choses de la mer, ce bâtiment a l'air d'une bête fauve ensevelie dans une feinte léthargie. Il se cache parce qu'il a honte de lui-même! Il se cache, comme ces êtres pervers et dépravés, dont la vertu est en lambeaux, la réputation déflorée, et qui ont besoin de l'ombre et du silence pour oser prendre une part de la vie.....

En effet, le soleil sort à peine des eaux sur lesquelles s'estompent les Antilles, Cuba et beaucoup d'autres îles bleues, et les symptômes d'une fraîche brise ne se font pas plutôt sentir, que, dans la position du mystérieux navire, on voit un mouvement imperceptible, pareil à celui d'une baleine qui sommeille. Il tourne lentement, de manière à présenter toujours le flanc aux embarcations les plus rapprochées de lui. Certes! on peut admirer l'ordre et la symétrie avec lesquels les mâts s'élèvent vers les cieux, depuis la masse noire de la coque jusqu'aux agrès supérieurs, qui forment un labyrinthe singu-

lier, inextricable : mais ce qui frappe davantage, c'est l'art merveilleux avec lequel sont dissimulées les bouches formidables de canons qui ne cessent d'être braquées sur le port, comme les yeux d'un tigre qui guette les chasseurs et s'en défie. Enfin, en rampant, ainsi qu'un reptile, le vaisseau sort du chenal, et passe du côté du vent. Puis quand il fraîchit au large, à mesure que l'air vient frapper ses voiles étendues, le navire s'incline, puis se relève gracieusement, et l'on entend dans les mille replis du gréement cette harmonie de la brise qui est toujours si agréable aux marins. Alors, il s'élance comme un cheval de course, et l'écume jaillit sous ses bossoirs.

Maintenant que le navire est en pleine mer, et qu'il ne redoute plus rien, voici qu'il laisse voir le nom qu'il porte, *l'Hippolyte*. A la composition de son équipage, qui ne se cache plus, il est évident que c'est un négrier. Tout ce que la marine marchande peut rejeter de son monde, gens de sac et de corde, aventuriers violents et sans frein, gaillards à force herculéenne, aux formes athlétiques, aux poils roux, à l'œil fauve, aux balafres monstrueuses, s'est donné rendez-vous sur le pont de l'*Hippolyte*. On devine que c'est l'écume du genre humain. Mais celui qui règne sur cette horde interlope, est d'un aspect plus terrible encore. C'est un Américain, à peau jaune, d'une taille gigantesque, dont la figure est à moitié cachée par d'énormes favoris et zébrée par la cicatrice d'une blessure mal fermée. Il porte le costume, non d'un capitaine de navire, mais d'un simple matelot, et un sifflet d'argent qu'il tient attaché à une chaînette d'argent, passée dans la boutonnière de sa veste, est l'insigne de sa puissance. Ce fils de l'Océan semble le génie du mal.

Après une traversée plus ou moins longue, le vaisseau négrier arrive sur les côtes d'Afrique. Les rivages de cette partie du monde sont brûlants, stériles et rocheux pour la plupart : mais il en est aussi, au Congo et dans la Guinée, qui offrent des charmes à nul autre pareils, par la grâce mélancolique de

leurs anses, les formes gracieuses des montagnes qui les bordent, et les paysages exquis, capitonnés d'une formidable végétation, dont les profils charment les regards. Le négrier atterrit, vers le soir, dans ces parages féeriques. L'approche de la nuit, en mer, ou dans un vaste désert, a toujours quelque chose de plus solennel qu'au milieu des régions civilisées. L'isolement de l'homme de mer augmente à mesure que l'ombre s'épaissit, et sa vigilance semble déjouée par les ténèbres. Ainsi, dans les forêts ou dans les clairières isolées, l'obscurité accroît encore les mystères des bois. Cependant rien n'est plus calme en apparence que la côte d'Afrique, devant laquelle l'*Hippolyte* met en panne. Mais grand Dieu ! quels affreux mystères vont s'y accomplir....

Dès le point du jour, le lendemain, une chaloupe porte à terre quelques hommes du navire. Ils se dispersent dans diverses directions, à peine déposés sur le rivage. Ce sont les messagers de deuil pour les nouvelles victimes et d'infamie pour les trafiquants, qui vont donner aux chefs de tribus noires la nouvelle de l'arrivée d'un négrier, prêt à recevoir les nègres et négresses qu'ils voudront livrer, en échange de l'or et des productions du nouveau monde, qu'on leur apporte. Aussi, deux et trois jours sont à peine à leur terme, que commence sur la côte, en face de la mer, l'arrivage de sombres processions de misérables enchaînés, deux à deux, et amenés à coups de fouet, comme un vil bétail.

La plupart de ces martyrs, formant de longues et funèbres caravanes, descendant des montagnes brûlantes, ou glissant comme d'immenses serpents, à l'ombre de chaudes vallées, une fois campés sur la plage, haletants, interdits, ne savent pas encore ce que l'on veut faire d'eux. Ils ne l'apprendront que trop tôt, hélas ! Ces infortunés, nus, déchirés déjà par la brutalité de leurs bourreaux, sont violemment arrachés à leurs cases paternelles, si bien abritées par de gigantesques baobabs, à leur patrie, au nid de verdure qui les voyait croître et se forti-

fier. Ils pleurent et gémissent. Ils ont tous le cou pris par une fourche longue de plus de six pieds, dont les deux pointes sont réunies, vers la nuque, par une barre de bois. Ce sont de jeunes nègres, aux formes robustes, de jolies négresses, élégantes de taille, aux traits réguliers et souvent gracieux. Quelquefois un père est accouplé à son fils, et une mère à sa fille; quelquefois père et mère sont précédés de leurs enfants sur la terre de douleur, ou déjà peut-être ont payé leur tribut à la mort, cette impure souveraine du cloaque humain appelé un Négrier!

Un matin, le canon retentit au loin sur la mer : c'est l'heure de la vente qui sonne. Les ogres avides qui composent l'équipage de l'*Hippolyte* sont conduits à terre dans les canots et les yoles, avec un chargement énorme de carcans de fer, de menottes de fer, d'entraves de fer, de chaînes de fer. A peine sur le rivage, le feu pétille et flambe dans une forge portative où chauffent des griffes de fer. Le capitaine du négrier fait son compte avec l'agent du roi de Bambara ou tout autre chef de tribu, bon père de famille trafiquant de ses enfants, ou avec un chef vainqueur, dans un combat, d'une tribu voisine, et ayant fait des prisonniers dont il se débarrasse en les vendant. Puis on prend livraison de la marchandise éparse sur le sol, dans un vaste circuit, sans plus de soucis, sans plus d'égards que si c'étaient des veaux ou des brebis de la vallée de Toucque, dans notre Normandie. Est-ce que ces coyotes à face humaine, appelés marchands d'esclaves, supposent que ces pauvres noirs ont une âme, une âme sensible, aimante? Une âme! Mais ils ne s'en donnent pas à eux-mêmes, les loups-cerviers qu'ils sont! Aussi voyez : une fois livrés, nègres, négresses et négrillons sont saisis. On remplace les lianes qui captivent leurs membres par une chaîne qui les étreint au milieu du corps et les attache l'un à l'autre, comme les grains d'un chapelet. On leur met au cou le dur carcan de fer, aux mains les menottes de fer, aux pieds les entraves de fer. Cela ne suffit pas encore pour se garantir contre une révolte ou une fuite. En cas d'accident

de ce dernier genre, il faut pouvoir les reconnaître. Alors, à l'aide de la griffe, chauffée à blanc dans la forge, on marque, on imprime les initiales du trafiquant avec ce fer rouge sur la joue, sur le front, sur l'épaule, sur la cuisse, sur le mollet de la victime, peu importe!... Le fer grésille sur la chair vive et y trace un noir sillon : un jet de fumée s'élève... Les négresses, les nègres crient, hurlent sous la morsure du feu... Mais une grêle de coups de nerf de bœuf leur tombe soudain sur le torse nu, et, vaincus par une souffrance atroce, les martyrs tombent épuisés, réduits au silence. On les embarque aussitôt dans la chaloupe, au milieu des lazzis et d'ignobles plaisanteries : on les entasse l'un sur l'autre, sans soucis de sexe. La pudeur! Qu'est-ce que la pudeur pour l'infâme pourvoyeur de chair humaine? Est-ce que tous ces corps d'hommes et de femmes ne sont pas leur chose, à eux? Ne peuvent-ils pas en disposer comme bon leur semble, en user à leur guise, battre, brûler, déchirer, noyer, égorger lentement, tuer d'un coup, manger même s'il leur plaît cette denrée humaine? Oh! monstres! Un jour viendra où le ciel déchaînera de noires légions vengeresses, dont les bras vigoureux vous envelopperont d'une telle étreinte que vos os en craqueront, et que votre sang s'élancera en gerbes jaillissantes pour laver le sol que vous aurez tant de fois profané par d'innombrables et cruelles hécatombes... Déjà, j'entends dans l'Amérique, votre nid, vautours, le grincement du fer que l'on émoud dans l'ombre et dans le silence. Mais quel cri de guerre sortira de toutes ces poitrines sanglantes, quand il s'agira, bouchers de chair humaine, de vous faire payer la peine du talion!... L'univers entier, alors, n'aura pas assez de mains pour applaudir à la grandiose expiation que, du haut de l'empyrée, le Dieu des infortunés exigera pour vos turpitudes.....

Enfin, une fois à bord du négrier, on hisse cette marchandise endolorie, sanguinolente, meurtrie, mutilée, sur le pont du navire à l'aide de cordages et de palans, et on la des-

cend de même dans l'entre-pont et le fond de cale, ni plus ni moins que des colis. Seulement, on craint que les colis ne s'avarient, et on a pour eux des soins; mais pour le nègre!... Cet entre-pont et ce fond de cale comptent bientôt jusqu'à cinq et six cents de ces victimes; elles y gisent entassées sur plusieurs rangs, en face les unes des autres, mais couchées, car il est impossible de se tenir debout dans ces espaces, hauts à peine de vingt pouces... En outre, le nombre des malheureux qu'on y embarque dépasse généralement le nombre des places, ainsi mesurées, que renferme cet horrible lieu. Un anneau de fer, fixé aux parois du navire, les maintient à terre par le milieu du corps, leur permettant tout au plus assez de mouvement pour s'accroupir au besoin, et satisfaire ainsi aux exigences de la nature. Une chaîne commune captive en outre leur cou, leurs bras et leurs jambes. Il advient de là que, l'un se soulevant, tous les autres subissent un mouvement qui empêche le repos. C'est une horrible guirlande de fer qui soumet chacun à l'agitation ou à l'immobilité de tous.

Lorsque le chargement est complet, le négrier met à la voile en toute hâte. Le chemin de la croix de nos misérables captifs commence..... Un garde farouche, un véritable satan, veillant aux portes de l'enfer, se promène sans cesse de la cale à l'entre-pont et de l'entre-pont à la cale, épiant les paroles, les gestes, les angoisses des martyrs, et répondant à chaque plainte par une injure, à chaque prière par des coups de fouet.

L'*Hippolyte*, ou tout autre vaisseau faisant la Traite, l'histoire de l'un est l'histoire des autres, a quitté depuis six jours la côte de l'Afrique. Rien ne signale encore la navigation; un jour ressemble à l'autre : inimaginable brutalité d'un côté, atroces souffrances de l'autre. Le septième jour, le vent fraîchit; il fait presque froid. Cette température semble bonne au capitaine pour renouveler l'air des *écuries*, c'est le mot! et pour faire prendre de l'exercice *à ses oiseaux sans plumes*, c'est le nom que l'on donne aux pauvres nègres à bord du né-

grier. En effet, pendant que l'on lave les écuries à grande eau et que l'on y verse du vinaigre à flot, les captifs, un moment débarrassés des chaînes communes, sont amenés sur le pont, les fers aux pieds et aux mains. Là, le féroce capitaine est assis dans un fauteuil, un fouet à la main, et son monde défile devant lui. Le vent froid gêne-t-il quelque peu ce monstre, on place sous ses pieds nus deux ou trois des plus jolies négresses, dont la poitrine et le ventre brûlants des ardeurs de la fièvre, réchauffent les extrémités de cet odieux animal. Fait-il chaud, une couple de ces pauvres jeunes femmes agitent des éventails de plumes au-dessus de sa tête. Alors ces masses de nègres, étiolés par tant d'heures d'immobilité, aveuglés par les ténèbres, puis éblouis par le grand jour, souillés par les immondices entassées autour d'eux, tout entiers au marasme, à la nostalgie, sont contraints de marcher, puis de sauter, puis de danser. Résistent-ils? l'arme au poing, l'oreille au guet, l'œil ouvert, les dogues que l'on appelle négriers réveillent à coups de fouet l'ardeur qu'ils exigent de leurs captifs. La philanthropie ne veut-elle pas que l'on prenne soin de la santé de sa marchandise? Souvent, certains nègres, résolus à mourir, s'élancent à la mer, et disparaissent dans ses profondeurs. Le capitaine frémit à cette vue. Il a payé cet homme 600 fr., et doit le revendre 1,500 et 2,000 : c'est une perte! Ou bien, cette femme qui lui a coûté 400 fr., et il en attend 1,200 ou 1,800, lui enlève et son bénéfice et son déboursé. Aussi entre-t-il dans des fureurs indescriptibles. Redoublement de vigilance! Au premier geste suspect du côté de l'Océan, un vigoureux coup de fouet rappelle le coupable à l'amour de la vie... Tout se fait au fouet, dans cet infernal séjour! Néanmoins, ces jours-là, beaucoup des infortunés Africains parviennent à tromper le regard de leurs bourreaux, et, chaque fois, cinq, dix, vingt nègres ou négresses réussissent à trouver la mort dans les flots. Les femmes surtout, dont l'exaltation du désespoir va jusqu'au délire, ne rêvent qu'aux moyens d'échapper aux humiliations, aux

tortures, aux violences dont elles sont l'objet. Elles usent du seul moyen qui leur soit laissé, la mort! Plus sveltes, plus fines, plus adroites, elles se jettent à l'eau avant que l'œil le plus exercé ait pu deviner leur mouvement. A ces heures d'indicibles angoisses, il est impossible de peindre l'ineffable expression de leur douleur. Belles et robustes, il y a huit jours, elles ont refusé toute nourriture : leur regard est devenu farouche, injecté de sang; leur sein s'est amaigri; un rire stupide crispe sans fin leurs lèvres. Il est de ces négresses qui sont mères; mais leurs mamelles, taries par la douleur, refusent le lait à leurs enfants... Elles lancent leur progéniture dans les flots en criant :

— Aux requins, plutôt qu'aux blancs!

Et, quand elles le peuvent, elles se précipitent dans les vagues. Si on les arrête à temps, le châtiment du fouetteur est infligé par le forban : mais, pendant cet abominable supplice, elles ne laissent pas échapper la moindre plainte; au contraire, elles rient et chantent :

— Aux requins, mon enfant, aux requins, plutôt qu'aux blancs!

Puis on les emporte râlant, frottées de vinaigre, et on les replonge dans le fond de cale, où tout rentre dans l'ordre, qui n'est autre que le silence du désespoir.

Ce désespoir, savez-vous ce qu'il conseille à ces misérables enfants de l'Afrique, qui dépérissent dans le navire comme dépérit la plante dont la racine est restée dans le sol qui l'a produite, et d'où un bras téméraire l'a arrachée? Écoutez-le : ces pauvres nègres ne forment qu'un vœu, celui d'échapper à la cruauté de leurs tyrans par la mort. Alors, ils se laissent mourir de faim, ou bien, s'ils sont assez heureux ou assez adroits pour recouvrer l'usage de leurs bras, ils se tuent en silence, les uns les autres. C'est un service qu'ils se rendent mutuellement. Il en est même qui, pour s'empoisonner, absorbent les matières fécales... qui les entourent, afin de hâter leur dernière heure.

Ils se couchent et se roulent les uns sur les autres pour s'étouffer et s'asphyxier. Quelques-uns sont tellement foulés, que leurs intestins sortent du ventre. Beaucoup ont les membres brisés, tordus par ces violences nocturnes. Au lever du jour, on croit au repos de ces infortunés, à cause du calme qui a régné : mais non. On les trouve morts par vingtaines, couverts de sang et d'affreuses ordures, aplatis, strangulés, étouffés, bouffis, décomposés déjà par les horribles miasmes qui règnent dans ces affreux cachots de la cale et de l'entre-pont.

Il arrive parfois, pendant la nuit, que le ciel étant excessivement chaud et lourd, les nègres vaincus par la souffrance de la chaleur et un manque d'air absolu, s'écrient d'une voix lamentable : *Lamboya! lamboya!* C'est leur exclamation suprême pour implorer la miséricorde. Alors, dans un désespoir surhumain, ils brisent leurs chaînes et ils se précipitent à l'écoutille pour respirer. Mais on la ferme impitoyablement, en y fixant un grillage en bois. Ils se portent en foule à cette ouverture, s'y attachent pour aspirer l'air et l'interceptent complétement. Hélas! les hurlements, les mugissements de ces patients, la chaleur, la vapeur de leurs tortures pour ainsi dire, bruit et odeur qui s'élèvent et engloutissent le cœur, ne peuvent être comparés à rien de terrestre. Le lendemain, quel spectacle! Ces grappes humaines sont trouvées à terre, se tenant les unes aux autres à la gorge, tirant la langue, les lèvres tuméfiées, les yeux hors de tête, les membres entrelacés...

A cette vue, le capitaine tremble de fureur et rugit comme un démon. Pour lui le *casimir noir* est précieux, et cette fortune lui échappe. Il n'est pas de mot qui puisse rendre la rage de ce monstre. Il a ménagé sa marchandise, par intérêt; mais voyant qu'elle lui échappe des mains, sa fureur s'exerce même sur les cadavres. Il les mutile avant de les faire jeter à l'eau. Malheur aux malades alors! Il sait qu'il va les perdre, au moins emporteront-ils le supplice de sa vengeance. Ces malheureux sont macérés par la maladie : ils sont dans un état de mai-

greur et de dépérissement inimaginable; ils vont expirer. Plusieurs sont arrivés à la dernière période de dyssenterie. C'est égal : Le fouet, vite le fouet!... Et le sang jaillit, et la chair saute en lambeaux, et les cris : *Lamboya!* sont étouffés sous le sifflement de la torture...

Cependant, les miasmes délétères, qui empoisonnent l'*écurie* où sont empilés nègres et négresses, nés des immondices de tant de créatures humaines parquées dans un espace si étroit, amènent une sorte de peste qui attaque les corps les plus vigoureux, et décharnant les plus forts, les couvre d'une teinte livide, dernier et unique linceul de ces martyrs. Cette atmosphère intolérable pénètre toutes les parties du navire. Les galons d'or et d'argent, les montres, les bijoux des négriers en deviennent tout noirs. La plus grande souffrance physique, que les malades semblent endurer, est une soif inextinguible et dévorante. Ils saisissent avidement les moindres gouttes d'eau qui tombent à leur portée, et, après des pluies, ils appliquent leurs lèvres aux mâts mouillés, et lèchent le pont au moment où on vient de le laver avec de l'eau de mer. Alors ce n'est plus par vingtaines qu'on les jette à l'eau, mais par centaines...

Aussi le capitaine de s'écrier entre deux hoquets de fureur :

— En s'obstinant ainsi à mourir, ces gueux vont me ruiner! Dire que la médecine n'a pas encore trouvé le moyen de ressusciter les hommes, surtout quand ils valent un tel prix! Et puis, ces gredins de nègres y mettent de la mauvaise volonté : ils font exprès de ne pas guérir... C'est par rancune, qu'ils crèvent! Ils n'ont pas même le soupçon du juste et de l'injuste... Ils se permettent de tourner de l'œil, comme si ça ne faisait de tort à personne! Ces affreux oiseaux sans plumes mériteraient qu'on les fusillât... pour leur apprendre à vivre!

Cependant voici qu'une sourde rumeur bourdonne dans les flancs du navire. Une tempête a eu lieu : elle a jeté le négrier hors de sa route; et par suite d'une navigation plus longue, les vivres, calculés trop juste, manquent soudain... Le capitaine



Le fouet, vite le fouet !... Et le sang jaillit, et la chair saute en lambeaux, et les cris sont étouffés sous le sifflement de la torture.

p. 274.

négrier ne s'effraye pas pour si peu. N'a-t-il pas de la chair humaine? On égorgera deux ou trois nègres par jour, et l'on atteindra ainsi la côte... Ainsi dit, ainsi fait... Chaque matin, quelques nègres sont assommés, absolument comme on fait d'un bœuf : puis, dépecés, on en compose de ces ragoûts qui révoltent l'estomac et font que le blanc, comme le noir, préfèrent l'abstinence à des aliments aussi exécrables...

Hélas! la mort, plus que la médecine, atténue la violence de l'épidémie, car l'encombrement de la cargaison vivante s'affaiblit par la disparition même des victimes. Mais des scènes d'un autre genre se succèdent dans cet infâme repaire. Cette fois, ce n'est plus la danse que l'on exige des nègres et des négresses, au son du tam-tam mis à la disposition du *griote*, le noir ménétrier, et que dirige le violon du bourreau, le fouet du capitaine : mais c'est un signal qui vient d'être donné par le contremaître, en faction sur la dunette, et qui crie dans son porte-voix:

— Alerte! alerte! Une voile à l'horizon!...

La négraille est mise à la chaîne, et tous les cadenas sont fermés... Car, en effet, droit comme un I, s'avance, toutes voiles dehors, un navire qui cingle sous l'arc-en-ciel de la France, et la France défend la Traite des Noirs!...

— Toutes les bonnettes au vent! hurle le capitaine.

C'est en vain que le négrier se couvre de voiles : la frégate française arrive avec une telle vitesse, qu'à l'aide de la lunette, on peut lire le nom qui décore sa proue : *l'Antigone!* Aussitôt le capitaine de *l'Hippolyte*, comprenant que sa cargaison vivante gêne sa marche, ordonne, sans balancer, qu'on allége son bâtiment, en jetant à l'eau, d'abord les plus vieux des nègres, puis les plus infirmes, puis les malades, puis les femmes! Alors les nègres désignés sont saisis, et amenés sur le pont, où, comprenant le sort qui les attend, ils le subissent avec indifférence, quelques-uns avec joie... Chaque fois qu'un noir tombe à l'eau, le bruit sourd de cette noyade ferait tressaillir un cœur d'homme et retentirait cruellement au fond de son âme : mais

les gens de l'équipage n'ont pas d'âme, et ils restent impassibles en face de cette exécution épouvantable. Néanmoins l'*Antigone* approche et tient en vue l'*Hippolyte*.

Les eaux de Cuba, le soir du 26 janvier 1826, sont témoins de ce drame de la mer. Les premiers roulements de tambour suffisent pour apprendre aux négriers que sur la frégate française on fait le commandement de : Chacun à son poste! Inutile de dire que les canons de l'*Antigone* parlent haut et fort. L'*Hippolyte* sent que la lutte n'est pas possible, et d'ailleurs quelques-uns de ses matelots refusent de donner leur vie pour sauver celle du capitaine. En un clin d'œil, les Français montent à l'abordage, et le navire, capturé, devient la proie du vainqueur.

Le capitaine du négrier et presque tous ses acolytes, méritaient bien d'être pendus à la grande vergue ; mais la France est généreuse. On se contenta de les mettre aux fers et de les réserver pour être jugés par qui de droit. Quant aux nègres, les sons pénétrants d'un tumulte que l'on ne saurait décrire, mais qui exprimait la joie la plus immodérée, saisissant l'oreille, annonçaient qu'ils brisaient leurs fers. Dès que le premier boulet avait été tiré, ils avaient compris qu'on allait les délivrer, et ils s'occupaient activement à se débarrasser de leurs chaînes, lorsque arrivèrent nos matelots pour les aider dans cette opération. Ils étaient alors au nombre de cent neuf, sur cinq cents qui avaient été chargés!

Le lieutenant de vaisseau, Gilbert, fut alors envoyé par le capitaine de vaisseau, Meillant, commandant de la frégate, sur le négrier, avec dix-sept hommes de l'équipage de l'*Antigone*, et les cent neuf noirs, pour les conduire à la Martinique. Mais il avait à passer dans les débouquements de Saint-Domingue, près des récifs de l'île déserte Morgane, et il était nuit! Monsieur Gilbert n'était pas sans inquiétude dans ce débouquement dangereux : aussi veilla-t-il jusqu'à minuit. A ce moment, le ciel était étoilé, et quoique sans lune, la nuit n'était

point noire. Le marin qui succédait alors au lieutenant Gilbert était le second chef de timonnerie, un homme habile et qui méritait confiance. Alors, fatigué de plusieurs jours de veille, avec un équipage étranger au navire, et cent neuf nègres qui demandaient des soins auxquels on n'est pas accoutumé à bord des bâtiments de guerre, le lieutenant s'endormit profondément, tout habillé, sur son cadre, dans sa cabine.

Tout à coup, il est réveillé par une violente secousse imprimée au brick, car le négrier est un brick. Il attend, à demi levé... Un second coup de talon du navire lui prouve qu'il n'est pas le jouet d'une illusion. En même temps, un cri lamentable se fait entendre du pont :

— Nous sommes perdus !... Le bâtiment à la côte !

Il monte rapidement sur le tillac... Hélas ! il n'y a plus à manœuvrer, le brick porte en grand sur des récifs... Aussitôt les secousses du bâtiment deviennent effrayantes... A chaque lame qui déferle on s'attend à le voir s'ouvrir. La position est des plus menaçantes, et les cris effrayants des noirs rendent encore plus horrible le désastre. Néanmoins des ordres sont donnés : on coupe les rides des bas-haubans, pour démâter et soulager le vaisseau chargé par le vent dans ses voiles ; mais la chute et le fracas des mâts épouvantent de nouveau les nègres qui passent tous du bord du vent à l'entre-pont. La mâture, les voiles, les agrès brisent un peu la mer sous le vent du navire, et cependant les secousses qu'il éprouve sont si violentes, qu'il est porté en grand, et chasse pour ainsi dire à sec, sur les récifs où il se trouve élevé.

Enfin le jour vient éclairer le drame qui se passe sur l'*Hippolyte*. Le soleil levant permet de voir la terre à cinq ou six milles, sous le vent. On peut reconnaître que ce n'est qu'une île déserte. Toutefois, on met le canot à la mer, et on le fait garder en dedans des récifs. Certes ! il serait facile à l'équipage de s'arracher à ce naufrage : mais la vraie philanthropie permet-elle d'abandonner les cent neuf Africains ? Le généreux lieute-

nant parle donc en cette occasion au cœur de ses gens, et il les détermine à fabriquer un radeau. On se met à l'œuvre. Sa base est composée du mât de misaine, de deux mâts de hune, renforcés de bouts-dehors et de tangons, du gui et de mâtereaux, le tout fortement amarré et lié ensemble par des pièces de bois diagonales. Sur cette charpente on cloue toutes les planches du faux-pont, et on en fait une plate-forme flottante, qui est elle-même consolidée par les grands panneaux du navire, fixés par de fortes crampes et transfilés de cordages qui relient toute la machine. Enfin on place solidement au centre deux grands charniers qui sont remplis de biscuit et d'eau douce. Mais comme on allait s'occuper à le mâter, après sept heures d'un rude travail dans l'eau, au milieu des brisants et sous le soleil des tropiques, les naufragés eurent la douleur de voir que la mer s'était retirée et que le radeau était échoué. Le négrier lui-même, élevé sur les récifs, n'était plus ébranlé par les lames. Cependant, c'était pour sauver les nègres que l'on se donnait tout ce mal; car, sans eux, dans le canot, l'équipage tout entier aurait pu atterrir. Le brave lieutenant Gilbert le fit comprendre aux noirs par quelques mots bienveillants, et en même temps il leur expliqua qu'il allait se rendre à terre, lui et ses matelots, à cause de l'approche de la nuit. Mais il ajouta que le lendemain il viendrait les prendre tous. En entendant ces mots généreux, et dits avec cœur, nègres et négresses ne manifestent aucun étonnement; ils donnent même des marques de confiance à nos marins, les femmes surtout, qui sont en plus grand nombre que les hommes.

Il vente toujours grand frais : la mer est clapoteuse en dedans des récifs, et le canot paraît si exposé qu'il suffira de la moindre imprudence pour le perdre. Néanmoins le lieutenant fait embarquer tout son monde, et donne le signal du départ en hissant le mât de misaine de la frêle embarcation. A cette vue, les nègres, qui sans doute n'avaient pas bien compris l'avis du lieutenant, poussent un cri d'épouvante si lamentable, et la

mer le répète d'une façon tellement sinistre, que l'âme des plus grossiers matelots en est émue. On fait alors, du canot, des signaux pour rassurer les esclaves. Arrivé à terre, monsieur Gilbert allume de grands feux, qu'ils peuvent voir du brick, et autour desquels se couche l'équipage épuisé de fatigue.

C'est dans un îlot détaché de Morgane que l'on vient d'aborder. Quelques hommes, qui se sont écartés du rivage pour ramasser du bois sec, reviennent avec plusieurs gros oiseaux, qu'ils ont tués à coups de bâton, et des œufs trouvés à terre. La nuit se passe sans événement.

Le lendemain, au point du jour, le lieutenant, qui a couché sous une voile, à l'écart, jaloux de remplir un devoir sacré, part sixième dans le canot. Mais la mer est toujours mauvaise. et ce n'est qu'après une nage pénible de quatre heures, qu'il approche assez du négrier pour y distinguer les noirs sur le pont, la plupart vêtus des habits de l'équipage, et quelques-uns même armés. Restés maîtres du navire, ils ont disposé de tout. Aussi notre marin craint-il de les trouver ivres, et il use de la plus grande prudence pour les aborder, sachant combien les noirs sont intraitables en pareil cas, et redoutant surtout qu'ils ne s'emparent du canot.

Alors, ayant gagné le radeau, qu'il trouve un peu au large du brick, il y fait amarrer son embarcation, et, de là, fait signe aux nègres de venir le joindre pour qu'il les conduise à terre. Quelques négresses se portent en dehors, sur les débris de la mâture, mais personne ne quitte le bord. Impatient de cette perte de temps, le lieutenant se jette à l'eau pour gagner le négrier, et il est suivi par deux de ses hommes, avec lesquels il monte sur le pont, sans difficulté de la part des noirs.

Impossible de décrire le désordre du navire! Littéralement il a été mis à sac..... Et quelle position pour le bon lieutenant que de se trouver ainsi seul au milieu de tous ces nègres, de toutes ces négresses, lui étranger à l'horrible métier de la traite! Il ne peut que leur parler et essayer de leur faire entendre rai-

son. Il y met tout son cœur, et cherche à obtenir d'eux qu'ils viennent jusqu'au radeau, le canot ne pouvant aborder le brick à cause des brisants. Mais les noirs, tous de l'intérieur de l'Afrique, ne savent pas nager!... Cependant, monsieur Gilbert attend le moment où la mer est le plus favorable, et il fait approcher le radeau, sur lequel il fait apporter les négrillons et les femmes, qui, dans ce transbordement, ont de l'eau jusque sous les bras. Ce genre de sauvetage est des plus lents, car les noirs ne se prêtent à l'opération qu'avec une extrême répugnance. Enfin, le canot étant chargé, et pourvu en outre de biscuit et d'ustensiles, l'embarcation s'éloigne une seconde fois du brick, abandonnant encore ceux des nègres qui s'obstinent à ne pas quitter le navire, et remorquant le radeau chargé des femmes, des enfants et de quelques noirs. Mais la traversée est telle, qu'il faut, à un moment donné, jeter l'ancre du radeau, et le laisser en mer, pendant que le canot gagne péniblement l'îlot. Heureusement les deux matelots qui ont suivi à la nage monsieur Gilbert sur le brick, donnent une nouvelle preuve de dévouement, en restant avec les nègres du radeau. Toutefois, ils violent leur consigne, en se dirigeant pendant la nuit vers l'île Morgane.

Le lendemain, qui est le deuxième jour après ce naufrage, le canot, sous la conduite de monsieur Aregnaudau, lieutenant de frégate, du quartier-maître Stévenard, et de six hommes, ne trouvant pas le radeau sur le point désigné, continue sa route, mouille le plus près possible des récifs, et cherche à décider les noirs à quitter le brick. Neuf seulement se rendent aux prières de monsieur Aregnaudau. Aussitôt le canot retourne à terre, la mer et le vent ne permettant plus de tenir près des brisants.

Depuis le matin de ce jour, on apercevait le radeau tout à fait à la côte, et les noirs sur la plage. Bientôt ils rejoignent le gros des naufragés, et les deux matelots se justifient d'avoir quitté leur mouillage, devenu mauvais, et déclarent y avoir

perdu huit noirs, pour avoir touché plusieurs fois. Mais, hélas! si presque tous les noirs sont à terre, l'équipage est épuisé, malade, et souffre beaucoup du manque d'eau douce : aussi le commandant songe-t-il à gagner l'ouest de Morgane, en passant par le sud de l'île, afin de trouver, au delà, l'île Aklin, habitée par les Anglais.

La nuit se passe, comme les précédentes, près de grands feux qu'il est facile d'alimenter avec les débris nombreux de vaisseaux naufragés, dont cette île est la perte fatale. Mais déjà quelques dissensions annoncent que les esprits s'aigrissent par la souffrance : les hommes parlent haut, pendant la nuit, en causant du naufrage.

Au lever du soleil on se met en route. L'équipage est au complet. Sur les 109 noirs, 8 ont péri, 72 sont avec le gros des naufragés, restent donc 29 sur le brick. Grâces à Dieu ! ils sont pourvus de légumes et de riz, et, en ceci, sont-ils les moins à plaindre, car la chaleur est excessive, et les malheureux noirs voyageurs demandent constamment de l'eau qu'on ne peut leur donner. Ils ne portent aucun fardeau cependant, tandis que les matelots ont tous une charge de vivres. Le canot navigue en face de la troupe qui longe la côte. La nuit revient encore et se passe près de grands feux.

Le quatrième jour, la marche devient plus pénible à cause de la difficulté du sol, mais, plus heureux que la veille, la bande des naufragés trouve enfin un lac d'eau douce, et un sentier frayé annonce qu'il doit être visité quelquefois. Blancs et noirs s'abreuvent à loisir, et on passe la seconde nuit, depuis le départ, sur les rives de cette nappe d'eau bienfaisante.

Le lieutenant, afin de gagner l'île d'Aklin et de délivrer plus promptement les noirs laissés sur le brick, tente le passage du canal, qui sépare cette île de Morgane. Son monde, et les noirs de sa troupe, pourvus de coquillages, s'acheminent toujours vers l'ouest de Morgane, où il doit les retrouver. Après avoir touché à Aklin, monsieur Gilbert allume de grands feux

qui, par la faveur du ciel, sont aperçus et lui amènent deux sloops caboteurs. Avec eux, il enlève les 29 nègres de leur prison et rejoint ensuite les siens. Les deux sloops les conduisent tous à Nassau qu'ils atteignent douze jours après la perte du navire. Cette fois on perd encore 8 nègres et négresses, tous malades depuis longtemps. Le reste de ces infortunés est enfin déposé dans la colonie; puis l'équipage replacé sur la *Henriette*, messieurs Gilbert et Aregnaudau sont expédiés en France, où la conduite du premier reçoit les éloges bien mérités du ministre de la marine.

Les nations de l'Europe se sont livrées à la pêche de la morue dès le neuvième siècle. Au dixième, on trouve des pêcheries établies sur les côtes de Norwége et d'Islande. En 1368, Amsterdam en avait une sur les côtes de la Suède. Au rapport d'Anderson, ce fut en 1536 que la France envoya au banc de Terre-Neuve son premier vaisseau pour pêcher la morue. En 1789, le produit de la pêche française, à Terre-Neuve, découverte par nos Basques, n'était pas moindre de 15,731,000 francs. Aujourd'hui nos départements maritimes font mieux que cela, de beaucoup. Cette pêche de la morue a lieu d'ordinaire du mois de février à la mi-avril. On se sert de lignes, de cales de plomb, d'hameçons, de rets, etc. Chaque pêcheur ne pêche à la fois qu'un poisson, ce qui ne l'empêche pas d'en prendre de 350 à 400 par jour. Outre les pêcheurs, chaque navire doit avoir à son bord plusieurs décolleurs, des trancheurs, des saleurs. Les premiers coupent les têtes, les seconds ouvrent les corps, les troisièmes les salent à fond de cale, cou contre queue et queue contre cou. On ne mêle pas la pêche des différents jours, et chaque couche, d'une brasse en carré, doit être recouverte de sel. Lorsque la pile est terminée, et que la morue a égoutté son eau durant deux ou trois jours, on la met en place sur le vaisseau. On la sale alors de nouveau, et on n'y touche plus que la charge ne soit complète.

Dans les contrées du littoral qui s'adonnent à ce genre de commerce, le départ des navires pour la pêche est l'occasion d'une fête religieuse qui met Dieu de la partie, en l'invoquant pour appeler sa bénédiction sur l'entreprise. On festoie de même le retour. Jadis, lorsque plusieurs vaisseaux faisaient route ensemble pour le même lieu, celui dont la chaloupe atterrissait la première prenait le nom d'amiral, et dressait et faisait mettre à l'échafaud l'affiche, où chaque maître de barque venait faire écrire son nom et le jour de son arrivée. Le vaisseau amiral choisissait son galet, et, par préférence, avait tous les bois de charpente qui se trouvaient sur la côte le jour de son atterrissage. Les bâtiments qui peuvent revenir les premiers font presque sûrement un profit considérable sur la vente. Lorsqu'on se trouve sur la fin de la saison, on court quelquefois trois ou quatre bordées : alors on pêche la nuit, et, pour inspirer du zèle aux pêcheurs, on donne une ration d'eau-de-vie ou de tabac à tous ceux qui rapportent des morues.....

Or, le *Goëland*, bâtiment de pêche, regagnait les ports de France, en 1829, après une longue pêche de la morue, lorsque, le 15 juillet, un violent orage fondit tout à coup sur lui. La foudre, mêlant à la pluie ses éclats furibonds, frappa le *Goëland* et tua deux matelots qui travaillaient sur le pont. En même temps, le second du vaisseau, sortant tout effaré de la cale, s'écriait d'une voix entrecoupée par la terreur :

— Au feu! au feu! La cale brûle! Le feu est dans la cale!...

En effet, le tonnerre, dans ses capricieuses évolutions, avait frappé le grand mât, et, pénétrant dans les œuvres vives du navire, y avait enflammé la cargaison. En un instant, les passagers, et tout l'équipage, ensemble 50 personnes, furent sur le pont. On apporta des seilles, puis on disposa les pompes de façon à donner en abondance de l'eau pour engloutir l'incendie. Gens de mer et passagers mirent tous leurs bras à l'œuvre du salut commun. Mais plus on travaillait avec ardeur,

plus le feu semblait faire de rapides progrès. En outre de son chargement de morue, le *Goëland* portait une partie de spiritueux qui s'enflammèrent dès le début. La destruction du bâtiment était inévitable : nulle puissance humaine ne pouvait sagement espérer l'arracher aux étreintes formidables de cet élément de ruine que l'on nomme le feu ! La fumée s'élevait en noires colonnes comme celles d'un volcan qui va faire irruption : et de ses nuages blafards s'échappaient ici et là des flammes rutilantes, qui présageaient que les flancs du navire recélaient un cratère, et allaient se changer en fournaise. Aussi, le salut paraissant impossible, les pompes furent bientôt abandonnées, et l'on se précipita vers les embarcations. Mais déjà la chaloupe était la proie du feu. La yole fut jetée à la mer, et on y plaça une pauvre jeune fille de quinze ans, pâle, et plus belle dans sa terreur qu'elle ne devait l'être encore dans ses heures de joie et de plaisirs. Une autre femme, jeune aussi, mais dont le visage exprimait l'effroi en taches livides, lui fut adjointe pour compagne. En même temps, d'autres passagers, poussés par l'amour de la vie s'y précipitèrent, sans calcul, et en tel nombre, que presque aussitôt, la yole surchargée coula à fleur d'eau, et s'engouffra dans l'abîme, étouffant soudain les cris de terreur que poussaient ceux qui y cherchaient un asile. Ce fut une affreuse tragédie que celle de cet engloutissement, entre le vaisseau en feu, le ciel noir sillonné des éclats de la foudre et les violences de l'Océan.

On vit alors un acte d'héroïsme qui mérite d'être cité.

Le capitaine et les gens de l'équipage, en un clin d'œil, eurent envahi le canot, la seule embarcation restante. Un homme, un seul, le second du capitaine, monsieur André — je le nomme, il le mérite ! — le second du capitaine, donc, resta bravement sur le *Goëland*, dont la coque grondait sourdement et craquait sous ses pieds. D'un sang-froid admirable, maître de lui-même, ce courageux marin présidait de haut à l'arrimage du canot, allant chercher au milieu des ravages de l'in-

cendie, et passant ensuite aux marins les compas et la boussole qu'il retira de l'habitacle, du biscuit, du vin, du linge, des couteaux, de la chandelle. Enfin, alors que le navire sembla vouloir s'enfoncer sous les eaux, il s'élança à la mer, et alla prendre la moindre place dans le trop étroit canot.

Le drame s'accomplissait avec une effrayante rapidité. La foudre une fois tombée sur le navire, qu'elle avait allumé comme un bouquet d'artifice, il avait suffi d'une demi-heure pour tenter d'éteindre le feu avec les pompes, mettre à flot les embarcations, réunir toutes les personnes du bord pour les caser dans la yole et le canot, et charger ce dernier des objets les plus indispensables. Ce sauvetage rapide était d'autant plus difficile que les ténèbres couvraient la mer, sillonnée à chaque instant par des lueurs fulgurantes qui éblouissaient les yeux, et que la foudre déchirant les nues amoncelées, et le tonnerre grondant avec fureur, une pluie torrentielle tombait, et gênait, en les paralysant, les efforts de nos infortunés. Heureusement, peu à peu les ténèbres s'effacèrent, car les flammes du navire prenant le dessus sur les tourbillons de fumée qui s'en échappaient, leur clarté sinistre se répandit au loin sur les vagues qu'elles teignirent de sang. Le feu jaillit alors par toutes les écoutilles, et il fallut faire force de rames pour soustraire les naufragés aux dangers effroyables qui les menaçaient. En effet, le *Goëland* portait des poudres, en assez grande quantité même, et l'explosion qu'elles devaient causer en brûlant, ne pouvait tarder à couvrir la mer de débris calcinés.

O prodige! la yole, que l'on croyait à tout jamais engloutie, n'avait été que mise à l'écart par une vague monstrueuse..... Elle reparut bientôt, s'éloignant du navire; mais elle n'avait plus de gouvernail. Un bout de corde lui fut alors envoyé par le canot qui la prit à sa remorque, et, à l'aide de quelques espars, les deux embarcations parvinrent, non sans peine, à s'éloigner du foyer de l'incendie.

La mer, en ce moment, reprit un peu de calme; et ce calme

rendit quelque peu d'espérance à nos pauvres navigateurs. Les vents se turent fort à point, car la brise la plus légère eût suffi pour couler bas les deux fragiles abris, beaucoup trop chargés de monde. Évidemment la main de la Providence se montrait. Néanmoins, après une longue heure de navigation, un malheureux courant les repoussa dans les eaux du bâtiment en feu, dont la masse effrayante, rouge comme un volcan en fusion, dominait les vagues qui reflétaient son squelette embrasé. Le canot passa même si près de la cabine, qu'une de ses voiles s'enflamma, avant même qu'on pût l'amener. Le terrible élément du feu semblait conjuré avec celui de l'eau pour causer la perte des malheureux naufragés. De nouveaux efforts des rameurs éloignaient bien les embarcations de quelques brasses; mais la violence du courant les reportait avec une nouvelle force vers le bâtiment embrasé.

Cependant la nuit était venue, et le spectacle grandiose du navire dévoré par les feux du ciel touchait à sa fin. Tout à coup, vers dix heures, le grand mât oscilla sur lui-même, s'inclina, et enfin, tombant comme un obélisque de feu, s'éteignit dans la mer. Sa chute produisit une commotion sur les vagues, qui fit trembler les patients des embarcations, en quelque sorte rivées à cette partie de l'Océan. Ce qui ajoutait à l'affreux voisinage du *Goëland,* et à la terreur qu'il inspirait, était que de misérables animaux, chiens, chats, moutons, chèvres et porcs, abandonnés dans le vaisseau, chacun à sa façon. semblaient appeler l'homme à leur secours, et poussaient d'épouvantables clameurs.

Enfin, vers le matin, avant que les poudres n'écartelassent le *Goëland,* la pluie cessa de tomber, la tempête se calma, et les naufragés reprirent d'autant mieux courage qu'une voix s'écria : Terre! terre! En effet, dans la brume d'or qui se levait du côté de l'orient, un sol montagneux apparaissait, estompant ses formes fantastiques sur les nuages empourprés du levant. C'était la France, c'était le salut !



XII

XIX SIÈCLE.

Dumont d'Urville. — EXPÉDITION DANS L'OCÉANIE, DE 1826 A 1829. — La *Coquille* devient l'*Astrolabe.* — L'archipel des Amis. — L'île de Tonga-Tabou. — Ce qu'est le *Tabou.* — Paysage. — Tempête. — Dangers que court la corvette. — Échouage. — Aménité des chefs sauvages. — Sauvetage des objets précieux. — Palou et Tahofa. — Les sauvages à bord. — Les *Ofas.* — Perfidie. — Escarmouches. — Le village sacré. — Ce que dit le canon français. — Incendies. — Soumission des sauvages. — Terre de Van Diémen. — La Pérouse. — Départ pour Mallicolo. — Les trois pirogues de Tikopia. — Le matelot prussien. — Le lascar Joë. — Tikopiens à bord. — Profils de Vanikoro dans la brume du soir. — Plan topographique. — Portraits sans retouche. — La ceinture de corail. — Premières entrevues. — Les crânes des *Maras.* — Dissimulation. — Mutisme. — Ce que produit un lambeau d'étoffe rouge. — Le naufrage de La Pérouse. — Au fond de l'eau. — Ce qu'on arrache aux coraux. — La baie de Manevai. — Le mausolée. — Les maladies. — Périls extrêmes. — Trahison. — Perfidie. — Métamorphose. — Arrivée des sauvages. — La salle d'armes. — Ébahissement. — Départ de la corvette. — EXPÉDITION CONTRE ALGER EN 1830. — Le brick *le Silène.* — Le brick *l'Aventure.* — Brumes. — Ouragan de nuit. — Échouements. — Dangers de mer. — Naufrages. — Dangers de terre. — Caravane. — Les Bédouins. — Captivité. — Sévices et cruautés. — Dévouement d'un Maltais. — Barbarie des Arabes. — Arrivée des Kabyles. — Les poules aux œufs d'or. — Séparation des captifs. — Comment on les parque. — Leurs souffrances. — Le coup de canon. — Les Mauresses. — Massacre des Français. — Épisodes de cette boucherie. — Départ pour Alger. — Le palais du Dey. — La cour décorée de cent neuf têtes de nos marins du *Silène* et de l'*Aventure.* — Au bagne. — Victoire des Français. — Conquête d'Alger.

NÉ A CONDÉ-SUR-NOIREAU, dans le Calvados, en 1790, Jules Dumont d'Urville s'appliqua de bonne heure aux choses de la navigation. Nourri de la lecture de Plutarque d'abord, puis des voyages d'Anson, de Bougainville et de Cook, il était aspirant de marine à dix-sept ans, et contre-amiral à cinquante. Ses nombreuses découvertes, ses patientes investigations, et les trésors naturels dont il enrichit la France, ont fait immortelle la renommée de cet homme de mer.

Il fit une première expédition à bord de la corvette *la Coquille,* sous le commandement du capitaine Isidore Duperré. Puis, chargé par notre gouvernement d'étudier les régions très-peu connues de l'Océanie, il commença son second voyage, qui fut l'un des plus importants de la première moitié du dix-neuvième siècle. C'était en 1826. La corvette *l'Astrolabe* lui fut confiée pour cette expédition. L'*Astrolabe* de Dumont d'Urville serait-elle plus heureuse que l'*Astrolabe* de La Pérouse? Cette pensée dut monter souvent au cerveau du jeune navigateur, d'autant plus qu'il avait mission de rechercher les traces de ce mystérieux et intéressant La Pérouse et de ses infortunés compagnons.

Du reste, l'*Astrolabe* n'était autre que la *Coquille :* il y eut échange de nom, en souvenir de La Pérouse, voilà tout. Ce fut à Toulon que s'embarqua notre héros, le 25 avril 1826. L'état-major se composait du lieutenant Jacquinot, des enseignes de vaisseau Lottin, Pâris, Gressien et Guilbert; des officiers de santé et naturalistes Quoy, Guaimard et Lesson, et du dessinateur de Sainson. Quelques élèves de marine, Faraguet, Dudemaine, etc., soixante-huit matelots, complétaient l'équipage. Mais ces derniers, rassemblés hâtivement à Toulon, comptaient parmi eux quelques mauvais sujets tirés des cachots pour finir leur temps dans un voyage de découvertes. Le commandant le savait, et se tenait sur ses gardes.

Nous n'allons pas suivre l'*Astrolabe* dans ses pérégrinations à travers l'Océan, et nous arrêter à chacune de ses stations : Gibraltar, Ténériffe, le cap de Bonne-Espérance et la Nouvelle-Hollande, où elle jette enfin l'ancre après cent huit jours de navigation. La Nouvelle-Zélande reçoit ensuite la visite de Dumont d'Urville. Puis, de là, remontant vers le nord, l'expédition arrive devant Tonga-Tabou, l'une des îles les plus méridionales de l'archipel Tonga ou des Amis, entre les îles Viti et celles des Navigateurs. C'est là que nous devons nous transporter en imagination; et pour atteindre plus facilement

ce but, je dirai que l'archipel de Tonga se compose d'une centaine d'îles ou îlots, dont les plus étendues sont Tonga-Tabou, Vavao et Eoa; les plus élevées, Eoa, Vavao et Namouka; la plus basse, Tonga-Tabou. Elles sont entourées de récifs de corail dangereux, ou de bancs de sable, et d'un abord difficile.

Le nom d'Archipel des Amis, donné à ces îles par Cook, est bien peu mérité, certes! car déjà ses habitants avaient tenté jadis d'enlever le capitaine anglais, puis plus tard le général d'Entrecasteaux, afin de les égorger et de se rendre maîtres de leurs navires. Aussi leur perfidie connue tient sur ses gardes notre habile navigateur.

Le *tabou*, plus exactement le *tapou*, règne sur ces parages, comme dans toute la Polynésie entière. C'est un singulier usage que celui du tabou. Le tabou est un interdit que, dans l'Océanie, on met sur certaines choses, et même sur les personnes. Nul ne peut approcher, et encore moins toucher, la chose ou la personne tabouée. C'est un *veto* indéfini dont on comprend que des chefs habiles peuvent tirer une grande ressource. Des importuns gênent-ils une maison, des champs, un objet quelconque? on taboue la maison, les champs, l'objet. Le terrain consacré à un dieu ou devenu la sépulture d'un chef est taboué. On impose le tabou sur une pirogue pour la rendre plus sûre. Défense de combattre sur un lieu qui est taboué. Quiconque touche le corps d'un chef mort est tabou : pour le sortir de cette interdiction, il ne faut pas moins qu'un intervalle de plusieurs lunes. Il est tabou de manger en présence d'un parent supérieur, à moins qu'il ne tourne le dos. L'empire du tabou est le gardien des priviléges respectifs des classes.

Une île basse, couverte d'une recouche épaisse de bonne terre, où les végétaux se développent avec vigueur; quelques mamelons capitonnés de mangliers, de bananiers et de cocotiers; çà et là des villages composés de huttes ovales de 20 pieds

de large sur 30 de long; nombre d'oiseaux, martins-pêcheurs, tourterelles, merles, moucherolles, chats-huants et poules d'eau, répandus et voletant un peu partout, tel est l'aspect que présente à l'équipage de l'*Astrolabe* l'île de Tonga-Tabou, lorsque la corvette aborde ses rivages. Du reste pas de montagnes, ni de collines : conséquemment de ruisseaux, point. Sauf le rat, nul animal mammifère sauvage. L'île est gouvernée par plusieurs chefs indépendants les uns des autres, c'est Tahofa, c'est Palou, c'est Toubo, c'est Hata, et d'autres encore, mais rivaux, mais jaloux, mais dissimulés. Leurs suivants se nomment *mata-boulais*. Les habitants, nus, circoncis, tatoués en partie, notamment sur le ventre et les cuisses, et leur peau brune, mais douce parce qu'elle est ointe d'huile parfumée, sont beaux et bien faits, cupides, audacieux, sournois et barbares. Les femmes, le corps ceint d'une natte qui fait un tour et demi sur les reins, sont peu gracieuses, et tiennent des hommes quant à la dissimulation. Ce peuple vit de rats, de poissons, de fruits à pain, d'ignames.

Arrivée le 9 avril 1827 à la hauteur d'Eoa, l'*Astrolabe* comptait mouiller dès le lendemain : mais une violente tempête la jette hors de sa route. Le 16, elle a connaissance des îles Hapaï, et enfin le 20, à la suite d'un grain furieux, la corvette est poussée dans une passe dangereuse, à l'est de Tonga-Tabou, au moment où elle atteignait le mouillage. Mais le vent se joue d'elle, et tombant jusqu'au calme plat, livre ainsi le navire au jeu des courants dans un chenal hérissé de récifs à pic. Drossée par le mouvement des eaux, l'*Astrolabe* s'accule contre les brisants du nord : heureusement une manœuvre habile la relève. Néanmoins le vent, revenu au S. S. E., tient la corvette collée contre ce mur de coraux sous-marins, véritable rempart formidable aux acores duquel on ne trouve point de fond à 80 brasses. Le danger est évident : aussi, Dumont d'Urville se multiplie. Des ancres à jet sont élongées. Mais à peine à l'eau, les parties aiguës du corail tranchent les cordages et les an-

cres sont perdues. Les chaînes seules résistent. On tremble toutefois pour leurs anneaux, car, que les coraux en coupent un seul, et la corvette, broyée par les récifs, devient une proie facile pour les cupides insulaires. Les Français sont égorgés, les travaux et les richesses amassées par l'expédition sont à jamais perdus, et le sort de la seconde *Astrolabe* est le même que celui de la première. Jugez des angoisses du commandant en chef.

Cependant, à peine échouée, l'*Astrolabe* reçoit la visite de trois Anglais, établis dans Tonga-Tabou. Ils offrent leurs services à l'équipage et semblent dévoués à notre cause. Viennent ensuite des chefs indigènes, Palou et Tahofa, qui s'installent sans cérémonie sur le navire et se font les commensaux de Dumont d'Urville. Cette aménité des sauvages rassure le navigateur, qui, voyant croître le péril de la corvette, dont les chaînes ont cédé, et que les oscillations furibondes de la houle poussent à cinq ou six pieds du mur de corail, veut au moins mettre son monde à l'abri. En effet, la chaloupe est chargée de vivres et d'une partie des gens de l'équipage, qu'elle doit conduire en sûreté sur la petite île de Pangaï-Modou, lorsque se présente un homme attaché à un établissement de missionnaires anglais, qui, s'adressant au commandant, lui révèle qu'en se divisant ainsi, il se livre à la rapace convoitise des naturels, prêts à s'élancer avec leurs pirogues sur la riche cargaison du bâtiment, et que, quand même Tahofa et Palou seraient de bonne foi dans leurs témoignages d'amitié, leur autorité serait méconnue par la population. Contre-ordre est alors donné à la chaloupe, et l'équipage de la corvette ne doit plus avoir qu'une seule et même fortune. Seulement, Dumont d'Urville enferme dans une caisse en tôle les papiers et documents scientifiques, et les envoie aux missionnaires sur un bot. Cette frêle embarcation à peine éloignée, la houle augmente, la brise fraîchit, et la nuit se fait si affreuse que l'*Astrolabe*, battue par le ressac, présente l'aspect le plus si-

nistre. La moitié de l'équipage descend dans la chaloupe et les canots, avec les montres marines, les instruments du bord et les papiers indispensables, et on attend le dénoûment du drame.

Palou et Tahofa sont toujours sur le vaisseau, bien repus, bien traités, mangeant et surtout buvant à même, mais parfaitement indifférents au sort de la corvette, qui lutte contre la ruine qui veut la saisir, se débat contre la rafale, et s'agite sur ses ancres. Enfin, le 22, le vent change. Aussitôt on met dehors voiles hautes et basses. Les canots agissent sur l'avant du navire, et l'on file des amarres par le bout. Un mouvement a lieu dans la position de l'*Astrolabe*, et tout chacun de croire qu'elle se détache du récif. Hélas! point... Tout au contraire, elle donne en plein sur l'écueil et n'a plus que 3 ou 4 pieds d'eau sous la poulaine. L'échouage est complet, et c'en est fait du beau navire! Déjà les sauvages de la côte, attentifs à ce qui se passe, poussent des hurlements de joie, et leurs nombreuses pirogues s'élancent, comme des oiseaux de proie, pour fondre sur la corvette qu'ils supposent que l'on doit abandonner, et la piller... Mais Dumont d'Urville frappe un coup décisif, et s'adressant à Palou, Tahofa, et Lavaka, un autre chef de l'île, il leur dit la vérité sur la position de son bâtiment, et leur demande, si en leur abandonnant tout ce que contient le navire, ils laisseront aux Français ce qui leur est nécessaire pour regagner leur patrie ?... Palou affirme qu'il périra plutôt que de laisser maltraiter ses amis les Français. En effet, il monte sur le pont, et voyant que des pirogues on va se mettre à l'abordage, il ordonne aux naturels, d'une voix impérative, de se retirer sans retard... Il achevait à peine qu'on annonce au commandant que l'on vient de ressaisir les amarres filées par le bout au moment de l'appareillage. O bonheur! La corvette reprend incontinent la position de la veille, c'est-à-dire qu'elle est encore exposée, mais non perdue.....

Le lendemain 23, on s'écarte des récifs de quelques toises, et le 24, après quatre grands jours d'angoisses inexprimables, grâce à quelques risées folles du nord-est et à la touline des embarcations, l'*Astrolabe* s'écarte enfin des acores de cet affreux écueil, reprend lentement la voie du mouillage, et jette enfin l'ancre devant l'îlot de Pangaï-Modou, le 26 au soir.

Pendant toute la durée de ce long péril, les trois chefs Tongas n'ont cessé de se montrer dévoués, et leurs sentiments de bonne amitié ne se sont pas démentis un seul instant. Néanmoins Dumont d'Urville continue d'être vigilant, et bien lui en prend. Un mois se passe pendant lequel le commandant rend des visites à Palou, qui le reçoit assez peu chaudement; à la tama-ha Fana-Kana, sorte de prêtresse du pays, qui l'accueille avec une courtoisie presque européenne et lui raconte qu'elle se souvient du passage des vaisseaux d'Entrecasteaux, allant à la recherche de La Pérouse, et affirme que, jadis, deux autres bâtiments à pavillon blanc ont touché à l'île Namouka. De leur côté, les officiers se rendent à terre où on leur fait un bon accueil, et où ils couchent chez leurs *Ofas*. Les ofas sont les amis que les naturels se font parmi les navigateurs, et qu'ils choisissent pour les aimer et les protéger. Enfin les savants et les naturalistes se livrent à leurs études sur le territoire de l'île. Mais voici que, soudain, l'expédition acquiert une preuve de la perfidie naturelle aux insulaires de Tonga-Tabou. Le 13 mai, au moment où l'*Astrolabe* met à la voile, après avoir comblé les indigènes de présents, les sauvages s'emparent, par une ruse inouïe, d'une embarcation qui portait à terre un des élèves et des hommes. Ainsi ont-ils agi déjà avec Cook et d'Entrecasteaux. Dumont d'Urville se voit contraint de sévir pour obliger ces hôtes pervers à rendre ses gens. D'abord ils ne renvoient que l'élève, monsieur Dudemaine, et promettent de ramener les autres marins. C'est en vain qu'on brûle leurs villages et qu'on leur fait une guerre de buissons : ils ne veulent que gagner du

temps, et se fortifier dans leur village sacré de Mafanga. Ils prétendent posséder chez eux des Européens : c'est la manie de leurs chefs. Alors d'Urville fait approcher la corvette des récifs qui protégent Mafanga, et canonne vivement les naturels réunis au nombre de quatre à cinq mille, armés de fusils, d'arcs, de lances et de casse-têtes. Abrités par des retranchements de sable, nos insulaires croient pouvoir braver impunément l'artillerie française : mais enfin, fatigués de leur inaction et voyant de temps à autre bon nombre des leurs tomber sous le feu, ils renvoient leurs prisonniers qui arrivent, à demi tatoués et déjà travestis de force en sauvages. Cette révolte était le résultat d'une conspiration ourdie dans l'île, par des échappés de galères que j'ai signalés au début, les déserteurs Reboul et Simonet, gens de sac et de corde, que les chefs de l'île ne purent restituer, car ils étaient en fuite.

Lorsqu'elle eut quitté les rivages inhospitaliers de Tonga-Tabou, et après plusieurs incidents de pure navigation, l'*Astrolabe* relâcha, en décembre, à Hobart-Town, l'une des villes de la Terre de Van-Diémen, au sud de l'Australie. Là, un pilote, du nom de Mansfield, raconta au commandant, d'une façon confuse, qu'un capitaine de navire anglais prétendait avoir trouvé des traces du passage et sans doute de la perte de La Pérouse. Pour plus de détails, il l'adressa à l'aide de camp du gouverneur, sir Frankland. Celui-ci lui apprit qu'en effet le capitaine Dillon prétendait avoir eu connaissance du gisement du naufrage de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*. Mais il ajouta que Dillon était un fou, un aventurier, et que sa découverte n'était qu'une fable. Dumont d'Urville, d'abord très-refroidi dans son premier espoir, ne savait trop que penser, lorsque survint le commandant du port, Keller, qui lui remit le journal relatant, tout au long, le rapport de Dillon. Après la lecture de ce factum, notre marin français crut y trouver un fond de vérité, et mit aussitôt à la voile pour Mallicolo, c'était le nom que

Dillon donnait exprès à Vanikoro, pour dépister les explorateurs.

La corvette arrivait, le 10 février 1828, devant Tikopia, l'une des îles des Nouvelles Hébrides, lorsque la vigie annonce trois pirogues qui approchaient. Chacun de courir sur le pont. Dans la première des pirogues, on remarque un Européen portant un bonnet de laine, une chemise rouge et un pantalon de prunelle blanche. Cet homme monte à bord, déclare qu'il est le Prussien Martin Bushart, qu'il vient d'accompagner Dillon à Vanikoro, que le navire de cet Anglais a pu mouiller à Ocili, que le capitaine a obtenu à Vanikoro les objets mentionnés dans sa relation, mais qu'il ne reste plus de Français dans l'île, le dernier étant mort un an auparavant, et son tombeau y étant signalé aux étrangers. Enfin il ajoute que les naturels se sont montrés paisibles, mais que l'air y est si malsain, que les équipages y prennent la fièvre presque aussitôt. En même temps, un autre homme, que le commandant de l'*Astrolabe* prenait pour un insulaire, lui présente une lettre de Dillon lui-même, se gardant bien de donner aucun renseignement sur Vanikoro et le naufrage, mais faisant part qu'il se dirigeait sur l'île Pitt. Alors Dumont d'Urville apprend que l'homme à la lettre n'est point de Tikopia, mais un Lascar, du nom de Joë, ayant habité successivement Viti, où il avait pris femme, Koro, Imbao, Mouala, Vatou-Lele, etc., et qu'il est précisément celui qui a vendu à Dillon la poignée d'épée aux armes de France, et le premier de qui soient venus les renseignements les plus positifs sur le lieu et les traces du naufrage de La Pérouse.

Mais ni Bushart, ni Joë ne voulant suivre Dumont d'Urville, celui-ci résolut de partir sans retard. Malheureusement, avec le Prussien et le Lascar, étaient montés à bord au moins vingt-cinq naturels, qu'il fallait faire déguerpir, et le nombre de leurs pirogues ne suffisait pas pour les ramener à terre. Tout en pestant, on dut attendre deux grandes heures : encore

n'arriva-t-il que cinq pirogues, et chacune d'elles ne pouvait recevoir que trois ou quatre hommes en sus de ceux qui la montaient. Aussi, quand elles furent toutes parties, il resta encore cinq sauvages. Aucune pirogue nouvelle n'était en vue, et le courant ayant entraîné l'*Astrolabe* déjà de huit milles sous le vent, bon gré malgré, il fallut se décider à faire voile avec eux. Les Tikopiens couchèrent dans le grand canot, et devinrent fort utiles au navigateur, car, toute la nuit, ils ne cessèrent d'indiquer exactement le gisement de Vanikoro. Certaines étoiles leur servaient à reconnaître leur position. Enfin, le lendemain, dans les feux du soir, des barres de perroquet on put distinguer les sommités de Vanikoro, sous la forme de trois mamelons, aplatis et isolés, comme autant d'îles distinctes. A cette vue, tous les cœurs français furent agités. C'était donc là le point mystérieux qui avait caché si longtemps à la France et à l'Europe entière le drame fatal de La Pérouse! Mais quel allait être le résultat des efforts de l'expédition?...

L'*Astrolabe* erra d'abord longtemps autour de Vanikoro avant de trouver un mouillage, le long du récif qui l'entoure. Puis, comme Dillon, qui n'avait pu faire mouiller le *Saint-Patrick* ni à Païou, ni à Vanou, mais bravant tout danger, s'était glissé dans un petit espace, appelé havre d'Ocili, au milieu des récifs de la partie orientale, Dumont d'Urville alla prendre le même mouillage, le 20 février.

Le groupe de Vanikoro se compose de quatre îles. Deux sont grandes et fort élevées. La première a nom *île de la Recherche,* et possède deux districts avec villages appelés *Païou* et *Vanou*. La seconde, qui se nomme *Tevai,* n'a qu'un village qui porte aussi ce nom. Deux autres îles, fort petites, ont aussi des villages, *Nama,* etc., et sont désignées sous les appellations Vanikoriennes de *Maneva* et *Nanoun-ha*. Ces quatre îles sont tellement voisines l'une de l'autre qu'elles ne paraissent en former qu'une seule, sous le nom commun de *Vanikoro*.

Un récif de corail de 30 à 40 milles de circuit enveloppe ce groupe d'îles comme d'une ceinture, à une certaine distance du rivage. Il existe à peine quelques coupures qui servent de passes et d'entrées dans les baies intérieures. Un petit espace, encastré dans les récifs de la partie orientale de cette ceinture peut servir d'abri et a reçu le nom de *havre d'Ocili*. L'espace qui s'étend entre cette enceinte de coraux et la terre, offre une nappe d'eau constamment paisible, tandis qu'au dehors la mer est souvent agitée. L'île de la Recherche surtout, la plus grande, est très-montagneuse, et couverte d'épaisses forêts de la plus riche végétation, qu'entretiennent des pluies fréquentes. Mais l'humidité qui en résulte, rend l'atmosphère brumeuse et fait que le climat de Vanikoro, très-malsain, donne des fièvres dangereuses, qui rendent ces îles redoutables aux Océaniens de leur voisinage et surtout aux Européens.

L'aspect de Vanikoro ne laisse pas d'être pittoresque, et les villages y produisent bon effet, adossés à des montagnes boisées. Ils se composent d'assez jolies huttes, suffisamment propres, de 10 à 20 pieds de long sur 8 à 10 de large. Elles sont appuyées sur des pieux. Leurs toits et les murailles sont faits de nattes fabriquées avec des feuilles de cocotier. Un foyer carré se trouve au centre de la cabane. Ces villages ont aussi leur maison commune où les hommes se réunissent pour fabriquer leurs arcs et leurs flèches, et se débarrasser de certains animaux..... peu commodes. Pendant ce temps les femmes vont chercher le poisson, les fruits ou les racines, nourriture du Vanikorien.

Quels hommes et quelles femmes ! Les premiers, petits et grêles, sont absolument nus : ils ont la peau noire, les cheveux enveloppés d'un morceau d'étoffe qui pend sur les épaules, le corps ceint d'une liane noire et luisante. Les bras, les jambes et la tête sont décorés de bracelets et de colliers de coquilles. Leurs narines et leurs oreilles sont percées afin d'introduire dans les trous des os ou du bois : délicieux ornements ! Ces sauvages portent constamment un arc et des flè-

ches. Les secondes sont également sans vêtements, sauf la ceinture de liane. Leur laideur est repoussante. Les plus jeunes n'ont pas même ce qu'on nomme en France la *beauté du diable*, c'est-à-dire la fraîcheur de la jeunesse : elles sont laides aussi. On ne trouve pas la moindre grâce dans leurs mouvements. Du reste, les insulaires sont excessivement jaloux à l'endroit de leurs femmes. Hommes et femmes, à force de mâcher la noix d'arec, mêlée avec de la chaux, ont les dents en ruines et les lèvres d'un rouge effrayant sur leurs visages noirs. C'est à ce beau monde que nos Français vont avoir affaire.

Quand enfin l'*Astrolabe* fut affourchée sur ses ancres, le canot, sous la conduite de l'enseigne Gressien, fit le tour de l'île, à l'ouest surtout, en dedans de la ceinture des brisants. A Païou, le premier village où il s'arrêta, tout le monde prit la fuite. Un matelot anglais, descendu à terre, ne trouva qu'un vieillard et une vieille femme, que la terreur rendit muets. A Nama, on donna à monsieur Gressien quelques morceaux de fer et de cuivre provenant des vaisseaux naufragés à Païou et à Vanou : mais aucun des naturels ne voulut ouvrir la bouche sur les naufrages et leurs gisements. Il était évident que les insulaires, craignant que les Français ne fussent venus pour tirer vengeance de la mort de nos compatriotes, s'étaient promis de garder un silence absolu. On put juger de suite que Dillon avait semé d'avance des préventions à l'endroit des Français, et que c'étaient ces terreurs, habilement produites, qui bâillonnaient toutes les bouches et fermaient toutes les oreilles. Un naturel, plus communicatif, semblait-il vouloir parler? à l'instant même les siens l'entouraient, et leurs visages effrayés le forçaient à la retraite. Ni promesses, ni caresses, ni prières, ne purent vaincre leur obstination.

Le canot de Gressien passa la nuit près de Vanou; puis le lendemain, 22 février, se dirigeant vers la passe du nord, il rentra dans le bassin intérieur, et revint à bord par la passe de l'est.

Le second de l'*Astrolabe*, monsieur Jacquinot, rencontra, à Vanou, le même système de mutisme. A l'approche des Français, l'alarme se répandit dans le village, et femmes et enfants s'enfuirent dans les bois en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Les hommes seuls se montrèrent, mais inquiets. On les interrogea, ils se turent. On les accusa, ils nièrent. Pourtant ils avouèrent avoir possédé longtemps les crânes des *Maras* (Européens), mais ils prétendirent les avoir jetés à la mer. En outre, un vieillard confessa que des *blancs* étant venus à Vanou, les insulaires les avaient reçus à coups de flèches : qu'aussitôt les blancs avaient *soufflé sur eux la mort* avec leurs fusils; et qu'enfin ces blancs étaient tous morts. Puis il ajouta qu'à Païou il était resté deux blancs, mais qu'ils étaient morts depuis longtemps.

A Manevai et à Tevai, on montra aux naturels des croix de Saint-Louis et une pièce d'argent, en leur demandant s'ils avaient déjà vu des objets semblables. Il fut répondu qu'il s'en trouvait à Vanou.

A Nama, toujours le silence, toujours la dissimulation. Mais alors monsieur Jacquinot s'étant avisé de déployer devant les sauvages un morceau de drap rouge, un Vanikorien, séduit par les couleurs de l'objet, sauta subitement dans le canot, faisant signe qu'il allait conduire au lieu du naufrage, si on lui donnait ce drap rouge.

La chaîne des récifs qui forme une immense ceinture autour de Vanikoro, à la distance de deux ou trois milles au large, près de Païou, se rapproche beaucoup de la côte, dont elle n'est plus qu'à un mille. Ce fut là, dans une sorte de coupée à travers les brisants, que le noir vanikorien arrêta le canot et fit signe aux blancs de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de douze à quinze pieds, les Français distinguèrent aussitôt, disséminés çà et là, et empâtés de coraux, des ancres, des canons, des boulets, d'autres objets encore, et surtout quantité de plaques de plomb...

Tous les doutes étaient dissipés... Les tristes débris du naufrage de La Pérouse étaient là sous les yeux de ses compatriotes... Aussi des larmes glissaient des yeux de tous nos marins...

Il ne restait plus que des objets en cuivre, en fer ou en plomb... Tout le bois avait disparu, détruit par le temps et le frottement des lames... Le gisement des ancres donnait lieu de présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que deux autres semblaient avoir été mouillées. En outre, l'aspect des lieux permettait de supposer que le navire avait donné dans cette passe, pour avoir voulu s'introduire en dedans de la chaîne des brisants, et qu'il y avait échoué. Enfin quelques noirs affirmèrent que c'était ce navire dont l'équipage, débarqué à Païou, avait construit un petit bâtiment, tandis que l'autre vaisseau avait échoué de l'autre côté du récif et s'était englouti.

Mais voici qu'un matelot, se promenant dans Païou, avise sur une porte un panneau cloué, lequel panneau, fait d'un morceau de sapin de 4 pieds de long sur 14 pouces de large, était décoré d'une fleur de lis et autres ornements sculptés. C'était, à n'en pas douter, un débris du couronnement de l'un de nos navires.

De ce moment on se mit à l'œuvre pour arracher aux coraux les débris du désastre dont ils étaient une preuve incontestable. Ce ne fut pas sans peine qu'on put extraire de la croûte du corail une ancre d'abord, un canon court en fonte, un pierrier en bronze, une espingole en cuivre, un saumon, une grande plaque de plomb, quantité de porcelaines et une foule d'autres objets.

Cependant l'*Astrolabe* était mal à l'aise dans le mauvais havre d'Ocili. La houle fatiguait ses chaînes et menaçait de la jeter à tout moment sur les récifs, dont les roches verticales l'auraient fracassée. Aussi son commandant songe-t-il à changer de station. D'Urville quitte Ocili et vient, à l'aide d'ancres à

jet et de grelins, se ranger dans la baie de Manevai, dont le bassin, très-calme, le tient à l'abri de tous les éléments. Alors on continue les travaux avec ardeur : l'expédition scientifique se rend à terre; on fait le relèvement de l'île; toutes choses marchent d'ensemble.

Le naufrage de La Pérouse sur cette côte étant désormais un fait acquis, et les objets trouvés chaque jour le confirmant encore, on décide en conseil, et à l'unanimité, d'élever un tombeau à la gloire et au souvenir de l'infortuné navigateur et de ses compagnons. Le théâtre du sinistre est Païou; mais, comme on ne peut l'ériger en cet endroit, on choisit de préférence le récif qui ceint le mouillage de Manevai, et que couronne une touffe de mangliers. On donne au mausolée la forme d'un prisme quadrangulaire de six pieds d'arête, et on le surmonte d'une pyramide de même dimension. Afin de préserver ce funèbre monument de la profanation, on se garde bien d'employer le fer dans sa construction, ou toute autre chose capable de tenter la cupidité des sauvages. Puis, dans une des traverses, on incruste une plaque de plomb, sur laquelle on a gravé profondément ces mots :

A LA MÉMOIRE

DE

LA PÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS.

L'*Astrolabe*, le 14 mars 1828.

Enfin, à dix heures et demie, le 14 mars, l'état-major, à la tête d'une partie de l'équipage, descend sur le récif. Un détachement de dix hommes défile, par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, autour du tombeau, et fait retentir le bois de mangliers de trois décharges de mousqueterie. De son côté, l'*Astrolabe* fait répéter aux échos des montagnes du groupe d'îles une salve de vingt et un coups de canon... Hélas! quarante ans auparavant, ces mêmes échos avaient entendu

la grande voix du canon français, partie des sabords de la *Boussole* et de l'*Astrolabe,* sous les ordres de La Pérouse! Quarante ans auparavant, ces mêmes rivages avaient retenti des cris de nos compatriotes expirant sous les flèches des sauvages, ou succombant sous l'étreinte de la fièvre! Aussi ces pensées gonflent toutes les poitrines, agitent tous les cœurs, et font que des larmes glissent silencieusement sur nombre de visages.

En effet, la position de l'*Astrolabe* de cette seconde expédition offre une certaine analogie avec celle des marins de la première. Le temps, de sec qu'il était, est devenu pluvieux et malsain, de sorte que les fièvres se sont déclarées soudainement, et prennent un caractère épidémique. Le naturaliste Guaimard, le premier, après ses recherches dans l'île, non loin de Nama, est revenu avec cette fièvre intense qui tue rapidement un homme. Le commandant lui-même est saisi par des accès violents et dangereux. La fièvre cloue sur les hamacs la moitié des gens de l'équipage : les bras vont manquer à la corvette pour la manœuvre d'un départ difficile et périlleux. Le deuil dont cette terre néfaste couvre le premier séjour des Français, semble devoir envelopper aussi d'un crêpe lugubre le second séjour des marins de la même nation. D'Urville sent l'imminence du danger.

Mais ce danger n'est pas tout entier dans la maladie qui règne sur l'*Astrolabe*. Un péril tout aussi sérieux se manifeste du côté des sauvages de Vanikoro.

Lors de la première expédition de monsieur Gressien, pour étudier les contours et les sites de Vanikoro, les deux insulaires que l'on avait pris à Tevai, pour servir de guides, parurent fort alarmés de se trouver en présence des naturels de l'île de la Recherche, ceux de Vanou. Ils se couchèrent dans le canot, à plat ventre, et ne se laissèrent voir qu'après avoir reconnu que les habitants de Vanou ne se montraient pas hostiles envers les Français. Les sauvages de Tevai étaient-ils donc en mauvaise harmonie avec ceux de l'île de la Recherche, à

notre occasion? En outre, les naturels de Tevai se montrèrent bientôt, vis-à-vis de nos compatriotes, maussades, querelleurs, mendiants. Leur chef, Nero, ne cessait de demander. Un jour que d'Urville lui rendit visite, sans armes, et accompagné seulement de quelques officiers, Nero se plaignit amèrement de ce qu'on ne lui offrait rien, objectant que *Pita,* — *Peter* Dillon, — lui donnait beaucoup. Puis, peu à peu, le sauvage prenant une attitude menaçante, d'Urville s'empressa de lui offrir une hache et un collier, en échange de cochons qu'on ne lui remit jamais; et, profitant de l'ébahissement de Nero, se leva et disparut, jurant bien qu'on ne le reprendrait plus, sans armes, à de pareils tête-à-tête.....

Au contraire, une fois dans le mouillage de Manevai, le capitaine trouva des hommes plus affables. On devina bientôt qu'ennemis de leurs frères de Tevai, ils prenaient à tâche d'agir tout autrement vis-à-vis des marins français. Ils accouraient de bonne amitié sur le pont de l'*Astrolabe.* Ils saluaient le commandant, à la façon du pays, en baisant le dos de leurs mains; et Mohembe, leur chef, c'est-à-dire l'*Ariki,* qui était en même temps prêtre de *Nalamba,* le premier des dieux de Vanikoro, se déclara son *ofa* ou ami particulier. Mohembe était fort laid, très-petit, difforme, mais bon, simple, discret et paisible. Il répondait à tout, n'interrogeait pas, ne demandait jamais de cadeaux.

Mais voilà que tout à coup l'équipage de la corvette remarque que les sauvages de Vanou sont devenus les meilleurs amis des sauvages de Tevai. Puis, un matin, d'Urville est fort surpris de voir venir à bord une demi-douzaine de pirogues de Tevai, sans que trois ou quatre naturels de Manevai, qui se trouvent sur le pont, paraissent effrayés le moins du monde à leur approche, quoiqu'ils eussent dit, encore la veille, qu'ils avaient les insulaires de Tevai pour mortels ennemis. Il en témoigne sa surprise à ceux de Manevai, qui se contentent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils ont fait la paix..... Ils ajoutent que

les sauvages de Tevai apportent des cocos; mais en fait de cocos, on ne voit sur les pirogues que des arcs et des flèches en fort bon état. Les insulaires arrivent, montent d'un air déterminé, s'approchent du panneau pour regarder dans le faux-pont, et, en un mot, cherchent à s'assurer si le nombre des malades n'augmente pas... Il est évident qu'ils attendent, pour déclarer la guerre, que l'équipage soit tout entier retenu et affaibli par la fièvre. Une joie maligne perce dans leurs regards diaboliques... On fait observer alors au capitaine que les naturels de Manevai font de même depuis plusieurs jours.....

Ces manœuvres annoncent les plus perfides dispositions..... Aussi d'Urville se contente de faire ouvrir la salle d'armes, ordinairement fermée avec soin, et montrant aux sauvages les canons, les sabres, les fusils, les espingoles, etc., qui brillent sous un rayon de soleil; l'aspect de ces armes étincelantes, dont ils ne connaissent pas l'usage, les fait tressaillir, et débarrasse vivement la corvette de leur présence.

Aussitôt le commandant de l'*Astrolabe* exhorte son monde à prendre courage. Les malades eux-mêmes prêtent leurs bras défaillants à l'appareillage. On peut élonger une ancre à jet dans l'est, par trente brasses de fond; et quoiqu'elle soit surjalée, on est assez heureux pour qu'elle prête un bon secours. C'est sur ce frêle appui que le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, la corvette déploie ses voiles et prend son essor pour quitter Vanikoro, en serrant le vent, avec une bonne brise d'est-sud-est. L'*Astrolabe* franchit heureusement la passe pour gagner le large, à travers des flots d'écume qui en blanchissent les bords, et sous un grain subit qui se prend à borner l'horizon dans un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

L'expédition s'éloigna enfin, emportant de Vanikoro un plan qui en fait, à présent, l'un des points les mieux connus de l'océan Pacifique.

Elle rentrait précisément à Marseille, juste un an après, jour pour jour, le 17 mars 1829.

De 1837 à 1840, Dumont d'Urville fit un autre voyage au pôle Sud et dans l'Océanie; expédition qui lui valut le titre de contre-amiral, mérita des grades à ses officiers, et fit donner nombre de décorations aux gens de son équipage.

Pourquoi faut-il dire que celui que les plus dangereux océans du globe avaient respecté, était réservé pour périr par le feu, dans la catastrophe du chemin de fer de Versailles, le 8 mai 1842!....

La prise d'Alger, en 1830, en donnant à la couronne de France un nouveau fleuron, rendit en même temps plus hospitalières, pour les naufragés, les côtes, jusques alors si redoutées, des États Barbaresques. L'Algérie était un repaire de pirates, et malheur à qui tombait sous leurs coups!....

Le brick *le Silène,* qui faisait partie de notre flotte, le 9 mai 1830, reçut l'ordre de porter au commandant de la croisière des lettres et des provisions fraîches. Aussitôt il quitta Mahon, où se trouvaient l'amiral et la flotte. Le temps était beau, la mer bonne, le vent favorable, et l'équipage plein d'ardeur et de gaieté. Mais le ciel changea bientôt. Le 13 au soir, à la lueur d'un éclair, on entrevit la côte. On louvoya, car la nuit se fit sombre et orageuse. Puis le jour parut, mais si sombre, si obscur, qu'à peine y voyait-on. La pluie tombait, et une brume épaisse formait une telle vapeur que le soleil n'existait pas pour le brick. Rien de plus lugubre alors que l'aspect de la mer, car l'espace, au milieu duquel se meut un navire, se resserre, se rétrécit, se rapetisse à mesure que le brouillard s'épaissit, et l'on ne peut se défendre de l'appréhension d'être enseveli vivant dans cette tombe humide.

La vue de deux bricks de la division fit disparaître bientôt cette monotonie; mais un fort grain ne permit pas de les reconnaître, et on retomba dans l'obscurité. Puis, vers le milieu du jour, parut un autre brick, avec lequel on entra en com-

munication par signaux. C'était l'*Aventure*. On vira de bord, et on fit voile de conserve.

Néanmoins le soleil demeurait toujours voilé, et la brume ne permettait pas de prendre connaissance de la côte. Telle était la violence des courants, que l'on se croyait loin de terre lorsqu'on y touchait. L'*Aventure* traçait la route. Le *Silène* le suivait; la navigation se faisait par tâtonnements. Mais, vers le soir, ce brick disparaissait dans le brouillard plus sombre, lorsque la terre, faiblement éclairée par les derniers reflets du jour, se montrant fort près, on la prit pour une brume épaisse. Avec cela, les lames chassées par le vent s'amoncelaient, s'élevaient en se brisant contre la côte, et formaient des bourrelets de vapeurs qui augmentaient la sécurité fatale de l'équipage. Tout à coup l'*Aventure* reçut une violente secousse..... Ce choc fit croire tout d'abord qu'un brick venait de heurter l'autre, et tout le monde accourut sur le pont. Mais d'autres secousses, plus violentes que la première, firent trop vite comprendre que le navire avait touché. En effet, l'*Aventure* chancelle soudain comme un homme ivre, et l'on reconnaît enfin, le désespoir dans l'âme, que le brick est jeté à la côte. Aussitôt on se précipite en désordre sur l'avant, et officiers et soldats courent pêle-mêle vers le lieu supposé du danger. Le vent souffle avec une violence inouïe, la mer déferle avec fureur contre les flancs du vaisseau; les plus noires ténèbres ajoutent à l'horreur de ce drame.... Toutefois, l'œil peu à peu s'habitue à distinguer les reflets des récifs et la couleur blanchâtre des rochers : on devine que la position est des plus menaçantes, et, comme l'on sent que le brick fléchit sous le vent, et que le poids énorme de la mâture ajoute encore à cette inclinaison, on se tient prêt à chavirer. Mais la voix du lieutenant de vaisseau d'Assigny s'écrie alors :

— Coupe, coupe le grand mât!

Aussitôt l'équipage, sortant de sa stupeur, s'élance à l'œuvre; les matelots, armés de haches, tranchent les haubans et les



Un premier coup de talon et une lame furibonde le soulèvent comme une toupie, et, le laissant retomber ensuite, l'échouent presque aussitôt.

p. 307.

manœuvres, et le mât, privé de ses appuis, et sapé à sa base, tombe sous le vent avec un fracas effrayant. Allégé, le brick se relève quelque peu; mais les lames et le vent, pesant ensemble sur le plat-bord, l'inclinent de nouveau, et la tempête le poussant de plus en plus vers la terre, on est obligé d'abattre à son tour le mât de misaine.

Il est dix heures. La nuit est horrible, violente la houle, le vent déchaîné, la pluie poussée par rafales, et les ténèbres sont impénétrables. Des vagues impétueuses saisissent l'*Aventure* sur leurs larges nappes, et, furieuses, menacent à chaque instant de le briser contre la côte. Le gouvernail est arraché et mis en pièces; à chaque secousse nouvelle, le malheureux brick retombe plus lourdement sur le côté. A toute minute, on croit le voir disparaître; et le fait est qu'il entre dans le sable déjà de sept à huit pieds. Les lames qui arrivent sans fin balaient tellement le pont, qu'on ne peut reprendre haleine, et cent fois l'on se sent périr. Pourtant, l'effroi qu'inspire la côte d'Afrique, et la cruauté des Maures, plus terrible que celle des éléments, effraient à ce point l'équipage, que pas un homme ne parle d'aller au rivage. On se cramponne sur la surface dévastée du pont, mais nul n'essaie de gagner la terre.

Cependant un avis, trop tardif hélas! ayant mis en éveil monsieur Bruat, commandant du *Silène,* cet autre brick fut sur le point d'échapper au désastre. Debout sur le pont, au moment où le grain fondait sur son navire, ce brave officier reconnut bien vite la blancheur de l'écume des flots se brisant contre des rochers. Aussitôt il donne l'ordre de mettre la barre sous le vent, et il appelle aux voiles tout l'équipage. Mais l'évolution du virement de bord est lente : le petit hunier reste longtemps masqué, et le brick ne sent plus son gouvernail. Hélas ! alors que l'on amarre la grande voile pour arrêter une abattée trop forte, un premier coup de talon et une lame furibonde le soulèvent comme une toupie, et, le laissant retomber ensuite, l'échouent presque aussitôt.

Cette fois il faut gagner la côte. Des embarcations du *Silène,* celles qui se trouvent à l'arrière, ont été brisées par la bourrasque ; le canot du capitaine n'a plus que la moitié de sa carcasse; la chaloupe et le grand canot ne peuvent être mis à la mer. Il n'est qu'un moyen de sauvetage : c'est de tendre deux cordes, que les plus vigoureux nageurs vont amarrer à terre.

A l'instant où ces tristes apprêts se font sur le *Silène,* le brick *l'Aventure* touche de nouveau, et sombre davantage; aussi son équipage, à moins de périr, est contraint de l'abandonner en hâte, car les lames couvrent le pont, et on court le risque d'être englouti subitement. Alors des matelots attachent un câble au vaisseau, et, se précipitant à l'eau, gagnent les rochers, où ils l'amarrent, en le tendant énergiquement, pour faciliter le périlleux trajet aux gens du brick. Tous atteignent heureusement la plage africaine. De là, leurs regards se portent sur la mer déchaînée, et ils cherchent à en percer les ténèbres, afin de connaître le sort de leurs compagnons du *Silène*. Mais ils ne peuvent que les hêler... A cet appel, l'équipage de ce brick quitte enfin son navire, vers deux heures du matin, à l'aide d'un double câble tendu en va-et-vient.

Les hommes des deux bricks réunis, les capitaines Bruat et d'Assigny se consultent avec leurs officiers sur les moyens à prendre. Ce qu'ils ont le plus à craindre, c'est la fureur des Arabes, car, Alger est précisément en guerre avec la France, et Oran et Tunis sont à 50 et 60 lieues, au delà de contrées que peuplent des tribus belliqueuses et cruelles. Malgré tout, c'est vers Alger que l'on se dispose à marcher. Quelques matelots nagent d'abord jusqu'au *Silène*, lorsque se lève un soleil pâle, qui permet à peine de contempler le lugubre spectacle que présente le rivage, où s'agite la coque à demi fracassée du premier brick, et où s'enfonce dans les eaux jusqu'au bordage la dépouille du second. Ils en rapportent une cage à poules, quelques bouteilles de vin, des coffres pleins de vêtements appartenant à monsieur Bruat, qui les partage géné-

reusement à ses compagnons d'infortune, et la caisse de l'équipage, dont le contenu est aussitôt réparti entre tous, selon le rang et le grade de chacun.

Alors, on range sur trois colonnes les deux cents marins de l'*Aventure* et du *Silène*, les officiers se placent en tête, et l'on se met en marche. Bientôt la caravane double une pointe de collines, lorsque tout à coup trois Bédouins, portant à la main des fusils à mèches, se montrent derrière des buissons, et couchant en joue les Français, leur enjoignent par signes de retourner sur leurs pas. En même temps, ils appellent d'autres Arabes. La caravane obéit, et elle se retrouve à peine en face des deux bricks, qu'il fond sur elle de véritables nuées de Bédouins. Ces misérables Maures, à face jaune, aux yeux fauves, à la barbe noire, furieux et rugissant comme des bêtes féroces, menacent les marins les uns de leurs yatagans, les autres de leurs fusils. Il en est qui frappent de leurs bâtons sur les épaules et le dos des matelots pour les pousser vers les gorges des montagnes. Le plus petit nombre, s'écartant de cette scène de violence, se jette à la mer pour aller piller les navires, et telle est l'avidité de ces ignobles sauvages qu'ils semblent de loin s'entr'égorger pour s'arracher les dépouilles des bricks.

Heureusement un Maltais, pris devant Oran, fait partie de l'équipage du *Silène*. Il sait l'arabe, car il a longtemps navigué avec les marins de la Régence. Ce brave matelot se dévoue au salut des Français. Il affirme devant ces barbares que les naufragés sont Anglais... Par ce mot, magique en ce moment, il impose aux Arabes. Toutefois les Bédouins n'en persistent pas moins à vouloir guider la route des marins, et sous le prétexte de les conduire à Alger par un chemin plus court, ils dirigent les Français à travers les montagnes. Mais voici qu'au moment où les équipages atteignent le sommet d'un monticule, que couronne un douair, sortent des huttes qui le composent des bandes de femmes, vraies mégères plus forcenées

que les Kabyles. Elles sautent à la tête de nos captifs, leur arrachent effrontément les mouchoirs dont ils se couvrent la tête, leur crachent au visage, les pincent au point de faire couler le sang, et les lapident en hurlant comme des hyènes. On dépouille de leurs habits les officiers aussi bien que les matelots : on enlève même les pantalons à ceux qui ne possèdent plus que ce vêtement nécessaire. Quelques matelots, pour soustraire leur petit pécule à l'avidité des Maures ont imaginé de faire avaler par les poules leurs pièces de monnaie. Or, un Arabe, que la rapacité rend soupçonneux, s'avise de pourfendre un de ces innocents volatiles. L'Arabe bondit de joie : il tient la poule aux œufs d'or... La vue de ce trésor allume la cupidité des enfants de Mahomet... Toutes les pauvres poules sont immédiatement lacérées à coups de yatagan, et comme jadis les augures en face des entrailles de leurs victimes, les Maures sondent les intestins des poulets avec une telle furie de convoitise, que, malgré leur infortune, nos Français se livrent à un fou rire...

Nous ne pouvons suivre nos marins au milieu de ces hordes de barbares, arrivant, comme des avalanches, de l'intérieur, et qui, ne trouvant plus rien à prendre, s'en vengent cruellement sur nos pauvres compatriotes. On les dirige vers Alger, mais par un immense circuit, et, sous le prétexte de les faire avancer plus vite, bon nombre de Maures, armés de bâtons, frappent à coups redoublés ceux que la chaleur force à ralentir le pas. Sans doute le malheur anéantit le courage, car les Français subissent sans se plaindre cet avilissant traitement. Puis, arrivés dans un autre village, Kabyles des montagnes et Bédouins de la plaine se querellent pour le partage des captifs. L'un de ces monstres se précipite sur un matelot et lui assène un tel coup d'yatagan que le malheureux tombe à terre. Grâce au Maltais, le sauvage Arabe ne l'achève pas...

Cependant, depuis deux jours déjà, les naufragés n'ont pris aucune nourriture, et les inquiétudes de la nuit et les fati-

gues du jour les ont épuisés. Enfin, sur la demande du capitaine Bruat, on leur donne à chacun du pain noir, du poids d'une once à peine, et quelques gouttes d'une eau saumâtre, dont ils peuvent difficilement s'humecter la gorge.

Puis on les sépare. Ils sont divisés par lots, ainsi qu'un vil bétail : et comme on les conduit sur des points opposés, ils ne reconnaissent que trop qu'ils ne vont point à Alger. Cette séparation met le comble à leur infortune. Épuisés, haletants, la marche qu'on leur impose semble à leur impatience vraiment infranchissable. En effet, la chaleur est étouffante. Ils foulent aux pieds un sol aride, couvert d'épines, parsemé de scorpions. La sueur ruisselle de leurs fronts, leurs forces les trahissent, et sans une pluie bienfaisante qui les ranime, ils succomberaient. Enfin, ils arrivent à leurs douairs respectifs, où on les entasse, par vingt et trente, dans des étables où tiendraient à peine quelques moutons.

Exténués, nos Français tombent sur des nattes putrides, et s'y endorment. Que leur importe leur prison? Rien de plus hideux cependant que la hutte d'un Maure! Les murailles, faites de bois et de fiente d'animaux, répandent une odeur d'autant plus horrible que le sol est couvert d'immondices et de vermine. L'air n'y peut pénétrer: on n'y connaît point l'usage des fenêtres. Là, pendant qu'ils gisent accablés par la fatigue et la douleur, les Arabes des montagnes s'approchent sans égard, les réveillent du pied pour les examiner, et par des gestes expressifs leur font comprendre qu'on leur coupera la tête. Puis, la nuit venue, voici qu'on les arrache brutalement à leur repos pour les plonger dans le cloaque d'une immonde écurie, où d'humides ordures forment leur couche.

Le naufrage avait eu lieu dans la nuit du 13 au 14 mai. Mais voici que le 18, vers le soir, les frégates de la division française s'approchent de la côte, et quelques bricks étant venus reconnaître les embarcations échouées, les Arabes, croyant à un débarquement, prennent les armes et descendent des

montagnes en hurlant, pendant que leurs femmes, mettent leurs enfants sur leur dos et s'enfuient. Quant aux captifs, on les parque dans une case plus solide, en les menaçant de la mort au moindre mouvement pour essayer de fuir. En même temps un coup de canon retentit dans l'espace... Les naufragés sont convaincus que c'est le signal de leur massacre : mais non, c'est l'amiral qui rappelle les bricks et s'éloigne.

Cependant les Arabes s'adoucissent quelque peu : on leur dit que le Dey d'Alger envoie des officiers pour protéger les prisonniers. Monsieur Bruat, six officiers, le Maltais et vingt-trois matelots sont enfermés dans une sorte de mosquée ouverte à tout venant, ce qui les expose à des outrages de tout genre. On laisse même partir le Maltais pour Alger, porteur de lettres du capitaine du *Silène*. Sur ces entrefaites une nouvelle se répand et change ces dispositions un peu meilleures. On raconte que les canons des frégates françaises ont blessé des Bédouins, et que plusieurs des captifs, échappés dans les montagnes, y ont maltraité une femme. Dès lors grande fermentation parmi les Arabes, Bédouins ou Kabyles. Les naufragés apprennent bientôt que vingt de leurs compagnons ont été décapités et que leurs têtes ont été envoyées à Alger. Quant aux autres, on les fait sortir de leurs prisons, et, cette fois, on les dirige vers la capitale, en suivant la côte.

Mais alors, des hauteurs on peut voir nombre de points blancs qui tachent l'horizon. Évidemment c'est la flotte française qui paraît à une grande distance. Aussitôt trois matelots entièrement nus, se détachent subitement des Bédouins armés qui forment leur escorte, après les avoir terrassés en un clin d'œil, puis s'élancent dans la mer et nagent vers les embarcations qui longent la côte. Hélas! leurs forces sont rapidement à bout, et quelques Arabes qui se sont jetés à l'eau à leur tour, les rejoignent bien vite, les ramènent au rivage, les conduisent à leurs gardiens, et ceux-ci, furieux, les massacrent sans pitié.

Cependant, dans le douair où sont enfermés les autres captifs,

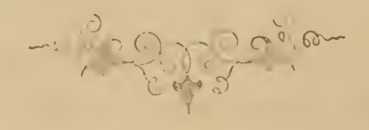
le bruit de cet égorgement allume la soif du sang. Des assassins prennent leurs yatagans, et courant de cabanes en cabanes, ils immolent les malheureux Français. De toutes parts retentissent des cris de rage et des gémissements de douleur. Un épisode sur cent... Huit de nos marins sont enfermés dans une étable. Tout à coup la porte basse s'ouvre, et avec un vif rayon de lumière, pénètrent des Kabyles, hideux de fureur, et rouges de sang. L'un d'eux, vrai démon d'enfer, plonge son sabre dans l'épaule d'un matelot qui tombe. Puis il se rue sur un autre et allait lui trancher la tête, quand celui-ci disposé à vendre chèrement sa vie, saisit une fourche en bois qu'il avise entre les perches du toit, et, attaquant à son tour son ennemi, le terrasse d'un coup violent. A peine à terre, l'Arabe ouvre une large bouche pour hurler; mais le Français lui coupe la parole en enfonçant le manche de sa fourche dans la gorge du brigand, et en lui faisant rendre l'âme avec des flots de sang. Las d'égorger dans toutes les huttes du douair, des bandes de Maures arrivaient en ce moment près de la cabane ouverte..... Ils voient ce qui se passe... Telle est pourtant la lâcheté de ces misérables qu'aucun d'eux n'ose approcher..... Les plus hardis se contentent d'introduire le canon de leur fusil entre les planches. Nos intrépides matelots détournent les armes meurtrières, et trois d'entre eux, reconnaissant que les fusils n'ont pas de pierres, sortent d'un bond, fondent sur leurs meurtriers, les culbutent, renversent une Mauresse qui, à coups de sabre, voulait les retenir, et s'échappent en courant vers la mer. On les poursuit : heureusement ils s'enfoncent dans d'immenses marécages et disparaissent... Hélas! revenus de leur effroi, les Maures pénètrent enfin dans la cabane, et achèvent les massacres commencés...

Le lendemain de cette boucherie, ce qui reste de nos malheureux compatriotes est conduit à Alger, comme ceux de la première bande. Mais ils n'ont plus d'espoir de revoir la France. Le Dey a envoyé un officier turc pour commander

leur escorte. Cet homme a le cœur sensible, et les débris des équipages le surprennent pleurant sur leurs infortunes. Il se montre en effet plein de bienveillance et de bonté. Après une marche longue et pénible, ils arrivent dans de belles campagnes bien cultivées, en regard de collines décorées de charmantes maisons de plaisance, et enfin Alger, avec son amphithéâtre splendide de hauts minarets, d'élégantes mosquées, de maisons blanches, de jardins fleuris et de bosquets verdoyants, se montre à leurs yeux. Ils sont aussitôt présentés au palais du Dey, qui les compte, puis, du doigt, leur désigne la façade de la Casbah... Horreur ! les infortunés reconnaissent, fichées sur des crochets de fer, et formant une affreuse guirlande, cent neuf têtes, fraîchement coupées et grimaçantes, de leurs compagnons des bricks *l'Aventure* et *le Silène*... Ce sont les victimes des massacres des Maures, dont on a envoyé les têtes en hommage à Sa Hautesse... Les ignobles satellites du Dey se font alors un plaisir cruel d'insulter à l'indicible impression de douleur que ressentent les Français à cette vue. Ils se jettent l'un à l'autre les têtes sanglantes et pâles de ces martyrs, se les renvoient, les brisent sur les dalles, et profanent leurs cadavres par les plus épouvantables mutilations...

Enfin, on éloigne nos marins, et on les conduit..... au bagne, pour y servir sur les galères du Dey...

Grâces au ciel ! à quelques jours de là, le canon tonnait sur Alger, les Français s'emparaient de ce repaire de pirates et de forbans, et la victoire de notre glorieuse armée rendait à nos équipages captifs, trop décimés hélas! la liberté, le bonheur et la vie.





XIII

XIXe SIÈCLE.

L'Archipel grec. — L'écrin des plus belles îles. — La France compte un héros de plus. — Révolte de la Grèce contre les Turcs. — Bataille de Navarin. — Le *Panayoti*. — L'enseigne Bisson. — Le pilote Trémintin. — Les deux mistics. — Attaque. — Branle-bas de combat. — La lutte. — Quinze Français contre cent vingt hommes. — Feu aux poudres. — Héroïsme de Bisson. — Une division navale française sur les cotes d'Asie, en 1833. — Ordre d'hivernage. — Départ successif des bâtiments. — La frégate *la Galathée*. — Le vaisseau *le Superbe*. — Tempête de nuit. — Ravages de l'ouragan. — Avaries des navires. — Fatigue de l'équipage. — La *Galathée* au mouillage de Cérigo. — Le *Superbe* fuyant devant la tourmente. — Le port de Nausse invisible. — La baie de Parèkia. — Échoûment. — Le canon d'alarme. — Va-et-vient. — Péripéties. — Scènes nautiques. — Découragement. — Les barils et les fils de loch. — Où se montre le commandant d'Oysonville. — Soumission des matelots. — Nuit d'épouvante. — Dévouement de Gigoux. — Le sauvetage. — Caïque grec. — Salut. — Désastres sur le port de Boulogne-sur-Mer. — Nuit du 31 août 1833. — Navire en détresse. — L'*Amphitrite*. — Cent huit femmes au désespoir. — Immobilité de l'équipage. — Échoûment de l'*Amphitrite*. — Dévoûment de nos marins. — Le brave Hénin. — Sinistre tragédie. — L'*Amphitrite* se sépare en deux. — Scène indescriptible. — Les cent huit femmes saisies par les vagues. — Anglaise rappelée à la vie pour mourir aussitôt. — Continuation de la bourrasque. — Ce que l'on raconte d'Hénin. — Moisson de corps. — Trois survivants. — Les cent huit condamnées à la déportation. — Entêtement du capitaine. — Triste rôle du chirurgien. — Orgueil britannique. — Déposition du maître d'équipage.

L'archipel grec, jadis la mer Égée, est encore aujourd'hui l'écrin des plus belles îles de l'Océan. C'est une vaste nappe d'azur, qui, partant du golfe Adriatique et des côtes méridionales de l'Italie, entoure la péninsule hellénique jusqu'au détroit des Dardanelles, et, par des pertuis sinueux, entourés des plus charmants rivages, s'enfonce jusqu'au pied des murailles de la Corne-d'Or, à Constantinople, où elle s'é-

largit pour devenir la mer Noire. Cet archipel, toujours illuminé des splendeurs du plus beau ciel, reflète tour à tour les flancs déchirés par les feux de la foudre et les sommets calcinés, dérobés sous les nuages, du littoral de l'Afrique, et les côtes de l'Asie Mineure, jalonnées par les cent ruines pittoresques des colonies pélasgiques. Ailleurs, sur ses vagues, se mirent les trois pointes, hérissées de rochers caverneux, du cap Matapan; les cimes arrondies, semblables à des coupoles de bronze doré, des monts Taygètes, et enfin les admirables murailles noires, capitonnées de taches blanches, du Parthénon, s'estompant sur le bleu du firmament. Cet immense amphithéâtre de rivages grecs se découpe en dentelures innombrables d'anses poétiques, de baies vaporeuses, de golfes placides: et leurs eaux, du sein desquelles sortit la blonde Vénus, sont semées de milliers d'îles, jetées çà et là, comme des autels fleuris et des bois sacrés nageant au gré des vagues, où Napées, Ondines et Naïades semblent se cacher encore, sous de mystérieux lauriers-roses, comme aux temps héroïques.

Mais, malgré le calme trompeur de ces îles magiques, en apparence endormies dans les voluptés de leur climat fortuné, tout à coup, il y a vingt-cinq ans, s'élançaient de ces baies profondes, pour s'abattre sur les navires qui cinglaient à leur portée, des bandes de pirates qui y prenaient leur repos, comme des volées d'oiseaux de mer fatigués par la tourmente.

Dans ces parages, un jour, un des jours d'il y a vingt-cinq ans, eut lieu un drame de mer qui touchait de près à la France, et qui cependant, loin de faire jaillir ses larmes, mit sur le front de notre patrie une auréole de gloire.

C'est que, en ce jour, la France compta un héros de plus... Ce héros, je veux le faire connaître.

La Grèce chrétienne, dans le but de s'affranchir de la tyrannie des Turcs, avait arboré l'étendard de la révolte. Inutile de dire qu'une flotte française était venue en hâte soutenir les Hellènes contre leurs barbares oppresseurs. C'est alors que fut

livrée cette terrible bataille de Navarin, dans laquelle les escadres combinées de la France, de l'Angleterre et de la Russie, en quelques heures, eurent détruit quatre-vingt-dix bâtiments, tant vaisseaux que frégates, corvettes et bricks. Les Turcs et les Égyptiens y perdirent sept mille hommes.

Mais ce qui ajouta un nouveau lustre à la gloire du pavillon français, le voici :

Une corvette de notre flotte, *la Lamproie*, s'était emparée, sur les côtes de la Syrie, d'une felouque de pirate grec, montée par soixante-six hommes d'équipage, *le Panayoti*. L'enseigne Bisson, avec le pilote Trémintin, fut chargé de conduire la prise, accompagné de quinze matelots français seulement : six Grecs restèrent à bord. Le reste de l'équipage du pirate fut placé sur la frégate *la Magicienne*, qui partit avec le *Panayoti* pour Smyrne, afin d'y rallier l'escadre de l'amiral de Rigny. Mais le gros temps sépara les deux navires. Alors, à deux heures du matin, deux des captifs grecs se jetèrent à la mer et gagnèrent la côte. On était dans le voisinage de l'île de Stampalie. Bisson, sachant que toutes les îles de l'Archipel fourmillent de pirates, à la nouvelle de cet événement, pressent qu'il peut être attaqué, et se prépare à une défense vigoureuse. Ses quatre canons sont chargés à mitraille : tous les fusils sont placés sur le pont ; les sabres et les haches entourent le mât principal, et l'équipage promet de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Puis, à six heures du soir, Bisson dit à Trémintin :

— Pilote, si nous sommes attaqués et vaincus, et que vous me surviviez, jurez-moi de mettre le feu aux poudres !...

Trémintin le lui jure, et les deux marins se séparent.

Deux heures après, le soleil avait disparu dans les nuages de pourpre et d'or, et la nuit était venue peu à peu. Mais ce n'était pas un de ces beaux soirs d'Orient, avec de douces brises qui apportent des bouffées de parfums, avec de jolis nuages roses qui se reflètent dans les vagues, avec un soleil qui dé-

serte le monde en souriant. Non : la mer était grosse, houleuse, et le vent soufflait, un vent de tourmente. Aussi Trémintin, assis sur la drome, le coude appuyé sur le bastingage, et tenant une longue-vue de nuit, veillait, observant l'horizon sur tous les points.

Soudain il avise dans la brume des vagues deux points blancs, au nord-nord-ouest, et ces deux points blancs ont pour lui quelque chose de suspect. En effet, presque aussitôt un coup de canon retentit sur l'immensité des flots... Bisson ne s'était point trompé : le *Panayoti* est poursuivi, et voici deux mistics, chargés de chacun soixante-dix Grecs, qui s'avancent en poussant de grandes clameurs.

En ce moment, dix heures du soir, comme une nymphe qui glisse sur la mer en tenant son écharpe arrondie au-dessus de sa tête, la felouque grecque fendait l'onde amère avec un élan rapide : mais bientôt la voix puissante du jeune enseigne, accouru sur le pont, fait carguer les voiles, qui se replient strictement le long des vergues, et ordonne de faire entendre le branle-bas de combat. En un instant tout le monde est à son poste. Il est temps : les deux mistics, véritables oiseaux de proie de ces parages, allongés comme une pirogue, leurs voiles latines enverguées par leur grand côté à une antenne beaucoup plus longue que le mât, arrivaient portant chacun deux canons sur l'avant, plus, nombre de pierriers tenus avec des chandeliers et plantés dans le plat-bord. Bisson fait distribuer fusils, espingoles, haches et sabres à ses gens : il fait remplir d'eau les charniers pour rafraîchir l'équipage pendant le combat, et ordonne à une dizaine de ses Français de monter dans les hunes pour faire feu de haut en bas.

Un moment de silence, terrible et solennel, succède à ces préparatifs. Mais tout à coup les plats-bords des mistics se couvrent de fumée, et, avant que le bruit ne soit parvenu jusqu'au *Panayoti*, une pluie de mitraille vient s'abattre à quelques pas des Français. On entend les grêlons de fer grésiller

sur tout le bâtiment. En même temps un matelot tombe de la grande hune sur le pont. Les pirates, qui voient l'effet du coup, poussent des hourras de joie. Heureusement la mort, qui a visité la felouque de Bisson, retourne à bord des mistics avec une décharge de ses quatre canons, et aux cris de joie succèdent des imprécations de colère. La riposte est vive : cinq Français tombent... La fusillade s'engage pressée, furibonde. Debout sur le beaupré, Bisson tire lui-même sa carabine à deux coups. Mais subitement l'un des mistics aborde la felouque : l'autre suit son exemple. Quatre de nos braves matelots, écrasés par le nombre des ennemis, succombent en héros. Malgré tous leurs efforts et ceux de leur vaillant capitaine, plus de cinquante Grecs envahissent le pont : la perte du *Panayoti* est inévitable.

Bisson le comprend. Il court à Trémintin qui se bat à tribord.

— Ces brigands sont maîtres du navire, lui dit-il, la cale et le pont en sont remplis : c'est le moment de terminer l'affaire...

Il dit, et s'affalant sous le tillac de l'avant-chambre, qui ne s'abaisse que de trois pieds au-dessous du pont et où sont arrimées les poudres, il allume une mèche, puis sortant à demi du panneau :

— Trémintin, reprend-il, commandez aux Français qui sont encore en vie de se jeter à la mer..... Bien : maintenant votre main, pilote, et adieu ! Je vais tout finir...

En parlant ainsi, Bisson a le visage illuminé des reflets du plus sublime héroïsme. A peine a-t-il disparu qu'une explosion, semblable à une éruption volcanique entr'ouvrant les entrailles du globe, se fait entendre. C'est le feu qui prend aux poudres et la felouque qui saute en l'air.... En même temps une affreuse pluie de débris, d'épaves de toutes sortes et de cadavres déchirés en lambeaux retombe sur les mistics et la surface de la mer. Le *Panayoti* n'existe plus...

Fidèle à son serment, le pilote sauta avec la felouque, mais il ne partagea pas son sort, car, quoiqu'il eût un pied brisé et le corps couvert de contusions, il fut jeté sur le rivage, où il resta longtemps évanoui : puis, une fois guéri de ses blessures, il parvint à rejoindre la flotte française. Les quatre matelots qui avaient reçu l'ordre de se jeter à l'eau, échappèrent aussi à la mort, et, avec Trémintin, furent les narrateurs de ce merveilleux dévoûment de Bisson, comme ils en avaient été les témoins.

Au point du jour, on trouva sur la grève les cadavres de soixante-dix Hellènes, attestant le succès de l'héroïque résolution de notre jeune enseigne.

La scène change, mais le théâtre reste le même ; c'est-à-dire que dans l'Archipel grec, et près des rochers qui servent d'assises à l'île de Paros, se passe, à quelque temps de là, un autre drame du plus grand effet, et ce sont nos marins français qui en sont encore les acteurs. Mais cette fois, il s'agit d'un naufrage.

Nous sommes en 1833, au mois de décembre, époque des brouillards, du gros temps et quelquefois des tempêtes. En effet, le vent souffle sur les îles, le ciel est couvert de nuages, la mer commence à blanchir, tout fait présager une tourmente sur la mer de Grèce. Une division navale que la France entretient aux Échelles du Levant doit songer à son hivernage, et plusieurs de ses navires sont en partance pour Toulon. Deux d'entre eux, le vaisseau *le Superbe* et la frégate *la Galathée* reçoivent l'ordre de l'amiral Hugon d'appareiller de la rade de Smyrne. Les deux bâtiments obéissent aussitôt et dégolfent le 14, vers le soir. Ils sont rapidement portés au large par une brise qui peu à peu prend une allure menaçante. Après s'être promptement carabinée, cette brise croît tellement en violence, que ce n'est plus une simple tempête qui se prépare, mais une bourrasque. Voici déjà le *Superbe* qui est

séparé de la *Galathée*, et la nuit devient d'une si affreuse obscurité que les deux navires ne savent plus quelle marche suivre. A une grande distance l'un de l'autre, et sans possibilité d'apercevoir leurs signaux, ils subissent le même sort cruel et sont victimes des mêmes avaries. Soulevés, secoués, ballottés par un ouragan d'autant plus terrible qu'une brume épaisse couvre la mer, ils subissent aussi la lourde pression du brouillard qui enchaîne leur impulsion, et ne permet même pas de voir de l'avant à l'arrière.

Cependant le vent souffle de telle sorte que tout craque dans la mâture : les voiles se déchirent avec fracas ; leurs lambeaux fouettent les vergues avec un bruit affreux. Sur les deux bâtiments les grands mâts de hunes sont brisés, et, en tombant, couvrent les ponts d'un amas inextricable de toiles, de cordages et d'agrès. Vainement la voix des capitaines a commandé de prendre les ris : les matelots effrayés ont manqué de résolution. Vainement quelques-uns se sont élancés pour serrer les voiles, le vent ne leur a pas permis d'exécuter la manœuvre. Tout au plus peuvent-ils se maintenir sur les vergues. Il leur faut l'habitude et le cœur de vieux matelots pour résister au balancement et aux secousses qui menacent leur vie, et se soustraire aux dents et aux ongles du démon des tempêtes qui semblent vouloir les déchirer, comme les rabans qui attachent les voiles à leurs vergues. Par celle de l'équipage, jugez de la position des capitaines sur la tête desquels repose toute la responsabilité !

Au lever du jour, jour presque autant sinistre que la nuit, les deux navires égarés sont exposés aux mêmes dangers, car la rage du vent est loin de se calmer. Au lieu de s'amender, le temps empire encore, et la brume s'épaissit davantage. Les côtes, que l'on doit raser d'assez près, sont invisibles derrière l'impénétrable rideau de brouillard qui les enveloppe. Néanmoins, par une sorte de prodige, la *Galathée* a traversé heureusement le passage qui se trouve entre les îles et le cap

d'Oro. La mer lui a pris tout ce qu'elle peut prendre : elle bat ses murailles, comme un bélier de siége, mais ses murailles résistent. Quant aux canots suspendus à l'entour de la frégate, elle les broie, elle les déchire, elle les disperse par lambeaux. Néanmoins la *Galathée* fait vent arrière et atteint la baie de Cérigo. Peu importe qu'elle y roule, qu'elle y tangue, qu'elle y soit secouée à outrance : ses ancres tiennent bon et la préservent. Il n'en est pas de même du vaisseau *le Superbe* qui, sans voiles, sans mât de hune, poussé par des vagues furibondes, fuit, fuit encore, fuit toujours devant la tourmente. Sa masse flottante cède devant la violence de l'ouragan, et le colosse naval, humilié, ne peut résister à ses fureurs, qu'en pliant devant elles. Son pilote cherche Paros, où, au nord, se trouve une rade protectrice. Mais il passe devant Nausse sans le voir, et se trouve réduit à se mettre à l'abri dans Parèkia, autre relâche beaucoup moins commode.

Il y entre néanmoins. Mais alors pourquoi le *Superbe* s'arrête-t-il soudain ? Quelle main imprudente l'a donc fait mouiller subitement?.....

Hélas ! le noble navire n'a pas jeté d'ancre : mais il a donné contre un rocher, et le récif le tient fixé, comme la serre d'un vautour étreint sa proie. Il talonne, et déjà le salut n'est plus possible pour lui. Secouée par des chocs multipliés contre des roches perfides, la mâture se brise, pièce par pièce, et un bas mât, en se détachant, écrase un matelot, sinistre augure de plus grands malheurs. En effet, le *Superbe* a bientôt sa carène défoncée : une voie d'eau est ouverte, et la cale, le faux-pont et la batterie sont rapidement inondés. Il est à craindre que sous l'inégale pression des vagues, la mer soulevant le navire ne le tire du berceau de rochers sur lequel il repose et ne le jette au large. Alors le salut des hommes deviendrait impossible. Sous cette appréhension trop fondée, monsieur d'Oysonville, le capitaine du *Superbe*, fait tirer par intervalles des coups de canon, afin d'appeler le secours des

habitants de l'île, puis il commande de sortir des flancs du vaisseau les vivres, les munitions et tous les objets propres à un campement. Enfin, comme d'un instant à l'autre, le navire peut se partager en deux, comme la terreur glace tous les courages, et que chacun des matelots qui, pour la première fois, voit la mer si horrible et le vent si impétueux, se croit en droit de ne prendre conseil pour sa vie que de sa résolution et de son désespoir, et que l'habile officier prétend que son équipage ne se suppose pas dégagé des liens de la discipline, il fait armer l'état-major, ceint lui-même le sabre d'abordage, et réunissant son monde, il lui dit d'une voix paternelle, mais ferme :

— Avant le naufrage, mes pouvoirs étaient grands : maintenant ils sont sans limites. Le malheur qui nous arrive, me fait maître absolu. La moindre confusion, la moindre hésitation peuvent tout perdre. Je vous préviens donc que je fais fusiller immédiatement le premier qui désobéit. Ayez confiance en moi, confiance en vos chefs, et tous vous serez sauvés!

— Nous avons confiance, et nous obéirons, commandant! lui est-il répondu.

Cependant l'état de la mer est tel qu'il est impossible aux barques de l'île de venir en aide au vaisseau en perdition. Un second maître d'équipage, Gigoux, sans avertir personne, se jette à la mer afin d'aller chercher quelques caïques grecs pour opérer le sauvetage. Ce noble dévoûment, au milieu d'épouvantables dangers, n'est point fatal à l'homme de mer. Il atteint heureusement le rivage. Toutefois, comme on ne le voit pas revenir, monsieur Le Frapper, lieutenant de vaisseau, a le courage de suivre l'exemple de Gigoux; mais il se blesse, et on est contraint de le remonter à bord. Pour montrer aux matelots le désir du capitaine de les arracher à leur cruelle position, on cherche à mettre quelques canots à la mer : mais le premier que l'on descend est aussitôt brisé qu'affalé. Alors quelques bons nageurs offrent d'aller avec le canot du capi-

taine établir un va-et-vient avec la terre. En effet, quelques hommes s'embarquent : mais l'embarcation est fracassée contre les récifs, et heureusement les hommes échappent à la mort.

On est au soir du 15 décembre. La tempête continue. Monsieur d'Oysonville engage ses gens à prendre du repos pendant la nuit qui va suivre. Le repos est difficile en pareil cas, surtout quand les matelots sont jeunes, peu habitués à la mer, et qu'ils ont en perspective.... la mort!... Cependant le capitaine donne l'exemple et descend lui-même dans sa chambre. Là, il constate la déplorable fixité du baromètre que justifient trop bien la contenance du vent et l'horrible calotte noire qui pèse sur l'horizon. Là aussi, à peine entré, un gabier, matelot des hunes, vient lui proposer de faire un radeau, et, parlant au nom de ses caramades, lui jure qu'il y a à bord douze gabiers qui, comme lui, veulent l'arracher au danger dont il n'est nullement cause, mais le pilote damné qui les a conduits là.... Monsieur d'Oysonville remercie le fidèle matelot, le rassure et l'envoie se coucher. La nuit, grâce au ciel, se passe sans aucun accident.

Dès le point du jour, le 16, les travaux recommencent à bord. Des barils vides, bien bondés, sont attachés à des lignes de loch, cordages très-minces, qu'ils peuvent facilement traîner après eux dans l'eau. On les livre à la mer, dans l'espoir que la lame et le vent les pousseront à la côte où les matelots, qui y sont parvenus la veille, pourront les saisir. En effet, le premier baril touche terre, en contournant un rocher qui est derrière le *Superbe* et dont on redoute la présence. Aussitôt les matelots du rivage s'emparent de la ligne de loch à l'extrémité de laquelle doit venir un cordage plus solide pour former le va-et-vient tant désiré. Mais hélas! après quelques efforts, on s'aperçoit que la ligne de loch se prend dans les rochers et ne peut s'en dégager. D'autres barils suivent le premier : malheureusement le résultat est le même. Toutefois, on remarque que les objets flottants peuvent aller à terre, sans être jetés sur

la roche, et arriver dans une petite anse favorable à leur échouage. Alors le capitaine fait préparer deux grands flotteurs et quantité de petits radeaux avec des portes, des tables, des cloisons et des caisses. On les jette successivement à la mer, et tous ceux qui peuvent, sans imprudence, se livrer au hasard de cette navigation et qui ne sont pas effrayés des lames, passant constamment à plus de 15 pieds au-dessus de leurs têtes, se rendent ainsi à terre. Les hommes, qui ne nagent pas bien, sont sauvés en se plaçant entre de bons nageurs. Le succès est complet, et le courage revient à ceux qui sont encore à bord.

Cette confiance est d'autant plus heureuse que tout l'équipage est consterné par un accident fort grave. Gigoux était parvenu à faire sortir du port de Parèkia une barque qu'il dirigeait vers le *Superbe;* mais la barque fit de vains efforts pour accoster le vaisseau, elle dut se retirer après maints dangers d'être submergée.

Quoique la mer fût affreuse toujours, monsieur d'Oysonville fait mettre le grand canot dehors, pour les hommes qui répugnent à se servir des radeaux. Monsieur Maisonneuve, un officier résolu, s'y embarque avec quelques canotiers, afin d'établir la communication si fort demandée. Mais à un moment donné, l'embarcation est obligée de lâcher l'amarre : le flot se rend maître du canot, le lance sur les rochers, et, si les canotiers se sauvent, l'équipage n'en est pas moins désespéré en voyant lui échapper ce moyen de salut.

Alors c'est la chaloupe que l'on met à la mer. L'opération est difficile et longue, elle prend trois heures. Maître Jaconieu n'est pas secondé très-habilement, car les hommes d'élite sont à terre. Les douze gabiers, si généreusement dévoués, sont eux-mêmes sur le rivage. Néanmoins la chaloupe est installée du côté où penche le *Superbe*. Elle peut contenir cent vingt hommes : c'est à qui prendra place. L'un se pend aux chaînes des porte-haubans et à tout ce qui tient au plat-bord : l'autre

guette le moment où la vague si agitée apporte l'embarcation au-dessous de lui. Le capitaine dirige ce transbordement, et il exige prudemment que quatre-vingts hommes seulement livrent leur vie au perfide élément. Les plus effrayés veulent obtenir passage : mais le capitaine fait un signe, l'équipage se soumet et la chaloupe s'éloigne. Hélas ! elle aussi subit le sort du grand canot.

Nouveau découragement, car la seconde nuit vient, et que sera-t-elle? Un extrême abattement succède à la première et si douce espérance. Reste l'essai d'un radeau. Monsieur d'Oysonville donne l'ordre d'y travailler. Il est prêt. Mais le capitaine, au moment de le faire lancer à l'eau, exige qu'on n'y touche pas, avant qu'il soit revenu de sa chambre. On obéit... Toutefois comme il tarde à revenir, quelques matelots murmurent, et veulent agir sans commandement. Prévenu, le capitaine survient, et, le visage mécontent, sans colère cependant, il montre un coin du ciel qui s'éclaircit, et annonce que le vent ne peut tarder à changer... Les matelots se rassoient en silence, mais ne quittent plus des yeux le coin bleu du firmament.

Bientôt, au moment où l'on pousse le radeau sur les vagues, voici qu'un caïque, loué à grands frais, se montre nageant vers le *Superbe*. Cette vue n'empêche pas soixante hommes de descendre sur le radeau, qui part aussitôt et arrive cette fois sans accident. Le caïque accoste à tribord, et tout le monde, debout sur la préceinte du vaisseau, veut s'y précipiter. D'un mot encore monsieur d'Oysonville arrête ces hommes si empressés d'y trouver un moyen de fuir, et leur rappelant qu'il est à bord des malades et des mousses, les généreux matelots, noblement inspirés, vont chercher ces malades, et les déposent dans le caïque, ainsi que les mousses : mais comme trois ou quatre matelots peuvent encore prendre place dans l'embarcation, tous demandent à être ces heureux élus. Le capitaine place alors en faction, le sabre à la main, deux élèves de marine, et leur dit :

— J'ai désigné les hommes qui doivent partir. Si quelqu'un veut s'élancer malgré moi, tuez-le sans pitié...

La barque part. Chacun implore ensuite la faveur d'être du prochain voyage, l'un parce qu'il est marié, l'autre parce qu'il a un enfant dont la mère est morte; celui-ci, parce qu'il est le soutien de son père, celui-là parce qu'une promise l'attend; tous parce qu'ils ont soif depuis plus ou moins longtemps. D'Oysonville reste inébranlable. Le caïque fait alors quatre voyages, et emporte ainsi quatre-vingts hommes.

Cependant la nuit vient une fois encore, mais la mer embellit et le vent tombe. Restent cent vingt hommes à débarquer. La raison l'emporte sur la terreur : la plupart se couchent et s'endorment. Le lendemain, beau temps enfin, la mer est navigable, tout le monde est sauvé.

A terre, le service se fait comme dans une caserne, et, dix jours après le naufrage, l'équipage du *Superbe*, ses tambours et ses officiers en tête part pour Nausse, où l'attend le vaisseau *la Ville de Marseille*. Pas un homme ne manque à l'appel, grâce à l'admirable sang-froid du sage capitaine.

Boulogne-sur-mer est divisée en deux parties, la basse et la haute ville. Celle-ci, jolie, presque coquette, est entourée d'une muraille flanquée de tours rondes, et renferme un vieux château fort. Ses remparts offrent une promenade d'autant plus agréable, que l'on domine la mer et que l'on peut suivre de leurs plates-formes les divers incidents dont elle peut être le théâtre.

Un soir, le soir du 31 août 1833, la mer est fort mauvaise, et du quai de la ville basse, comme des promenades de la ville haute, on la voit qui déferle avec fureur contre ses rivages. Puis, la brume légère qui s'élève des vagues agitées étant soulevée par le vent qui change quelque peu, tout à coup, en vue du port, on avise un navire qui fait de puissants efforts

pour lutter contre la tempête. C'est un spectacle navrant.

Le navire en détresse, à l'entrée même du port, est un trois-mâts. Il ne porte point de pavillon. Mais, avec une longue-vue on reconnaît facilement qu'il est anglais, on lit même son nom : il s'appelle *l'Amphitrite*. On voit quantité de femmes sur le pont : elles sont toutes dans les attitudes de la plus cruelle épouvante, de la prière, du désespoir. On peut en compter plus de cent... Il y a aussi quelques enfants. Il est facile de reconnaître que le navire cherche à gagner le large : mais les vents le repoussent. Il échoue, c'est fait de lui !....

Nos marins bolonais se précipitent de tous côtés sur la plage. On va mettre un canot à la mer : c'est bien le moins qu'on essaie de sauver ces pauvres naufragés. Quant au navire, il ne faut plus y penser : la mer, en montant, doit le mettre en pièces.....

Le canot est à la mer, mais il ne peut aborder l'*Amphitrite*. Un patron des bateaux pêcheurs de Boulogne, le brave Hénin, annonce à ses amis qu'il va se jeter dans les flots, et soudain il se débarrasse de ses vêtements et prend en main une corde. Personne n'ose le suivre. Quand une fois il s'est jeté à la nage, on le voit lutter avec énergie contre les lames qui déferlent.

Mais ce qui étonne les nombreux spectateurs qui, du quai et des promenades, contemplent cette sinistre tragédie, c'est l'immobilité de l'équipage. De très-agité qu'il était d'abord, il est fort calme maintenant, et ne fait aucun signal. On ne voit plus les femmes. Sont-elles donc tellement épuisées par le mal de mer, l'effroi, le désespoir, qu'elles soient couchées sur le pont, ou renfermées dans leurs cabines?... On se demande le motif de ce changement à vue, et on ne le devine pas. Les matelots n'ont-ils plus la force d'agir? Ou peut-être le capitaine espère-t-il sauver le bâtiment sans un secours de la terre?

La venue de la nuit la plus sombre rend plus horrible ce spectacle! La consternation se montre sur tous les visages. Ce

qui ajoute à cette consternation, c'est l'état du ciel, de la terre, de la mer. Le ciel est noir comme jamais on ne l'a vu noir : de la terre arrivent des rafales de vent qui permettent à peine de tenir pied ; la mer creuse ses abîmes, elle semble y puiser des montagnes qu'elle lance ensuite avec furie au plus haut du firmament. Aussi le bruit du ressac, d'un ressac si furieux, qu'on croirait qu'il veut engloutir la ville, les horribles sifflements d'un vent impétueux, à ce point, qu'on dirait qu'il veut soulever les maisons pour les rouler dans les profondeurs de l'Océan, les sourds grondements de l'air dont les divers courants luttent avec fracas au-dessus des têtes, enfin les cris des marins qui se hêlent sur le port pour aller au navire échoué, en revenir, ou pêcher quelque misérable victime, tout en un mot impressionne très-lugubrement.

Cependant le courageux Hénin est allé à la nage vers l'*Amphitrite*. Il a pu toucher le navire échoué. On a même vu un matelot lui jeter une corde, puis la corde s'est retirée sans Hénin. Alors, sur le point de périr, Hénin a dû lâcher prise, car il se tenait à une poulie du bastingage, et il a pu regagner Boulogne.

On s'empresse autour de lui pour savoir ce qui se passe en mer, lorsque, tout à coup, un mât est amené aux pieds des spectateurs par le flot : puis au mât succèdent des tonneaux, puis des débris, des épaves de toutes sortes, et enfin des cadavres, des cadavres nus, des cadavres dépouillés de tout vêtement par la rage de la tempête. Aussitôt la foule s'agite et s'anime. On court de tous côtés avec des fanaux. On se précipite sur toute l'étendue de la ligne de mer. Là, à chaque instant, on recueille des cadavres de femmes, des cadavres d'hommes, des cadavres d'enfants. C'est horrible à dire!... tous ces corps sont inanimés, déjà privés de vie. On s'empresse de les recueillir et de les porter sans retard à l'hôtel de la Marine, où le maître du logis, et surtout une Anglaise, Mrss Austin, et une autre Anglaise plus jeune, lady Curtis, fille

de sir Awet, dont le grand-père a fondé la *Société Humaine,* prodiguent leurs soins à ces pauvres victimes du naufrage. On cite l'une de ces femmes, arrachée nue à l'eau, que l'on dépose sur la table de la salle à manger. A force de frictions, on rappelle un peu de chaleur. Cette femme, d'une beauté remarquable, ouvre bientôt les yeux, mais presque aussitôt elle les referme et rend le dernier soupir. On voit arriver ainsi de minute en minute quantité de corps de femmes, dont les formes se dessinent sur la molle surface des vagues.

Un de nos marins du port, dans la pénombre produite par les lanternes et les falots, a cru reconnaître quelque chose qui se meut dans le voisinage d'un rocher. Il y court. C'est un malheureux matelot épuisé qui cherche à saisir les aspérités du roc. On le prend, on le porte dans la salle de secours de la *Société Humaine*. Deux autres hommes de l'*Amphitrite* sont recueillis de même. L'un est trouvé à califourchon sur une planche que la vague a poussée sur le rivage : un autre est jeté par le flux sur le sable dans un état de presque insensibilité.

Dans cette affreuse nuit, les marins de la *Société Humaine* et ceux de la douane font preuve d'une activité au-dessus de tout éloge. A mesure qu'ils apportent des corps, les chirurgiens s'en emparent. On les roule dans des couvertures, puis on les saigne. Beaucoup de femmes font un léger mouvement : un sang noir s'échappe de leurs bras; elles soulèvent leurs paupières... On croit qu'elles reviennent à la vie : pas du tout, elles meurent!

Au fur et à mesure de cette triste inspection, on dépose les cadavres dans un coin de la salle.

Cependant quelques matelots recouvrent leurs sens. On apprend par eux que le bâtiment naufragé est anglais et qu'il a nom l'*Amphitrite*, toutes choses que l'on savait déjà. Mais ce que l'on ignorait, c'est que ce trois-mâts, l'*Amphitrite*, est un bâtiment de transport pour les condamnés à la déportation. C'est pour cela qu'avec seize hommes d'équipage seulement, il a cent huit femmes et douze enfants. Les matelots rappelés

à la vie sont John Owen, maître d'équipage, homme superbe et dans la force de l'âge, John Richard Price et James Towsey, deux jeunes hommes pleins d'énergie.

Pendant la nuit, on recueille quarante-trois cadavres de femmes. L'une d'elles est trouvée dans le port, serrant dans ses bras un enfant de deux ans. Dans cette étreinte glacée de la mort, le petit cadavre est tellement incrusté, pour ainsi dire, entre les seins de la mère, qu'il est impossible de les désunir. Presque tous ces corps sont dépouillés de leurs vêtements, tant la mer, toujours furieuse, les secoue et les déchire dans ses élancements terribles. La plage est couverte de débris. La carcasse de l'*Amphitrite* est en quelque sorte pulvérisée.

Par un étrange caprice du hasard, la camériste de lady Curtis vient de reconnaître dans John Owen, son voisin et son ami d'enfance.

Une souscription est ouverte, d'abord pour venir en aide aux naufragés, mais aussi pour récompenser les braves marins de Boulogne qui ont exposé leur vie aussi généreusement. Quant à Hénin, on est convaincu que le gouvernement fixera les yeux sur lui, et saura le traiter selon son intrépide vaillance. Ce n'est pas la première fois que ce brave s'honore par de pareils traits.

Voici une pièce officielle ; c'est la déposition, en présence des autorités de Boulogne, de John Owen, maître d'équipage à bord de l'*Amphitrite*.

« John Owen, né à Craffort, dans le comté de Kent, Angleterre, déclare être maître d'équipage à bord de l'*Amphitrite*, bâtiment de transport, capitaine Hunter, en charge pour Sydney, Australie.

« L'*Amphitrite* quitta Woolwich, dimanche 26 août. La tempête commença dans la nuit du 29, quand le bâtiment était en vue de Dungenets, à trois milles est du port de Boulogne.

« Le capitaine fit tous ses efforts pour l'éloigner de la terre, mais en vain. Sur les quatre heures de l'après-midi, le samedi,

le bâtiment fut entraîné par la violence du vent vers le port, et échoua. Le capitaine fit jeter l'ancre, dans l'espoir qu'à la marée montante le navire pourrait se remettre à flot.

« Vers cinq heures, un bâtiment français vint à leur secours. Owen et Rice, ni aucun des hommes de l'équipage, n'en eurent connaissance. Ils étaient en ce moment sous le pont, disposant leurs bagages dans la pensée de débarquer. Owen pense qu'il eût été possible alors de sauver tout le monde.

« Avant l'arrivée du bateau français, il vit un homme qui, du rivage et avec son chapeau, faisait signe de débarquer. Il aperçut ensuite un homme arrivant à la nage du côté de la poupe, qui lui cria en anglais de lui jeter une corde, ce que lui, Owen, allait faire quand il en fut empêché par le capitaine.

« Après le départ du bateau, le chirurgien demanda Owen, et lui dit de mettre à la mer le grand canot, et cela, par suite de discussion avec sa femme, qui voulait débarquer dans ce grand canot. Mais il n'empêcha aucun des condamnés d'y entrer. Puis le docteur changea d'avis et déclara qu'aucun canot n'irait à terre, ce qui ne permit à aucun des condamnés de débarquer. Au même instant, ces condamnés, qui se tenaient sur le pont, descendirent pour faire leurs préparatifs de départ et demandèrent à grands cris le canot. Trois des femmes dirent à Owen qu'elles avaient entendu le chirurgien dire au capitaine de ne point accepter l'assistance du bateau français.

« Sur les sept heures, la mer commença à monter, et l'équipage, voyant qu'il n'y avait plus d'espérance de salut, monta sur les vergues.

« Les femmes restèrent sur le pont. Owen estime qu'elles subirent cette situation près de deux heures.

« Mais subitement le vaisseau, qui avait touché, se sépara en deux, et toutes les femmes, moins une, furent enlevées par les flots.

« Ce fut un moment d'affreuse et inexprimable angoisse.

« Owen, le capitaine, quatre matelots et une femme étaient sur les vergues : il pense que l'on resta dans cette position à peu près une heure.

« Enfin, s'apercevant que les mâts, les vergues, les voiles et le navire étaient sur le point de céder à la violence du vent et de la mer, Owen dit à ses camarades qu'il était inutile de rester plus longtemps, qu'ils allaient périr, et qu'il fallait tenter de nager jusqu'à terre. Alors il s'élança dans la mer. Il nagea près d'une heure avant d'atteindre le rivage, où il fut recueilli par un Français et conduit sans connaissance à l'hôtel de la Marine.

« Owen ajoute qu'il était parfaitement instruit du danger que courait le navire dès l'instant de l'échoûment, mais la honte de paraître avoir peur fit que ses compagnons et lui restèrent sur l'*Amphitrite* au risque d'y perdre la vie. »

Ajoutons, nous, que le stupide entêtement du capitaine Hunter, qui ne voulait sans doute pas encourir la responsabilité de l'évasion des 108 femmes, si elles parvenaient à terre, et les conseils absurdes de l'orgueilleux chirurgien, furent cause d'un grand malheur. L'humanité, de préférence à la discipline, impose un devoir bien autrement sacré : celui de pourvoir au salut de malheureuses créatures ! L'homme civilisé qui fait loi d'instructions inintelligentes, descend au-dèssous des sauvages et se montre plus féroce que les peuples les plus barbares.





XIV

XIXe SIÈCLE.

Un drame a bord. — Le navire en rade. — Lazzis du Parisien. — Préparatifs funèbres. — Les poulies. — La grande vergue. — Toilette excentrique de nègres. — Le condamné à mort. — Portrait. Le lever du soleil. — La pendaison du noir. — Sépulture. — La traite au Congo. — Comment les négriers se perfectionnent. — Barre de justice. — Marché aux esclaves. — Tableau. — La jolie Quarteronne. — Vente à la criée. — Infamie des acheteurs. — Une mère et sa fille. — Barbarie — La goëlette l'*Amistead*. — Chargement de nègres. — Nuit des Antilles. — Calme et silence. — Rumeurs soudaines. — Rébellion d'esclaves noirs. — Le nègre Cinquez. — Meurtre du capitaine. — Les noirs démons. — Amour sacré de la patrie ! — Le pilote. — Comment l'*Amistead* avance de jour et recule de nuit. — Le fils d'un roi d'Afrique. — Travestissements. — Orgie. — Voyage fantastique. — Le *Washington*. — La lutte du nègre sur les vagues de l'Océan. — L'homme-poisson. — L'influence magique. — Captivité. — Expiation. — Une station navale française. — Les corvettes *le Berceau* et *le Voltigeur*. — Tempête en 1845 sur la mer des Indes. — Nuit d'angoisses. — Engloutissement du *Colibri*, brick-aviso de l'État. — Malgache et Français. — A cheval sur une barrique. — Navigation nocturne sur une drome. — Grain et pluie. — Souffrances sans nom. — La plage de sable. — A terre. — Le soldat Hôva. — L'hospitalité. — Comment se retrouvent les naufragés. — Le cadavre. — Sépulture. Le naufrage au port. — Brest en 1845. — Soirée d'un dimanche d'automne. — Le goulet. — La goëlette *la Doris*. — Bourrasque. — Détresse. — Catastrophe. — Un père voyant mourir son fils. — Consternation. — Sauvetage.

Un navire est a l'ancre en face de l'une des grandes cités de l'Union, en Amérique. Il est entouré de petites barques chargées de melons, d'oranges, de grenades, de raisins et de figues. Ceux qui apportent ces fruits offrent leur marchandise avec des cris si variés, que l'on pourrait se croire au milieu des naturels de quelque île sauvage de la mer du Sud, si l'on n'avait devant les yeux une des merveilles de la civilisa-

tion humaine, c'est-à-dire une ville sortie du sol, par enchantement, en quelques années, et rapidement devenue l'agglomération la plus curieuse de toutes les richesses des deux mondes.

Mais laissons la ville, les barques tumultueuses, leurs fruits, et remarquons que, du navire, on ne répond nullement aux cris des marchands, si ce n'est pour leur faire signe de s'éloigner.

C'est qu'un drame se passe sur le pont du navire américain *le Washington :* on va pendre un homme à la grande vergue !

En effet, l'aurore vient de paraître à peine : le navire, arrivé à la fin de la nuit, a mis en panne, il y a une heure tout au plus, et déjà une première poulie est bouclée sur le parquet du pont ; une seconde est attachée à la grande vergue, et l'on cloue à la dunette une troisième poulie de rappel. Puis on voit une corde qui passe sous la poulie du pont, va tourner derrière la poulie de rappel fixée à la dunette, et pend, avec un nœud coulant, à la poulie de la grande vergue. Ces détails sont très-significatifs.

Déjà bon nombre de matelots sont sur le pont dont ils éloignent les colis, les agrès et autres objets qui peuvent gêner la circulation : en un mot, ils font place nette. Mais ces matelots sont tristes : la mort d'un homme bien portant a toujours quelque chose d'indéfinissable qui serre le cœur. Seulement, parmi les matelots américains, on reconnaît quelques Français, et ceux-là même, dans le moment le plus solennel, ont toujours quelques lazzis qui pèsent sur leur poitrine et qu'il leur faut laisser échapper.

— Après tout, dit l'un de ces matelots, qui a nom *le Parisien*, on devine pourquoi, après tout, la pendaison, qu'est-ce ? une cravate, plus ou moins serrée, voilà tout. Avez-vous jamais avalé de travers ? eh bien ! c'est cela.

— Ce n'est pas la mort qui effraie, répond un autre matelot, ce sont ces affreux préparatifs ! Et puis l'idée de descendre

dans ce grand... plat à barbe que l'on nomme... la mer !

— Quant aux préparatifs, on ne les voit pas longtemps, répond le Parisien. Maintenant, pour ce qui concerne le bain d'eau, après le bain d'air, rien de plus simple. On peut même se vanter d'être cousu dans son hamac, par la main de l'un de nous, aussi proprement que par la meilleure des couturières de Batignolles; après quoi, on vous met aux pieds un sac de sable, afin que vous descendiez au fond de la mer aussi prestement que possible. Là, on est couché dans la vraie tombe d'un marin, une belle tombe, où on n'est pas gêné comme dans un misérable cercueil....

Le Parisien va continuer, mais soudain un roulement de tambour se fait entendre sur le pont, et appelle l'équipage sur le théâtre de l'exécution. A mesure que les matelots arrivent sans la précipitation bruyante qui leur est habituelle, mais les uns après les autres, sans bruit, et comme des fantômes évoqués par une puissance occulte, ils se rangent sur l'avant et le passavant; ils jettent un coup d'œil sur les poulies et la corde qui balance son nœud coulant dans l'espace. Ils regardent aussi deux de leurs compagnons occupés à lier au contre-cacatois le *Pavillon de Justice*, encore enroulé autour de sa hampe, retenu par un fil qui pend sur le pont, et qui, tiré au moment suprême, doit le laisser flotter en liberté. Viennent ensuite les soldats de marine qui se rangent à bâbord et à tribord, le long des bastingages, et enfin les officiers, ayant leur capitaine en tête, qui prennent place sur la dunette. Aussitôt, sortent en désordre, par les panneaux de l'entre-pont, deux cent cinquante à trois cents nègres, dont l'apparition subite, surtout sous les oripeaux dont ils sont affublés, a quelque chose de fantastique. Beaucoup de ces nègres, nus, sauf le pagne, portent sur la tête des shakos de soldats, ou des bonnets de dentelles de femmes. Plusieurs ont pour tout vêtement un habit d'ordonnance, dont la couleur écarlate tranche sur le noir de leur peau; quelques-uns n'ont qu'un gilet cramoisi, ou une

paire de bottes; d'autres encore sont emprisonnés dans des robes de femmes, ou ont revêtu des houppelandes de malades, des vareuses de matelots, ou des uniformes d'officiers. Pas un n'a de pantalon. Les négresses, plus modestes, sont enveloppées dans des lambeaux d'étoffes, ou n'ont d'autre voile que celui d'une ceinture déguenillée. Nègres et négresses sont entassés sur le pont, au-dessous de la corde fatale qui semble menacer leurs têtes. Les spectateurs des barques, très-silencieux à cette heure, ne savent que penser de cette scène burlesque de mardi gras, au pied d'une potence.

Cependant l'orient est rouge des feux du soleil qui approche, mais l'astre du jour ne paraît pas encore. Sur le pont, comme sur la mer, il règne un calme tel, que l'on peut entendre craquer l'escalier de la cale. En effet, sur les derniers degrés de l'avant, paraît tout à coup la tête, puis le buste, puis le corps tout entier d'un dernier noir, les menottes aux mains, que suivent et accompagnent deux soldats, et derrière lequel marchent gravement deux matelots, dont le visage est empreint d'une souveraine tristesse. Debout, noble et fier parmi les siens à genoux, le noir, qui est évidemment la victime, est grand de tout leur abaissement. Une large poitrine, des bras et des mains sur lesquels les muscles font saillie, une taille herculéenne, tel est le nègre qui s'avance résolûment sous la corde. Ses lèvres sont plus épaisses et plus retroussées que celles des gens de sa race en général; mais, en s'ouvrant, elles découvrent une double rangée de dents, dont la régularité ne le cède qu'à la blancheur. Il porte en lui cette dignité, ce prestige qui naît d'une autorité perdue. Ses yeux, s'ils ne sont pas flamboyants, ont l'expression d'une profonde résignation : il contemple et brave le martyre.

Arrivé au pied du grand mât, le noir regarde autour de lui, comme pour adresser un dernier adieu à tous ceux des nègres qui l'entourent, et un défi de haine aux blancs dont il subit la violence. Mais aussitôt, l'un des matelots qui le suivent, lui

passe au cou le nœud coulant de la corde, et l'autre lui glisse un bonnet noir sur les yeux. Puis, règne un moment d'attente, pendant lequel les regards se partagent entre le patient intrépide, dont pas un muscle ne bouge, et l'horizon..... Subitement, un rayon du soleil levant s'échappe du tabernacle d'or qui rutile à l'orient, et frappe le navire, ses vergues, la victime, l'équipage et la mer. Un signal est donné, et les deux matelots, qui ont saisi la corde à la première poulie, tirent d'un même élan.... Le nœud coulant étrangle le mot : Frères!... que prononce le noir, et on voit son corps s'élever en l'air.... Au même instant, un coup de canon sillonne l'espace, et le Pavillon de Justice, libre du lien qui le tient roulé, se déploie au sommet du grand mât.

Tout est fini : le nègre a cessé d'exister!....

L'équipage se retire aussitôt par les escaliers, et on fait descendre, dans l'entre-pont du *Washington,* nègres et négresses, dont l'attitude effarouchée se trahit par un rictus hébété chez les hommes, et par quelques pleurs chez les femmes. Restent seulement deux soldats qui doivent, pendant une heure, garder le cadavre du supplicié. Ce temps passé, deux matelots viennent détacher le corps de l'infortuné; un roulement de tambours rappelle tout le monde sur le pont. On a placé le supplicié dans un hamac cousu avec soin ; à ses pieds, on a mis un sac de sable. Ainsi disposé, il a été couché sur le caillebotis, et le caillebotis sur le passavant. Tout l'équipage est debout : les nègres sont encore agenouillés. Un prêtre arrive : il bénit le cadavre, prie pendant quelques minutes; et lorsqu'une dernière fois il a répandu de l'eau bénite sur le noir, le hamac, sur un mouvement du caillebotis, glisse dans les vagues qui se referment sur lui, ne laissant sur la mer que les cercles qu'il a tracés en tombant dans l'abîme.

A quelle histoire appartient donc ce dénoûment? La voici :

Un soir, sur les côtes d'Afrique, au Congo, alors que le soleil se couchait dans la mer, tout sillonné de larges bandes

violacées, et que le crépuscule descendait avec cette rapidité qui lui est ordinaire dans les climats méridionaux, un vaisseau négrier était venu prendre une lourde cargaison de nègres. C'était un négrier perfectionné, celui-là! Tout tend à la perfection sur cette terre, même les navires qui font la traite des noirs. Dans un tel négrier, on attache les hommes et les femmes, huit par huit, à une barre de fer appelée *Barre de Justice*, garnie de menottes, afin de garrotter et de tenir immobiles les pieds des esclaves. Chacune de ces barres a six pieds de long à peine, pour huit nègres! tant le perfectionnement et la cruauté des négriers sont ingénieux à ne pas perdre de place! En outre de la barre, on impose aux nègres, épuisés déjà par la souffrance morale et la torture physique, un carcan ou collier à charnière, se fermant à l'aide d'une vis. Ce carcan est pourvu de deux œillets qui sont destinés à recevoir les anneaux d'une chaîne que l'on arrête au moyen d'un cadenas passé dans deux chaînons, et qui sert à amarrer les esclaves, tout comme des bêtes féroces, soit à bord, soit à terre. Joignez à cet horrible attirail, *perfectionné*, des menottes, pour les poignets, et des poucettes, pour les mains, disposées de manière à être serrées avec assez de force pour faire jaillir le sang, à l'aide d'un écrou. Une rébellion devient impossible, sur un négrier, pour les infortunés contusionnés, meurtris, énervés par l'agonie de la géhenne, et sans autre vigueur que celle du désespoir.

Tel est le perfectionnement apporté sur les négriers modernes : telle fut la disposition donnée aux nègres du Congo, sur le bâtiment dont il est question. Aussi, quand la mort eut exercé ses ravages, par suite de l'entassement de tant de corps dans ces affreuses sentines de chair humaine, les miasmes pestilentiels furent tels, qu'à la distance d'une portée de canon, l'odorat était affecté de l'approche du négrier. C'est du reste ce qui arrive chaque fois qu'un tel navire est en marche. Tel est le résultat du crime de l'homme blanc martyrisant

l'homme noir, comme lui, né libre, comme lui racheté par le sang du Fils de Dieu, comme lui doué d'une âme douce, bonne, aimante, intelligente, spirituelle.....

Quand on songe à l'épouvantable et monstrueuse iniquité de l'esclavage des noirs, on se demande si Dieu a laissé ses foudres s'éteindre ! Quand on s'arrête aux infamies, aux turpitudes, aux supplices auxquels on les livre, on se demande où sont et ce que font les nations civilisées. Quand on songe à la férocité du négrier, on ne comprend pas comment, à un moment donné, les nègres ne se révoltent pas...

Arrivés au port, et dans une ville où il y a un marché d'esclaves, on les *refait* dans le repos et par une meilleure nourriture. Puis on les conduit en champ de foire, où, comme des bestiaux, on les expose à l'encan. L'amateur les tâte, les palpe, les examine, les marchande... Vendus, il leur faut plus de deux ans pour s'acclimater, et alors il en meurt presque une moitié. Or, la moindre faute, faute qui n'en est pas une, souvent c'est un simple geste! on ne les tue pas, oh! non, ils coûtent cher! mais on les fustige, on les flagelle, on les meurtrit, car on revient de la flagellation et des meurtrissures. Jamais on ne les laisse en contact avec leurs parents : la vue des tortures de ceux qui leur sont chers ne les porterait-elle pas à la révolte? Une négresse devient-elle mère? on l'arrache à son mari, car l'enfant qu'elle va mettre au monde vaut de l'or, et..... il est esclave!

Chez les esclaves de notre négrier, le sang coula sous les coups, comme toujours; l'ange de la mort choisit bon nombre de victimes, parmi les négresses surtout, et, un moment, le négrier, se croyant poursuivi, fit enfermer un certain nombre de nègres, deux à deux, dans des tonneaux, et les jeta à la mer. De cette manière, ni hommes, ni tonneaux ne surnagent, et toute preuve de délit..... disparaît dans les flots.

En Amérique, généralement, le marché aux esclaves est un vaste hangar, une sorte de halle, où l'on peut voir, tous les

jours de l'année, des rangées de nègres et de négresses, jeunes et vieux, maris et femmes, mères et enfants, que l'on vend isolément ou par lots, selon la convenance. Là, les hommes sont étendus pêle-mêle, sur le sol, dans toutes les poses. Tous ont un affreux hébétement peint sur le visage. Ils ne comprennent pas encore le sort qui les attend, et ils ont tant souffert déjà! Là, sont couchées, dans des attitudes diverses, des femmes de toutes nuances, depuis le noir d'ébène jusqu'au gris-souris et aux tons cuivrés. Voici une jolie fille de dix ans, dont la mère a été vendue la veille, et qui la redemande en pleurant. Voici une vieille négresse, dont les bras amaigris et les doigts pleins de callosités témoignent d'un travail dur et pénible : à la vente, elle passera comme article de rebut pour ce qu'on voudra en donner. Un peu plus loin, parmi cent autres, voici une mulâtresse au regard doux et suppliant. Cette jeune fille de quinze ans qui se presse contre elle, c'est son enfant. Ce sont les mêmes grands yeux noirs, ombragés de longs cils : la blancheur de son teint indique une quarteronne. Ses cheveux bouclés sont du brun le plus riche. La mère et la fille seront-elles séparées ?... Voilà l'unique souci de leur âme..... Enfin, signalons toute la cargaison des nègres arrivés du Congo, et que l'on a *refaits*. A leur arrivée, leur marchand les a conduits dans un endroit salubre, où avec une bonne nourriture, ils ont été promptement engraissés. Les plus tristes ont dû s'égayer en dansant *de force* au son du violon et... *du fouet!*... Ces malheureux, comme les autres, attendent les nouvelles péripéties du drame dont ils sont les patients depuis déjà deux mois.....

Tout à l'entour de la halle s'élèvent de petites tribunes destinées aux commissaires priseurs et aux crieurs. On va vendre ces esclaves à la criée, et de nombreux spectateurs examinent les corps, les figures, et discutent les qualités et les prix, avec le même entrain que des maquignons le feraient pour des chevaux. La vente a lieu. Un Espagnol, don Ruiz,

achète quarante-neuf des Africains. Un autre Espagnol, le senor Montey, en prend à son compte peut-être trente. Puis, comme ces dignes personnages ont acheté des poteries, des ustensiles de cuivre, des articles de luxe, des objets de toilette de femmes, etc., et qu'ils vont conduire leurs achats dans leurs habitations splendides, et voisines l'une de l'autre, à Principe, dans l'île de Cuba, ils frètent la goëlette *l'Amistead*, pour transporter le tout à Guanaja, le port le plus proche de Principe.

L'un de ces Espagnols, don Ruiz, a une tête ronde comme un boulet, de petits yeux d'un gris pâle, avec des sourcils roux et hérissés, des cheveux raides et crépus, brûlés par le soleil, et une bouche large et grossière, tendue par le tabac qu'il mâche sans fin. Ses mains sont larges, velues, parsemées de taches roussâtres, sales et garnies d'ongles à l'état d'ergots. En achetant les nègres, cet homme les a saisis par la mâchoire pour leur faire ouvrir la bouche, afin de voir leurs dents. Il leur a ordonné de se lever, de marcher, de sauter, pour juger la force de leurs muscles, et quand il a rencontré des récalcitrants, il les a frappés rudement de sa cravache qui a tracé des sillons sanglants sur leur peau noire. Il a été plus minutieux encore, et plus horrible pour les négresses. Enfin, maître de quarante-neuf de ces hommes et de ces femmes, possesseur de leurs corps et de leurs âmes, il leur a fait mettre les fers aux pieds et aux mains, et, comme des moutons liés par les quatre membres, il les a fait charger sur la goëlette *l'Amistead*. Le senor Montey a fait de même : seulement, en plus, il a examiné la jeune quarteronne, a palpé son cou, son buste, ses bras, a examiné ses dents, et, après l'avoir payée bon nombre de dollars, il a repoussé du pied la pauvre mère dont les traits exprimaient d'indicibles angoisses, et a fait enchaîner et enlever la fille malgré ses cris de terreur.....

L'*Amistead* met à la voile et s'éloigne de la Havane, pour longer Cuba jusqu'à Guanaja. Le silence règne à bord pendant les premiers jours. La nuit du troisième arrive. La lune

se lève et brille de tout son éclat sur les plus ravissants paysages de l'île que l'on découvre de la goëlette. Là mer est si calme qu'elle semble un immense tapis d'azur, sans aucun pli. Toutes les étoiles s'y réfléchissent, scintillantes comme des flammes. Le capitaine dort sur le pont, avec son mulâtre couché à ses pieds.....

Tout à coup une rumeur, sourde d'abord, mais bientôt plus éclatante, surgit de la cale où sont renfermés les esclaves..... Presque aussitôt un nègre s'élance sur le pont. C'est un Africain de 26 ans, grand et terrible, qui porte dans son attitude le prestige de la dignité et la force du commandement. Il a nom Cinquez : il est fils de l'un des chefs des tribus africaines qui vendent leurs esclaves; il a été fait prisonnier de guerre, et, comme tel, vendu. Ce noir, à l'aspect énergique et mâle, inspiré par le courage du désespoir, a brisé ses fers et ceux de ses compagnons d'infortune. Armé d'un long coutelas trouvé dans la cale, il tombe comme la foudre sur le capitaine et lui fend la tête en deux. Trois autres nègres, intrépides comme le premier, se précipitent sur le mulâtre et deux matelots blancs qui accourent : ils les égorgent. Quant au reste des nègres, troupeau abâtardi par la souffrance, et resté dans la cale, il se contente de faire un épouvantable vacarme, croyant que le bruit équivaut à la besogne.

Réveillé par l'infernal sabbat qui s'échappe des cavités du navire, don Ruiz commande au nègre Antonio, fidèle encore, de jeter du pain aux nègres pour leur fermer la bouche. Mais les nègres, appelés par Cinquez, ont envahi le pont où la soif du meurtre les fait hurler comme des démons. Grâce à cet affreux désordre, le pilote et un matelot détachent le canot de la goëlette et se hâtent de gagner terre. Quant à don Ruiz et au senor Montey, le premier est épargné par le fait d'Antonio et de la peur superstitieuse qui paralyse les révoltés; le second est blessé par Cinquez, qui le tuerait, si Antonio ne lui apprenait que c'est un homme de mer et qu'il peut les reconduire dans

leur pays. Car, telle est l'idée qui domine ces pauvres nègres : Revoir leur Patrie !

En effet, tout grièvement blessé qu'il est, Montey est mis à la barre, et reçoit l'ordre de faire route pour l'Afrique, car, comme Cinquez a remarqué qu'il est venu du côté où le soleil semble se lever, il exige que la proue du navire soit tournée vers l'orient. Il fait plus, il a l'œil sur la goëlette, et s'il avise que la marche est changée, malheur à Montey ! Le couteau du nègre, rouge encore du sang qu'il a versé, est aussitôt suspendu sur sa tête..... Néanmoins l'Espagnol trouve moyen de tromper l'œil vigilant de son ignorant argus. Il erre dans le voisinage des Antilles. Un orage rend la fraude plus facile, et Cinquez est trompé. Le manque d'eau potable se faisant sentir, la goëlette atterrit à l'île Saint-André : mais on n'y trouve ni eau, ni habitants.

Cependant Cinquez, grâce à son coup d'œil juste, apprend à gouverner. De jour, il s'empare du gouvernail, dont Montey reste maître à son tour pendant la nuit. Il advient alors que le premier navigue vers l'Afrique, et que le second, nonobstant la présence de Cinquez, qui dort à côté de lui, et celle de deux nègres éveillés, fait route vers l'Amérique. De cette façon, le voyage peut durer longtemps. Mais alors, en même temps qu'il croit diriger la traversée, notre héros noir rétablit l'ordre parmi ses compagnons. Ceux-ci tout d'abord ont pillé le navire. Nus jusque-là, les nègres ont trouvé, épars dans les cabines, des vêtements de tout sexe, de toute forme, de toute couleur. Immédiatement, ils les ont endossés à la façon des blancs. Mais quelle désinvolture ont ces pauvres noirs, dont les membres, toujours libres, se trouvent cette fois emprisonnés dans des falbalas de femmes et des vêtements d'officiers ou de matelots ! Travestis de la sorte, ils dansent, ils sautent, ils chantent, ils tempêtent : ce sont des scènes grotesques auxquelles l'ivresse prête toutes ses fureurs et ses excentricités, car ils boivent aussi, car ils mangent ; en un mot, ils se livrent à de tels excès,

que plusieurs périssent d'indigestion. Il en est même qui meurent empoisonnés, pour avoir ingurgité des matières destinées à d'autres usages. Cinquez met donc un terme à cette orgie meurtrière. Il répartit la nourriture, divise le butin, et agit avec tant de sagesse, que ses prisonniers admirent son esprit d'ordre, sa prudence et sa raison.

Malheureusement, la marche de la goëlette, pendant la nuit, annulant la traversée faite pendant le jour, la famine doit résulter de l'épuisement des vivres dans une navigation sans terme. Quelques navires que l'on rencontre donnent bien des provisions, mais elles sont rapidement épuisées. Ces pourparlers de bord à bord, dans ces occasions, ont ceci de particulier que Cinquez se place toujours à côté de don Ruiz, qui, seul, parle anglais; et alors, l'œil flamboyant de l'Africain épie les paroles du blanc au passage, de telle sorte que si le noir défiant devinait un mot révélateur, son terrible couteau, constamment ouvert, ferait aussitôt justice de l'Espagnol. Antonio, du reste, est l'interprète de don Ruiz et de Cinquez; mais si le noir ménage Antonio, noir comme lui, c'est qu'il a besoin de ses services comme organe de communication, car il le méprise, à titre de renégat des siens.....

Deux mois se passent ainsi, et, en résumé, la goëlette se retrouve sur les côtes de l'Amérique, dont les riverains, effrayés à l'aspect de ces hommes noirs ridiculement vêtus, s'enfuient à leur descente à terre, ou les repoussent à coups de fusil. C'est en atterrissant ici et là pourtant, qu'ils obtiennent quelquefois des provisions. Un jour, moyennant des poignées de doublons, ils achètent, de gens stupéfaits d'une telle générosité, un chien et un fusil, et, enthousiasmés de ce dernier objet, ils ne remarquent pas qu'ils en ont plusieurs à bord. Une autre fois, sur les grèves de Culloden, ils se trouvent face à face avec des capitaines américains auxquels ils proposent de les conduire vers le soleil levant, et en échange de cette œuvre, ils offrent deux malles pleines de ces doublons.

Mais voici qu'un matin, au moment où l'aurore dissipe les ombres de la nuit, un cutter américain, dont les sabords laissent briller la gueule de nombreux canons, se rencontre avec la goëlette. C'est le *Washington*, des États-Unis. Les officiers accourent sur le pont du cutter, dès qu'on leur a signalé la goëlette. A leur vue, don Ruiz, rendu plus farouche par sa captivité forcée, s'écrie :

— Ce navire m'appartient, et les nègres qu'il porte sont à moi. Ces brigands se sont révoltés, il y a deux mois déjà. Nous errons à l'aventure. Je demande votre protection !

L'équipage américain saute à l'instant même sur le pont de la goëlette. On désarme les nègres, et le *Washington* remorque l'*Amistead*. A cette vue, Cinquez descend rapidement dans l'entre-pont; il attache autour de lui une charge de doublons, et, remontant sur le tillac, d'un bond il se jette à la mer. Il plonge, reste sous les vagues pendant six minutes, y détache ses doublons qu'il abandonne aux abîmes, et reparaît à plus de trois cents pieds de distance. Aussitôt le canot du cutter est mis à sa poursuite. Cinquez l'attend. Mais à peine les matelots sont-ils sur le point de le saisir, qu'il plonge de nouveau pendant un long temps, et ne reparaît que fort loin et d'un côté tout à fait opposé. Cette lutte entre le noir et les blancs dure près d'une heure. Enfin, l'Africain, épuisé, se livre de lui-même. Assis dans le canot, il sourit, et, par ses gestes, fait voir qu'il s'attend à être pendu. On le dépose sur le cutter. A peine y a-t-il mis le pied, qu'il demande, par une pantomime des plus expressives, à être reconduit sur la goëlette. Aussitôt, en le voyant avec eux, les nègres l'entourent, le baisent, lui font de folles caresses. Ils pleurent, rient, dansent et crient tout à la fois. Cinquez se montre plein de majestueuse dignité. Son rôle, et sa puissance sur ces hommes, tiennent du prestige.

— Frères et amis, leur dit-il, nous voulions revoir notre patrie; mais le soleil s'est joué de nous. Je vous ai engagés à tuer le capitaine, parce que je ne voulais pas voir des noirs

esclaves des blancs. Maintenant, mieux vaut mourir que vivre de longues lunes dans la misère. Pour moi, je dois être pendu; mais qu'importe? J'aurais voulu seulement vous sauver de l'esclavage!.....

A ces mots, grand tumulte chez les nègres. On est contraint de faire repasser Cinquez sur le *Washington*. Une indifférence stoïque se manifeste sur son visage en se laissant enlever. On lui met les menottes : il les accepte sans émotion.

Mais, le lendemain, une nouvelle pantomime exprime encore le désir de retourner près de ses noirs. On y consent, et ses mains sont rendues libres. Il est accueilli avec plus d'ivresse que la veille : c'est un tohu-bohu désordonné, dont nul vacarme au monde ne peut imiter l'explosion.

— Me voici encore, frères, leur dit-il, le visage en feu et des éclairs dans les yeux; me voici, frères, et je viens vous répéter : Mourez, mourez comme moi; et pour être libres par la mort, tuons, tuons les blancs! Je viens vous apporter le secours de mon bras. Le seul moyen d'être libre, c'est de tuer ou d'être tué. Venez!

Il n'achève pas, car les mains de fer de matelots robustes tombent et s'appesantissent sur le généreux Cinquez. On le garrotte : on l'entraîne; on veut le transborder sur le cutter. Le traître, le renégat Antonio, placé aux écoutes comme un mouchard, près des sabords, a fait comprendre que Cinquez appelle à la révolte et au massacre. Aussi, vainement les nègres, ses amis, font retentir l'air de cris de bêtes fauves, et allument leurs regards farouches aux regards de démon de Cinquez. Celui qui voulait se faire leur libérateur est arraché à leurs bras. Cinquez, près d'eux, ils semblaient être sous une magique influence! Ils la conservent encore, tant que le héros, que l'on entraîne, fixe les yeux sur la goëlette et que, du bord du cutter, il leur adresse des gestes éloquents. Mais à peine a-t-il disparu que leur feu tombe et s'éteint. Leur âme, leur génie les a quittés pour toujours.

A quelques jours de là, le *Washington* arrivait devant une des grandes villes de l'Union. Grand bruit dans la cité américaine, qui déjà connaissait l'histoire de la révolte des nègres. Les villes mêmes qui sont partisans du système de l'esclavage, ont de très-nombreux membres qui le repoussent énergiquement; et quoique, dans ces villes, l'orgueil des blancs les pousse à tenir toujours à l'écart les *gens de couleur*, à les obliger à prendre le bas du pavé, des omnibus spéciaux, des églises à part, et à leur témoigner un mépris implacable, il y a aussi de saines familles où on les regarde comme des frères. Le jugement de Dieu, plus tard, décidera qui a bien agi... Donc, dans cette ville, pour les abolitionnistes, Cinquez fut un héros. L'admiration de son courage fut telle que l'éditeur du *Sun* de New-York envoya un artiste, à franc étrier, prendre le croquis du jeune noir, et ce croquis unique se vendit des prix énormes. En outre, il n'y avait que trois jours que l'*Amistead* était prise, que, sur un théâtre, on jouait un drame dans lequel goëlette et cargaison de nègres étaient représentées avec tous les épisodes de leur sanglante aventure.

Mais pour les partisans de l'esclavage, ce même Cinquez fut un bandit dont il fallait se défaire au plus vite, car les partisans de l'esclavage, si terribles pour les noirs, sont lâches! Alors, en effet, le fils d'un roi d'Afrique, le valeureux Cinquez, fut pendu, comme nous l'avons vu.....

Dans le voisinage de nos possessions coloniales, la France entretient toujours un certain nombre de vaisseaux en station, pour observer les côtes, empêcher la traite des noirs et protéger les intérêts du commerce. En 1845, notre station navale de Bourbon comptait notamment dans ses eaux la corvette *le Berceau*, le brick-aviso *le Colibri*, et une autre corvette, *le Voltigeur*. Mais, pendant la nuit du 26 février, ces divers bâtiments reçurent l'ordre d'appareiller, et, mouillés sur la rade de

Mourounsanga, ils mirent à la voile par un beau temps, ne devant pas perdre de vue le *Berceau*, et, au besoin, l'île de Mayotte devant être le lieu de ralliement.

La mer devint bientôt mauvaise, néanmoins, et un grain menaça les navigateurs. « Je sentis alors, dit un jeune volontaire du *Colibri*, Anquez, dans un long rapport que nous avons sous les yeux, je sentis alors quelques gouttes d'eau tomber, et la brise fraîchir. Le temps était très-noir. Je ne voyais plus le *Berceau*, mais j'apercevais encore le *Voltigeur*, car son fanal d'habitacle était assez apparent. Nous filions deux nœuds et demi, gouvernant à l'ouest-sud-ouest. Le navire avait beaucoup de dérive, et nous fatiguions par la violence des coups de tangage. La bordée de quart se composait de quinze hommes; mais il y en avait deux à la barre, deux à la brigantine, et un en vigie; plus un Malgache, en faction au fanal. Le capitaine, monsieur Orcel, dormait dans sa chambre. Pendant que l'on carguait la grande voile, le grain tomba à bord si rapidement et avec tant de force que, quoique je fisse mettre la barre au vent, et que je sautasse pour amener le grand hunier en faisant le commandement pour le petit, l'inclinaison devenait dangereuse, et l'eau, passant par-dessus les bastingages, entrait par les sabords. Ne voyant pas le navire arriver, je demandai au timonier si la barre était au vent. Il me répondit que oui; mais il ajouta que le navire n'obéissait pas. Je sautai au grand panneau, afin d'appeler tout le monde sur le pont. Il s'agissait de me débarrasser du grand hunier et de la grande voile. Hélas! en jetant un regard autour de moi, je reconnus qu'il était trop tard. J'ordonnai néanmoins de carguer les écoutes de hune; malheureusement cet ordre ne fut pas exécuté, et l'eau commença à entrer par les panneaux.

« Cependant le timonier appelait le capitaine : il n'eut pas de réponse. Voyant alors le navire chavirer, je me retirai vers l'arrière, et, de là, je tendis la main à deux officiers, messieurs Burger et Maureau, pour les aider à monter sur le flanc

du bâtiment. Puis, à mon tour, j'appelai monsieur Orcel, qui ne me répondit pas non plus. Le patron de la yole s'occupait à en couper les garants, lorsqu'il la sentit s'affaisser sous lui et disparaître. Dans le même moment, le *Colibri* s'engloutit subitement, et..... disparut sous les eaux.

« Comme je savais nager, je me tins à la mer, appelant toujours le capitaine, mais sans réponse. Je me disposais à m'éloigner, lorsque tout à coup quelqu'un me saisit par les deux pieds, et je coulai au fond de l'eau. Je faisais des efforts inouïs pour revenir à la surface... Vain espoir! Le malheureux qui m'avait saisi, et que je reconnus pour un Malgache, m'étreignait de toutes ses forces et m'entraînait avec lui. Je remontai trois fois sur l'eau, et trois fois nous coulâmes. Enfin, après bien des efforts, je parvins à me dégager et je respirai librement. Aussitôt je me dépouillai de mes habits, et, nu, je me dirigeai sur un point noir voisin de moi. O bonheur! c'était une barrique vide. Je la saisis avec empressement et repris un peu de forces. Le jour commençait à se faire. J'eus alors connaissance de monsieur Maureau. Je lui demandai s'il avait quelque chose pour se tenir sur l'eau. Il avait la moitié d'une vieille vergue de perroquet qui s'était détachée de la drome. Nous fîmes drome ensemble. Peu de temps après, un troisième naufragé, Lavaquaire, se joignit à nous, ayant un chantier de chaloupe; et, le jour venu, nous eûmes le bonheur de sauver un de nos compagnons, Cuviller, qui était près de nous et se noyait. Après avoir lié notre drome avec les débris d'une chemise, nous fîmes route tous quatre vers la grande terre, dont nous étions éloignés de quatre lieues environ, et où la mer, les vents et les courants nous portaient. A huit heures environ, nous eûmes connaissance de sept de nos compagnons qui se tenaient après une barrique vide. Je reconnus monsieur Burger, le maître d'équipage Sergent, et des Malgaches; mais comme ils ne faisaient aucun mouvement, et que nous nagions pour aller à terre, nous les perdîmes de vue en peu de temps.

Vers deux heures, nous eûmes connaissance d'un de nos matelots, Moynet, qui, ne sachant pas nager, avait trouvé une grande planche sur laquelle il s'aidait. Peu de temps après, nous joignîmes à notre drome le mât de misaine du canot-major.

« Les grains cependant étaient moins fréquents, mais très-forts, et la pluie, qui était excessivement froide, tombait par torrents et nous faisait grelotter. Nous eûmes alors connaissance d'une plage de sable vers laquelle nous approchions assez rapidement. Mais nos forces diminuaient insensiblement, et nous étions très-fatigués. Enfin, à quatre heures, après nous être reposés un moment, nous trouvant près de récifs, nous nous décidâmes à nous séparer, en prenant chacun l'un des morceaux qui composaient la drome. Pour moi, j'eus le mât du canot-major avec lequel je me dirigeai vers la terre.

« Je manque d'expressions pour dire toutes les souffrances que j'ai éprouvées dans ce trajet. Entièrement couvert par chaque lame qui venait se briser avec force sur ma tête, en me faisant perdre à chaque instant mon mât, ma seule planche de salut, je nageais avec force pour la rattraper. Bientôt je restai à sec sur des coraux qui me déchirèrent les bras et la poitrine. Haletant et épuisé, j'essayais en vain de me lever : la douleur causée par le corail qui m'entrait dans les pieds m'empêchait de me tenir debout et me forçait d'attendre une autre lame qui me traînait sur le fond et me faisait éprouver des douleurs atroces. Après deux heures de lutte, cependant, je parvins à gagner la côte, tout saignant, à demi mort; là, je fis deux pas, puis je tombai... J'étais dans cette position, lorsque je sentis la mer me gagner : elle montait et voulait ressaisir sa proie. L'état de faiblesse où j'étais ne me laissait que peu d'espoir, et la nuit arrivait! Alors je tentai un dernier effort, et, rampant sur les mains et les genoux, je parvins à gravir assez haut pour que les flots ne pussent m'atteindre. Je restai dans cette attitude assez longtemps, et ce n'est qu'au moment où je

vis un de nos matelots, Lavaquaire, sortir de l'herbe, près de moi, que je réussis à me lever. Je fis un bâton, et nous allâmes tous deux à une petite aiguade qui était à cinquante pas. Nous nous y baignâmes et nous y passâmes la nuit sous un arbre, grelottant de froid, car la pluie tombait toujours.

« Le lendemain matin, nous sentant un peu de forces, nous fîmes route pour Mourounsanga, dans l'île de Madagascar, à une lieue de l'endroit où nous avions atterri. Nous rencontrâmes un de nos compagnons, Cuviller, qui était avec nous sur la drome, et avait eu le bonheur de se sauver. Exprimer la joie que j'en ressentis m'est impossible. Un soldat hôva, qui nous vit dans l'état où nous étions, nous conduisit chez un Portugais, monsieur Renoas, résidant depuis longtemps chez les Hôvas. Nous y fûmes très-bien reçus. Il y avait déjà chez lui quatre de nos matelots arrivés de la veille au soir. Le dernier de nous qui laissa monsieur Maureau, après nous être séparés de la drome, fut Cuviller, auquel il dit de ne pas l'attendre davantage, car il était très-fatigué. Ce furent là ses dernières paroles. Mais le lendemain, 28, on vint nous dire que le corps d'un blanc gisait sur le sable. Après avoir pris un drap et de quoi faire une fosse, nous allâmes tous sept pour reconnaître le cadavre et lui rendre les derniers devoirs. Hélas! c'était l'infortuné Maureau! Son corps n'était pas défiguré et ne semblait pas avoir été noyé. Mais il baignait dans son sang qui lui sortait par le nez, la bouche et les oreilles... Deux soldats hôvas, en faction à cent pas de là, avaient entendu ses cris pendant la nuit... Nous enterrâmes Maureau, et une croix faite par l'un de nous, et sur laquelle je gravai son nom, lui sert de pierre tumulaire... A peu de distance, nous trouvâmes aussi le corps d'un matelot : un trophée d'armes, dessiné sur son bras gauche, nous le fit reconnaître pour Moynet... Il fut également inhumé par nous, mais sans drap, la pauvreté du Portugais Renoas ne nous permettant pas de lui en demander un second.

« A notre retour, nous rencontrâmes encore d'autres gens du *Colibri*. Tous, comme nous, n'eurent qu'à se féliciter du bon Renoas, d'un jeune hôva, chef de la douane, et du gouverneur hôva, qui nous donna du riz et un bœuf. Le premier, pauvre, très-pauvre, nous a nourris et hébergés de la façon la plus amicale. Au second je dus un vêtement complet, et la pirogue qui a porté à Nossi-Bé la nouvelle du désastre de notre *Colibri*. »

Le pauvre Maureau, arrière-petit-fils de feu le vice-amiral Martin, n'était placé sur le *Colibri* que de la veille, pour y commander un quart, à la place d'un officier malade ! Quelle fatalité !... Ainsi le veut la vie du marin...

Qu'y a-t-il de plus sinistre qu'un naufrage ? Rien, assurément, si ce n'est de faire naufrage au port même, alors que l'on croit tous les dangers passés et qu'enfin la patrie vous sourit !... C'est un drame de ce genre que nous allons raconter.

C'est à Brest que la scène se passe, le dimanche 19 septembre 1855. Comme la douce soirée est belle, une foule nombreuse étale ses toilettes sur les quais et le long du port. Brest est une charmante ville ; une de ces villes que tout poëte aime, parce que, quelque part que l'on aille, des forêts de mâts se montrent à chaque pas ; l'odeur du goudron des embarcations y semble un parfum ; on croit entendre les chœurs du plus bel opéra, quand les matelots, bras dessus, bras dessous, hurlent sur les promenades et dans les cabarets leurs grivoises barcaroles. Mais en dehors de ce charme particulier, Brest est vraiment une cité pittoresque ; sa position à l'extrémité de la Bretagne l'appelle à la domination des mers ; son port occupe le fond d'une rade immense : l'entrée en est défendue par nombre de batteries. De gracieuses constructions, émergeant d'une riche verdure, se mirent dans ses eaux, et sa plage du Conquet est une des plus belles.

Ce jour-là, le long du port, et de toutes les fenêtres qui ont vue sur la mer, une foule endimanchée regardait arriver un navire ralliant l'entrée du goulet. C'était la jolie goëlette, *la Doris*, appartenant à l'État, qui, après une longue et laborieuse station dans la mer des Antilles, partie du Fort-Royal le 25 juillet, de la Basse-Terre le 30, et de Saint-Thomas le 3 août, montée par quarante-huit hommes d'équipage, et montrant de nombreux passagers sur ses gaillards, entrait dans les eaux de Brest pour y prendre le repos. Jules Lemoine, dont le père, ancien capitaine de vaisseau, se trouvait parmi les curieux de la plage et agitait son mouchoir, commandait ce navire, et souriait au bonheur et à la joie impatiente du vieillard.

Pénible avait été la traversée, il faut le dire; mais la vue de cette terre de France, si avidement souhaitée, avait rappelé bien vite la confiance et la paix dans le cœur de l'équipage, épuisé par une longue navigation et par les périls auxquels il avait échappé à la hauteur des Açores, où, plusieurs jours durant, la *Doris* avait été assaillie par de violentes tempêtes. Mais tout cela n'était plus qu'un songe : quelques minutes encore, et l'élégante *Doris*, comme une nymphe fatiguée par ses jeux sur les eaux, mouillerait en rade et reposerait avec nonchaloir.

En effet, la goëlette avait déjà franchi toutes les passes du goulet, et sept heures du soir sonnaient à terre qu'elle courait grand largue, refoulant avec peine, sous toutes voiles, un très-fort jusant. Sa voile de fortune venait d'être carguée, et on se disposait à laisser tomber l'ancre quand tout à coup survint une irrésistible bourrasque d'ouest-sud-ouest, accompagnée d'un grain violent. Prise en travers par la rafale, la *Doris* céda à la force du vent, et, se couchant sur bâbord, ouvrit un large passage aux lames par les panneaux...

Quelques secondes après, on ne pouvait plus apercevoir du beau navire que l'extrémité de ses mâts : la *Doris* avait sombré par l'arrière sous les yeux des nombreux spectateurs transis d'effroi !...

Quelles clameurs sur le navire!.. Hélas! elles cessent bientôt, étouffées par les eaux qui engloutissent la goëlette... Quelles clameurs aussi sur la plage!.. Mais celles-là sont de ces clameurs qui ne s'apaisent pas et murmurent toujours dans les âmes!

Monsieur Binet, enseigne de vaisseau, officier de service à bord d'un stationnaire du port, voyant s'éteindre subitement les feux de la goëlette, dont il suivait tous les mouvements, et pressentant un malheur, fait aussitôt tirer le canon d'alarme qui retentit lugubrement dans la ville, répercuté par les échos... Il met à la mer toutes les embarcations du *Robuste* et se dirige lui-même en toute hâte dans le canot-major vers le point qu'occupait la *Doris*, et d'où partent encore des cris de détresse, poussés par ceux qui échappent au gouffre, en nageant. Là se passent des scènes que la plume ne peut rendre : on voit, cramponnés convulsivement à la mâture du navire, à des pièces de bois flottantes, ou nageant en tous sens, nombre d'hommes qui luttent avec le courage du désespoir contre les vagues irritées qui menacent de les engloutir... Heureusement, l'ardent officier arrive; il appelle, il va, il vient, il saisit celui-ci, il saisit celui-là, il sauve l'un, il sauve l'autre, il emplit tellement son canot-major et les barques de ses matelots d'infortunées victimes, qu'il arrache au trépas, que, sur soixante-sept personnes qui se trouvaient à bord de la goëlette, il en sauve trente-deux du sein des eaux...

Combien c'est cruel à dire! Le reste de ces soixante-sept personnes, moins quatre hommes qui, après des efforts inouïs, ont réussi à gagner le port, le reste périt, soit à bord, soit en luttant contre la mer en fureur...

Jules Lemoine, le jeune commandant de la goëlette, lui aussi, meurt comme un brave en portant secours à ses compagnons d'infortune, et après avoir arraché aux flots trois de ses matelots. Honneur au vaillant officier! Papin, chirurgien-major de la *Doris*, en sauve quatre, puis il succombe,

vaincu par les lames. Gloire à son noble zèle... Enfin un enseigne auxiliaire, Giraud, troisième officier du bord, lui aussi, est englouti par la mer...

Quelle consternation sur le rivage! Quelle douleur dans la ville! Qui pourrait peindre l'effroi qui serre tous les cœurs? Citer même tous les actes de dévouement qui s'accomplissent serait impossible. Je signalerai cependant deux braves maçons qui se jettent spontanément à la mer et qui, pendant deux heures, s'exposent aux plus grands dangers pour secourir les naufragés. Tant il est vrai que l'habit de bure cache souvent un cœur de héros! Ajoutons, pour leur plus grande gloire, que leur nom est omis sur ces pages, parce qu'ils eurent l'héroïsme, plus merveilleux encore, de se soustraire à l'admiration de leurs concitoyens....

A onze heures, une embarcation de la corvette de guerre *l'Allier*, mise à la recherche des naufragés de la *Doris*, rencontra quatre malheureux pêcheurs, naufragés aussi, qui depuis six heures étaient cramponnés sur la coque de leur canot. Ils priaient... dans l'attente de la mort.

Qui pourra dire l'amère douleur de la jeune femme et du vieux père de l'infortuné Jules Lemoine? Il est de telles angoisses dans la vie qu'on ne peut que les plaindre!..





XV

XIXe SIÈCLE.

Sir John Franklin. — Son expédition en 1845. — Mystères de la disparition de l'*Érèbe* et de la *Terror*. — Expéditions nombreuses. — Dévouement conjugal. — Expédition du capitaine Mac Clintock. — Départ du cutter *le Fox* en 1857. — Entrée dans la mer Polaire Boréale. — Glaces gigantesques. — Influences atmosphériques. — Forces élastiques. — Éruptions des voûtes de glace. — Premier hivernage. — Tempête sur l'océan Glacial. — Le *Fox* reprend sa marche en 1858. — Uppernawick. — Baie de Melville. — Cap York. — Cap Warrander. — Entrée du Pond. — Vieille femme et petit garçon. — Campement d'été des Esquimaux. — Séjour à Kapawroklulik. — Indices de vaisseaux anglais. — Cap Hay. — Les traîneaux et les chiens. — L'île Beechey. — Stèle funéraire élevée par les Anglais au Français Bellot. — Table de marbre de lady Franklin. — Détroit de Bellot. — Second hivernage. — Recherches en 1859. — Voyage en traîneau. — Noirs fantômes sur la neige. — Esquimaux. — Portraits. — Villages, résidences d'hiver. — Cabanes de neige. — Cap Victoria. — Le lieutenant Hobson, à terre. — Villages de neige du cap Norton. — Épaves de vaisseaux. — La vieille femme. — L'île du roi Guillaume. — Un cairn vide. — Vestiges évidents de l'expédition de sir John Franklin. — Cap Félix. — Large cairn. — Tente, vêtements. — Autres cairns intacts. — Boîte de fer. — Parchemins. — Hivernage de l'*Érèbe*, et de la *Terror*, à l'île du roi Guillaume, en 1846. — Addition aux parchemins. — L'*Érèbe* et la *Terror* avancent de 15 milles seulement en 20 mois. — Mort de sir John Franklin en 1847. — Perte, dans les glaces, de l'*Érèbe* et de la *Terror*. — Un grand bateau anglais. — Les deux squelettes. — Fusils, montres, sextant, etc., etc. — Retour du *Fox*. — Expédition de Crimée en 1854. — Siége de Sébastopol. — La frégate *la Sémillante*. — Détroit de Bonifacio. — Engloutissement subit. — Désastre. — Tempêtes de la mer Noire. — La goëlette *la Perseveranza*. — Échouement. — Les hussards à bord. — La corvette *le Pluton*. — Ouragan. — Péripéties. — Naufrage. — La côte d'Eupatoria. — Le vaisseau *le Henri IV*. — Détails — A la côte.

Il y a quelques années, il vint à l'esprit d'un homme de talent, d'un Anglais déjà fameux par ses travaux maritimes, de chercher un passage aux flottes de sa nation à travers les glaces du pôle boréal, dans la partie nord-ouest qui, du détroit de Behring au détroit de Davis, unit l'océan Pacifique à l'océan Atlantique. Un titre supérieur couronnait les nombreuses

entreprises de sir John Franklin, et, quoique chargé de soixante hivers, à la prudence de l'âge mûr il joignait encore le feu de la jeunesse. L'intrépide marin quitta donc l'Angleterre en 1845, suivi des vœux de sa famille en alarmes, muni du programme des lords de l'amirauté, et prêt à tout braver.

Mais où alla-t-il? Que devint-il? Ce fut le secret de Dieu. Comme pour notre La Pérouse, un profond mystère enveloppa sa dangereuse expédition.

Le commandant, M'Cluse, sur la corvette *Investigator*, et le capitaine Inglefield, sur le steamer *le Phénix*, sillonnèrent longtemps toutes les mers, visitèrent toutes les îles, explorèrent toutes les côtes, parcoururent toutes les steppes, questionnèrent toutes les tribus, s'enfoncèrent dans tous les parages que les glaces semblaient rendre inabordables, étudièrent les neiges des terres polaires, et ces hommes, animés du plus noble zèle, ne trouvèrent pas le plus léger vestige du passage de sir John.

Néanmoins deux faits signalèrent ces patientes recherches :

D'abord, le canal deviné par Franklin fut trouvé s'ouvrant entre les glaces du pôle boréal, et mettant en communication les deux océans ;

Ensuite un Français, le lieutenant Bellot, attaché à l'expédition par désir de juger l'inconnu, et surtout par amour de ses semblables exposés au malheur, s'étant aventuré sur les glaces pour aller à la découverte, tomba dans l'une des fissures béantes de l'océan Glacial et... disparut à tout jamais, regretté de ses compatriotes, objet d'étude et d'admiration de ses frères d'armes anglais.

Cette première et longue recherche de l'*Investigator* et du *Phénix* n'apportant aucun résultat, nombre d'autres expéditions avaient été entreprises par le gouvernement britannique, qui, dans ces occasions, perdit jusqu'à huit navires et dépensa près de vingt-trois millions. Alors lady Franklin, modèle d'a-

mour conjugal, femme d'un rare dévouement et d'une incomparable énergie, au moment même où les hommes les plus fortement trempés cédaient sous le poids du découragement, leva, elle, plus fièrement la tête, ouvrit les trésors de sa fortune et prépara, à ses frais, une nouvelle et tout aussi patiente investigation. Pour elle et en son nom, le capitaine Mac-Clintock se chargea d'aller soustraire aux plages désolées de l'océan le secret qu'elles gardaient avec tant d'obstination; et, grâce à la résolution généreuse et indomptable d'une faible femme, le sombre mystère, que le sévère génie des régions boréales cachait sous les voiles funèbres de solitudes glacées, fut enfin déchiré.

Ainsi qu'il advint pour notre La Pérouse, on sait aujourd'hui quel fut le sort de sir John Franklin et de ses compagnons; et, comme pour La Pérouse encore, on peut suivre, sur la carte des régions arctiques, la route que suivit cet audacieux navigateur anglais.

Parti d'Angleterre sur l'*Érèbe* et la *Terror*, le 26 mai 1845, sir John Franklin fut arrêté bientôt, par des brumes impénétrables, dans la mer de Baffin; là, après avoir épuisé tous les genres de calamités, obligés d'hiverner, trois ans de suite, sous le pôle; vaincus par le climat; décimés par de cruelles maladies, ses équipages virent leur chef perdre la vie. Puis, ils furent contraints de délaisser leurs vaisseaux brisés par les glaces et rivés par un froid inimaginable aux vagues toujours figées d'une mer éternellement implacable. En gagnant la baie d'Hudson, ils semèrent la route, jusqu'au dernier, de leurs cadavres inconnus et défigurés.

Comment le capitaine Mac Clintock arriva-t-il à la connaissance détaillée de cette déplorable odyssée de sir John Franklin? Le voici. Pour en instruire nos lecteurs, nous extrayons et nous analysons ce qui suit du rapport que Mac Clintock adressa, tout récemment, à l'amirauté de Londres et à la Société britannique de géographie.

Parti d'Aberdeen, en Écosse, le 1er juillet 1857, sur le *Fox*, dès le 6 août le capitaine anglais arrive à Uppernawick, établissement danois, sis au nord, dans le Groënland. Il y achète 35 chiens de trait, et deux conducteurs esquimaux consentent à le suivre : ce sont des auxiliaires indispensables pour les recherches qui devront être faites sur des parties de terre et de mer que l'on ne peut parcourir qu'en traîneau.

Le 18 août, le *Fox* est à moitié route de la baie de Melville au détroit de Lancastre, lorsque soudain le navire est cerné par une colossale agglomération de glaces en dérive, et se trouve condamné à l'hivernage, au centre des plus vastes accumulations de glaçons flottants, que les souvenirs d'un marin puissent rappeler. Enchaînés par ces blocs gigantesques, dans l'impossibilité d'établir un observatoire sur la surface de ces bancs mobiles, tout au plus les Anglais peuvent-ils étudier les vents et observer les courants dont est le jouet l'immense radeau de glaces qui entraîne leur navire. Chose remarquable! L'influence atmosphérique est plus forte que celle de la mer sur les mouvements des glaces, et nul ne peut saisir le moindre indice du courant sous-marin qui devrait porter vers le nord, d'après la théorie du lieutenant Maury. Au contraire de cette théorie, de hautes montagnes de glaces, qui auraient dû marcher en sens inverse du *Fox*, dérivent, en lui tenant une trop fidèle compagnie. Autre observation curieuse! Les forces élastiques des couches marines font éclater souvent de longues crevasses, dans la voûte solidifiée qui les couvre, et ces ouvertures, subitement béantes, se produisent si violemment que, parfois, de longues files de glaçons sont projetées, comme par l'explosion d'une mine, à plusieurs pieds de hauteur, et alors forment de véritables chaussées le long des crevasses qui les ont produites. Par bonheur, le *Fox* ne se trouve jamais dans l'axe même de l'une de ces éruptions, quoique bon nombre de ces soulèvements aient lieu à quelques mètres de sa carène. Ces canaux, une fois ouverts, permettent de prendre près de



Ces Canaux une fois ouverts, permettent de prendre près de quatre vingts Phoques, dont la chair fait l'aliment des chiens et l'huile celui des lampes.

p. 360.

quatre-vingts phoques, dont la chair fait l'aliment des chiens, et l'huile celui des lampes.

Le 25 avril 1858, une violente tempête s'élève au sud-est. L'océan, bouleversé dans ses abîmes, rompt les glaces flottantes avec un épouvantable fracas, et, lançant dans les airs, des masses désagrégées de glaçons d'un poids énorme, menace cent fois d'écraser le navire sous leur chute formidable. Dieu seul préserve le *Fox*, qui, sans le bras de la Providence, devait inévitablement périr. Délivrés alors, les marins anglais se dirigent en toute hâte vers le Groënland pour y prendre des provisions fraîches, que ces pauvres établissements ne peuvent accorder qu'avec parcimonie.

Le *Fox* touche successivement à Holsteinbourg, à Godhaven et à Uppernawick. Il entre dans la baie de Melville, au commencement de juin, et double le cap York le 26, et s'y met en rapport avec les indigènes. Mac-Clintock espérait y rencontrer Hancs, un Esquimau, conducteur de chiens, qu'un caprice d'amour fit déserter le navire d'une précédente expédition, et qui aurait pu donner quelques renseignements : mais il réside fort loin, au Whale-Sound. Le 12 juillet, le capitaine communique ensuite avec les naturels du cap Warrander; ils déclarent n'avoir eu connaissance d'aucun vaisseau depuis le passage du *Phénix*, en 1854. Aucun naufrage, disent-ils, n'a eu lieu sur leurs côtes.

De nouvelles glaces empêchent le *Fox* d'arriver à l'entrée du Pond avant le 27 juillet. L'aide de la vapeur et la supériorité des machines du bâtiment le dégagent de ces accumulations de glaces. Au Pond, Mac Clintock ne trouve qu'une vieille femme et un petit garçon qui le pilotent jusqu'à leur village, à 25 milles dans le passage. Ce village se compose de quelques tentes de peaux de phoques, habitation d'été des Esquimaux, élevées sur la mousse humide d'une ravine très-profonde qu'entourent des escarpements de rochers ou de glaciers à pic. Là, pendant huit jours, les Anglais se mettent en rapport très-amical avec le point le plus reculé du globe, dont le nom, Kapawroklulik, est

aussi barbare que le site est sauvage. De ce clan nomade nulle connaissance à acquérir sur Franklin. Seulement, ces braves gens parlent de deux vaisseaux naufragés, à un temps bien plus reculé, et dont les plus âgés gardent le souvenir. Ils signalent même l'un d'eux, complétement enseveli sous des sables, mais qui se trouve à quelques milles, à l'est du cap Hap.

Le 6 août, laissant Pond's-Inlet, le *Fox* mouille à l'île Beechey, le 11, et y dépose à terre, tout auprès de la stèle funéraire élevée, par les soins de sir John Barrow, à la mémoire du jeune et noble lieutenant français, BELLOT, mort glorieusement dans une expédition précédente, en traversant des glaces pour obéir aux ordres de son capitaine, à la recherche de Franklin, non loin de ces parages, une table de marbre, envoyée par lady Franklin.

Cette table, du plus beau marbre, porte, en souvenir des équipages de l'*Érèbe* et de la *Terror*, que dirigeait sir John Franklin, l'inscription que voici :

A LA MÉMOIRE DE
FRANKLIN
CROZIER, FITZ JAMES
ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES,
OFFICIERS ET FIDÈLES COMPAGNONS, QUI ONT SOUFFERT ET PÉRI
POUR LA CAUSE DE LA SCIENCE ET POUR LA GLOIRE DE LEUR PATRIE.

—

CETTE PIERRE
EST ÉRIGÉE PRÈS DU LIEU OU ILS ONT PASSÉ
LEUR PREMIER HIVER ARCTIQUE,
ET D'OU ILS SONT PARTIS POUR TRIOMPHER DES OBSTACLES
OU POUR MOURIR.
ELLE CONSERVE LE SOUVENIR DE LEURS COMPAGNONS ET AMIS,
QUI LES ADMIRENT,
ET DE L'ANGOISSE MAITRISÉE PAR LA FOI
DE CELLE QUI A PERDU DANS LE **Chef de l'Expédition**
LE PLUS DÉVOUÉ ET LE PLUS AFFECTIONNÉ DES ÉPOUX.

—

C'EST AINSI QU'IL LES CONDUISIT
AU PORT SUPRÊME OU TOUS REPOSENT !
1855.

Les précédentes expéditions avaient laissé dans l'île des magasins et des provisions : Mac Clintock les trouve en bon état. Seul, un petit bateau, retourné, et jeté à la côte, a quelque peu souffert. On répare les toits et les murailles : on embarque du charbon et des vivres, après quoi, le 17 août, l'expédition gagne le détroit de Piel. Mais les glaces contraignent bientôt le *Fox* de se diriger vers le détroit de Bellot, qui, communiquant avec la mer de l'Ouest, a une largeur moyenne d'un mille sur 17 ou 18 de long. Ses rives sont çà et là bordées de rochers escarpés, de blocs de granit, et de quelques montagnes hautes de 1600 pieds. C'est à l'entrée de ce détroit que l'hiver surprend le *Fox*, et que les chiens et les deux Esquimaux, malgré tous leurs efforts, ne peuvent procurer à l'équipage que huit rennes, deux ours, dix-huit phoques et quelques poules d'eau, les fréquentes tempêtes, qui battent ces parages, en écartant sans doute les êtres animés. D'autre part, tant que la lumière du jour le permet, on s'efforce de transporter des dépôts de provisions du côté du pôle magnétique, dans le but de faciliter d'autant les opérations réservées au printemps. Mais on ne peut réussir à cause de la rupture des glaces dans cette direction, et le lieutenant Hobson et ses gens reviennent en traîneau, après avoir beaucoup souffert et couru les plus grands dangers, parce que la glace, sur laquelle ils étaient campés, s'était détachée et les avait entraînés avec elle fort loin du rivage.

Les premières recherches du printemps commencent le 17 février 1859.

Mac Clintock, monté sur un traîneau tiré par des chiens, et accompagné de l'interprète Petersen et du quartier-maître Thompson, en pareil équipage, gagne le pôle magnétique dans l'espoir d'y rencontrer quelques habitants et d'en obtenir des renseignements. En effet, le 28 février, par un froid tel que le mercure est constamment gelé, voici venir à eux, sur la neige blanche, quelques noirs fantômes qui semblent des ours de-

bout. De cinq ou six, ces spectres portent leur nombre bientôt jusqu'à quarante-cinq. Ce sont les naturels de cette froide contrée, les Esquimaux, vêtus de peaux de bêtes fauves. Ils s'approchent, et rien de plus hideux à voir que ces hommes. Petits de stature, les épaules larges, les membres gros et courts, le corps trapu et souvent obèse, ces Esquimaux ont néanmoins une physionomie qui respire un air de santé et de bonne humeur. Des cheveux noirs, plats, rudes et gras, couvrent leur tête; leur visage est rond, court et aplati vers le front. Un nez écrasé, de grosses lèvres, une grande bouche garnie de dents blanches assez régulières, un teint basané d'un jaune sale, cuivré chez quelques-uns, les pommettes des joues élevées, les yeux petits et noirs, placés obliquement et remontant du nez vers la partie supérieure des tempes, tel est l'ensemble de leurs traits. Leurs femmes sont laides, un peu moins que leurs maris peut-être, mais aussi sales. Il émane de ces pauvres gens une odeur rance d'huile, de graisse de poisson, de fumée, le tout produisant un parfum détestable. Quelques-unes de ces femmes sont tatouées de lignes sans régularité. La forme de leurs vêtements de peau de rennes est des plus simple: c'est uniquement un étui qui suit toutes les formes du corps, et auquel on adapte un capuchon, dans lequel, sur le dos des femmes, on n'est pas peu étonné de voir gigotter, tout nus, des enfants de 1, 2 et 3 ans. A la vue des Anglais, ces Esquimaux ont sur le visage l'hébêtement de la stupéfaction. Bientôt l'interprète Petersen entre en conversation, et l'on apprend peu à peu que, plusieurs années auparavant, un navire est arrivé dans ces affreux parages, et a été pris par les glaces, au nord de l'île du roi Guillaume, mais que tout l'équipage, parvenu à descendre à terre, s'est dirigé vers la rivière du Grand Poisson, où tous ceux qui le composaient ont péri un à un, jusqu'au dernier. Pour preuve de leur dire, ils offrent aux Anglais des objets provenant de ce navire, et leur montrent quantité de bois et de fer qu'ils ont tiré d'un bateau

abandonné par les *Kablounas*, c'est le nom que les Esquimaux donnent aux blancs.

Revenu au *Fox*, Mac Clintock reprend ses recherches finales, le 2 avril. Cette fois il emmène avec lui le lieutenant Hobson, et, chacun dans un traîneau attelé de six chiens, outre un autre traîneau tiré par quatre hommes, ils retournent au cap Victoria. Ils y avisent d'abord un groupe de cabanes faites avec de la neige et établies sur la glace du rivage. Dans ces cabanes, demeure d'hiver des Esquimaux, ils trouvent deux familles qui leur apprennent qu'un second navire a été vu près de l'île du roi Guillaume, et que, dans le courant de la même année, il a été jeté et brisé sur la côte. Ces familles avouent que ce vaisseau a été pour elles une abondante mine de bois et de fer.

Alors, le lieutenant Hobson est chargé de faire des recherches sur ce naufrage et de suivre toutes les traces qu'il trouvera au nord et à l'ouest de l'île. Quant à Mac Clintock, accompagné d'une petite troupe, il marche le long des côtes est-sud de la même île, visitant les cabanes de neige abandonnées, jusqu'au 8 mai, où enfin, près du cap Norton, il atteint un village de neige contenant trente naturels. Ces insulaires viennent à lui sans hésitation, et cependant aucun d'eux n'a jamais encore vu d'hommes blancs en vie. Ils mettent beaucoup de zèle à dire tout ce qu'ils savent, mais ils dérobent tout ce qu'ils peuvent, et il faut avoir l'œil ouvert sur eux. Du reste on en obtient quantité de reliques des vaisseaux anglais qui ont fait naufrage, à cinq jours de marche, dont un sur la mer glacée, au nord-nord-est, selon leur indication. Ils y sont allés souvent en 1857 et 1858, époque où tous les débris furent épuisés, leurs compatriotes ayant tout enlevé. Ces informations sont données par une vieille femme qui n'hésite jamais dans ses causeries avec Petersen. Elle ajoute que plusieurs *Kablounas* ont succombé sur la route de la Grande Rivière, et que, pendant l'hiver suivant, les cadavres des hommes blancs ont été découverts par les Esquimaux. Enfin

elle affirme que l'on trouvera des indigènes près de la Grande Rivière et, peut-être, sur le lieu même du naufrage.

Le capitaine anglais parcourt aussitôt les points désignés, mais ne trouve rien, sauf quelques morceaux de cuivre et de fer dans une cachette des Esquimaux. C'est pourquoi, revenant sur les rives méridionales de l'île du roi Guillaume, il les explore avec soin, lorsque le 24 mai, à dix milles à l'est du cap Herschell, il se trouve face à face avec un squelette blanchi, autour duquel sont épars quelques lambeaux de vêtements européens... On écarte la neige avec soin, et voici que l'on aperçoit aussi un petit portefeuille renfermant quelques lettres. Quoique très-avariés, ces papiers peuvent encore être lus. Par les fragments d'habits, on peut juger que le squelette est celui d'un jeune domestique d'officier, et sa position confirme les paroles des Esquimaux que les hommes blancs ont succombé l'un après l'autre, sur le chemin de la Grande Rivière.

Le lendemain, Mac Clintock atteint le cap Herschell, et il y examine un cairn qu'une expédition précédente, celle de Simpson, éleva en 1839. On reconnaît facilement que les pierres qui le composent ont été déplacées par les naturels, afin d'y prendre les objets que les équipages ont pu y déposer.

Cependant, de son côté, le lieutenant Hobson s'est dirigé sur le cap Félix. Là, fort près, il trouva des vestiges évidents de l'expédition de sir John Franklin. Un très-large cairn de pierres, et, à deux pas du cairn, une petite tente avec des couvertures, des habits et quelques bagages, se montrent à lui tout à coup. Il avise même une feuille de papier blanc, ainsi que deux bouteilles cassées qui gisent au milieu des pierres, mais rien de plus. Enfin, à deux milles plus loin, environ, au sud, il rencontre deux autres petits cairns, une pioche cassée et une boîte à thé, encore pleine. Hobson s'empresse de faire des fouilles, et...., parmi les pierres du sommet du cairn, il trouve une boîte de fer-blanc contenant un court rapport, écrit sur parchemin, à la date du 28 mai, 1845. Ce rapport dit :

« Que tout va bien à bord de l'*Érèbe* et de la *Terror;* que cette même année 1845 a vu ces deux navires remonter le chenal de Wellington jusquà la latitude de 77°, et naviguer par l'île de Cornwallis pour prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. »

Il ajoute, dans un second parchemin :

« Que le 12 septembre de 1846 l'*Érèbe* et la *Terror* ont été bloqués par les glaces, par 69° 5′ de latitude et 98° 23′ de longitude ouest (de Greenwich), à environ quinze milles des rivages nord-ouest de l'île du roi Guillaume, où ils font un second hivernage. »

Enfin, il termine en annonçant :

« Que le lieutenant Gore et monsieur des Veaux, avec six hommes, sont venus déposer à terre ce document. »

Autour des marges du premier de ces parchemins, on lit plusieurs lignes ajoutées à la date du 25 avril 1848, c'est-à-dire onze mois plus tard, par lesquelles il est dit :

« Que depuis vingt mois l'*Érèbe* et la *Terror* n'ont pu avancer que d'une quinzaine de milles vers le sud et ont été abandonnés trois jours auparavant..... »

« Que sir John Franklin est mort le 11 juin 1847, et que neuf officiers et quinze hommes l'ont précédé ou suivi dans la tombe.....

« Que les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, ont abordé sur ce point, sous le commandement du capitaine Crozier et construit ce cairn, et que leur intention est de partir le lendemain pour la grande rivière de Back. »

Suivent alors les signatures :

« Crozier, capitaine de la *Terror*, et Fitzjames, capitaine de l'*Érèbe*. »

Il devient facile de conjecturer que les trois jours de marche, écoulés entre l'abandon des navires et la date de ces notes additionnelles, ont épuisé déjà les forces de ces malheureux, et, qu'en se mettant en marche vers le sud, ils ont abandonné

des habits, des provisions, des bagages; car on avise sur la neige, et incrustés dans la glace, des instruments, un sextant portant gravé le nom de F. Hornby, R. N., des cordages, de la toile, du bois, des pelles, des pioches, des ustensiles de cuisine, etc.

Nulle part ailleurs aucune autre trace des naufragés de l'*Érèbe* et de la *Terror*. Pourtant, au 69° 9′ de latitude nord et au 99° 27′ de longitude, Mac Clintock, réuni à Hobson, trouve un grand bateau de vingt-huit pieds de long sur sept et demi de large, très-léger, mais placé sur un traîneau fort lourd, que les infortunés Anglais avaient destiné sans doute à remonter la rivière du Grand Poisson, et qu'ils ont dû abandonner. Il est encore chargé de quantité d'objets et de vêtements. On y trouve un squelette desséché et tapi sous un monceau de vêtements; un second squelette, mutilé sans doute par les animaux, gît à quelques pas de l'embarcation. Cinq montres de poche, quantité de cuillers et de fourchettes en argent, des livres de piété, etc., sont là, pêle-mêle, avec des habits, des masses de thé, de chocolat, de tabac. Deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, sont appuyés contre le bateau, exactement comme les deux marins, dont les squelettes sont là, les ont déposés onze ans auparavant!

La tâche du capitaine Mac Clintock se trouvant terminée, il revient à son steamer le *Fox*. Là, épuisés de fatigue, dévorés par le scorbut, malades d'avoir trop souvent couché dans des cabanes de neige, les officiers et les matelots du steamer se remettent rapidement, grâce au jus de citron et à l'ale Burton. Néanmoins l'ingénieur G. Brands meurt subitement : le maître d'hôtel Blackwelle perd la vie à son tour, d'autres accidents surviennent, et alors on songe à profiter du retour du printemps pour rentrer en Angleterre. En effet, les Esquimaux et leurs chiens sont congédiés, et, le 1er septembre 1859, le *Fox* rend à leur patrie son équipage amoindri; mais aussi porte la découverte désormais irréfutable du triste sort

de sir John Franklin et de ses marins de l'*Érèbe* et de la *Terror*.

Il en sera pour l'illustre Anglais, comme pour notre La Pérouse. Un jour, une dernière expédition ira certainement porter, sur le sol glacé où reposent son cadavre et ceux de ses compagnons, non-seulement une pierre funéraire semblable à celle que nous avons vu placer dans le voisinage de la stèle glorieuse de Bellot, mais aussi un monument digne de leur dévouement et de leur longue et cruelle agonie.

C'ÉTAIT EN 1854, l'expédition de Crimée avait lieu. Les flottes combinées de la France et de l'Angleterre bloquaient le port de Sébastopol, pendant que leurs armées l'assiégeaient par terre. Déjà de graves accidents maritimes avaient eu lieu.

La frégate *la Sémillante* portait vers la mer Noire tout un régiment français, avec ses officiers, son aumônier, ses cantinières, et nombre d'individus appelés par la spéculation sur le théâtre de la guerre, lorsque, après avoir quitté Toulon dans les meilleures conditions, elle fut enveloppée subitement par une tempête, dans le voisinage de l'île de Sardaigne. Elle fut alors violemment poussée vers le détroit de Bonifacio, au moment où la nuit tombait, épaisse et noire. La frégate s'engageait à peine dans ce dangereux pertuis, quand la carène toucha. Un épouvantable craquement se fit entendre aussitôt, répandant la terreur sur le pont et dans toutes les cabines. Puis, tout après, le beau navire s'engouffra avec une horrible rapidité. La *Sémillante* périt ainsi, corps et biens, enserrée dans le suaire funèbre des eaux qui, jamais plus, ne devaient rendre leur proie à la lumière des cieux. Personne n'échappa au cruel trépas. Un cadavre, un seul, se prit à surnager à quelques jours de là, et alla prendre gîte sur le rivage solitaire. C'était celui de l'infortuné capitaine de la trop infortunée *Sémillante*.

Mais les tempêtes de la mer Noire sont plus terribles encore que celles de la Méditerranée. L'hiver de cette même an-

née 1854 s'annonça par des grains, par des pluies froides, par des brumes épaisses; puis tout à coup, le 14 novembre, vers six heures du matin, éclata le plus formidable des ouragans. Le vent, qui soufflait du sud-ouest eut promptement déchiré les tentes du camp, enlevé les toitures des baraques, et fait s'écrouler avec fracas les ambulances et les magasins. La grêle, la neige, la pluie se réunirent pour fatiguer hommes et chevaux renversés les uns sur les autres. Le sol détrempé devint un lac de fange, et les sommets des montagnes couvertes de neige encadrèrent cette scène de désolation. Parti pour Balaklava, un cavalier revint bientôt brisé, moulu, déclarant qu'il lui avait été impossible de faire marcher son cheval contre le vent. De magnifiques avenues d'acacias, des arbres séculaires, des villas, des maisons de ville furent déracinés, jetés bas par la tourmente.

Sur mer, les sinistres furent plus terribles encore. Les vagues ne cessaient de monter en pyramides pour retomber ensuite et se creuser en profonds abîmes. Le *Danube* se perdit à 10 lieues du cap Chersonèse. Le *Pyrenus*, le *Gange*, le *Rodwell*, le *Tyrone*, le *Lord Raglan*, et 13 bâtiments de commerce furent jetés à la côte dans la baie de la Katcha. Le *Balaklava*, le *Prince*, le *Risolute*, le *Kénilworth*, le *Progress*, le *Wanderer*, le *Wile Dave*, et le *Malta* se brisèrent contre les rochers. A la hauteur d'Odessa, le *Rip-Van-Wrinde*, transport anglais, fut englouti avec 250 prisonniers russes qu'il conduisait à Constantinople, tout l'équipage, un photographe et ses deux aides. Le *Sané*, frégate à vapeur, qui se rendait à Kamiesch, fut assailli par la bourrasque avec une telle force que, dans un coup de roulis, un canon de 30 n° 1, amarré en vache sur le gaillard d'avant, emporta pilons, palans, affût, et sauta pardessus le bord sans même écorcher la muraille extérieure.

La goëlette *la Perseveranza*, du port de Livourne, affrétée par la France, transportait, de Varna en Crimée, un détachement de 25 hommes du 4e régiment de hussards, avec les

chevaux. Depuis 17 jours de mer, elle avait été remorquée par une frégate à vapeur. Mais, à l'heure de la tempête, le piston de la machine se brisa, et la frégate recula sur la *Perseveranza*, qui faillit couler bas. Du choc résulta une voie d'eau. Le capitaine voulut s'abriter dans une petite anse; l'ouragan ne le lui permit pas. Le vent ayant brusquement changé, la goëlette fut démâtée et jetée à la côte. Le capitaine, italien, ainsi que son équipage, n'eut rien de plus pressé que de se sauver, avec ses bagages. Dix hussards seulement trouvèrent place dans la grande chaloupe. Mais la chaloupe se brisa en abordant, et le lâche capitaine, en se noyant, seul, évita le châtiment qui lui était dû. Le navire resta couché sur le flanc, le tillac incliné vers la terre, à peine éloignée d'une portée de pistolet. Sept des hussards, restés à bord, se tenaient accrochés au bastingage et à la cabane du roufle. Un ou deux appelaient à leur secours; les autres, muets, immobiles, se résignaient, et cependant leur position était inexprimable. A chaque instant, des vagues monstrueuses déferlaient sur la carène disjointe et l'ensevélissaient sous une montagne d'eau. Les naufragés disparaissaient au milieu de l'écume : puis la lame, en se retirant, renversait le navire en sens contraire et le faisait retomber lourdement sur le lit de roches nues, qui l'éventraient peu à peu.

Cependant un des hussards sauvés courait au port, éloigné d'une lieue : il en ramena bientôt une cinquantaine de soldats, et une escouade de marins, conduits par des officiers. Aussitôt ces braves d'exposer leur vie pour sauver celle de leurs frères. Il s'agissait d'aller amarrer une corde à bord, afin d'opérer le sauvetage. Inutile dévouement! La mer en fureur rejetait bien loin sur les galets les intrépides matelots, meurtris, à demi morts. Alors, deux des malheureux naufragés, se voyant perdus, voulurent se sauver eux-mêmes. Glacés par le froid, ils n'eurent pas l'idée de se déshabiller. Le premier se jeta à la nage : mais, au moment même, une lame gigantesque s'abattit sur la goëlette, et le roula comme une barrique parmi

les tronçons de la mâture renversée. Quand elle se retira, l'homme ne reparut pas au-dessus de la nappe d'écume qui couvrait les rochers. Le second hussard, sans se décourager, descendit avec précaution, en se tenant aux débris des haubans. Une vague l'engloutit, mais il épia le moment propice, et, quand le flot fut passé, il se jeta à l'eau. Deux fois il disparut sous d'autres avalanches, et deux fois il reparut nageant toujours, mais sans pouvoir avancer... L'infortuné était retenu par ses éperons dans les lambeaux de la voilure!... Ce fut une scène poignante que celle de cette lutte contre la mort... On criait, on faisait signe aux autres naufragés du bord de lui tendre une corde. Hélas! les hurlements de la tempête ne permettaient pas d'entendre les voix : d'ailleurs, glacés par la terreur et le froid, ils étaient incapables d'exécuter ces ordres. La tête du hussard, toujours coiffé de son képi bleu, surnageait au-dessus des eaux. Dans un suprême effort, il se souleva tout entier hors de l'eau, suspendu à une corde qui pendait du mât de beaupré. Pendant cinq mortelles minutes d'agonie, il y demeura cramponné, tantôt plongeant au fond de la mer, tantôt enlevé à une grande hauteur, suivant les ballottements du navire. Enfin les forces s'épuisèrent, il lâcha prise, tomba et disparut pour toujours... Par un mouvement spontané, tous les spectateurs du rivage détournèrent les yeux, en poussant un cri...

Il ne restait plus aucun espoir à personne. Soldats et marins revinrent tristement au port, les uns après les autres, pour ne pas assister à l'affreux dénoûment de ce drame. Avec quel serrement de cœur les naufragés durent les voir partir! Abandonnés de tous, ils se sentirent condamnés sans ressource, et demeurèrent seuls, en face de la grève à peu près déserte, sur le vaisseau qui allait se déchirer sous leurs pieds. Ajoutez à cela que la nuit approchait et que la mer, loin de se calmer, était encore plus terrible qu'au début de l'ouragan. Les rafales de neige et de grêle ajoutaient leurs horreurs aux ténèbres du

crépuscule d'hiver. Enfin, pendant cette nuit effrayante, la *Perseveranza* se partagea en deux. Heureusement, d'autres détachements de soldats et de marins accoururent sur les lieux, avec des moyens de sauvetage, et purent arracher à la mort la plupart des hussards restés à bord. Il n'y eut que 6 hommes de perdus sur 25...

Dans le même temps, le transport anglais, *le Culloden*, ayant à bord 35 chevaux de train, 300 caisses de munitions, et 30 soldats turcs, fut brisé près d'Eupatoria. Mais ces troupes et l'équipage tombèrent aux mains de l'ennemi. Le transport français, *la Constance*, échouait aussi dans les mêmes parages. Aussitôt des hordes de Cosaques l'entourèrent et y mirent le feu, en poussant des hurrahs de triomple. Disons bien vite que les hommes qu'il portait avaient eu le temps de se réfugier dans la garnison d'Eupatoria. Enfin, 30 ou 40 autres navires de transport, anglais et français, chargés d'approvisionnements de toute sorte furent jetés à la côte, où, avant de les abandonner, les équipages se résignèrent à les incendier, plutôt que de les laisser à la merci des Russes qui s'avançaient pour s'en emparer.

Cet épouvantable ouragan, qui avait commencé le 14 novembre, ne devait finir qu'après avoir causé de plus grands malheurs encore.

Le *Pluton*, corvette à vapeur dont le commandement était confié au capitaine Fisquet, avait mouillé le 10 octobre précédent devant Eupatoria, qui, tenue en alerte par des milliers de Cosaques, était menacée d'une attaque sérieuse. Aussi le *Pluton* avait-il pris son mouillage le plus près de terre possible, afin d'être à portée, avec l'artillerie du bord, de défendre les abords de l'est d'Eupatoria. Le bâtiment était affourché sud-est et nord-ouest. Déjà, dans cette position, il avait essuyé plusieurs coups de vent, et les ancres n'avaient pas cédé. Les mâts de hune étaient calés et les vergues sur le porte-lof. Le 14 au matin, la brise était nord-est. Pas de mer.

Tout présageait un beau temps. Aussi un des canots du *Pluton* alla aux provisions, et, sur un signal du *Henri IV*, le capitaine envoya deux autres canots-tambours à terre, pour l'embarquement de bœufs. C'était 40 matelots hors du bord.

Mais, vers huit heures, un grain s'éleva de l'est avec mauvaise apparence. Puis le baromètre descendit subitement, et le grain donna avec pluie et grêle, par violentes rafales. Aussitôt le *Pluton* fila six maillons de chaines bâbord et quatre de tribord. En outre les feux furent poussés, prêts à mettre en marche. Cependant un trois-mâts anglais, en dérive, allait tomber sur la corvette. Le capitaine envoya tout le monde aux deux stoppeurs, prêt à filer l'une ou l'autre chaîne. En effet, on fila bâbord, et la chaîne de tribord ayant rappelé, le trois-mâts alla à la côte. Plusieurs bâtiments y étaient déjà, et d'autres coupaient leurs mâts pour tenir.

La mer grossissait toujours. Le vent avait tourné au sud-ouest et à l'ouest, mais, nonobstant sa violence, le *Pluton* restait exposé au courant du sud, présentant le travers à la lame et à la mer. Vers midi, un transport anglais, démâté, cassa ses chaînes et le courant le portant contre la corvette, elle subissait le péril d'être écrasée et de couler sur place. Aussitôt la grande voile goëlette fut établie pour éviter un vent et on fit faire machine en avant à toute vapeur. L'avant para, mais l'énorme trois-mâts éloigna le *Pluton* par bâbord, et à mesure qu'on le dépassait, chaque lame alternativement lançait la corvette au-dessus de lui et la laissait retomber sur son cuivre. Dans ces chocs, les vergues furent brisées, les portemanteaux et leviers en fer de mise à l'eau démontés, des canots-tambours tordus, le tambour de bâbord et l'arrière craqués. La machine put cependant continuer à marcher; mais, sitôt dégagé, on dut stopper pour faire parer des manœuvres et des bouts de chaînes de balanciers cassés qui se pressaient dans les aubes. Tout danger semblait évité. Malheureusement la lourde chaîne du transport anglais vaquait sur les chaînes du *Pluton* : aussi celle de

tribord se rompit et celle de bâbord fut déchaussée. On alla dès lors en travers à la côte.

Mais à midi et demi, la corvette se prit à talonner, et le gouvernail fut bientôt démonté. Les ébranlements du navire devinrent terribles. Chaque lame le couchait tantôt sur tribord, tantôt sur bâbord. Le capitaine essaya de tenter l'abatage sur bâbord en béguillant avec la vergue du grand hunier. Cette vergue dans le sable mouvant ne produisit aucun effet. Alors le bâtiment se coucha du côté du large pour ne plus se relever.

Dans ce moment, une vive canonnade se fit entendre. Eupatoria était attaquée par 6000 Russes et 16 pièces de canon. Des escadrons de Cosaques s'avançaient à l'est, du côté que la corvette devait appuyer avec notre artillerie. Le *Pluton* pouvait rendre encore un dernier service. On fit branle-bas de combat, on chargea les petites armes et on dirigea deux pièces du côté de l'ennemi. Les Cosaques trouvèrent sans doute les dispositions trop bien prises, car ils se retirèrent.

Cependant l'eau gagnait rapidement. La soute aux poudres était pleine. On fit monter tout ce qu'on put en tirer de provisions et mettre en réserve le biscuit et l'eau. A la nuit, les lames balayaient le gaillard d'arrière. On dut évacuer complétement cette partie du bâtiment. La nuit fut longue et froide. Le vent ne mollit pas. La mer couvrait de plus en plus le navire, si bien qu'à une heure l'eau gagna le faux-pont avant. Alors le capitaine fit placer les malades et les mousses sur l'avant du tambour de bâbord, et le reste de l'équipage se groupa à bâbord devant. Vint le jour, les désastres étaient immenses. Les indigènes ne se rappellent pas avoir vu de pareil coup de vent. Les moulins de la côte sont renversés et les maisons sont en ruines. Le *Pluton* est complétement perdu. Il est ensablé à 80 mètres de la plage : les bordages sont disjoints ; l'arrière se sépare de l'avant. Chaque lame, en déferlant, monte sur le pont jusqu'au bord opposé. Enfin, l'entre-pont est plein d'eau. Il est urgent d'évacuer la corvette. On met le youyou à

la mer, pour porter à terre une amarre, afin d'opérer le débarquement.

C'est ainsi qu'un bâtiment malheureux entraîna le *Pluton* dans sa perte !

La même tempête privait aussi la France et le siége de Sébastopol d'un de ses plus magnifiques navires, le vaisseau *le Henri IV*, de 90 canons, commandant Jehenne. Voici le rapport de cet officier sur ce triste événement :

« Baie d'Eupatoria, 15 novembre 1854.

« Amiral, j'ai la douleur de vous annoncer que mon vaisseau, le *Henri IV*, est à la côte depuis hier au soir, à 20 milles au sud d'Eupatoria. Ce sinistre est dû à la rupture successive de mes quatre chaînes pendant une horrible tempête que nous venons d'essuyer, et qui, bien que moins violente, dure encore au moment où j'écris.

« Toutes les précautions que conseillait la prudence avaient été prises. La bouée de l'ancre de bâbord, qui était celle qui travaillait avec les vents de large, était de 120 brasses sur un fond de huit brasses, et je m'étais affourché nord et sud, dès mon arrivée. De plus, chaque fois qu'il venait un vent frais, je laissais tomber l'ancre de veille de tribord, qui était ma meilleure. Je n'avais pas manqué de le faire hier lorsque je vis la mauvaise apparence du temps. Je fis ensuite caler les mâts de hune, amener les basses vergues sur le porte-lof, et mouiller la seconde ancre de veille, ce qui m'en faisait quatre dehors, c'est-à-dire tout ce que je possédais; je devais donc, amiral, me croire en sécurité, lorsque, dans une très-forte rafale avec saute de vent, la chaîne de tribord cassa net au portage de la bille. A 11 heures, celle de bâbord, qui avait souvent filé, chaînon par chaînon, malgré les stoppeurs et les coins, et qui était arrivée à au moins 150 brasses, en fit autant. Nous vînmes alors à l'appel de l'ancre de veille de tribord, dont le levier de stoppeur se brisa. Mais, la chaîne ayant fait

une coque à l'écubier du puits, elle tint bon au septième maillon jusqu'à 5 heures 10 minutes du soir, instant où elle se rompit dans un violent coup de tangage. Celle de bâbord, travaillant alors seule, ne résista pas une minute, et ce fut avec terreur que j'entendis la double secousse qui m'apprenait que tout espoir de résister à la tempête était perdu, et qu'il fallait se résigner à aller à la côte, comme l'avaient déjà fait le *Pluton* et bien d'autres.

« Certain de n'être plus tenu par rien, je fis hisser le petit foc pour faciliter l'abatage du vaisseau sur tribord, et éviter les navires mouillés à terre de moi ; puis, après les avoir parés, je fis border l'artimon afin d'aller m'échouer le moins loin possible de la ville et de pouvoir communiquer avec elle par la langue de sable qui nous sépare du lac salé, sans être inquiété par les Cosaques.

« La nuit était bien obscure quand nous commençâmes à toucher. Je fis en sorte d'échouer l'avant à terre perpendiculairement à la côte : mais d'énormes brisants, prenant le *Henri IV* par la hanche de bâbord, le portèrent petit à petit pendant toute la nuit, et même aujourd'hui dans la matinée, dans une direction presque parallèle au rivage, et le sable mouvant remplissant à l'arrière la souille, à mesure que la carène se déplaçait, dans son agitation continue, il en est résulté, chose incroyable! que nous sommes dégagés de 40 mètres et demi à l'arrière et de 40 mètres à l'avant, et que notre distance du rivage n'est que de 60 mètres au plus.

« La situation du *Henri IV*, au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, amiral, est celle-ci : incliné un peu sur tribord, presque parallèlement à la côte, le cap au nord-nord-est. Il a fait sa souille, et il n'éprouve plus les secousses qui l'ont tourmenté pendant dix-huit heures. Le vaisseau n'est pas défoncé, puisque les pompes ordinaires suffisent pour étancher l'eau de la cale, et qu'elles ne fonctionnent pas toujours. Le gouvernail est démonté, et je crois ses ferrures brisées, de même que

celles de l'étambot. Le vaisseau n'a plus d'ancres que celles à jet. La chaloupe est à la côte; je la suppose réparable. Le grand canot, le canot-major et ma baleinière sont entièrement hors de service. Les deux canots moyens ont été aussi jetés à la côte à Eupatoria, où ils étaient occupés, le 14 au matin, à l'embarquement de bœufs. Mais ils peuvent être réparés. Quant aux chalands, ils sont probablement en pièces. La mâture est intacte... Nos batteries sont restées chargées, et j'ai eu l'occasion, ce matin, de nous servir de nos caronades pour faire rebrousser chemin à une cinquantaine de Cosaques qui s'avançaient au grand galop pour s'emparer des hommes de mon youyou, restés à terre, et qui ne pouvaient réussir à remettre à flot cette petite embarcation.

« Voilà, amiral, la situation actuelle du *Henri IV*, ce beau vaisseau dont j'étais si fier! Elle est bien triste... Je ne l'évacuerai pas, tant qu'il en restera un morceau pour me porter et y faire flotter les couleurs nationales. J'attends les secours qu'il vous sera possible de m'envoyer, afin de sauver tout ce que je pourrai. Ne pouvant déposer ces objets sur une terre ennemie, il me faut des bâtiments pour les recevoir et les porter aux autres vaisseaux de l'escadre. »





XVI

XIXᵉ SIÈCLE.

RENCONTRE DE DEUX PAQUEBOTS SUR LA MÉDITERRANÉE en 1858. — Le clair de lune. — Mer d'huile. — L'*Hermus* contre l'*Aventin*. — Sauvetage. — Cri de détresse. — Le capucin de Milan et le prêtre de Gênes. — Transbordement. — Engloutissement de l'*Aventin*.— TRAGÉDIE DE LIBERIA.— Côtes occidentales de l'Afrique. — La République des hommes libres. — Engagés volontaires pour le travail. — Voyage de la *Regina Cœli*. — Chargement de nègres. — Le Cuisinier et le Mandingue. — Bataille. — Sanglantes péripéties.—Le maître d'équipage coupé par morceaux. — Lutte du chirurgien du bord. — Fuite dans les hunes. — Boucherie. — Pillage. — Ruine du navire. — Signal d'alarme. — Paroles de paix. — Succès. — Intervention anglaise. — Conclusion. — EXCENTRICITÉ MARITIME. — *Le Léviathan.* — On débaptise le Roi des Mers. — Sur les côtes d'Angleterre. — Accident du *Great-Eastern*.

NOUS VENONS DE RACONTER les cruels sinistres causés par les tempêtes de la mer Noire, si violentes, si fréquentes, que c'est aux désastres qu'elle cause que cette mer dut le nom de *Pont-Euxin*, que lui donnèrent les anciens, qui signifie *Mer Perfide*, et qu'aujourd'hui nous lui attribuons la lugubre épithète de *Mer Noire!*

Comme contraste, nous allons parler d'un autre sinistre arrivé sur la Méditerranée, non pas à l'heure d'une tourmente, mais par un temps calme et serein, sous le plus pur rayonnement d'une lune splendide, et alors que l'équipage et les passagers, en toute confiance, se livraient aux douceurs du repos. Quelle fut la cause de cet épouvantable malheur? Nul ne l'a pu dire. Mais rien ne prouve mieux la vérité de cette parole pres-

que biblique, qui cependant appartient à un païen, et que je traduis ainsi :

L'homme, sur l'océan, flotte comme un brin d'herbe !
Alors que sur la vague il se dresse, superbe,
La mer, calme un moment, se révolte, et soudain,
Sans respect, engloutit son altier souverain....

Naguère encore, l'*Aventin* était un élégant et vigoureux paquebot des Messageries impériales françaises, faisant le service de Marseille aux rivages de l'Orient. Il sillonnait fièrement les larges canaux du Bosphore, franchissait amoureusement les anses mélancoliques de l'Asie Mineure, et saluait avec bonheur, en passant, les îles vertes ou bleuâtres égrénées sur les vagues rutilantes de l'Archipel grec. De son bordage superbe, le cosmopolite contemplait, sans se lasser, Ténédos, qui ouvre et ferme les Dardanelles; Samos, creusant ses ports dans une mystérieuse pénombre; Sico, offrant ses oliviers à l'Europe, et ses orangers à l'Asie; Scyros, la reine des Cyclades; Hydra, la sentinelle avancée de la Grèce continentale; Crète, et les ruines de ses cent villes; Rhodes et les roses qui lui ont donné leur nom; et enfin ces innombrables groupes d'îles si poétiques de la Méditerranée, dont chacune a son peuple, ses mœurs, ses arts, ses temples, ses fables, son histoire et sa renommée.

Aujourd'hui, l'*Aventin*, ce noble navire qui avait pris son parrain à Rome; ce beau navire qui, un an auparavant, m'avait à moi-même, narrateur de sa perte, donné la plus généreuse hospitalité, de Livourne à Gênes, et qui, la veille de son engloutissement, me comptait encore parmi ses passagers, de Naples à Rome; aujourd'hui l'*Aventin* n'est plus!

Voici quelle fut sa fin :

Dans les derniers jours de septembre, en 1858, ce magnifique paquebot, en fer, à deux puissantes machines à vapeur, revenait à Marseille, après avoir quitté Civita-Vecchia, vers quatre heures de l'après-midi. Il atteignait le fameux canal de Piombino, lorsque la nuit s'empara de la terre, de la mer et

des cieux. Mais c'était une nuit orientale, transparente et douce. L'air était parfaitement calme, la mer, comme un miroir, ne faisait pas un pli. Des brises imperceptibles apportaient de l'Italie des bouffées des plus douces senteurs. On pouvait distinguer le moindre oiseau de mer, cherchant quelque cime de rocher pour se mettre à l'abri, tant le ciel était pur. D'ailleurs, la lune se leva bientôt, répandant à flots ses rayons argentés.

Après une charmante soirée passée sur la dunette ou dans le salon, les passagers s'étaient enfin retirés dans leurs cabines, vers dix heures, et presque tous dormaient déjà, bercés mollement par les vagues et le monotone murmure du tangage.

Tout à coup un épouvantable craquement, pareil à quelque violent coup de tonnerre, les réveilla dans leurs lits..... Ils écoutent, effrayés, et aussitôt un horrible cri de détresse se fait entendre sur le pont... En un clin d'œil, sans souci de leur nudité, les curieux ont gravi l'escalier du bâtiment, et sortent, comme des ombres pâles, par le grand panneau... Ils voient, côte à côte avec l'*Aventin*, un autre paquebot, arrêté comme lui.... Les cheminées fument, mais les machines se taisent... Qu'y a-t-il? Hélas! c'est le paquebot *l'Hermus* qui, arrivant du canal de Palmajila, en sens inverse de l'*Aventin*, et lancé à toute vapeur, est venu se jeter en travers de lui de toute la force de ses doubles machines, et l'a pourfendu, mais pourfendu en deux.....

Il n'y a pas un moment à perdre, car voici déjà que l'avant de l'*Aventin* s'enfonce peu à peu dans les profondeurs de la mer...

— Sauve qui peut! crie une voix, par la grande écoutille du navire, afin d'appeler ceux qui peut-être se trouvent encore dans les cabines...

Heureusement tout le monde est sur le pont : il faut se hâter, l'eau gagne. Les deux paquebots sont côte à côte; on les maintient dans cette position. Puis, selon l'ordre du capi-

taine et par les soins des officiers, trente passagers, au moins, Français, Anglais, Espagnols, Italiens, Allemands, Russes, Grecs, et l'équipage entier, montent sur les bastingages, gravissent les tambours, et là, d'un bond précipité, se lancent de l'*Aventin* sur l'*Hermus*. C'est un spectacle d'autant plus triste, que, hommes, femmes et enfants, n'ont d'autre vêtement que leur chemise, et qu'il y a hâte d'en finir, car le premier paquebot ne surnage plus qu'à peine. On entend l'eau s'engouffrer dans ses cavités : elle monte, elle monte avec un bruit si effrayant, que beaucoup des passagers, se croyant à leur dernière heure, invoquent le maître de la vie et de la mort.....

A l'instant où l'on croit que la mer ne prendra pas une seule victime, au moment où l'eau, en montant, a gagné les cabines placées sous le pont, et où l'*Aventin* va disparaître à jamais, un cri d'effroi, une clameur toute de détresse, retentit dans les profondeurs du navire perdu... Est-il donc resté quelque voyageur?...

— Hélas! c'est un prêtre gênois qui périt!... Il est encagé dans sa cabine par des solives qui, fracassées, se sont croisées devant son lit de telle sorte qu'il y est enfermé comme derrière une grille... J'ai vainement essayé de l'arracher à sa prison... En désespoir de cause, je lui ai donné l'absolution à travers les barreaux, et, à cette heure, il est gagné par l'eau, et meurt.... dit, d'une voix saccadée, un pauvre capucin, vêtu de son froc, et tenant à la main quelques livres, qui survient le dernier, et se précipite du tambour de l'*Aventin*, sur le pont de l'*Hermus*, où le capitaine le reçoit dans ses bras, et où tous les passagers des deux bords sont confondus dans un inexprimable désordre, des attitudes et des ajustements plus ou moins excentriques.

Ce rapide sauvetage d'individus, sans nul bagage, est à peine terminé, et à peine a-t-il pris cinq minutes, tant il y a presse! que l'*Aventin*, qui peu à peu s'est enfoncé dans la mer, sombre

tout à fait, et disparaît pour toujours sous les lames qui le recouvrent d'un linceul éternel...

— Ce fut un horrible spectacle, une scène déchirante, me disait-on, le lendemain, lorsque, me fécilitant de n'être point parti la veille, je passais à mon tour, sur le *Philippe-Auguste*, à l'endroit où les nappes d'eau couvraient le sinistre de la veille, ce fut un drame affreux que celui qui vit ce magnifique paquebot, au moment où son salon était encore brillamment illuminé, tourner lentement sur lui-même, laisser échapper de ses entrailles ce dernier gémissement d'angoisses d'une créature vivante, puis s'engloutir, disparaître, s'effacer dans l'abîme en faisant bouillonner les vagues, et dessiner enfin de larges cercles, qui peu à peu s'amoindrirent, sur la surface des eaux émues.

La rapidité avec laquelle cette catastrophe s'accomplit empêchait le désespoir parmi les personnes sauvées, car elles avaient perdu le sens, et se trouvaient dans un véritable état de stupéfaction. D'autres s'estimaient si heureuses d'échapper à la mort, que peu leur importait d'être nues et d'avoir tout perdu.

L'un des passagers était ambassadeur du Hanovre. C'était un habile diplomate, monsieur Blondeel de Ceulenbrock. Il arrivait de l'Orient, et rapportait de Constantinople, outre de riches bijoux, cadeaux de Sa Hautesse, de précieuses collections d'antiquités qu'il avait recueillies, à grands frais, dans la Grèce, l'Asie Mineure et l'Égypte. Il ne sauva rien.

Le pauvre capucin, qui était de Milan, en montrant les livres qu'il avait avec lui, racontait avec un désespoir comique que le reste de son ouvrage, l'Histoire des Saints, était au fond de l'eau, avec ses sandales.

— Jamais je n'oublierai, me disait encore, quelques jours après, un des héros de l'*Aventin*, l'attitude calme et rêveuse d'un Espagnol de Valence, ni l'expression de visage de son

compagnon qui, tremblant de tous ses membres, s'accrochait à mon bras, et, levant les yeux au ciel, remerciait Dieu de l'avoir sauvé.

Je le répète, on ne peut s'expliquer ce désastre, par le temps qu'il faisait. Il faut supposer que les gardes de nuit des deux bâtiments s'étaient laissés aller au sommeil. Une fausse manœuvre, au moment où l'on s'aperçut, causa ensuite la catastrophe.

Tant il est vrai que la mer est un élément perfide, que l'homme est doué de beaucoup de génie, mais que Dieu seul est puissant!...

Sous le brulant soleil des tropiques et le long des côtes occidentales de l'Afrique, il est un vaste territoire connu sous le nom de Guinée. Là, dans la partie septentrionale fut fondée, en 1821, une colonie américaine qui a nom Liberia, ce qui signifie qu'elle ne doit être habitée que par des hommes libres. En effet, la République libérienne, protégée par la France, l'Angleterre et les États-Unis, est destinée à recevoir tous les nègres affranchis, et ne possède que des travailleurs libres. Monrovia et Caldwell sont les deux principaux établissements de cette colonie, qui, indépendante depuis 1847, compte déjà près de 300,000 âmes.

Le 29 août 1857, partait de Saint-Nazaire un navire de Nantes, *la Regina Cœli*, armateur G. Viot, capitaine Simon, et chirurgien Olivier des Brûlais, qui, avec dix-huit hommes d'équipage et des papiers en règle portant l'autorisation de transporter des engagés volontaires pour le travail, se rendait à Monrovia. La *Regina Cœli* devait y prendre un chargement de nègres libres, mais désireux d'aller vendre leurs services à l'Amérique.

Le 4 octobre, le navire nantais touchait aux côtes escarpées de Gorée, dans la Sénégambie, puis le 29 il arrivait au cap

Mount, et enfin mouillait peu après en face de la capitale de la République libérienne.

Le président de Liberia accueillit le capitaine Simon, lui donna son concours pour l'engagement de ses hommes libres, moyennant 1,564 piastres comme droits de passe-port, et les engagés, presque tous Mandingues, c'est-à-dire de race nègre de la Sénégambie et de la Nigritie, après le contrat signé, se rendirent au nombre de deux cent soixante-onze à bord de la *Regina Cœli*, le 9 avril 1858.

Le capitaine Simon, deux officiers et trois matelots étaient alors à terre, avec le délégué de l'administration libérienne. Restaient à bord le docteur des Brûlais et douze hommes d'équipage.

Les nègres étaient à peine sur le pont que l'un d'eux descendit aux cuisines pour y faire cuire des bananes. Le Mandingue fut très-mal reçu du cuisinier, sorte d'hercule de la Guadeloupe, gaillard peu endurant et se faisant gloire de mépriser fort les nègres. Il prétendit éloigner l'engagé, et le repoussant avec brutalité, ne craignit pas de lui meurtrir le visage à coups de poing. Le nègre, pour se défendre, saisit un nerf de bœuf et repoussa les attaques du cuisinier : puis s'élançant sur le pont, il appela ses frères à son secours. Furieux, le cuisinier s'empare d'un couteau, monte à son tour, se précipite aveuglément sur les nègres, frappe au hasard de son arme effilée, tue trois engagés, s'élance sur la dunette et y pousse le cri de détresse : Aux armes! En effet, les matelots accourent, et le pilotin se prépare à lutter avec lui.

Mais alors l'attitude des nègres change subitement au souffle de leur colère. Ce n'est plus au cuisinier seul qu'ils veulent avoir affaire, c'est contre tout l'équipage qu'ils tournent leur rage et leur fureur. Ils s'arment de tout ce qu'ils trouvent, saisissent des fusils, des sabres, et, tout d'abord, frappent du tranchant d'un espadon le cuisinier qui tombe, essaie de se relever, mais est assommé à coups de crosse de fusil. Le pilotin succombe,

lui aussi, et les matelots, simples spectateurs, sont poursuivis de toutes parts.

En ce moment les nègres avisent le docteur Olivier des Brûlais. Aussitôt ils s'acharnent contre lui. Le docteur s'enfuit dans sa chambre et s'y enferme. Les nègres essaient de l'ouvrir. Par les lames de la porte en forme de persienne, le brave des Brûlais, passant son épée, repousse énergiquement les assaillants. Mais alors on le couche en joue. En même temps, à coups de barres de fer, la porte vole en éclats, et le docteur n'a d'autre moyen d'échapper à la mort, que de s'échapper par le sabord, d'où il gagne la dunette.

De la hauteur de la dunette, le plus horrible spectacle se montre à ses yeux. Les nègres dispersés sur le pont déchargent leurs armes à tort et à travers. Les cadavres de plusieurs matelots jonchent déjà le pont, ainsi que ceux de quelques nègres. Les cris et les hurlements des négresses répondent à leurs clameurs. Les blessés se roulent dans les convulsions de l'agonie. Que pourront faire les quelques matelots qui restent, contre cette légion déchaînée de noirs démons? Monsieur des Brûlais avise cependant quatre matelots qui sont huchés dans la hune d'artimon. Il se hâte de grimper jusqu'à eux. De là il reconnaît que le second du navire et un autre matelot se sont réfugiés dans la hune du grand mât. Mais il voit aussi que, sur le pont, les nègres ne tuent pas seulement leurs victimes : ils les déchiquettent, ils les taillent, ils les torturent avec volupté. Le maître d'équipage est en ce moment entre leurs mains. Ils l'égorgent lentement : ils semblent se repaître de son supplice ; à ses cris de douleur, ils opposent leurs ricanements sataniques. Enfin, ils terminent l'agonie du moribond en le découpant par morceaux.

A cette vue, les matelots perdent tout courage. Ils comprennent quel sort leur est réservé, et se recommandent à Dieu. En effet, alors qu'ils prient, la fusillade recommence. L'un des hommes réfugiés dans la grande hune, frappé d'un coup de feu, tombe au milieu des noirs émigrants. Aussitôt on lui tranche

la tête et on lui fouille les entrailles à coups de sabre; en même temps de formidables explosions de cris de joie retentissent dans les airs et doivent être entendus de la côte. Puis, comme intermède dans ce drame, les Mandingues se dispersent, et commencent la mise à sac du navire. Ils boivent à outrance les vins et les liqueurs du bord: ils s'emparent de tout ce qu'ils trouvent à leur convenance; rien de ce qui est précieux n'échappe au pillage; ils jettent à la mer ce qu'ils ne peuvent prendre; ils défoncent les cloisons et les portes : ils font une véritable ruine du beau navire dont Nantes était fière et que son armateur avait dédié à la Vierge, en l'appelant la *Regina Cœli.*

Cependant le docteur Olivier des Brûlais imagine de placer au grand mât un signal d'appel, qui, vu de Monrovia, exprimera la détresse de l'équipage. Il crie aux matelots de déployer un pavillon. L'affreux tumulte qui règne sur le pont ne permet pas d'entendre ses ordres. D'ailleurs, où prendre le pavillon? Alors le hardi chirurgien ôte son habit, enlève sa chemise, et, escaladant la tête du mât, agite ce drapeau d'un nouveau genre, placé à la pointe de son épée. Hélas! en ce moment même, le second du navire reçoit une balle en pleine poitrine, chancelle, pirouette en tombant parmi les insurgés, et est aussitôt cruellement déchiqueté par eux.

Toutefois, aucun des hommes du mât d'artimon n'est encore blessé : mais déjà les fusils sont rechargés, et à peine quelques minutes sont-elles écoulées, qu'une décharge générale se fait contre ceux qui jusque-là ont échappé miraculeusement. Des Brûlais se hisse alors sur la barre de perroquet. Une balle lui passe sous le talon et va transpercer un matelot sur la hune. Ils ne sont plus que deux à cet instant fatal : mais l'un de ces deux survivants, le pauvre matelot, en voulant rejoindre le docteur, est atteint d'une balle dans les reins, et tombe parmi les cannibales, qui le reçoivent sur la pointe de leurs sabres.

Monsieur des Brûlais reste seul, perché sur l'extrémité du

mât. Aussitôt un des Mandingues le couche en joue et met le doigt sur la gâchette...

— Ami, lui crie, dans la langue du pays, l'infortuné docteur, ami, assez de victimes comme cela ! Ne me reconnaissez-vous donc pas? Malades, c'est toujours moi qui vous ai soignés...

A ces mots les émigrants s'arrêtent, regardent leur nouvelle et dernière victime. Ils sourient même, ils lui crient qu'ils le reconnaissent, et l'invitent à descendre... Rassuré quelque peu, des Brûlais pique son épée dans une manœuvre, et descend... désarmé. Mais son air résolu émeut les nègres. Quelques-uns néanmoins veulent s'élancer sur lui : heureusement le plus grand nombre les retient.

Aussitôt, le généreux docteur est enlevé par leurs bras réunis... Ils le portent en triomphe, parmi les cadavres et les flaques de sang qui jonchent le pont...

Il passe ainsi deux jours au milieu de ces forcenés, usant de toute son adresse, et déployant tout son courage, pour les maintenir, les caresser, et les rendre au calme et à la paix.

De Monrovia on avait enfin su le drame, et la difficulté, désormais, était de reprendre la *Regina Cœli* aux engagés. Le Président vint avec une pirogue délivrer le docteur : mais il ne put arracher leur prise aux émigrants. Les indigènes se montrèrent en ceci fort hostiles aux Français. Il fallut user de l'intervention d'un navire anglais, l'*Éthiope*, qui mouilla sur ces entrefaites à Monrovia.

Le croira-t-on? L'*Éthiope* fit sortir les nègres de la *Regina Cœli*, mais les Anglais eurent soin de les faire évader au plus vite dans les bois, afin que les Français n'eussent aucun recours contre eux. Puis, ne prétendirent-ils pas s'adjuger la *Regina Cœli* ? Heureusement le capitaine Simon put faire prévenir la station française de la Sénégambie, et l'un de nos navires, le *Renaudin*, usant d'audace et d'autorité, sut reprendre aux perfides Anglais le navire qu'ils n'avaient pas honte de regarder comme leur proie.

Le misérable caractère des Anglais peut être jugé par ce seul fait :

L'équipage de l'*Éthiope* se fit donner 6,500 dollars, soit 38,000 francs, par la cour d'amirauté de Liberia pour le sauvetage de la *Regina Cœli*! C'était faire payer un peu cher un service que les Français auraient généreusement rendu sans rien exiger. Avec cela, les Anglais osaient encore détenir le navire nantais!

La munificence de l'Empereur et l'admiration du monde entier récompensèrent noblement la courageuse conduite du docteur des Brûlais.

L'ANGLETERRE EST LA TERRE NATALE DES EXCENTRICITÉS! Mais quand une originalité ne nuit pas à la fortune de ses héros, il n'y a que demi-mal. On rit, le rideau tombe, et la farce est jouée. Dans le fait qui suit, il n'en est pas absolument ainsi.

Il y a quelques années, en 1854, des Anglais imaginèrent de construire un vaisseau-monstre qui devait faire l'admiration de l'univers, et deviendrait le Roi des mers, sous le pavillon de la Grande-Bretagne, le premier pays du monde! comme disent modestement nos voisins d'Outre-Manche...

Donc, monsieur Brunel dessina, et monsieur Scott Russel construisit, à Deptford, un navire mi-partie fer et bois, comptant 680 pieds de longueur, 83 de largeur, 60 de hauteur, jaugeant 22,000 tonneaux, mû par 5 machines à 10 chaudières et à 5 cheminées, ayant 2 roues faisant 11 tours par minute et une hélice, le tout d'une puissance de 3,000 chevaux, surmonté de 6 mâts gigantesques, portant 10 ancres pesant chacune 65 tonnes, et mesurant 17 milles à l'heure.

Quelle nation pourrait jamais posséder un tel vaisseau?

Ce colosse de l'Océan contenait au besoin 4,000 passagers, et 400 hommes d'équipage. Il renfermait un premier grand salon de 62 pieds, dont les glaces, les dorures, les tapis, les

rideaux et le riche mobilier ne coûtaient pas moins de 75,000 fr.; deux autres salons inférieurs, de 60 pieds, tout aussi opulents; et 84 appartements, par chacune des 5 divisions centrales du bâtiment, étaient accolés à ses parois. C'était d'un grandiose merveilleux...

La cabine du capitaine, au centre du pont supérieur, somptueuse également, était munie d'un télégraphe électrique communiquant avec toutes les parties du navire. Il fallait de ce point se servir d'une longue-vue pour bien voir ce qui se passait aux extrémités.

Quand sonna le quart d'heure de Rabelais, le vaisseau-monstre coûta des livres sterling à n'en pas finir....

Baptisé du nom biblique de *Léviathan*, par la fille du président de la Société, miss Hope, le vaisseau partit pour son premier voyage, le mercredi 7 septembre 1859.

D'après les Anglais, le Roi des mers fit des prodiges sur l'humide élément; d'après l'histoire, il fut malheureux depuis son origine. A Holyhead, il faillit périr dans un désastre: sur les côtes du comté de Down, une chaudière tua quelques matelots en éclatant; à Southampton, il perdit un brave marin, le capitaine Harrison. Aussi tomba-t-il en disgrâce. On le débaptisa, et son auréole biblique fut remplacée par le nom fort prosaïque de *Great-Eastern*, le Grand Oriental.

Cependant, on ne parlait plus du steamer transatlantique, lorsque la voix publique raconta bientôt ses plus tristes aventures.

Le 10 septembre le *Great-Eastern*, pour se rendre à New-York, sortait de la Mersey et entrait à pleine vapeur dans la mer d'Irlande, au milieu des saluts et des cris de plusieurs milliers de spectateurs. Comme il avait accompli, deux fois déjà, le trajet de l'Europe à l'Amérique assez convenablement, ce succès mesquin avait ramené quelque confiance dans cette masse flottante, et, s'il ne portait pas les 4,000 passagers, il en comptait cependant jusqu'à 400, et, parmi eux, on re-

marquait un nombre inaccoutumé de femmes et d'enfants. Le voyage s'opéra heureusement pendant la nuit du mardi et la journée du mercredi, 10 et 11 septembre, le steamer filait de 12 à 14 nœuds à l'heure. On perdit la terre de vue, et le jeudi, on eut fraîche matinée, vent fort et mer belle. Mais vers midi la lame devint violente, un affreux roulis se prononça, et le capitaine parut inquiet. Un ouragan se produisit ensuite, et le roulis augmenta de telle sorte que toutes les notions sur la stabilité du navire furent renversées. Une des vaches embarquées eut la jambe brisée, et le roulis devint si fort, qu'il les tua.

A ce moment, l'aspect du ciel est sinistre. Le capitaine fait mettre la proue au vent : mais si les roues continuent à avancer, elles le font avec un fracas affreux. On borde le grand foc pour soutenir le bâtiment; le vent le met en pièces. Tout à coup l'attention est attirée vers les chaloupes suspendues le long du bord à des palans : elles sont en butte à des lames énormes. Les palans du plus grand bateau sont dérangés : un homme et un mousse essaient d'y remédier, ils sont aussitôt rejetés sur le pont, et, en un instant, le bateau flotte à 20 mètres du steamer. Quatre canots ont le même sort.

Il est 5 heures du soir. La mer est plus épouvantable encore. Une lame envahit et ravage l'étambot. La tête du gouvernail est brisée. Le steamer n'est pourtant pas à la merci des flots : il lui reste son hélice et sa roue de tribord. Dans l'escalier, on entend d'épouvantables craquements qui dominent le vent et la tempête. La salle à manger ressemble à un champ de bataille : toute la vaisselle gît éparse et brisée. Dans le grand salon toutes les magnificences, qui ont fait se rengorger si fort les gentlemen de l'Angleterre, n'existent plus. Les boiseries sont enfoncées, les glaces brisées. Les passagers, surtout les femmes et les enfants, sont accroupis dans les angles de cette immense salle, accrochés aux parois vacillantes, et portant sur leurs visages les marques du plus épouvantable effroi.

Sur le pont, le dommage est plus grand de minute en minute. La cassure de la tête du gouvernail est un double malheur. Elle laisse le gouvernail tourner au point de s'engager dans l'hélice, de manière à la paralyser complétement. Aussi le navire vient en travers et présente le flanc à la mer. On fait un suprême effort pour le remettre vent devant, à l'aide de la roue qui reste, mais c'est une trop grande tâche pour elle : la roue cède, et, à dix heures du soir, le *Great-Eastern* est entièrement à la merci des vagues et de la tempête.

La nuit est horrible. Au lever du jour, l'Océan est toujours furieux, et pendant la matinée du vendredi 13, le steamer fuit devant le vent, à raison de 3 à 4 nœuds à l'heure. Il est à environ 300 milles de la terre ; mais de la manière dont le vent souffle, on peut rester bien longtemps sans arriver à aucun port. Les matelots pompent, car il y a beaucoup d'eau embarquée dans le navire : heureusement on en est complétement maître. Quoique les roues ne fonctionnent plus, le capitaine y maintient des hommes... Mais tout à coup, au moment où les passagers se mettent à table et essaient de manger, le roulis recommence avec une fureur nouvelle. En un instant, tables, vaisselle, couteaux, fourchettes, tout vole, est emporté, glisse sur le sol, et convives et garçons roulent à terre pêle-mêle avec le mobilier... En même temps, on commence à dire que l'eau submerge les pompes, que tout espoir de salut est perdu et qu'il n'est plus question d'échapper au trépas...

Quel réveil pour le samedi, 14 !... Grâces à Dieu ! cependant, la tempête baisse, sans que l'ouragan soit calmé, et l'eau ne submerge pas les pompes, comme on l'a cru. Mais un nouvel événement détourne l'attention. Il n'y a pas une cabine à bord qui n'ait été inondée. Les passagers veulent changer de vêtements, et l'on ouvre la soute aux bagages. La scène qui se présente alors défie toute description. L'eau y a pénétré et les plus grandes caisses flottent. Mais aussi le roulis du steamer a mis en mouvement toute la masse des colis. Un

frottement aussi violent, continué pendant 24 heures dans un espace de 70 pieds, a réduit portemanteaux, malles, cartons et tous les objets formant les bagages de 400 passagers, en une pâte, en une bouillie, que n'aurait pu produire le moulin à vapeur le plus énergique. Retrouver ses effets est hors de question. Les jupes de théâtre d'une actrice sont entortillées dans les bottes d'un officier : ici, le fond d'un chapeau ; là, la basque d'un habit. On voit des hommes qui cherchent soigneusement avec des bâtons, pour retrouver leur argent. Comment distingueront-ils le leur, et comment ne s'égareront-ils pas sur celui d'autrui? La philosophie se résigne difficilement à ne point sonder ce mystère...

Enfin la mer se calme ; et alors que l'on sonde l'horizon et qu'on arbore le pavillon de détresse, le cri : Un navire ! un navire ! se fait entendre... En effet, le petit brick *la Maguet*, de Halifax, arrive et sauve les passagers aux abois... On regagne l'Angleterre, et le mardi, 17 septembre, le *Great-Eastern* rentrait à Queenstown.

Les pertes de ce ridicule navire se comptent par millions. Mais les Anglais ont plus d'un tour dans leur sac... Afin de faire de l'argent, ils montrent, moyennant finances, et comme curiosité, les ruines du gigantesque vaisseau dont ils furent si fiers...

Avant de clore ces drames de la mer, nous sommes heureux de dire qu'un simple matelot du Havre, monsieur MOUË, vient de livrer à l'expérience, *avec le plus grand succès*, un BATEAU INSUBMERSIBLE ET INCHAVIRABLE, qui promet à la navigation plus de chances de salut que jamais encore il n'avait été donné de pouvoir en espérer.

Honneur à monsieur Mouë ! Espoir pour l'avenir !

Novembre 1861.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

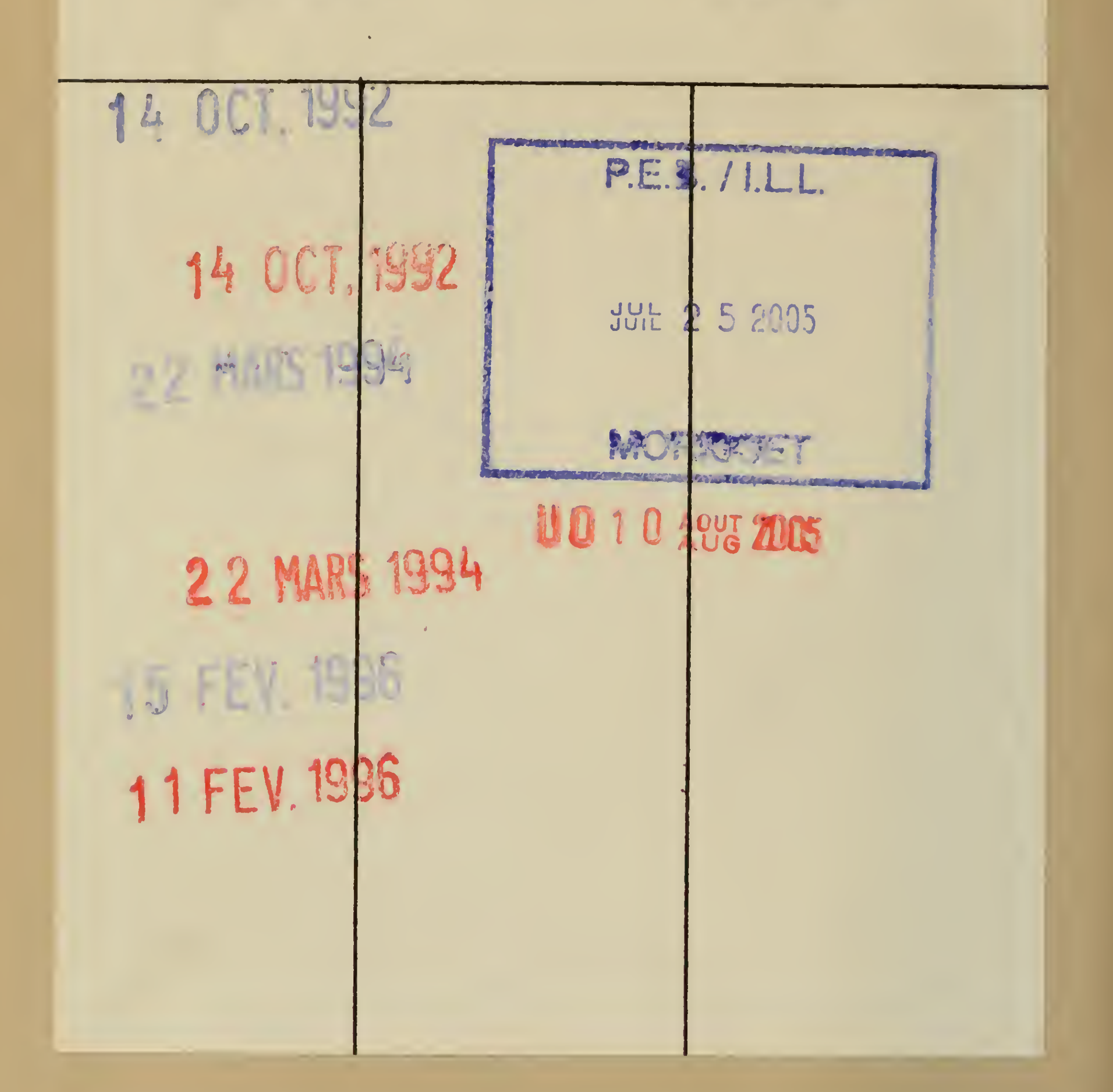


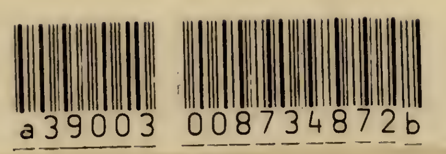
XVIII[e] ET XIX[e] SIÈCLES.

XIX[e] SIÈCLE.



Corbeil, typ. et stér. de Crété.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
14 OCT. 1992
P.E.B. / I.L.L.
JUL JUIL 25 2005
MORISSET
14 OCT. 1992
22 MARS 1994
UO 10 AOUT AUG 2005
22 MARS 1994
15 FEV. 1996
11 FEV. 1996


a39003 008734872b